

M

a r g e s

L**i n g u i s t i q u e s**

Numéro 8, Novembre 2004

Langage – Communication – Représentations

REVUE ELECTRONIQUE EN SCIENCES DU LANGAGE

**Langue, Langage,
Inconscient
Linguistique et
Psychanalyse****Volume 2****Sommaire**

Abel et les sens opposés en égyptien classique
Marcos Lopes

Traduire l'inconscient dans la langue :
signifiant et intentionnalité.
L'exemple de l'*unheimlich* freudien
Valelia Muni Toke

La traduction portugaise
des *Écrits* de Jacques Lacan
Inês Oseki-Dépré

La transgression et la variation
Berthille Pallaud

Linguistique et psychanalyse :
pour une approche logiciste
Jean-Jacques Pinto

La gerbe de Booz
Philippe Schepens

Structures et fonctions du langage :
des données anatomo cliniques
à celles de l'imagerie fonctionnelle
Maryse Siksou

Cure de paroles : entre représentations de mots
et représentations de choses
Izabel Vilela

Le verbe sans sujet.
Contributions psychanalytique et psychopathologique
Mareike Wolf-Fedida



Mai 2005 Numéro 9 :

L'Analyse du discours : état de l'art et perspectives

Numéro dirigé par *Dominique Maingueneau* (Université Paris XII, France)

Novembre 2005 Numéro 10 :

Langues régionales

Numéro dirigé par *Claudine Moïse* (Université d'Avignon, France),
Véronique Fillol (Université de Nouméa, Nouvelle-Calédonie)
et *Thierry Bulot* (Université de Rouen et Université de Rennes, (France))

Hors série 2005-2006 :

Combattre les fascismes aujourd'hui : propos de linguistes...

Numéro dirigé par Jacques Guilhaumou (ENS, France)
et Michel Santacrose (Cnrs, Université de Provence, France)

Hors série 2005-2006 :

L'origine du langage et des langues

Publication collective – *Marges Linguistiques*

La revue électronique gratuite en Sciences du Langage **Marges Linguistiques** est éditée et publiée semestriellement sur le réseau Internet par :

M.L.M.S. Éditeur

Le petit Versailles
Quartier du chemin creux
13250 Saint-Chamas, France

La revue **Marges Linguistiques** accepte les articles, non publiés par ailleurs, présentant un lien étroit avec le thème du numéro particulier auquel il est destiné et faisant état soit d'une analyse personnelle (corpus, exemples) individuelle ou collective ; soit un travail plus spéculatif et plus théorique qui, dans une perspective originale, fait le lien entre recherches antérieures et théories linguistiques de référence, soit encore d'une lecture critique, concise et synthétique d'un ouvrage récent dans le domaine (ayant trait à la thématique du numéro en cours).

Mode de sélection

Le principe de sélection est le suivant : (1) un tri préalable sera effectué par les membres du comité de rédaction et aboutira à une présélection des articles destinés au numéro en cours ; (2) chaque article sera ensuite relu par deux membres du comité scientifique (évaluation en double aveugle). En cas de désaccord, l'article sera donné à relire à un troisième lecteur : consultant associé à la revue ou personnalité scientifique extérieure à la revue mais jugée particulièrement apte pour porter une évaluation dans le champ concerné, par le comité de rédaction.

L'auteur (ou les auteurs) sera avisé dès que possible de la décision prise à l'égard de son article : (1) sélection ; (2) refus avec les justifications du refus ou (3) report dans la sélection immédiate accompagnée des commentaires des relecteurs pouvant amener à une révision du texte pour une nouvelle soumission ultérieure.

Informations indispensables

Les auteurs sont priés de bien vouloir accompagner les articles d'une page de garde fournissant les informations suivantes (cette page confidentielle ne sera pas transmise aux membres du comité scientifique) :

- Nom et prénom
- Nom de l'université, du groupe de recherche (plus généralement nom du lieu professionnel)
- Adresse électronique impérativement, éventuellement adresse http (site web)
- Notice biographique éventuellement (50 à 100 mots)
- Titre, résumé de l'article (150 mots) et 10 mots clés (en français).
- Titre, résumé de l'article (150 mots) et 10 mots clés (en anglais).

Mode d'acheminement

ML étant une revue entièrement et résolument électronique, gratuite, et ne disposant d'aucun fond propre pour l'acheminement d'un éventuel courrier postal, les articles proposés doivent obligatoirement nous parvenir sous la forme d'une annexe à un courrier électronique : envoyez votre article comme document attaché à : contributions.ML@wanadoo.fr. Prenez soin également de respecter les formats. RTF (.rtf) ou .DOC (.doc) en d'autres termes Rich Text File, Microsoft Word (à ce propos voir **Les formats de fichiers**). Précisez dans le corps du message si le fichier attaché est compressé et quel mode de compression a été utilisé (stuffit, zip, etc.).

Pour les raisons exposées ci-dessus, **ML** décline toutes responsabilités en ce qui concerne le sort des articles qui pourraient être envoyés par courrier postal à la revue ou à l'un des membres du comité de rédaction. Les disquettes (Mac ou Pc) peuvent éventuellement et très exceptionnellement être acceptées mais ne pourront en aucun cas être renvoyées aux expéditeurs.

Formats de fichiers

Les articles peuvent être soumis dans les formats suivants :

- Fichiers de type Microsoft Word [version 5, version 5.1, version 6, version 7 (Pc) ou 8 (Mac), Word 2000, 2001 (Pc)].
- Fichiers de type **Rich Text File** (.rtf)

Lorsqu'un fichier comporte des « images » incorporées au texte, il est bon d'envoyer :

- (1) le fichier avec les images disposées par vos soins et toujours accompagnées d'une légende précise en dessous de chaque image ;
- (2) le fichier texte seul [.rtf] ou [.doc] et les images (classées et séparées) [.pct] ou [.jpg].

Tableaux et figures doivent être accompagnés d'une numérotation et d'une courte légende, par exemple : Fig. 1 : texte de la légende. Lorsque la figure est un fichier « image », utilisez une image aux formats [.pct] ou [.jpg] que vous faites apparaître dans le corps de texte mais que vous envoyez également à part en [.pct], 300 dpi, 32 bits si possible.

Vous pouvez compresser le fichier en utilisant les formats de compression [.sit] ou [.zip]. Si vous compressez une image [.pct] en [.jpg], choisissez plutôt une compression faible ou standard pour préserver la qualité de l'image initiale.

Taille globale des textes

- Entre 10 pages (minimum) et 25 pages (maximum) – Une quantité moyenne de 20 pages est espérée pour chacun des articles.
- Les comptes rendus de lecture doivent comprendre entre 3 et 6 pages (maximum) – Les autres caractéristiques de présentation des comptes rendus sont identiques à celle des articles.
- 30 à 40 lignes (maximum) rédigées par page. Ce qui permet d'aérer le texte avec des sauts de ligne, des titres et sous-titres introducteurs de paragraphes.
- Chaque page de texte comporte entre 3500 et 4500 caractères, espaces compris (soit environ 2500 à 3500 caractères, espaces non compris), ce qui représente entre 500 et 650 mots.

Les styles des pages

Les marges :

2 cm (haut, bas, droite, gauche) – [Reliure = 0 cm, en tête = 0, 25 cm, pied de page = 1, 45 cm – sinon laissez les valeurs par défaut]

Interligne :

Interligne simple partout, dans le corps de texte comme dans les notes ou dans les références bibliographiques.

Présentation typographique du corps de texte :

Style : normal — alignement : justifié (si possible partout). Espacement : normal — Crénage : 0. Attributs : aucun (sauf si mise en relief souhaitée).

Police de caractères :

Verdana 10 points dans le corps de texte, Verdana 9 points les notes. Verdana 10 points dans les références bibliographiques.

Couleur(s) :

Aucune couleur sur les caractères (ni dans le corps de texte, ni dans les notes, ni dans les références) Aucune couleur ou trame en arrière-plan (des couleurs peuvent être attribuées ultérieurement lors de la mise en page finale des articles acceptés pour la publication)

Paragraphes :

Justifiés – *Retrait positif* à 0,75 et une ligne blanche entre chaque paragraphe. Pas de paragraphe dans les notes de bas de page. *Les paragraphes des références bibliographiques* présentent en revanche un *Retrait négatif* de 0,50 cm.

Les notes de bas de page :

Verdana 9 points, style justifié, interligne simple. Numérotation : recommencer à 1 à chaque page.

Tabulation standard :

0,75 cm pour chaque paragraphe.

Dictionnaire(s) et langue(s) :

Langue(s) « Français » et/ou « Anglais ».

Césure, coupure de mot :

Dans le corps de texte, coupure automatique, zone critique à 0,75, nombre illimité. Pas de coupure dans les titres et sous-titres.

Guillemets :

Guillemets typographiques à la française partout (« »).

Normes

typographiques françaises :

- Un espace après le point [.]
- Un espace avant les deux points [:]
- Pas d'espace avant une virgule [,] ou un point [.]
- Un espace avant le point virgule [;]
- Pas d'espace intérieur pour (...) {...} [...]
- Un espace avant [?]
- Un d'espace avant des points de suspension (trois points) : [...]
- Un espace avant [%]
- Un point après [etc.] ou [cf.]
- Un espace avant et après les signes [=], [+], [-], [X], etc.

Les références bibliographiques

Les références complètes doivent figurer en fin de document. Les auteurs utilisent des références indexées courtes dans le corps de texte, en utilisant les conventions suivantes :

(Eco, 1994) (Py, 1990a) (Chomsky & Halle, 1968) (Moreau et al., 1997).

(Searle, 1982 : pp. 114) ou (Fontanille, 1998 : pp. 89-90).

Eco (1994) indique que — Eco précise également (*op. cit.* : pp. 104-105) que...

Les références complètes doivent être présentées par ordre alphabétique et respecter les normes suivantes :

Un article de revue :

Nom de l'auteur – Initiales du prénom (entre parenthèses) – Point – Année de publication – Point – Titre de l'article (entre guillemets) – Point – Nom de la revue (précédé de « in : ») – Volume – Première et dernière page de l'article.

Exemple 1 :

Bange (P.) 1983. « Points de vue sur l'analyse conversationnelle ». in : *DRLAV*, 29, pp. 1-28.

Un article dans un livre

Nom de l'auteur – Initiales du prénom (entre parenthèses) – Point – Année de publication – Point – Titre de l'article (entre guillemets) – Point — — in : nom et initiales du ou des coordinateurs de l'ouvrage – Titre du livre – Ville – deux-points — Nom de l'éditeur – pages consultées de l'article.

Exemple 3 :

Véronique (D.). 1994. « Linguistique de l'acquisition et didactique des langues étrangères : à propos de la référence pronominale ». in : Flament-Boistrancourt (D.), (ed.). *Théories, données et pratiques en français langue étrangère*. Lille : Presses universitaires de Lille, pp. 297-313.

Remarques sur les citations

Les citations courtes (moins de deux lignes) apparaissent dans le corps du texte, entourées de guillemets (guillemets typographiques à la française). *Les citations longues* (plus de deux lignes) font l'objet d'un paragraphe spécial de marge inférieure au reste du texte. Le texte y figure en Verdana 9 points, sans guillemets.

Renseignements : écrire à contributions.ML@wanadoo.fr

Comité scientifique

Jean-Michel Adam (Université de Lausanne, Suisse) — Jean-Jacques Boutaud (Université de Bourgogne, France) — Josiane Boutet (Université de Paris VII, France) — Thierry Bulot (Université de Rouen, France) — Paul Cappeau (Université de Poitiers, France), Jean Caron (Université de Poitiers, France), Chantal Charnet (Université Paul Valéry — Montpellier III, France) — Joseph Courtés (Université de Toulouse II, France) — Béatrice Daille (IRIN — Université de Nantes, France) — Marcelo Dascal (Université de Tel Aviv, Israël) — Françoise Gadet (Université de Paris-X Nanterre, France) — Alain Giacomi (Université de Provence, France) — Benoit Habert (Laboratoire LIMSI, Université Paris X, France) — Monica Heller (Université de Toronto, Canada) — Thérèse Jeanneret (Université de Neuchâtel, Suisse) — Catherine Kerbrat-Orecchioni (GRIC (Groupe de Recherches sur les Interactions Communicatives, CNRS-Lyon2) Université Lumière Lyon II, France) — Norman Labrie (Université de Toronto, Canada) — Guy Lapalme (Université de Montréal, Québec, Canada) — Olivier Laügt (Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, France) — Marinette Matthey (Université de Neuchâtel, Suisse) — Jacques Maurais (Conseil de la langue française, Québec, Canada) — Piet Mertens (Katholieke Universiteit Leuven, Département de Linguistique, Belgique) — Sophie Moirand (Université de la Sorbonne Nouvelle, France) — Claudine Moise (Université d'Avignon, France) — Lorenza Mondada (Université de Bâle, Suisse) — Marie-Louise Moreau (Université de Mons-Hainaut, Belgique) — Bernard Py (Université de Neuchâtel, Suisse) — François Rastier (CNRS, Paris, France) — Véronique Rey (Université de Provence, France) — Didier de Robillard (Université de Tours, France) — Eddy Roulet (Université de Genève, Suisse) — Daniel Véronique (Université de Paris III : Sorbonne nouvelle, France) — Jean Véronis (Université de Provence, France) — Evelyne Viegas (Natural Language Group, Microsoft Corporation, USA) — Diane Vincent (Université de Laval, Québec, Canada) — Robert Vion (Université de Provence, France).

Consultants associés

Michel Arrivé (Université de Paris X Nanterre, France) — Louis-Jean Calvet (Université de Provence, France) — Jacques Fontanille (Université de Limoges, Centre de Recherches Sémiotiques (FRE2208 CNRS), France) — Jacques Moeschler, Département de linguistique, Université de Genève, Suisse) — Geneviève Dominique de Salins, Faculté Arts, Lettres et Langues, CIREC (EA 3068), Université de Saint-Etienne, France) — Andréa Semprini (Université de Lille III, France).

Comité de rédaction

Michel Arrivé (Université de Paris X Nanterre, France) — Mireille Bastien (Université de Provence, France) — Thierry Bulot (Université de Rouen, France) — Stéphanie Clerc (Université d'Avignon, France) — Véronique Fillol (Université de Nouméa, Nouvelle Calédonie) — Alain Giacomi (Université de Provence, France) — Véronique Magaud (Université de Provence, France) — Marinette Matthey (Université de Neuchâtel, Suisse) — Michèle Monte (Université de Toulon, France) — Philippe Rapatel (Université de Franche Comté, France) — François Rastier (Cnrs, Paris, France) — Didier de Robillard (Université de Tours, France) — Michel Santacroce (Université de Provence, France) — Yvonne Touchard (IUFM de Marseille, France) — Daniel Véronique (Université de Paris III : Sorbonne nouvelle, France) — Jean Véronis (Université de Provence, France).

Rédacteur en chef

Michel Santacroce (Université de Provence, France).

- 002 *Calendrier prévisionnel*
003 *Consignes aux auteurs*
Michèle Monte et Yvonne Touchard (Coordinatrices)
- 005 *Équipe éditoriale*
006 *Sommaire du numéro*
008 *Éditorial*
Michel Arrivé et Izabel Vilela (Directeurs de publication)
- 012 *Colloques et manifestations*
Véronique Fillol (Coordinatrice)
- 020 *Comptes rendus d'ouvrages*
Véronique Magaud (Coordinatrice)
- 020 - Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage : *Le changement linguistique (évolution, variation, hétérogénéité)*. Sous la responsabilité de *Marinette Matthey*. TRANEL, 34-35. Neuchâtel : Publications de l'Université de Neuchâtel. Par *Thierry Bulot*, Université de Rennes II (France).
- 022 - Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage : *Les langues de France*. De *Bernard Cerquiglini* (2003). Paris : P.U.F. Par *Philippe Blanchet*, Université Rennes II : Haute Bretagne (France).
- 024 - Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage : *Le Français langue étrangère et seconde - Enseignement et apprentissage*. De *Jean-Marc Defays* en collaboration avec *Sarah Deltour* (2003). Sprimont : Mardaga. Par *Valéria Herzer*, Université de Provence (France).
- 028 - Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage : *Parler en ville, parler de la ville*. De *Wald (P.)* et *Leimdorfer (F.)*, (2004). Paris : Éditions UNESCO, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme. Par *Thierry Bulot*, Université Rennes II (France).
- 032 *Liens sur la toile*
Alain Giacomi (Coordinateur)
- 033 *Nouvelles brèves*
Michèle Monte (Coordinatrice)
- 038 *Abel et les sens opposés en égyptien classique*
Par *Marcos Lopes*, Université de São Paulo (USP), Brésil
- 054 *Traduire l'inconscient dans la langue : signifiant et intentionnalité. L'exemple de l'unheimlich freudien*
Par *Valelia Muni Toke*, Université de Paris X : Nanterre, France
- 064 *La traduction portugaise des Écrits de Jacques Lacan*
Par *Inês Oseki-Dépré*, Université de Provence, France
- 076 *La transgression et la variation*
Par *Berthille Pallaud*, CNRS, Université de Provence, France
- 088 *Linguistique et psychanalyse : pour une approche logiciste*
Par *Jean-Jacques Pinto*, Psychanalyste, Aix-en-Provence, France
- 114 *La gerbe de Booz*
Par *Philippe Schepens*, Université de Franche-Comté, France

132	<i>Structures et fonctions du langage : des données anatomo cliniques à celles de l'imagerie fonctionnelle</i> Par <i>Maryse Siksou</i> , Université Paris VII - Denis Diderot, France
139	<i>Cure de paroles : entre représentations de mots et représentations de choses</i> Par <i>Izabel Vilela</i> , Université de Paris X : Nanterre, France ; Université Fédérale de Goias, Brésil
153	<i>Le verbe sans sujet. Contributions psychanalytique et psychopathologique</i> Par <i>Mareike Wolf-Fedida</i> , Université Paris VII : Denis Diderot, France
163	<i>Remerciements</i> Marges Linguistiques
166	<i>Les groupes de discussion de Marges Linguistiques</i>
168	<i>Forum des revues</i> Thierry Bulot
169	<i>Présentations de thèses</i>
170	<i>Rubrique éditoriale</i>
172	<i>Échos</i>
173	<i>Les appels à contributions</i>

Frissons introductifs

Par Michel Arrivé et Izabel Vilela
MODYCO, CNRS UMR 7114
Université de Paris X Nanterre, France

Mai-Novembre 2004

« *Langue, Langage, Inconscient : Linguistique et Psychanalyse* » : tel est le titre de ce numéro double de *Marges linguistiques*. Il est propre à donner le frisson. Il l'a effectivement donné à ses deux éditeurs, Michel Arrivé et Izabel Vilela. Ils ont pensé que le mieux qu'ils avaient à faire pour présenter le fruit de leurs veilles angoissées était de chercher à décrire leurs frissons, et à en expliquer les raisons.

La première partie du titre est à proprement parler effrayante. Le problème que pose la juxtaposition des trois termes « Langue, langage, inconscient » n'est autre que celui du fondement même de la psychanalyse. Lorsqu'il a, en 1926, à poser, dans un livre, *La question de l'analyse profane*¹ – elle est toujours d'actualité... – Freud décrit ce qui se passe entre le patient et le « médecin² » :

Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci :

ils se parlent. L'analyste³ n'utilise pas d'instrument, pas même pour l'examen, ni ne prescrit de médicaments (...). L'analyste fait venir le patient à une certaine heure de la journée, l'engage à parler, l'entend, puis s'adresse à lui et l'engage à l'écouter (*Œuvres complètes*, XVIII, pp. 9).

L'analyse est ici décrite non seulement par ce qu'elle est, mais par ce qu'elle n'est pas : elle ne recourt ni aux « instruments », ni aux « médicaments ». « Rien d'autre », finalement, que le discours, sous les espèces du dialogue. Un dialogue, à vrai dire, quelque peu déséquilibré (mais n'est-ce pas, peu ou prou, le sort de tout dialogue ?) : c'est d'abord le patient qui parle, tout seul, quoique, bien sûr, sous l'effet de la sollicitation initiale de l'analyste. Celui-ci n'intervient, sur un autre mode – pour se faire « écouter » – que dans un second temps.

En ce point, Freud décrit la réaction de son interlocuteur, supposé « ignorant », mais « impartial » :

Le visage de notre homme impartial témoigne maintenant d'un soulagement et d'une détente indiscutables, mais trahit tout aussi nettement un certain dédain. C'est comme s'il pensait : Rien que cela ? Des mots, des mots, et encore des mots, comme dit le prince Hamlet (*ibid.*)

C'est vrai : le « dédain » de l'« homme impartial » est compréhensible. Comment diable les mots, ces fétus de paille allégués avec mépris par Hamlet, peuvent-ils avoir effet sur le grain particulièrement coriace de la souffrance de l'âme ? Une seule solution possible, selon le

¹ Faut-il rappeler, avec Freud, que le terme « analyse profane » (*Laienanalyse*, littéralement « analyse des laïques » – qu'on remarque au passage la très insistante connotation religieuse des mots *profane* et *laïque*) vise l'analyse pratiquée par les « non-médecins » ? Le problème venait de se poser à Vienne pour Theodor Reik, qui sans être médecin pratiquait l'analyse. Les débats de 2004 autour de l'« amendement Accoyer » ont déterminé des épisodes étrangement voisins, jusque dans la terminologie utilisée pour les décrire : le mot *charlatan*, largement utilisé pendant les débats de 2004, est précisément celui que les traducteurs des *Œuvres complètes* emploient pour traduire le *Kurpfuscher*, littéralement « gâcheur de cure », de Freud.

² Tiens, le « médecin » ? Mais s'il s'agit d'un « laïque », d'un « profane » ? Lapsus de Freud, ce « médecin » ? Ou plutôt anticipation : c'est que le misérable laïque, enfin autorisé, acquiert du coup le statut de « médecin ».

³ Tiens, le « médecin » de la phrase précédente est ici devenu l'« analyste » ? C'est donc qu'il n'est pas nécessaire qu'il soit médecin ?

pauvre interlocuteur impartial, pour expliquer leur efficace : le recours à l' « enchantement » (*Zauberei*).

Et voici, oh ! surprise, que Freud ne récuise pas le terme du naïf :

Très juste, ce serait un procédé d'enchantement si l'action en était plus prompte. L'enchantement a pour attribut essentiel la rapidité, pour ne pas dire la soudaineté du succès. (...) Mais après tout le mot à l'origine était un enchantement, une action magique, et il a conservé encore beaucoup de son ancienne force. (pp. 10).

On le voit : le véritable moteur de cet « enchantement » spécifique, c'est le *mot*, ou, plus précisément, le *Wort*, le mot tel qu'il s'énonce dans le discours, comme le remarquera Lacan, en ce point lecteur au plus haut point autorisé de Freud. Il repère avec vigilance que le *Wort* allemand ne se confond pas entièrement, tout proche qu'il est de la parole vive, avec le triste *mot* français, à qui, selon l'illustre formule d'Adolphe Ripotois, il ne manque que l'*r* pour être *mort*. Quant à la *magie* – autre traduction de la *Zauberei* – elle apparaîtra aussi chez Lacan, parfois sous la forme de l'*alchimie*, comme figure de l'analyse¹.

Tel est l'état des choses en 1926. Mais en réalité on peut – il faut – remonter bien plus haut dans le passé. C'est ce que fait Izabel Vilela : elle évoque dans son article le moment fondateur de la « talking cure ». Nous sommes cette fois en 1880. Le nom même de la *psychoanalyse* n'a pas encore été énoncé². Joseph Breuer, collègue et ami de Freud, mène la cure d'une jeune personne autrichienne, Anna O, nom sous lequel il dissimule la véritable identité de sa patiente : Bertha Pappenheim. C'est la patiente elle-même qui trouve le mot juste pour désigner la cure à laquelle elle est soumise :

(...) il devenait parfois difficile, même sous hypnose, de la faire parler. Elle avait donné à ce procédé le nom bien approprié et sérieux de « talking cure » (cure par la parole) (« Histoires de malades », in *Études sur l'hystérie*, pp. 21-22).

Dès cette époque, préhistorique à proprement parler – car l'histoire de la psychanalyse, faute du mot, n'est pas encore commencée – s'affiche la connexion entre cure et parole. Comment la qualifier, cette connexion ? *Intime* est insuffisant, *consubstantielle* serait excessif. Disons-la simplement *essentielle*. Freud, on le sait, ne fera, après 1880, qu'apurer sa pratique de la cure, en éliminant tous les éléments annexes (hypnose, attouchements et autres gadgets) dont elle pouvait s'accompagner originellement. Et cette omniprésence exclusive du discours sera, dans la suite, un thème redondant de ses réflexions.

En ce point, les deux malheureux éditeurs, se sont laissés aller, dans l'effroi, sinon à théoriser, au moins à méditer. L'analyse, se sont-ils dit, est définie comme pratique du langage. C'est du discours, et seulement du discours, qu'il est question dans les deux textes, sous les espèces du dialogue dans *L'analyse profane* et de la *talking cure* dans l'histoire d'Anna O. Mais, ont-ils osé dans une lapalissade, la pratique du langage présuppose le langage. Ainsi la formule « point de discours, point d'analyse » prend immédiatement une autre forme : « point de langage, point d'analyse ». Or l'analyse est définie par Freud comme le mode d'accès, le seul ou peu s'en faut³, à l'inconscient. Car c'est bien l'inconscient qui est visé dans la formule paraphrastique « [certains] processus animiques à peine accessibles autrement » qui apparaît dans le premier segment de la définition de la psychanalyse qu'il donne en 1923⁴, peu avant que se pose la *Question de l'analyse profane* :

Psychoanalyse est le nom : 1. d'un procédé d'investigation de processus animiques qui sont à peine accessibles autrement ; 2. d'une méthode de traitement des troubles névrotiques, qui se fonde sur cette investigation ; 3. d'une série de vues psychologiques acquises par ce moyen qui

¹ Voir par exemple pour la *magie* le *Séminaire VIII* pp. 143 et pour l'*alchimie* le *Séminaire XI*, pp. 14.

² On sait qu'il ne le sera qu'en 1896, dans l'article publié par Freud, en français, sur « L'hérédité et l'origine des névroses ». Le mot a à ce moment la forme *psychoanalyse*, qu'il a conservée en allemand. Il apparaît pour la première fois dans une évocation du « procédé » de Breuer, où se lit évidemment le souvenir de la « talking cure » d'Anna O : « Je dois mes résultats à l'emploi d'une nouvelle méthode de psychoanalyse, au procédé explorateur de J. Breuer, un peu subtil, mais qu'on ne saurait remplacer, tant il s'est montré fertile pour éclaircir les voies obscures de l'idéation inconsciente » (*Œuvres complètes*, III, pp. 115).

³ On comprendra la précaution du « peu s'en faut » en lisant attentivement la définition donnée par Freud de la psychanalyse telle qu'elle est citée quelques lignes plus bas. On s'interroge un peu sur les autres modes d'accès à l'inconscient qui sont indirectement allégués par Freud dans cette définition ...

⁴ Pour des raisons qui apparaîtront dans la suite, nous citons ici cette définition *in extenso*.

croissent progressivement pour se rejoindre en une discipline scientifique nouvelle (*Encyclopédie de la sexologie humaine, in Œuvres complètes, t. XVI, pp. 183*).

Se flattant de toujours suivre Freud pas à pas, les deux éditeurs ont osé se demander s'il ne serait pas possible d'articuler un timide « point de langage, point d'inconscient ». C'est à ce moment qu'ils ont mis fin à leur méditation sur le premier segment de leur titre. Les frissons qui les transperçaient devenaient intolérables. C'est que la profération même de leur timide aphorisme les avait fait entrer en un lieu où les controverses les plus violentes se multiplient, et déterminent des conflits où, sans doute, deux modestes linguistes n'ont pas leur mot à dire¹. On trouvera dans certains des articles qui suivent des témoignages sur ces conflits.

Dans l'espoir d'échapper à leur effroi, voire de trouver un lieu de tranquillité, les deux éditeurs se sont alors tournés vers la seconde partie du titre. Au passage, ils ont prêté attention au modeste signe de ponctuation, les deux points, qui l'articule avec la première partie. Très innocents, à première vue, ces deux points. Ils semblent indiquer que le problème des relations entre langage et inconscient se retrouve, *mutatis mutandis*, dans celui des relations entre linguistique et psychanalyse. Rien que de très naturel, à première vue : la psychanalyse n'est-elle pas à l'égard de l'inconscient ce que la linguistique est à l'égard du langage ? Hélas ! Ce serait trop facile. De nombreux indices, présents, pour certains, dans les articles qu'on va lire, en témoignent suffisamment : tout ne va pas pour le mieux entre linguistique et psychanalyse, ni, par voie de conséquence, entre linguistes et psychanalystes. Pour de nombreuses raisons, dont l'une des plus évidentes est la suivante : le parallélisme entre linguistique et psychanalyse n'existe pas. La linguistique, chaque linguiste, sans doute, peut en témoigner, est la science du langage. Et n'est rien d'autre que cela. Sa scientificité est fondée sur l'existence même et la légitimité du métalangage. Voit-on un linguiste, quel qu'il soit, en mettre en cause la possibilité ? Ce geste proprement suicidaire n'a, à la connaissance des deux éditeurs, jamais été perpétré par aucun linguiste². Pour la psychanalyse, les données sont moins simples. Est-elle la science de l'inconscient ? Qu'on revienne à la définition donnée par Freud en 1923. L'existence même des deux premiers segments montre qu'à l'évidence la psychanalyse pour lui n'est pas *seulement* la science de l'inconscient : elle comporte aussi une dimension pragmatique (1^{er} segment) et une dimension thérapeutique (2^{ème} segment). Même si elle est science, la psychanalyse pour Freud ne l'est pas de façon *exclusive*. Reste le problème de ce qu'elle a de scientifique. Freud, c'est vrai, la pose comme science. Mais en 1923. Et dans le discours explicite qu'il tient publiquement. À l'indicatif, ce discours ? Ne relèverait-il pas plutôt de l'optatif ? Et qu'en est-il de la compatibilité de l'appareil théorique que Freud met en place avec le concept même de scientificité ? Ici les questions se posent, lourdement. À commencer, bien sûr, par la question, fondamentale, du métalangage. Lacan, à longueur de pages, nous répète qu'il n'y en a pas. Et si cette mise en cause du métalangage se trouvait déjà, sous d'autres dénominations, bien sûr, dans le discours de Freud lui-même ? Plusieurs articles de ces deux numéros reviennent sur ce problème.

Une science, la linguistique, d'un côté. Une discipline, de l'autre côté, la psychanalyse, dont les concepts mêmes sont difficilement compatibles avec la scientificité. Faut-il le préciser ? Cette affectation différente du statut scientifique aux deux disciplines n'a évidemment pas pour effet d'établir entre elles une hiérarchie. Elle vise seulement à faire comprendre pourquoi le spectacle des relations entre linguistique et psychanalyse n'a rien de tranquillisant. Freud a ses linguistes, certes, notamment l'illustre Carl Abel, qui fait encore parler de lui dans ces deux numéros. Lacan a les siens, Jakobson, le monstre bicéphale de Damourette et Pichon et surtout le maître de Genève, Ferdinand de Saussure en personne. Ils tiennent aussi leur place dans les articles. Mais les divergences les plus radicales s'observent dans les relations entre les deux disciplines : Lacan a, fugitivement, été tenté de les confondre³. Mais tel de ses anciens disciples va pourtant répétant qu'elles n'ont rien, absolument rien à se dire...

¹ C'est tout juste s'ils se sont un instant demandé qui pourrait avoir autorité pour parler de ces problèmes, voire pour interdire aux autres d'en parler...

² Rien n'empêche, bien sûr, un linguiste de cesser d'être linguiste. C'est ainsi que s'expliqueraient les éventuelles exceptions qui pourraient s'observer.

³ « (...) vous le verrez, cette dernière [l'analyse linguistique] a le rapport le plus étroit avec l'analyse tout court. Elles se confondent même. Si nous y regardons de près, elles ne sont pas essentiellement autre chose l'une que l'autre » (*Le Séminaire, V, pp. 12*).

On l'a compris : les deux malheureux éditeurs n'ont pas retrouvé en réfléchissant sur la seconde partie du titre la sérénité qu'ils avaient perdue en méditant sur la première. Les frissons qu'ils ressentaient devenaient même plus éprouvants. Pour échapper définitivement à leurs effrois, ils n'ont trouvé qu'un moyen : renoncer à toute méditation, et se contenter de fournir un état des lieux.

Qu'en est-il de cet état des lieux ? Ce sera au lecteur de ce vaste ensemble (quelque vingt articles) de le dire. On se contentera ici de deux remarques.

La première s'impose. Les linguistes sont beaucoup plus nombreux que les psychanalystes à prendre la parole dans ce recueil. Quelles sont les raisons de cet état de fait ? Il faut naturellement tenir compte du public habituel de *Marges Linguistiques*, largement constitué de linguistes, et sans doute fort peu d'analystes. Les premiers ont été informés de la préparation des numéros, les seconds ne l'ont pas été. On dira peut-être aux deux éditeurs qu'ils connaissaient fort bien cette situation. Et qu'ils pouvaient essayer de remédier à ses inconvénients en sollicitant des contributions de psychanalystes. Ils en conviennent volontiers. Et ils plaident coupables. Surtout l'un d'entre eux, le masculin l'identifiera sans peine : prévoyant, redoutant l'échec, il n'a pas assez cherché à l'éviter. Sa collaboratrice l'a, bon gré mal gré, suivi : finalement, c'est à deux qu'ils n'ont pas suffisamment demandé aux analystes de participer à leur entreprise. Ils auraient donc tort de se plaindre de ne pas avoir obtenu ce qu'ils n'ont pas demandé. Et c'est finalement avec une faible autorité qu'ils se laissent aller cependant à se poser une question : les analystes, au moins une bonne part d'entre eux, ne se désintéresseraient-ils pas des problèmes du langage ? Et plus encore de la façon dont les posent les linguistes ?

La seconde et ultime remarque vise l'ordre qui a été adopté pour présenter les articles. C'est l'ordre le plus rigoureux, c'est-à-dire le plus aléatoire : celui de l'alphabet. Non qu'il eût été impossible de prévoir un classement thématique. Mais les deux éditeurs ont pensé qu'il était préférable de livrer tel quel, sans indiscrete intervention de leur part, ce qui dans leur intention est un état des lieux, aujourd'hui, des questions posées par les relations entre langage et inconscient.

Un dernier mot des éditeurs : ils se sont remis, péniblement, des frayeurs que leur a données le titre de leur numéro double. Et ils ont décidé de continuer à travailler dans la même direction. Mais cette fois sous la forme d'une revue. Elle prendra sans doute le titre de *Langage et inconscient*.



Le calendrier des « Colloques et manifestations » est également consultable sur Internet, sous une forme quelquefois plus complète (descriptifs longs, formulaires d'inscription, consignes aux auteurs, etc.). Pour accéder à ce service en ligne, allez à <http://www.marges-linguistiques.com>, puis section « Colloques ».

Mai 2005

Titre : Colloque International en Sciences du langage : De l'impolitesse à la violence verbale

Dates et lieu : jeudi 12 et vendredi 13 mai 2005 - Université d'Avignon, France

Langue : allemand, anglais, espagnol, français ou italien

Organisateurs : CREDILIC, Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse, France

Coordonnées : Claudine Moïse, claudine.moise@univ-avignon.fr

URL : /

Présentation : Si la « violence verbale » fait partie du langage commun en France, si l'on retrouve cette notion dans les médias et dans l'Education Nationale, il nous semble intéressant dans le contexte social actuel d'en cerner les contours linguistiques et sociolinguistiques. Qu'elle soit interpersonnelle, institutionnelle ou familiale, la violence verbale parce qu'elle alimente conflits, tensions et incompréhensions, va à l'encontre d'un fonctionnement coopératif des interactions. Elle serait alors une forme de rupture dans les rituels conversationnels. L'objectif de ce colloque est d'appréhender le concept de violence verbale d'un point de vue descriptif, pragmatique, en actes de parole caractérisés et reconnus, de proposer une analyse des effets de rupture dans les interactions et des montées en tension. L'étude du processus langagier s'inscrivant dans une dynamique se jouant sans cesse dans la prise de parole, les analyses des contextes d'énonciation, des rites d'interaction en jeu, des interférences entre rapports langagiers (rapports à la langue ?), rapports sociaux et rapports institutionnels seront plus particulièrement privilégiées. Ainsi, la violence verbale peut être appréhendée dans ses aspects interactionnels et à travers les éléments qui la constituent en tant qu'actes du langage, injure, insulte, impolitesse, incivilité ou tout acte menaçant. Mais plus encore elle pourra être saisie dans toute sa dimension sociolinguistique et symbolique, parce qu'elle est un signe de transgression des normes sociales et dérèglement de l'ordre légitime. Qui induit la violence verbale ? Quelle est la force des idéologies en place ? Du rapport de forces symboliques entre les groupes sociaux ? Finalement, il s'agira de s'interroger sur ce qui altère ou empêche l'accomplissement des échanges et donc la négociation communicative. L'intérêt d'étudier l'émergence, la réalisation, la gestion et la résolution éventuelle des attaques et des conflits par la parole conduit à s'interroger aussi sur la construction de sens autour de ce concept. Les approches linguistiques et diachroniques seront les bienvenues même si notre colloque s'inscrit résolument dans une optique sociolinguistique privilégiant les études de terrain. Le colloque vise à assurer une réflexion interdisciplinaire sur ce qui est perçu comme de la violence verbale et sur sa définition ou son identification. Ainsi, dans la problématique de rupture des productions langagières, le colloque s'inscrit dans une démarche méthodologique qualitative répondant au courant de la pragmatique linguistique, ethnométhodologie, linguistique interactionnelle, psychologie interculturelle ou sociale, ethnologie, sociologie (...). Le colloque a vocation à une large inter/transdisciplinarité et proposera une après-midi de réflexion avec des professionnels (médecins, psychologues, formateurs,) travaillant sur la question.

Juin 2005

Titre : The Futhark & the Fur Trade : Reconstructing Language Contact in the Pre-Viking Period

Dates et lieu : 1-4 June 2005 - Umeå University, Sweden

Langue : /

Organisateurs : Department of Modern Languages - Umeå University, Sweden

Coordonnées : Patricia Poussa, Per Ambrosiani, Sulayman Njie

URL : <http://www.eng.umu.se/forskning/linguistics/konferenser.asp>

Présentation : Papers of 20 minutes are now invited on all aspects of the contacts between Germanic and Fenno-Ugric peoples involved in this trade, and its linguistic results, as seen in the remaining runic inscriptions of Scandinavia and Russia, as opposed to the runic inscriptions found in the British Isles.

Juin 2005

Titre : 7èmes Journées internationales du Réseau français de phonologie

Dates et lieu : 2 au 4 juin 2005 - Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, Aix-en-Provence, France

Langue : /

Organisateurs : LPL (UMR 6057), sous l'égide du Réseau français de phonologie

Coordonnées : rfp2005@lpl.univ-aix.fr

URL : <http://www.lpl.univ-aix.fr/~rfp2005/>

Présentation : Le colloque vise à rassembler des chercheurs de France et d'ailleurs en phonologie et en phonétique, et il sera ouvert à toute proposition de contribution dans ce domaine.

Juin 2005

Titre : Colloque international : Français parlé des médias

Dates et lieu : 9 au 12 juin 2005 - Université de Stockholm, Suède

Langue : /

Organisateurs : Gunnel Engwall, Mats Forsgren, Mathias Broth et Françoise Sullet-Nylander (Stockholm) ; Coco Norén (Uppsala)

Coordonnées : Mathias.broth@fraitu.su.se et fpmsymp@congrex.se

URL : /

Présentation : Les recherches scientifiques sur la langue parlée, on le sait, ont longtemps souffert d'un retard regrettable sur les études des textes écrits. Depuis quelques décennies, pour ce qui est du français, la situation a radicalement changé : de nombreuses équipes de recherche, dans les pays francophones surtout, profitent des outils modernes pour saisir, traiter et analyser des données orales. Des centres se forment, à Paris, à Aix-en-Provence, à Lyon, à Toulouse ; à Louvain, à Gand, à Anvers ; à Genève, à Fribourg..., pour n'en prendre que quelques exemples.

Ces centres travaillent sur des corpus souvent très étendus, mais souvent aussi à des objectifs et à des formats différents. À titre d'exemple, à Aix et à Fribourg, l'on se focalise depuis des années sur les études micro- et macro-syntaxiques ; à Paris, l'on privilégie ou bien l'analyse sociocritique du champ médiatique, ou bien des observations sur la matière phonique brute, des observations menant à des conclusions inductives quant à la structure fonctionnelle ; à Lyon, l'on vise l'établissement d'une superstructure accueillant des corpus oraux de différents types, des données rendant possibles des études interactionnelles quantitatives et qualitatives.

Juin 2005

Titre : 2ème Colloque international de l'ADCUEFE : L'enseignement/apprentissage du Français Langue Étrangère en milieu homoglotte : spécificités et exigences

Dates et lieu : 17-18 juin 2005 - Université Charles-de-Gaulle, Lille 3, France

Langue : /

Organisateurs : Association de Directeurs de Centres Universitaires d'Études Françaises pour Étudiants Étrangers (ADCUEFE)

Coordonnées : DrEvelyneRosen@aol.com

URL : /

Présentation : L'expansion et le développement, au cours de la dernière décennie, de la mobilité sociale, professionnelle et académique – dans ses formes réelles et virtuelles – a puissamment contribué à renouveler le regard des enseignants et des apprenants de langues étrangères sur les modalités des enseignements et des apprentissages concrètement vécus dans leur environnement. L'abolition de la distance spatiale entraînée par les technologies de la communication a paradoxalement revalorisé la situation concrète d'enseignement-apprentissage et son environnement physique et expérientiel ; et ce singulièrement en contexte homoglotte, lorsque la langue étrangère est présente dans l'univers de l'apprenant et que le contact institutionnel que celui-ci entretient avec elle est accompagné d'une exposition, voire d'une acquisition, extra-institutionnelle. En témoignent les mouvements qui traversent actuellement, en Europe et hors d'Europe, dans les divers contextes nationaux, la vie des Centres de langues et notamment l'attention portée à l'accueil distinctif des publics et aux dimensions culturelles des enseignements-apprentissages. Ce colloque vise à cerner plus particulièrement la spécificité de l'enseignement/apprentissage du français langue étrangère (désormais FLE), dans des contextes où le français est non seulement la langue de la classe, mais également la langue du milieu environnant. Aussi est-il légitime que la réflexion n'y reste pas « hexagonale » mais que, dans le principe même, elle s'élargisse à l'ensemble des contextes francophones et accueille, sur ce thème, la contribution de Centres de FLE belges, suisses et québécois, en permettant à certains Centres de l'Afrique subsaharienne « francophone » d'y apporter également leur part singulière.

Juin 2005

Titre : PaPI 2005 - Phonetics and Phonology in Iberia

Dates et lieu : 20-21 June, 2005 - Universitat Autònoma de Barcelona (UAB). Barcelona, Spain

Langue : /

Organisateurs : Lourdes Aguilar, Eulàlia Bonet, Teresa Cabré, Juli Cebrián, Néstor Cuartero, Joan Mascaró, Pilar Prieto, Maria-Josep Solé

Coordonnées : cq.papi2005@uab.es et PAPI2003@mail.telepac.pt

URL : <http://seneca.uab.es/papi>

Présentation : The second PaPI conference will be hosted by the Universitat Autònoma de Barcelona in June 20-21, 2005. Phonetics and Phonology in Iberia (PaPI) is an international conference aiming to bring together researchers interested in all areas of phonetics and phonology, with a special focus on the relationship between the two. It aims at providing a new interdisciplinary forum in Europe for discussion of phonetics and/or phonology and their related areas - such as language acquisition, language variation and change, speech pathology, and speech technology -, the phonology-phonetics interface, and laboratory phonology work. The conference is hosted every two years by an Iberian university.

Juin 2005

Titre : Développement Conceptuel et Langagier de l'Enfant

Dates et lieu : Reims les 23-24 juin 2005 (France)

Marges linguistiques - Numéro 8, Novembre 2004 - M.L.M.S. éditeur
<http://www.marges-linguistiques.com> - 13250 Saint-Chamas (France)

Langue : /

Organisateurs : L'Équipe de psychologie *Accolade* (acquisition, cognition, langage et développement)
Université de Reims Champagne-Ardenne

Coordonnées : marie.olivier@univ-reims.fr

URL : /

Présentation : La conférence DECOLAGE qui se tiendra à Reims les 23 et 24 juin 2005 est la troisième du genre après celles organisées à Besançon en 1999 et 2001. Elle a pour objectif de regrouper des chercheurs d'universités ou de laboratoires européens ayant en commun une approche expérimentale de l'étude du développement cognitif et langagier chez l'enfant.

Juin 2005

Titre : La dénomination des savoirs en français préclassique (1500-1650)

Dates et lieu : 24-25 juin 2005 - Institut des Sciences de l'Homme, Lyon, France

Langue : français

Organisateurs : Colloque International organisé par le Centre d'Études Lexicologiques et Lexicographiques des XVIe et XVIIe siècles (CELL / GRAC UMR 5037 CNRS - Université Lyon 2) ISH, Lyon, France

Coordonnées : selosse.philippe@wanadoo.fr

URL : http://www.univ-st-etienne.fr/longeon/colloques/f_colloques.htm

Présentation : Comment et où (dans un titre, une préface, une table des matières...) dénomme-t-on à la Renaissance les savoirs des choses, des concepts, des machines ? Ces dénominations ont-elles ou pas une signification en termes de disciplines ?

Juillet 2005

Titre : International Association of Forensic Linguists (IAFL) Conference

Dates et lieu : July 1-July 4 2005 - Cardiff University, Cardiff, United Kingdom

Langue : /

Organisateurs : International Association of Forensic Linguists (IAFL)

Coordonnées : Dr Janet Cotterill, cotterillj@cardiff.ac.uk

URL : <http://www.cardiff.ac.uk/encap/clcr/iaflconference>

Présentation : Cardiff University will host the 7th International Association of Forensic Linguistics (IAFL) conference. The meeting is a 4-day conference on forensic linguistics/language and law, to be held from the 1st to the 4th of July 2005. Papers are invited will deal with all aspects of forensic linguistics/language and law, in both civil and criminal contexts, including, but not limited to the following : (1) courtroom language ; (2) police interviews ; (3) courtroom interpreting and translating ; (4) the readability/comprehensibility of legal documents ; (5) the analysis/interpretation of legal texts/statutes ; (6) the comprehensibility of the police caution issued to suspects ; (7) interviews with children in the legal system ; (8) the communicative challenges of « vulnerable » witnesses ; (9) the use of linguistic evidence in court ; (10) authorship/speaker identification ; (11) the teaching/testing of forensic linguistics/language and law.

Juillet 2005

Titre : Language and Global Communication Conference

Dates et lieu : Cardiff University, Wales, 7-9 July 2005

Langue : /

Organisateurs : The Centre for Language and Communication Research at Cardiff University.

Coordonnées : LGC2005@cardiff.ac.uk

URL : <http://www.global.cardiff.ac.uk>

Présentation : The conference will bring together scholars working with language and global communication across all fields of enquiry. Anticipating innovative, challenging contributions, we welcome proposals from sociolinguistics, linguistics, communication, journalism, semiotics, cultural theory and the social sciences. This is an interdisciplinary conference covering, but not limited to, such areas as (1) Global media ; (2) Shifting flows of communication ; (3) Global and minority languages ; (4) Policy and practices of global institutions and organisations ; (5) Diaspora ; (6) Global tourism ; (7) Multimodality and global communication ; (8) Colonisation and appropriation of communicative forms ; (9) Global health ; (10) Global governance.

Juillet 2005

Titre : XXVIème Colloque International d'Albi Langages et signification : « La vengeance et ses discours »

Dates et lieu : Du 11 au 14 juillet 2005 - Centre Saint-Amarand, Albi, France

Langue : /

Organisateurs : C.A.L.S. et le Centre Pluridisciplinaire de Sémiolinguistique Textuelle de l'Université de Toulouse-Le Mirail

Coordonnées : beatrixmarillaud.cals@wanadoo.fr

URL : /

Présentation : Le colloque s'attachera donc principalement à définir *un cadre discursif contemporain* de la vengeance. On peut présumer qu'il aura les caractères d'une rhétorique masquée qui utilise des stratégies indirectes, voire retorses. Le pathos humain est-il véritablement purifié de la vengeance ou a-t-il surtout appris à emprunter un nouveau logos ? Un tel cadre discursif prendra en compte aussi bien la vengeance qui s'accomplit directement en paroles, que les propos qui la justifient, l'argumentent ou la commentent. En outre la réflexion sur « *La vengeance et ses discours* » devrait permettre de repenser ses relations avec d'autres discours. Par exemple la condamnation du discours *ouvert* et *assumé* de la vengeance, n'est-elle pas, pour partie, responsable de l'hypertrophie du discours *victimaire* contemporain ? En effet dès lors que la victime n'est plus autorisée à parler *contre* le coupable, sauf dans les termes sans subjectivité de la justice, ne lui reste-t-il pas alors, pour sa propre parole, que *le discours victimaire* ? En d'autres termes le *discours victimaire* n'est-il pas un des seuls discours disponibles pour le sujet victime qui se trouve *privé du discours de la vengeance* ? Les dispositifs discursifs disent non au ressentiment, mais oui au malheur. Dans la page « France – Société » du numéro des 22-23 août 2004 du journal « Le Monde » Cécile Prieur signe un article intitulé « *L'affaire Marie L. révèle une société obsédée par ses victimes* ». Dans cette même page, l'historien Georges Vigarello analysant la place qu'a prise le statut de victime aujourd'hui, estime que la puissance considérable de la compassion dans notre société « *constitue une dérive par rapport à l'exigence démocratique* ». Le philosophe Olivier Abel, professeur à la faculté de théologie protestante de Paris, considère pour sa part que la tendance qu'a la victime à s'enfermer « *dans sa victimité* », finit par se traduire par un refus de plus en plus fréquent d'endosser des responsabilités, et à se légitimer non « *par la recherche du beau et du bien, mais par le malheur que l'on subit* ». François de Singly, sociologue au CNRS, voit dans des comportements comme celui de Marie L. le témoignage de « *la dimension pessimiste de la modernité* », et pense que ce pessimisme, étudié par le sociologue Alain Ehrenberg, « *n'est pas seulement lié à la fatigue d'être soi* », mais qu'il est également lié à l'angoisse d'avoir quelque chose à dire : « *Un des intérêts du statut de la victime est ainsi de produire un type de récit, crédible, qui sorte du drame de nos vies ordinaires. C'est un effet du passage du statut de grand récit au statut de petit récit: chacun doit avoir le sien, dans une logique où il faut se confronter aux autres en permanence* ». A l'évidence les champs intellectuels concernés sont multiples et la réflexion a forcément un caractère interdisciplinaire. On pourrait donc penser à une cartographie discursive autour des discours de la vengeance. La linguistique du discours -sur des corpus très variés - et la sémiotique côtoieront donc la critique littéraire et les

analyses cinématographiques, ainsi que les sciences politiques et la sociologie; les approches juridique et philosophique contribueraient sans aucun doute également à éclairer de nombreuses questions. Pour recueillir cette singularité actuelle des discours de la vengeance, la perspective contemporaine devrait rester prioritaire dans la mesure où une problématisation des interventions en fonction de la situation du monde d'aujourd'hui nous paraît indispensable. Mais il n'est évidemment nullement exclu de s'intéresser à des documents, des textes et des situations politiques du passé, dont l'éclairage peut être déterminant pour interpréter des faits contemporains. On joue toujours, entre autres nombreux exemples, la « Médée » d'Euripide et celle de Sénèque, or leurs mises en scène et leurs interprétations respectives contemporaines constituent également des éléments du discours d'aujourd'hui sur la vengeance. La grande diversité des options contenues dans cette problématique constitue un risque réel de dispersion et d'éparpillement, risque dont il sera possible de limiter les effets en régulant par des moments de synthèse l'organisation du XXVI^e Colloque d'Albi Langages et Signification.

Juillet 2005

Titre : The 9th International Pragmatics conference

Dates et lieu : 10-15 July, 2005 - Riva del Garda, (Northern) Italy

Langue : /

Organisateurs : International Pragmatics Association

Coordonnées : ann.verhaert@ipra.be

URL : <http://www.ipra.be>

Présentation : The conference is open to all themes relevant to the pragmatics of language, as well as a special theme: pragmatics and philosophy. Papers are invited on relevant subjects for a general session or for a number of panels including pragmatics of negation, speech acts and dynamic semantics, women and politeness, power relations in the classroom, the discursive construction of identities, narrating in conversation and many many more.

Juillet 2005

Titre : 9th International Cognitive Linguistics Conference : Language, Mind and Brain

Dates et lieu : July 17th-22th, 2005 - Yonsei University, Seoul, Korea

Langue : /

Organisateurs : The International Cognitive Linguistics Association

Coordonnées : Hyon-Sook Shin, chair@iclc2005.org ; Jeong-Woon Park, park@iclc2005.org

URL : <http://www.iclc2005.org> et <http://www.cogling.org>

Présentation : The International Cognitive Linguistics Association (ICLA) will be holding its Ninth International Cognitive Linguistics Conference (ICLC) in Seoul, Korea on 17-22 July 2005. This is the first ICLC held in Asia. The conference will include several theme sessions in addition to general and poster sessions.

Septembre 2005

Titre : International conference : Language in the Media : Representations, Identities, Ideologies

Dates et lieu : Monday 12 - Wednesday 14 September 2005 - University of Leeds

Langue : /

Organisateurs : School of Modern Languages and Cultures - University of Leeds

Coordonnées : s.a.johnson@leeds.ac.uk

URL : /

Présentation : It is not uncommon to hear academic linguists bemoaning the misrepresentation of language whenever linguistic issues are taken up by the media. Ironically,

however, we have little systematic understanding of the ways in which language, discourse and communication are actually dealt with in, for example, the print and broadcast media or, increasingly, the new electronic media. Inspired in part by debates on public understandings of science, this international conference aims to bring together scholars working in linguistics, education, anthropology, and communication/media studies with a common interest in the ways in which language-related issues are both represented and constructed in various media genres.

Septembre 2005

Titre : TBLT (Task Based Language Teaching) 2005. From Theory to Practice

Dates et lieu : September 21-23, 2005 - University of Leuven (Belgium),

Langue : /

Organisateurs : Centre for Language and Migration - University of Leuven (Belgium)

Coordonnées : tblt@arts.kuleuven.ac.be

URL : <http://www.tblt.org>

Présentation : This conference will bring together applied linguists and educational linguists to reflect on the potential of task-based language teaching (TBLT) for promoting first, second, and foreign language acquisition. Special attention will be paid to the implementation of TBLT into the classroom. Besides exploring the theoretical rationale behind task-based language teaching, this conference will focus on what needs to be done (in terms of teacher training, syllabus and curriculum development, development of assessment tools, etc.) to make TBLT 'work' in the real world. The programme includes poster presentations, paper presentations, workshops, symposia, and plenary speakers. The conference aims to bring about lively discussions and vivid exchange between linguists from all over the world on current research and hands-on experience with regard to the theory and practice of task-based language teaching.

Novembre 2005

Titre : Représentations du sens linguistique

Dates et lieu : 3-5 novembre 2005 - Université Libre de Bruxelles - Faculté de Philosophie et Lettres

Langue : /

Organisateurs : Ivan Evrard et Michel Pierrard

Coordonnées : ivevrad@ulb.ac.be

URL : /

Présentation : L'objectif du colloque est de sonder les rapports entre les différents modèles de description linguistique et le traitement du sens, et ce à la lumière de faits concrets. Le colloque réunira donc tous les linguistes qui, sémanticiens ou non, voudront concentrer leur attention sur les aspects sémantiques de leur recherche et mettre en avant la place de ces aspects dans le cadre général où ils s'inscrivent.

Décembre 2005

Titre : Journée ATALA « La Génération de LN »

Dates et lieu : Le samedi 11 Décembre 2004 à l'ENST, Paris, France

Langue : /

Organisateurs : Organisée par les membres du projet « Du concept à sa réalisation en langue » du programme pluridisciplinaire TCAN du CNRS.

Coordonnées : yannick.mathieu@linguist.jussieu.fr

URL : <http://www.risc.cnrs.fr>

Présentation : Objectifs : faire un tour d'horizon des activités en Génération en France et pays voisins du point de vue de la linguistique, du TALN, et des réalisations et besoins des applications.

Thèmes essentiels :

1- Aspects linguistiques de la génération de langue applicables au TALN :

- Le lexique (restrictions multiples sur les usages), les autres ressources (ontologies, etc.)
- La syntaxe : théories linguistiques lexicales et syntaxiques (PP, LFG, HPSG, TAGs, etc.) et production de langue.
- La pragmatique : planification du discours, argumentation.
- Génération et paraphrase.
- Phénomènes spécifiques : la référence, la coordination, le traitement des modificateurs, la quantification, le focus et le choix de la structure (alternances), etc. dispositions visuelles du texte (énumérations,...).

2- Le quoi dire : les représentations du contenu à générer, les procédures pour construire ce contenu. Le quoi dire dans les cadres applicatifs .

3- Outils et algorithmes du comment le dire : outils de lexicalisation-agrégation, les stratégies de génération, formalismes avancés (contraintes, etc.).

4- Modèles et techniques en génération : génération à base de "templates", multimodale, incrémentale, à base de statistiques.

5- Les applications qui peuvent être concernées, expériences et besoins: les systèmes question-réponse avancés, la TA, les systèmes tutoriels, la génération hypertextuelle, les outils pour handicapés, etc.. Interaction avec le modèle de l'utilisateur.

6- Les méthodes d'évaluation des systèmes de génération.

Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage :

**Le changement linguistique
(évolution, variation, hétérogénéité)**

de *Marinette Matthey* (ed.)

Tranel, numéro 34-35

Neuchâtel : Université de Neuchâtel, Suisse

Par *Thierry Bulot*

Université de Rennes II, France

Le *changement linguistique* interroge évidemment les spécialistes de la langue et de ses usages ; *évidemment* parce qu'aucun linguiste n'oserait prétendre, après Saussure à tout le moins, que les langues ne changent pas. En ce sens, il est une sorte de cadrage conceptuel, presque identitaire pour les chercheurs en Sciences du Langage : alors que les perceptions non expertes des langues donnent à voir l'immobilisme (traversé par quelques soubresauts inéluctables mais perçus comme provisoires) voire un certain conservatisme linguistique comme unique garant des communautés linguistiques, le linguiste, que cela détermine au nom l'angle sous lequel il envisage son objet de recherche, conçoit la permanence des processus qui mènent autant à la conscience du changement par les locuteurs d'une langue donnée qu'à l'observation objectivée du dynamisme des fonctionnements linguistiques et langagiers en œuvre. Sous la responsabilité de Marinette Matthey, la revue TRANEL (volume double 34/35) publie les Actes du colloque de Neuchâtel (2000) intitulés *Le changement linguistique* et sous-titré *Évolution, variation, hétérogénéité*. Aux dires mêmes de la responsable de la publication, il s'agissait de réunir, autour de la thématique fort large du changement en langue, des synchroniciens et des diachroniciens, des *linguistes de bureau* et des *linguistes de terrain* (catégorie dont se réclame d'ailleurs l'auteur de ce compte rendu !) et peut-être de rassembler voire confronter des écoles, des méthodologies, des points de vue réputés incompatibles sur l'objet « langue ». Car il s'agit bien de cela. Et c'est en partie ce que souligne le sous-titre du volume : qu'y a-t-il de commun, de conciliable, de réciproquement enrichissant, en effet, entre des approches posant le mouvement interne des structures linguistiques comme étant une *évolution* (ce qui suppose tantôt une amélioration des dites structures mais tantôt la suspicion d'une décadence, autrement dit une acceptation implicite ou non de la métaphore (socio)biologique) ou comme étant du *changement* (ce qui suppose *a contrario* une confusion sans cesse entretenue entre *diversité* et *richesse*) et qui peut laisser croire à une auto-régulation et des langues et des processus sociaux réciproquement corrélés ? Qu'y a-t-il de commun entre *variation* et *hétérogénéité* quand, au final, il convient de considérer la singularité des sociétés et dès lors des configurations discursives qui ont permis de produire ces termes et leurs acceptions ?

Sans prétendre répondre définitivement à tous ces questionnements, la présente livraison de la revue TRANEL réussit en 27 contributions articulées sur cinq parties distinctes¹ et 432 pages à rassembler des points de vue très différents - et parfois fort surprenants pour le lecteur non averti ou peu coutumier des approches et réflexions exposées - sur l'analyse du changement. Devant un tel foisonnement, nous avons choisi de peu commenter les contributions (tout en les nommant) mais de souligner celles qui, de notre point de vue de sociolinguiste, questionnent le changement dans sa conceptualisation même.

La première partie est consacrée à la linguistique historique, sans doute la première à constater ou à faire état de *l'a-permanence* des structures linguistiques. À côté d'une réflexion pour la prise en compte de la fréquence pour comprendre *le développement phonétique irrégulier* (Witold Mączak), d'un texte sur l'origine casuelle de l'infinitif grec (Sylvie Vanséveren), d'un article méthodologique sur les réfections analogiques (en grec) (Francine Mawet), on remarquera la contribution de Didier De Dardel à l'approche historique (en proto-roman) des régionalismes et tout particulièrement celle de Guy Jucquois qui interroge très pertinemment la théorie de l'indo-européen.

¹ Respectivement intitulées : 1. Théorie générale, comparatisme, 2. Rôle des phénomènes de discours dans le changement, 3. Acquisition L1/L2, 4. Contacts de langues et changement et 5. Les représentations du changement chez les locuteurs-scripteurs.

La deuxième partie fait la part belle au *rôle de la parole (ou du discours) dans le changement linguistique* (pp. 10) ; en fait, les deux premiers articles relèvent d'une linguistique diachronique (dont la contribution de Jacques Poitou, qui travaille – sous l'angle de la prototypie – la façon dont le locuteur crée des formes) ; il faut néanmoins davantage distinguer la recherche de Michel Banniard qui tente de modéliser une *sociolinguistique diachronique* ; tendance qui apparaît nettement dans des travaux sur d'autres terrains (les koinés urbaines) avec d'autres vocables (*sociolinguistique historique*) qu'il conviendrait de contraster. Avec une même perspective diachronique, le texte d'André Valli montre par ailleurs que des faits d'hétérogénéité grammaticale n'ont pas nécessairement pour corollaires des faits variationnels. Cette partie est de loin la plus foisonnante : retenons la diversité des terrains (le contact de langues) – Frank Jablonka – ; les modes langagières et les expressions métadiscursives dans un contexte sociolinguistique spécifique : Montréal – Diane Vincent et Gyulaine Martel – ; la métonymie dans la presse écrite et le rapport au discours dénommant – Michelle Lecolle – ; l'accommodation en contexte urbain : Berne – Marc Matter et Johanna Ziberi – ; et tout particulièrement la contribution de Lorenz Hoper et Annelies Häcki Buhofer qui, au travers d'une étude sociolinguistique sur la ville de Bâle, questionnent les termes posés en sous-titre au volume (cf. ci-dessus) en regard avec un autre concept : la *diversité*.

La troisième partie du volume rassemble des textes relatifs à l'acquisition de la langue (en L1 ou L2). Les approches sont là aussi diverses mais s'enquêtent toutes de la difficulté de prendre en considération la variation dans les schèmes d'apprentissage (peut-on, doit-on apprendre ou faire apprendre un phénomène phonologique marqué mais identitaire : la *gheda* galicienne ? – M. Carmer Alén Garbato – ; comment s'acquiert la négation du français L2 – Corinne Royer – ; quelle est la part de la variation du statut de la langue dans l'apprentissage : c'est le cas du français en Tunisie – Chiraz Anane – ; mais aussi ce que Gabrielle Konopczynski nomme le *langage émergent*.) Dans cette partie, on remarquera la contribution de Daniel Véronique qui rapproche, avec force arguments théoriques dont le recours à la *finitude*, la période d'appropriation d'une langue étrangère avec les processus de genèse de créole français.

La quatrième partie (la plus réduite d'ailleurs) se limite à deux contributions qui argumentent, à partir d'observations de terrain, que le changement linguistique relève dans certains cas plus des structures linguistiques, elles-mêmes que de la configuration sociolinguistique ; autrement dit, que les contacts dit de langues ont des effets sur les pratiques normées (et on retrouve là le sociolinguistique) sans pour autant que le statut des langues et des variantes soit déterminants (Jeanine Treffers-Daller sur des corpus bruxellois et strasbourgeois d'une part et Barbara Köpfe sur l'attrition L1 / L2 des migrants sur plusieurs générations).

La dernière partie est consacrée aux représentations de la langue et de ses usages. Et l'on retourne à la période antique avec le premier texte (René Amacker) consacré aux discours épilinguistiques des anciens romains ; texte qui, d'une certaine manière, trouve son pendant contemporain avec la contribution d'Henri Boyer consacré à *l'unilinguisme français*. Parmi les travaux de cette dernière thématique, il convient d'apprécier le compte rendu d'enquête sur les représentations du français (Véronique Castelloti et Didier de Robillard) non pas tant pour ce dont il fait état (les représentations sociolinguistiques sont toujours présentes même de façons tenues dans ce qui conditionne les pratiques langagières) que pour ce qu'il permet de conclure : en tant que formes discursives, les représentations participent du changement linguistique. Enfin, le dernier texte de cette partie et du volume rend compte d'un aspect trop peu étudié (entre autres par les sociolinguistes) de la mise en mots du changement et de la variation : la spectacularisation littéraire, autrement dit la façon dont les écrivains font jouer la langue (notamment dans l'œuvre de Pennac – Antonella Leoncini Bartoli).

Un bref mais très dense texte de Daniel Coste (*Grand Témoin* de la manifestations et dès lors de cette livraison) clôt fort à propos le volume pour synthétiser non seulement les textes présentés au colloque de Neuchâtel, mais surtout pour répondre à une question que demeure ouverte : « Qu'est-ce qui fait que ça change » (pp. 429). Il est de règle voire typique dans un compte rendu de dire, après les éloges, ses frustrations et ses mécontentements. Pour le cas, nous resterons dans l'atypie, celle qui a si bien réussi au volume dirigé par Marinette Matthey : sans doute que réunir des linguistes « hétérogènes » (pour reprendre le terme de Daniel Coste, pp. 432) constituait une gageure ; les publier dans un seul volume procède de la même démarche : cerner un concept au plus prêt de ses acceptions en allant au plus prêt de ceux qui en ont « essentiellement » usage et représentation. En ce sens, l'ouvrage permet des instants de lectures parfois ardues mais toujours stimulants.



Les Langues de France

Par Bernard Cerquiglini (dir.)

Paris : P.U.F. (2003)

Compte rendu critique de lecture

Par Philippe Blanchet

CREDILIF (EA ERELLIF 3207)

Université Rennes II : Haute Bretagne, France

Novembre 2004

Cet ouvrage collectif, publié sous l'égide de la mission aux langues de France (donc avec la collaboration de M. Alessio et de J. Sibille) de la *Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France* (service du Ministère de la Culture dirigé par B. Cerquiglini) tente de « mieux faire connaître le patrimoine de la France » (B. Cerquiglini, pp. 9).

Un premier chapitre développe « quelques notions sur les langues » (pp. 11-18) : dû à Michel Launey, linguiste spécialiste des langues de Guyane, il pose l'ensemble des problèmes de l'observation scientifique de pratiques linguistiques en situation diglossique, notamment celui de la catégorisation, de l'individuation et de la nomination des langues. Puis, trente-cinq auteurs dressent un panorama des langues de France, telles que proposées par le rapport Cerquiglini, comprises au sens des langues « régionales » de France métropolitaine mais également des départements et territoires d'outre-mer et des « langues non territorialisées » que sont l'arabe maghrébin, l'arménien occidental, le berbère, le romani et le yiddish. La plupart des chapitres sont très éclairants, nuancés, objectifs et bien documentés, et l'on pourra citer en exemple ceux consacrés aux dialectes alsaciens par A. Bothorel-Witz et D. Huck, au corse par J. Fusina, aux langues d'oïl par Marie-Rose Simoni, aux créoles par R. Chaudenson, entre autres. Prenant en compte les spécificités de chaque situation, chaque auteur propose une synthèse des principales informations linguistiques, sociologiques, culturelles, historiques, assorties de cartes et de références bibliographiques.

Dans l'ensemble, cet ouvrage est une réussite. En revanche, il faut bien dire que le chapitre consacré à « l'occitan ou *langue d'oc* »¹ est indigent. Cela témoigne également, indirectement, des problèmes de l'observation scientifique des langues de France... En l'occurrence, dix-sept pages seulement, bibliographie comprise, sont consacrées à l'ensemble du domaine d'oc, que l'on pourra comparer aux dix-huit pages pour les seuls alsacien et mosellan, aux douze pages consacrées par J.-Ph. Dalbera aux « îlots liguriens en France » (moins de 10 communes), ou encore aux trente-sept pages consacrées aux langues d'oïl : l'écart s'explique probablement par le pluriel accordé aux langues d'oïl contre le singulier sous lequel certains (y compris la DGLFLF), s'obstinent à réduire les parlers d'oc. Du coup, le texte ne propose qu'un survol très global, de type plutôt journalistique, bien en deçà de la richesse de ce domaine linguistique. D'ailleurs, l'auteur, militant occitaniste déclaré et chargé de mission à la DGLFLF, l'a rédigé exclusivement du point de vue de l'option occitaniste, dont il n'évoque la critique que de façon réductrice et tendancieuse, de même que pour les débats graphiques parallèles (pp. 178-179). D'autres analyses possibles de cet ensemble linguistique sont purement et simplement passées sous silence. La courte bibliographie est à l'avenant : expurgée de tous travaux actuels qui ne sont pas dans la ligne.

Cela est incohérent avec le reste de l'ouvrage, beaucoup plus ouvert et nuancé. L'article sur les langues d'oïl prend soin de fournir une fiche descriptive avec ressources bibliographiques spécifiques pour chacune des variétés régionales. Ainsi, le gallo est présenté en détail (une page et demi plus bibliographie) alors que le provençal est exécuté en six lignes et demi, ce qui, en terme de « patrimoine de la France », laisse à désirer... De même, deux auteurs ayant des points de vue différents rédigent chacun un article sur le *romani*, et ce débat est l'un des garants de la scientificité des travaux. Or, il est de notoriété publique (et cela n'a pu échapper aux responsables de cet ouvrage) que des divergences profondes existent dans les analyses du domaine d'oc : l'honnêteté intellectuelle aurait été d'opter pour la même expression contradictoire des points de vue.

¹ Les italiques ne sont pas de mon fait [Ph. B.].

Pour comble, on notera que le même auteur, chargé du chapitre sur le franco-provençal, écrit à propos de ce domaine linguistique ce qu'il aurait parfaitement pu écrire à propos de l'*occitan* : « Le terme *francoprovençal* a été inventé au XIXe siècle (...) C'est un terme purement savant ; les dialectophones du domaine franco-provençal n'ont pas conscience d'appartenir à un groupe linguistique unitaire ; le sentiment d'appartenance linguistique porte sur des espaces plus restreints : fribourgeois, valaisan, valdôtain, savoyard... » (pp. 119) ! La même prudence, fort bienvenue, se rencontre sous la plume de D. Caubet à propos des variétés plus ou moins englobées dans l'arabe maghrébin (pp. 196) et, indirectement, de R. Chaudenson à propos des critères socio-historiques dans l'émergence des créoles comme langues distinctes du français (pp. 258).

Bref, un excellent ouvrage de référence, sauf quand l'idéologie et la militance prennent le pas sur la démarche scientifique, comme c'est le cas ici pour le domaine d'oc. Le fondateur de la sociolinguistique occitaniste nous avait prévenus : « Nous devons dire clairement, pour nous comme pour les autres, que notre travail est imprégné d'une idéologie occitaniste : la recherche ardente des Occitans en tant que tels » (Robert Lafont, 1972, « Per una dinamica des estudis occitans » in *Annales de l'IEO* 6, 9-21. Toulouse : Institut d'Études Occitanes, ici pp. 19, traduction de G. Kremnitz). Que les langues (de France et d'ailleurs) fassent l'objet d'investissements idéologiques est inévitable (on aura noté dans cette citation le passage de la notion d'*occitanophone* à celle d'*Occitan*). Mais un ouvrage institutionnel et scientifique se doit de les expliciter et de les confronter. À ce prix, le domaine d'oc, qui constitue une part importante des langues de France, pourrait constituer une bonne étude cas dont les analyses seraient éclairantes pour l'ensemble de ces langues, et d'autres encore.



Le français langue étrangère et seconde Enseignement et apprentissage

De Jean-Marc Defays en collaboration avec Sarah Deltour

Sprimont : Mardaga, 2003

Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage
par Valéria Herzer¹

Université de Provence, France

Novembre 2004

Cet ouvrage comporte cinq grands chapitres qui tentent de couvrir les questions fondamentales de l'enseignement du français dans des contextes divers. Dans ces cinq chapitres l'auteur aborde les objets du cours de Français Langue Étrangère et Seconde (désormais FLES), les acteurs du cours de FLES, l'endroit et le moment de l'apprentissage, les motivations et les objectifs du cours de FLES et enfin les méthodes et les pratiques pédagogiques.

L'ouvrage vise prioritairement à donner une vue d'ensemble sur chacun des points mentionnés *supra*. Par conséquent, nous y retrouvons des thèmes propres à des domaines aussi divers que la linguistique, la psychologie ou la didactique mais qui ont tous un rapport étroit avec les questions fondamentales qui orientent cet ouvrage et donc avec « l'enseignement-apprentissage FLES ».

Le chapitre introductif traite premièrement de la « langue » et de trois questions essentielles concernant son enseignement :

- L'absence de contenu spécifique
- La question de langue-*objet* et de la langue-*instrument*
- La dimension intersubjective ou « affective » de l'enseignement-apprentissage FLES

Jean-Marc Defays affirme qu'il est impossible de traiter les contenus séparément de la méthodologie à travers laquelle ils sont abordés. En se basant sur l'ouvrage de Louise Dabène, *Repères sociolinguistiques pour l'enseignement des langues*² l'auteur souligne l'importance de l'aspect sociolinguistique en jeu dans l'apprentissage d'une langue étrangère (désormais LE). Suite à cela l'étude de la langue se divise en quatre sous-chapitres : la langue, son fonctionnement, ses domaines et ses variétés. Dans un premier temps Defays identifie six fonctions de la langue :

- La fonction communicative ou informationnelle, à laquelle l'auteur ajoute d'autres fonctions comme *inventer* ou *mentir* ;
- La fonction sociale, intégrative ou interpersonnelle selon laquelle on parle pour participer à la vie sociale, ou dans une optique négative, pour opprimer ou bien pour isoler des individus ;
- La fonction heuristique ou (auto-) référentielle à travers laquelle on apprend et enseigne le monde : le monde et le langage étant liés par des rapports réciproques ;
- La fonction pragmatique ou instrumentale qui nous permet d'agir sur le monde ;
- La fonction symbolique ou imaginaire qui agit sur les représentations personnelles et celles du monde où l'on vit ;
- Enfin, la fonction esthétique-ludique qui prévoit l'utilisation du langage pour la simple raison de se faire plaisir.

Defays passe ensuite à une description des différents statuts de la langue : langue vernaculaire, langue de référence, langue d'appartenance ou encore langue véhiculaire. Cette description débouche sur la distinction entre langue maternelle, langue étrangère et langue seconde et relève plutôt de la psychologie et de la psycholinguistique, car elle aborde le domaine des représentations et de la conscience de la langue. Selon l'auteur, le succès de l'apprentissage d'une LE dépend des représentations négatives ou positives que l'apprenant (ou toute la communauté) se fait de cette langue.

¹ Sous la direction de Michel Santacrose, Université de Provence, France.

² Dabène (L.). 1994. *Repères sociolinguistiques pour l'enseignement des langues*. Paris : Hachette.

S'ajoute à cela le degré de conscience linguistique (conscience langagière, métalinguistique, normative, sociolinguistique ou ethnolinguistique) que la confrontation entre langue maternelle (désormais LM) et LE provoque chez l'apprenant. Defays poursuit en présentant les diverses théories sur le fonctionnement de la langue. Cette présentation suit un ordre chronologique, les grands axes sur lesquels la vision de la langue s'est peu à peu établie : la langue comme représentation, comme « collection » de règles, comme structure, comme moyen de communication, comme activité sociale, comme moyen d'(inter)action et enfin, comme moyen d'expression. L'auteur nous rappelle alors « [qu'] une autre manière de comprendre la langue consiste à la décomposer en différentes parties et son étude en différents domaines ». Ainsi l'auteur enchaîne sur une présentation plus formelle et plus spécifique de la prononciation, du vocabulaire, de la grammaire, du discours et du texte. Il est ensuite question des variétés de la langue, à savoir, les variétés géolinguistiques et sociolinguistiques, aussi bien que la variation langue orale-langue écrite et les genres de discours.

Sous la rubrique « Culture » l'auteur définit d'abord le concept de culture, ses fonctions et son fonctionnement pour ensuite passer au domaine de la didactique en analysant les différentes approches culturelles. Comme le signale l'auteur, le développement de la conception interculturelle s'est élaboré au cours des cinquante dernières années et certains concepts comme le « savoir » de l'approche civilisationnelle, le « savoir-faire » de l'approche pragmatique ou encore le « savoir-être/vivre » de l'approche interculturelle sont toujours d'actualité. Pour compléter cette exposition, Jean-Marc Defays essaie de dresser un inventaire des contenus culturels sur différents plans, anthropologique et linguistique entre autres. Pour clore ce chapitre Defays aborde le thème de la communication et présente les apports d'auteurs comme Benaviste, Austin, Grice, Dell Hymes, Shannon et Weaver, Jakobson et Kebrat-Orecchioni.

L'auteur consacre son deuxième chapitre aux questions liées aux facteurs humains présents dans l'enseignement des langues et surtout d'une LE. Dans un premier temps Defays retrace les différents statuts des apprenants, des enseignants, des « condisciples » et des interlocuteurs natifs, aussi bien que les relations entre eux. Il passe ensuite à une présentation individuelle de chacun de ces « partenaires », notamment des apprenants et des enseignants. L'auteur souligne le rôle actif que l'apprenant doit jouer dans son apprentissage LE et enchaîne ensuite sur une exposition des facteurs qui peuvent influencer le processus tels que leurs profils, leur personnalité, leurs styles et habitudes d'apprentissage, leur langue/culture maternelle ou encore leurs acquis dans la langue/culture-cible.

L'auteur se penche ensuite sur la question des réactions des apprenants face à l'apprentissage LE. Ceci inclut des facteurs comme le trac et la déstabilisation, qui résultent respectivement d'une implication plus personnelle et d'une non-correspondance entre l'aptitude intellectuelle et l'âge ou encore comme le dédoublement de personnalité et l'aveuglement et/ou la surdité. En ce qui concerne les enseignants, Defays constate que le rôle du professeur de langue diverge de plus en plus de celui d'autres collègues d'autres disciplines, justement à cause de l'implication personnelle qui caractérise l'enseignement-apprentissage des langues et le fait que les apprenants n'y sont pas insensibles. Pour compléter sa réflexion l'auteur aborde les multiples rôles confiés aux professeurs des langues : l'enseignant doit être un expert dans différentes matières, un modèle à différents niveaux, un organisateur, un médiateur entre plusieurs personnes et instances et aussi, un « coach ». Pour conclure, une analyse des différents modèles d'interactions utilisés souvent en situation didactique est exposée : (a) le professeur comme seul locuteur, (b) le professeur comme seul interlocuteur, †(c) les activités par paires, (d) la circulation de la parole, (e) le travail en sous-groupes et enfin (f) la table ronde.

Visant à traiter les circonstances du cours de FLES, le chapitre trois compare diverses situations d'apprentissage LE. Tout d'abord, l'auteur distingue trois situations par rapport au pays : pays partiellement francophone, pays non-francophone et pays francophone. Cela permet à l'auteur de distinguer le statut du français dans chacune de ces situations : langue seconde dans le premier cas, langue étrangère dans le deuxième, tandis que le dernier serait la limite entre langue étrangère et seconde. Il sera question ensuite de l'opposition classique d'apprentissage guidé et non guidé et puis de l'enseignement par immersion. Defays étend cette exposition au cas des cours des langues dans des institutions scolaires, privées, associatives ou encore au sein d'une entreprise.

Enfin, l'auteur traite du facteur temps en rappelant quelques arguments à propos de l'âge auquel débiter l'apprentissage LE ainsi qu'en dressant le profil des apprenants par rapport à leur âge. L'avant-dernier chapitre est centré sur les raisons pour lesquelles l'apprenant s'approprie une LE. Déterminer les motivations et les objectifs n'est peut-être pas essentiel à tous mais peut aider certainement l'apprenant à mieux gérer son apprentissage. Defays identifie six forces en jeu dans la dynamique de l'apprentissage : les motivations, les attentes, les besoins, les objectifs du cours, les finalités de l'apprentissage et l'évaluation. En ce qui concerne les motivations l'auteur constate que :

- Elles dépendent beaucoup des stéréotypes et des représentations personnelles ou collectives sur la langue et la culture cibles ;
- Elles dépendent aussi des représentations que chacun a sur ses propres capacités à apprendre une LE ;
- Elles sont tributaires des conditions dans lesquelles la LE est enseignée ;
- Les motivations finales du cours LE sont indispensables pour fixer un programme de travail.

Defays évoque ensuite les besoins des apprenants qui provoqueraient l'apprentissage et justifieraient l'enseignement. Il remarque que souvent enseignant et institution forgent ou bien imposent des besoins à leurs apprenants quand en effet ils devraient *transformer les besoins des apprenants en motivation pour enclencher l'apprentissage*. L'auteur distingue les besoins ressentis par l'apprenant de ceux évalués par un tiers et conclut que, dans la pratique, l'auto-évaluation et les tests standardisés devraient être combinées autant que possible.

La question qu'il se pose ensuite est la suivante : Comment identifier les besoins de chaque apprenant ? Defays y propose une « *analyse des besoins* » préalable au début des cours qui se constituerait d'une interview de l'apprenant, d'un pré-test (évaluation pronostic), d'un sondage auprès de destinataires finaux (natifs, évaluateurs, etc.) et d'une enquête sur le terrain pour identifier les interlocuteurs et les interactions qui les apprenants vont rencontrer potentiellement. Defays poursuit sur la question des attentes ressenties par l'apprenant lors d'une situation d'apprentissage. Il remarque que dès que l'apprenant se retrouve dans une telle situation, « il adopte spontanément un état d'esprit approprié », que cela soit en classe ou dans la vie quotidienne. L'auteur identifie deux types d'attentes : attentes passives et attentes actives. Le besoin d'un modèle (le professeur par exemple), des explications de même que les évaluations sont considérés par l'auteur en tant qu'attentes passives. En revanche, le besoin d'essayer, de découvrir et d'inventer est perçu comme des attentes actives. Dans la rubrique suivante Defays traite de la question des savoirs. Aussi délicate soit-elle, l'auteur essaye de distinguer « savoir », « connaissance », « compétence », « habileté » etc., selon une acceptation générale de ces termes. Il rajoute un point de vue personnel selon lequel les « capacités » sont moins spécifiques et moins opérationnelles que les compétences, tandis que les « habilités » constituent un ensemble de compétences appliquées à la réalisation d'une opération plus précise.

En abordant les types de savoirs l'auteur se propose d'analyser les objectifs en terme d'apprentissage des méthodes traditionnelle, structuraliste et communicative. Cela lui permet de conclure que ces trois perspectives sont davantage complémentaires qu'opposées et que c'est n'est pas l'objet de l'enseignement que doit changer mais la façon de les abordés. Pour compléter son exposition l'auteur présente la question des savoirs sous la perspective psychocognitiviste et dresse enfin un schéma des savoirs impliqués dans la pratique de l'enseignement-apprentissage LE. L'auteur aborde ensuite les finalités et les objectifs de l'enseignement-apprentissage LE et l'évaluation. Defays considère que l'évaluation devrait jouer un rôle important dans l'enseignement-apprentissage LE, celui de la crédibilité et du mérite. Or, l'auteur reconnaît que le rôle le plus souvent attribué à l'évaluation est celui de la sanction. Defays propose alors un inventaire des divers types d'évaluations organisés selon : le moment où elles sont organisées, les personnes qui s'en chargent, leur base de référence, leur procédure, leur objet linguistique et finalement par rapport aux compétences sollicitées. Certes, il existe plusieurs façons d'évaluer un apprenant mais il reste à savoir comment assurer la qualité d'un test. Selon l'auteur la valeur d'un test dépend de certaines propriétés comme sa fiabilité et son objectivité, entre autres, mais elle dépend aussi de l'enseignant qui doit faire la différence entre la présence, la pertinence et la variété des tests appliqués.

Dans le cinquième et dernier chapitre de cet ouvrage Defays traite des deux questions : les stratégies du cours de FLES et les méthodes. La première partie aborde le processus d'apprentissage sous différentes perspectives théoriques ainsi que les activités mentales

relatives à l'acquisition d'une langue. Cela mène l'auteur à faire une comparaison entre l'enseignement-apprentissage de la langue maternelle (LM) et LE et une description des stratégies d'apprentissage des langues. La deuxième partie de ce chapitre, consacrée aux méthodes et pratiques d'enseignement, analyse les interventions des enseignants, la programmation et le progrès de l'enseignement, les pratiques de la classe ainsi que les ressources et les supports utilisés en cours. S'ajoute à cela un bref historique des méthodes LE.

L'ouvrage, présenté comme une synthèse à visée didactique des différents aspects de l'enseignement-apprentissage du FLES, se veut être un outil de travail pour les enseignants en formation initiale et pour ceux plus expérimentés ayant envie de se spécialiser. Il pourra être lu donc comme un traité ou consulté en fonction des besoins du lecteur. Roger Dehaybe et l'éditeur soulignent – dans la préface et en quatrième de couverture respectivement – que l'apport principal de cet ouvrage est le développement des trois nouveaux paradigmes de l'enseignement des langues : la communication, l'apprentissage et l'interculturel. Effectivement, le lecteur pourra trouver dans cet ouvrage une grande diversité de thèmes, ainsi qu'une présentation panoramique des théories afférentes à la didactique des langues telle que la linguistique ou la psychopédagogie, entre autres. Pourtant, cette diversité pêche par son manque de consistance, notamment dans les expositions théoriques qui sont en réalité très sommaires et parfois trop simplifiées. À cet « aplanissement » des théories s'ajoute une visible prétention de la part de l'auteur à la neutralité. Or, ne pas rentrer dans les débats est certainement appauvrissant, surtout dans un domaine comme la didactique des langues où rien n'est définitivement acquis.

Un autre point faible de cet ouvrage est justement son « apport principal » comme le veulent l'auteur, Roger Dehaybe et l'éditeur. En effet les trois paradigmes qui dirigeraient en principe l'ouvrage, à savoir *l'interculturel*, *la communication*, et *l'apprentissage* sont, certes, toujours d'actualité dans le domaine de la didactique des langues mais ils ne sont certainement pas nouveaux. Comme le remarque l'auteur lui-même dans le premier chapitre l'option interculturelle s'est élaboré au cours des cinquante dernières années. Elle figure depuis dans les ouvrages consacrés à la didactique des langues et se présente comme l'objet central dans l'ouvrage de J.-C. Beacco, *Dimensions culturelles des enseignements des langues* (2000). L'idée qu'il faut « communiquer pour apprendre » ou le fait que l'attention se porte à présent sur l'apprentissage plutôt que sur l'enseignement sont aussi des « lieux communs » de la pédagogie du FLE et pour la plupart des professeurs de langues. Croire que les professionnels de l'enseignement des langues ont encore à se rendre compte de la pertinence de ces trois paradigmes ne serait-il pas naïf, voir même irréaliste ?

Selon l'auteur l'apparition de ces « nouveaux » paradigmes implique aussi une redéfinition des fonctions des « acteurs » de l'enseignement-apprentissage LE. L'apprenant aurait un rôle plus actif et plus de responsabilité dans son parcours d'apprentissage tandis que l'enseignant serait investi des divers rôles à la fois. Actuellement on demande à ce dernier, en plus d'enseigner la langue et la culture cibles, *de se spécialiser dans certaines disciplines, de maîtriser les équipements et techniques audiovisuels, de jouer le rôle d'animateur culturel, de traducteur-interprète, de guide touristique, de militer en faveur de la langue française dans le monde, d'assister des immigrants, etc.* Être capable d'exécuter chacune de ces fonctions serait alors un pré requis pour devenir enseignant des langues. Encore selon l'auteur, l'enseignant dans sa pratique devrait être capable d'analyser les besoins des apprenants de manière individuelle mais aussi par rapport au moment et au lieu de l'apprentissage. Cela serait réalisé par une interview avec l'apprenant, un pré-test (évaluation pronostic), un sondage auprès des destinataires finaux (autochtones, évaluateurs extérieurs, employer) en plus d'une enquête de terrain pour déterminer quels types d'opération en langue-cible, et dans quels contextes, devrons être réalisées par l'apprenant. Ce cumul des fonctions irréalistes à notre avis ne peut que surcharger les enseignants qui finiraient, au mieux, par les maîtriser que très partiellement où, ce qui est plus dangereux, de manière superficielle. En effet, le nouveau profil de l'enseignant est celui d'un enseignant idéal qui ne correspond pas tout à fait à la réalité.

Pour conclure, ce qui reste de la lecture de cet ouvrage est une impression de « déjà lu » qui concerne aussi bien les expositions théoriques que la présentation de la pratique de l'enseignement avec en outre, des solutions trop éloignées de la réalité et des possibilités des professionnels de l'enseignement LE. Nous ne pourrions qu'indiquer cet ouvrage aux futurs enseignants qui auront un choix de plus parmi les nombreux manuels de référence déjà présents sur le marché des « ouvrages de didactique FLE ».



Parler en ville, parler de la ville
de Wald (P.) et Leimdorfer (F.), (dirs.). 2004
Paris : Éditions UNESCO
Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme
Compte rendu critique de lecture de l'ouvrage
Par Thierry Bulot
Université de Rennes II, France

Novembre 2004

La troisième livraison de la collection *les Mots de la ville* publiée par les Éditions UNESCO sous la direction de Paul Wald et François Leimdorfer ne déroge pas aux principes des précédents volumes¹ autant par la qualité matérielle du document que par le souci d'offrir au lecteur des pistes stimulantes de réflexion. Bien qu'il ne s'en prévale pas explicitement malgré son titre, l'ensemble de l'ouvrage relève tout à fait, à notre avis, d'une problématisation sociolinguistique et cela malgré une faible présence de sociolinguistes (Dubravko Škiljan et Debra Spitulnik)². Cette pluridisciplinarité d'abord déroutante devient vite un atout pour l'ouvrage qui devrait intéresser, pour le moins car chacun des cas exposés apporte son lot de données, tous les sociolinguistes travaillant sur le terrain urbain. Les développements récents en sociolinguistique urbaine montrent en effet la fécondité des approches interdisciplinaires (sur les plans théorique et méthodologique) du fait urbain.

Incontestablement, il contribue d'une part à la *description de l'urbanité* en présentant des études de cas fort diverses tant par les sites -il est ici question de villes toutes aussi différentes que Zagreb, Tunis, Buenos Aires, Naples... que par les pays envisagés, la Zambie, l'Algérie, le Canada, l'Inde..., toutes et tous unis par une même thématique - *la dynamique des pratiques langagières liées au phénomène urbain* (Wald et Leimdorfer, pp. 2) - mais singularisés par les configurations sociolinguistiques qui les spécifient ou les sous-tendent. D'autre part, il reprend la réflexion sur le terme *registres discursifs* déjà présenté par l'un de ses co-directeurs scientifiques, François Leimdorfer qui, en 1997³ proposait d'approcher la complexité du fait urbain (ses tensions et conflits réglés, régulés, mis en scène, spectacularisés...) comme la « création polyphonique de la ville par ses mots et ses discours » (1997, pp. 42). Le présent volume, expose en effet, une *réflexion conceptuelle* actualisée -pour le cas- du terme registres urbains - les registres discursifs de l'urbain- et de ses diverses modalités. Qu'il s'agisse de discours en ville et/ou sur la ville, ils sont les catégories d'usage perçues par les locuteurs, les acteurs de l'urbain comme des catégories et catégorisations communes voire évidentes.

L'ouvrage est ainsi organisé est deux sous-ensembles distincts dévolus respectivement à des considérations plutôt théoriques reportées dans la périphérie de la livraison⁴ et à des descriptions de registres et sites urbains. Quatre index très utiles terminent le volume : le premier est thématique, le second recense les langues évoquées dans les chapitres, et les deux derniers sont consacrés aux noms de lieux d'une part et aux catégories de lieux d'autre part.

Si l'introduction du volume reprend globalement la loi du genre (c'est une présentation exhaustive du volume amendée d'observations théorique) la conclusion que signe Paul Wald nous livre et une synthèse sur l'ouvrage et une réflexion théorique sur le concept de registre : « C'est l'espace socio-discursif du regard, où des choses sont censées être déjà dites, des arguments déjà produits et des procédés déjà-dotés de fonctions, que nous appelons ici *registre* » (pp. 220). Et plus loin : « *Les registres* nous apparaissent donc comme des modes de discours socialement situés qui régulent l'usage du langage » (pp. 221). Dans le même esprit

¹ Rivière d'Arc (H.), (ed.), 2001. *Nommer les nouveaux territoires urbains* et Topalov (C.), (ed.). 2002. *Les divisions de la ville*.

² Quatre contributions sur un total de neuf sont signées par des anthropologues (Abderramahne Mousaoui, Sylvie Teveny, Gérard Heuzé et Alessandra Broccolini), deux par des historiens (Abdelhamid Henia Maria Stella Martins Bresciani) et une par une sociologue (Irène Valachis de Gialdino).

³ Leimordorfer (F.). 1997. « Les registres socio-linguistiques et l'urbain ». in : *Cahier Les mots de la ville*, 3, pp. 31-42. Paris : UNESCO.

⁴ Introduction, conclusion et note finale

réflexif, François Leimdorfer signe une note terminale *Sur l'émergence historique de registres de discours sur la ville en France* (pp. 236-261) où, à partir d'une lecture attentive des premiers textes médiévaux jusqu'à ceux de la fin du 20^{ème} siècle, il rend compte de la survenue conjointe pour le cas français de la réalité urbaine (telle que des écrivains, des architectes, des gestionnaires, des chercheurs en sciences sociales¹ en ont fait état et ont contribué à la produire...) et de ses pratiques dénominatives.

Le cœur de l'ouvrage comprend, quant à lui, neuf contributions pour chacune des villes envisagées par les co-directeurs scientifiques comme permettant de donner sens et valeur à leurs propositions théoriques² ; cet ensemble est structuré en trois parties distinctes qui veulent illustrer :

- a. Les transformations urbaines et ses effets sans doute corrélés sur les registres urbains (Partie *Émergences*) ;
- b. Les tensions sociales et politiques mises en regard avec les conflits de désignation, de dénomination (Partie *Affrontements*) et
- c. Les sémiotisations différenciées par ses divers acteurs des espaces urbains et la (re)motivations des unités lexicales en cours dans les registres urbains impartis à une ville (Partie *Parcours*).

Émergences. Sous ce terme, le volume présente des contributions qui ont en commun d'entrer dans la problématique des registres urbains en considérant que la ville, en tant qu'ensemble complexe de dynamiques sociales et culturelles inscrites dans le temps, agit sur les discours et les langues, sur les codes et partiellement sur leur statut. Pour le lecteur non averti de la situation sociolinguistique de la Zambie et de l'urbanisation linguistique en Afrique, le texte de Debra Spitulnik (*Le Town Bemba, un cas d'hybridité urbaine*) est exemplaire de précision et d'analyse ; à partir voire à cause des statuts et légitimités linguistiques hérités des périodes précédentes (la période coloniale mais aussi pré-coloniale), une variété urbaine hégémonique (ce qui implique qu'elle puisse être également louée et stigmatisée) fondée sur la langue bemba (*le Town Bemba*) tend à s'imposer comme vecteur de modernité et de progrès, de citoyenneté. Il est de même tout aussi passionnant de suivre un cas spécifique d'urbanisation quasi ad nihilo³ en lisant le texte de Sylvie Teveny (*Les mots de la ville en inuktitut, langue des Inuits de l'Arctique oriental canadien : genèse urbaine et création lexicale*) qui rend compte de la production concomitante d'un espace urbain inédit dans la culture inuite et d'un lexique spécifique laissant peu de place aux emprunts ; le registre urbain (et dans cette contribution le lexique de l'urbain) fonctionne comme la part ostensible – via le linguistique, *les mots de la ville* – d'appropriation culturelle de valeurs importées. Le chapitre que Dubravko Škiljan signe sur la ville de Zagreb (*Les dénominations des voies et des espaces ouverts sur les plans de Zagreb*) montre tout à fait bien ce que le vocabulaire toponymique rend de l'histoire sociale, politique mais aussi humaine de la ville, comment il fait sens d'une épaisseur identitaire qui peut échapper certes à ses acteurs contemporains mais constitue – par les registres urbains – une dimension nécessaire de l'identité urbaine.

Affrontements. Cette partie comprend deux contributions focalisées sur des situations urbaines conflictuelles parce que l'appropriation ou la ré-appropriation de l'espace via les pratiques discursives des groupes opposés deviennent l'enjeu même du conflit, deviennent la pratique sociale où s'exprime ou non une identité assumée. Ainsi, Abderramahne Moussaoui expose (*Entre langue administrante et désignations ordinaires : nommer et catégoriser les lieux urbains en Algérie*) comment se manifestent les tensions sociales par l'acceptation, le refus ou la dérision non pas seulement des nomenclatures officielles de l'État algérien pour désigner les lieux mais aussi de la langue unique quasi mythifiée dans un pays plurilingue de fait ; le texte montre comment des décisions d'aménagement urbain peinent à réussir voire échouent sans un aménagement linguistique raisonné, c'est-à-dire qui prenne appui sur les pratiques effectives (autant les représentations sur ces pratiques que les pratiques elles-mêmes) des locuteurs.

¹ Peut-être manque-t-il des textes de sociolinguistes...

² Propositions très empreintes des travaux de Pierre Achard et, partant, de sociologie du langage, approche dont se réclament les deux co-directeurs du volume.

³ Ou pour le moins qui concerne une population récemment sédentarisée.

Dans un autre contexte national qui relève cependant d'une même dynamique glottopolitique, Bombay est devenu Mumbai... Gérard Heuzé (*Namantar : retour à l'origine et réévaluation du nom en Inde. De Bombay à Mumbai*) analyse la situation indienne et les tensions extrêmes autour du changement de la dénomination Bombay en Mumbai. Le texte montre qu'il s'est effectivement agi d'un combat politique certes présenté comme un retour légitime à l'histoire pré-coloniale (la langue anglaise ne fait donc pas héritage dans ce contexte) mais où se sont joués, autour des noms de lieux, non seulement le statut des langues et mais encore et évidemment celui des communautés linguistiques qui les portent ; le choix du toponyme Mumbai (terme marathi) est le résultat manifeste (peut-il être légitime pour toute l'Inde ?) d'un mouvement social réussi pour ses principaux acteurs.

Parcours. La troisième et dernière partie du volume est consacrée à des études très complètes sur des *mots de la ville*, envisagés au travers non seulement des pratiques orales actuelles mais aussi de documentations aussi diverses (mais sans être ici exhaustif pour chacune des contributions) que des textes littéraires, des documents administratifs (Abdelhamid Henia, *Le rab' dans la médina de Tunis. Origine d'un mot de la ville*) voire touristiques (Alessandra Broccoli, *Les mots de la ville dans un quartier populaire napolitain. Registres de langue et mode de vie*), ou encore techniques (Maria Stella Martins Bresciani, *Améliorer la ville : interventions et projets esthétiques. São Paulo 1850-1950*) et scientifiques (Irène Valachis de Gialdino, *Les lexiques de la banlieue de Buenos Aires*).

Chacun de ces textes illustre à sa manière ce qui peut sembler un paradoxe sensible de l'organisation socio-spatiale urbaine mais qui de fait renvoie à ce que Paul Wald nomme « la reconstitution du regard derrière les mots » (pp. 219) : les termes impartis à l'urbanité, à la ville et à ses parties sont conjointement vecteurs et facteurs d'un espace identitaire (donc en partie diachronique car toujours « déjà-là » tout en étant en permanence en devenir) qui soutient leur emploi contemporain, semblent parfaitement adaptés à la catégorisation spatiale dont ils rendent compte mais demeurent partiellement instables dans leurs usages situés ; les locuteurs produisent des lectures différenciées de l'espace de ville selon la position sociale qu'ils occupent, lectures qu'ils ont tous tendance à penser comme objectives et communes. Toutes ces contributions illustrent ainsi comment la dénomination de la ville modifie la perception du réel urbain, et comment, via la praxis linguistique, cette perception mise en mots – et ce processus n'est pas seulement spécifique aux registres urbains – finit par être confondue au sens strict avec le réel, comment finalement les *mots de la ville* finissent par devenir *La ville...* une ville pourtant différente pour chacun de ses acteurs.

Pour clore ce compte rendu, il nous reste deux remarques à faire. Il faut d'abord revenir aux textes périphériques du volume. L'introduction de l'ouvrage rappelle à juste titre (Wald et Leimdorfer, pp. 1) que les études urbaines envisagent la ville sur une quasi alternative : ou bien elle est un milieu exerçant ses effets sur les phénomènes sociaux, et en l'occurrence elle permet et produit des registres spécifiques ; ou bien elle est un objet d'action façonné par les activités sociales, et, pour le fait, les pratiques discursives ont vocation à agir sur elle pour peu qu'elles y aient une quelconque légitimité.

On peut sans doute adhérer à ce point de vue sans difficulté, François Leimdorfer (pp. 258) conclut d'ailleurs l'ouvrage par une formule très juste : « la ville est *objet* de politique » dans la mesure où il est quasiment fondateur des travaux sur l'urbanité ; mais peut-être manque-t-il une dimension, implicite dans ce volume par les différents terrains envisagés (cela semble surtout exemplaire des cas de Naples et d'Alger) mais que les travaux engagés sur l'urbanisation sociolinguistique semblent dégager : *la ville est aussi un moyen d'action ?* Autrement dit, sans ignorer la dimension écologique de l'espace urbain, on devrait pouvoir aussi concevoir le discours sur la ville et ses organisations socio-spatiales et socio-langagières comme un discours politique. Le mérite du volume est incontestablement de susciter à nouveau un tel questionnement.

Seconde remarque. Plusieurs des contributions du volume ont déjà été abondamment commentées ailleurs¹ et l'on trouve à présent et avec profit les textes complets. On peut cependant regretter que, à de rares exceptions près et malgré une documentation scientifique

¹ Par exemple, dans le Cahier n°3 *Les mots de la ville* (UNESCO). Celui-ci présente les rapports introductifs des ateliers et les résumés des communications du second séminaire international « Les mots de la ville », des 4, 5 et 6 décembre 1997, Paris (UNESCO / EHESS).

abondante et utile, les références bibliographiques ne mentionnent peu ou pas, toutes disciplines confondues, les travaux publiés récemment – et dont on ne peut douter de la pertinence scientifique – sur les rapports entre *langues* et *ville* (sur les neuf contributions constituant le cœur du livre, il y a moins d'une demi-douzaine de références datées après l'année 2000). Cette réserve faite, l'ouvrage demeure très intéressant par les pistes qu'il ouvre, les études de cas qu'il expose et les types d'approches qu'il détaille.



- Actes de la conférence TAL 2004 (Beijing, Chine)
<http://www.lpl.univ-aix.fr/~sprosig/tal2004/>

International Symposium on Tonal Aspects of Languages: Emphasis on Tone Languages (Les articles sont en libre téléchargement).

- Site Web de la Revue Linguistica Occitana
<http://www.revistadoc.org>

Revue en ligne consacrée à divers aspects de la linguistique occitane et proposant des articles téléchargeables de bonne qualité scientifique.

- La Base de données lexicographiques panfrancophone
<http://www.tlfq.ulaval.ca/bdlp/>

La Base de données lexicographiques de la Réunion s'inscrit dans le cadre d'un projet d'envergure internationale visant à constituer et à regrouper des bases représentatives du français de chacun des pays et de chacune des régions de la francophonie.

- Sur les sentiers de la linguistique
<http://www.linguistes.com/>

Site d'introduction à la linguistique (nouvelle adresse).

- ClicNet: Linguistique
<http://www.swarthmore.edu/Humanities/clicnet/linguistique.html>

Site portail offrant des liens intéressants sur des ressources linguistiques en ligne.

- L'aménagement linguistique dans le monde
<http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/index.shtml>

Les pages de ce site présentent les situations et politiques linguistiques particulières dans 283 États ou territoires autonomes répartis dans 181 pays.

- Glossaire typographique et linguistique
<http://alis.isoc.org/glossaire/>

Site d'introduction à la linguistique

- Site de l'Office québécois de la langue française
http://www.olf.gouv.qc.ca/ressources/gdt_bdl2.html

Page d'accès au Grand dictionnaire terminologique et à la banque de dépannage linguistique.

- Site de traduction de termes linguistiques (sil.org)
http://www.sil.org/linguistics/glossary_fe/

Site de traduction de termes linguistiques français/anglais/français

Présentation de quelques ouvrages

Titre : *Argumenter en démocratie*

Auteur(s) : Emmanuelle Danblon

Éditions : 2004. Bruxelles : Éditions Labor

Descriptif : Ce projet a pour ambition de faire le point, dans un langage clair et accessible à tous, sur le rôle de la rhétorique en démocratie. Plus précisément, il s'agira de lever le voile sur l'état de l'activité argumentative dans une société ouverte comme la nôtre. L'argumentation en démocratie implique nécessairement l'usage de la persuasion. L'adhésion de l'auditoire, élément nécessaire de toute rhétorique démocratique peut prendre le visage de l'opinion publique, de l'audimat, d'une assemblée de jurés, d'un électorat, autant de pressions potentielles - qu'elles soient de nature politique ou mercantile - sur la démocratie elle-même. Comment, dans un tel cadre, la rhétorique peut-elle respecter simultanément la liberté de parole et un idéal de raison critique qui protégerait les citoyens de tout risque de manipulation ? Il convient tout d'abord de retracer les raisons historiques qui ont conduit la rhétorique à être ce qu'elle est aujourd'hui, dans la cité du XXI^e siècle, pour ensuite décrire la fonction cruciale qu'elle doit remplir en démocratie : articuler la liberté de parole à la responsabilité citoyenne.

Titre : *Entre grammaire et sens - Études sémiologiques et linguistiques*

Auteur(s) : Dominique Ducard

Éditions : 2003. Gap, Paris : Éditions Ophrys

Descriptif : L'ensemble des articles réunis dans ce volume est sous-tendu par un questionnement permanent, qui porte sur l'activité signifiante de langage conçue comme une activité de représentation et d'interprétation. Ce questionnement prend appui, diversement selon les points abordés, sur la théorie des opérations énonciatives d'A. Culioli. L'ouvrage est divisé en trois parties, chacune regroupant des études visant plus particulièrement certains aspects de la problématique générale, dans son application ou dans la recherche de sa conceptualisation.

Titre : *Interactions orales en contexte didactique. Mieux (se) comprendre pour mieux (se) parler et pour mieux (s')apprendre*

Auteur(s) : Alain Rabatel (Sous la direction de)

Éditions : 2003. Lyon : Presses Universitaires de Lyon

Descriptif : Le langage ne se limite pas à l'enregistrement d'une pensée qui se joue ailleurs et indépendamment de lui, mais, bien au contraire, il est ce qui rend possible cette activité. D'où l'importance de la réflexivité, appréhendée ici à travers l'analyse des paramètres linguistiques et des variables didactiques incontournables (étayage, construction de la tâche). Les articles analysent des séquences orales où la parole est vécue comme une interaction censée produire des effets de toutes sortes (langagiers, gestuels, cognitifs, relationnels), et qui met en scène des sujets convoqués dans une entreprise de co-construction de savoirs. La compréhension est analysée à travers des postures réflexives métalinguistiques, métadiscursives, métacognitives, considérées comme des occasions privilégiées de la co-construction des compétences langagières et des savoirs, mais aussi du savoir-vivre ensemble, à travers la gestion des dissensus. D'où le sous-titre : Mieux (se) comprendre pour mieux (se) parler et pour mieux (s')apprendre : les échanges articulent réflexivité et interaction, comme l'indiquent les pronoms entre parenthèses, qui doivent se comprendre comme des pronoms réfléchis (je me parle, je me comprends, je m'apprends) et comme des pronoms réciproques (je te parle, je te comprends, je t'apprends). L'ouvrage s'adresse plus particulièrement aux formateurs et aux formateurs de

formateurs, enseignants chercheurs spécialistes des interactions et de didactique (du français langue maternelle, mais aussi du français langue étrangère), ainsi qu'aux spécialistes de didactique générale.

Titre : *Le Nom propre en français*

Auteur(s) : Sarah Leroy

Éditions : 2004. Gap, Paris : Ophrys, Coll. « L'Essentiel Français ».

Descriptif : Qu'est-ce qu'un nom propre ? Est-ce seulement un parent pauvre du nom commun ? Pourquoi ne le trouve-t-on pas dans les dictionnaires ? La majuscule en est-elle vraiment une marque distinctive ? C'est à ces questions diverses que tente de répondre cet ouvrage, qui propose un panorama du nom propre sous tous ses aspects. Après une première partie dans laquelle on revient sur toutes les idées reçues sur le nom propre, et où on l'ancre dans le champ de la linguistique, on aborde ensuite le nom propre selon trois grandes perspectives : du point de vue du lexique tout d'abord, avec son traitement lexicographique et ses caractéristiques morphologiques ; du point de vue syntaxique ensuite, avec l'examen des constructions du nom propre dans le syntagme et dans la phrase, et la présentation de l'idée de modification ; du point de vue du sens enfin, avec l'important héritage de la logique et de l'onomastique, et la difficile élaboration d'une représentation d'un sens linguistique pour le nom propre.

Titre : *Sociolinguistic History of Parisian French*

Auteur(s) : R. Anthony Lodge.

Éditions : 2004. Cambridge : C.U.P.

Descriptif : /

Titre : *Language Dialect and Identity in Lille*

Auteur(s) : Tim Pooley

Éditions : 2004. Edwin Mellen Press. Hb.

Descriptif : /

Titre : *Variation et francophonie : Mélanges en hommage à Gertrud Aub-Buscher*

Auteur(s) : Aidan Coveney, Marie-Anne Hintze et Carol Sanders

Éditions : juillet 2004. L'Harmattan, Collection « Sémantiques »

Descriptif : /

Titre : *Beyond the Aspect Hypothesis : Tense-Aspct development in Advanced L2 French*

Auteur(s) : Emmanuelle Labeau

Éditions : 2004. Peter Lang

Descriptif : /

Titre : *Structure Informationnelle et Particules Énonciatives - essai de typologie*

Auteur(s) : Jocelyne Fernandez-Vest et Shirley Carter-Thomas (eds.)

Éditions : 2004. Paris : L'Harmattan, Coll. « Grammaire & Cognition » [dirigée par Jocelyne Fernandez-Vest & Claude Hagege].

Descriptif : La Structure Informationnelle (SI) et ses marqueurs discursifs (les PEN), domaine saillant de la recherche actuelle en sémantique cognitive, s'inspire à la fois de modèles européens (l'École de Prague) et américains (les grammaires constructionnelles). Avant d'unifier la théorie ou sa terminologie, il paraissait primordial de porter des regards croisés sur les langues et les situations de communication les plus diverses.

Titre : *La linguistique cognitive*

Auteur(s) : Catherine Fuchs (ed.).

Éditions : Co-édition Ophrys/Maison des Sciences de l'Homme, Collection « Cogniprisme ».

Descriptif : La linguistique a été l'une des disciplines pionnières participant dès le milieu des années 1950 au « programme cognitiviste », conjointement avec la psychologie et l'intelligence artificielle. Le présent ouvrage a pour objectif de présenter les problématiques

théoriques, les recherches actuelles et les acquis de la linguistique cognitive. La première partie de l'ouvrage est consacrée à un panorama des principaux courants contemporains, qui se réclament de deux grands paradigmes théoriques : d'une part, le paradigme classique du cognitivisme (appelé paradigme computo-représentationnel symbolique), qui a été adopté par les « grammaires formelles », et notamment par la grammaire chomskienne ; et d'autre part, un paradigme alternatif encore en émergence (parfois appelé paradigme constructiviste), représenté principalement par les « grammaires cognitives », mais auquel se rattachent également certains tenants de la linguistique fonctionnaliste, ainsi que des approches typologiques et diachroniques des langues. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux interactions entre la linguistique cognitive et d'autres disciplines des sciences cognitives abordant le langage sous un angle complémentaire à celui des linguistes : non plus à partir de l'étude spécifique de la structure et du fonctionnement des langues, mais en tant que faculté supérieure de l'espèce humaine mise en œuvre par des sujets (c'est l'objet de la psycholinguistique), correspondant à l'activation de certaines zones du cerveau (c'est l'objet de la neuropsycholinguistique), et pouvant donner lieu à des simulations sur ordinateur (c'est l'objet de l'intelligence artificielle).
Signe incontestable de jeunesse, ce foisonnement des approches témoigne aussi de la vigueur de la réflexion dans un domaine particulièrement complexe — celui des liens entre la diversité des langues et la faculté de langage, et de leur inscription dans l'architecture et le fonctionnement de l'esprit et du cerveau — où nombre de questions demeurent encore sans réponse, voire même informulées.

Revue en ligne

Le site de la revue *Questions de communication* est en ligne à l'adresse suivante : <http://ques2com.ciril.fr>. Il vous permet :

- d'accéder aux sommaires des numéros parus,
- de consulter et de télécharger les résumés des articles en version française et anglaise,
- de consulter et de télécharger l'ensemble des notes de lecture (version intégrale) parues dans la revue,
- de connaître les modalités de soumission d'un article ou d'un dossier au comité de rédaction,
- de savoir comment s'abonner à la revue.

Cette revue est publiée avec le concours du Centre de recherche sur les médias (université de Metz), du Groupe de recherche en information, communication, propagandes (université Nancy 2), avec le soutien du Conseil régional de Lorraine et du Centre national du livre.

Le numéro 4 est paru. Le dossier est consacré au thème « Interculturalités » (13 articles), la rubrique « Echanges » à l'engagement des chercheurs (5 articles). Vous pourrez prendre connaissance du contenu de 9 notes de recherche. Enfin, 37 notes de lecture sont à votre disposition.

La revue *Creolica*, revue du Groupe Européen de Recherches en Langues Créoles publiée sur le web, accueille des articles portant sur les langues créoles, leur description linguistique, leur histoire, leurs genèses ; les contributions concernant aussi la typologie des langues, les recherches sur les universaux, les théories cognitives et les évolutions du langage seront appréciées dans la mesure où elles seront en rapport avec l'étude des langues créoles. Des articles sociolinguistiques ou anthropologiques portant sur les mondes créoles, ainsi que des contributions portant plus globalement sur les littératures et les cultures créoles pourront être examinés et soumis au Comité de lecture, dans la mesure où ils ne trahiront pas la perspective dominante de la revue. Les articles, rédigés en français, en anglais, en espagnol ou en portugais, saisis selon les consignes données sur le site, seront transmis à la rédaction de la revue exclusivement comme document attaché (format .doc (word 1998 ou 2000 exclusivement) ou format .rtf). Ils seront toujours accompagnés d'un résumé dans l'une des langues de la revue. Informations complémentaires, et présentation de la revue sur <http://www.creolica.net>.

Colloques (réseau)

Les actes de la conférence TAL 2004 (Beijing, Chine) « International Symposium on Tonal Aspects of Languages : Emphasis on Tone Languages » sont en ligne à l'URL : <http://www.lpl.univ-aix.fr/~sprosig/tal2004/>

Divers

Création au sein de la Faculté des Arts, Lettres et sciences Humaine de l'Université de Yaoundé I (Cameroun), d'une Revue dénommée *Revue internationale des arts, lettres et sciences sociales* (RIALSS) dont le premier numéro (vol. 1) a paru aux Presses universitaires de Yaoundé en août 2004.



Sous la direction de **Michel Arrivé** et **Izabel Vilela**
Université de Paris X : Nanterre, MODYCO, CNRS UMR 7114, France
Numéro accompagné Par **Véronique Magaud**
Auteure indépendante, France

- 01- *Abel et les sens opposés en égyptien classique*
Par **Marcos Lopes**, Université de São Paulo (USP), Brésil Pages 038 — 053
-
- 02- *Traduire l'inconscient dans la langue : signifiant et intentionnalité. L'exemple de l'unheimlich freudien*
Par **Valelia Muni Toke**, Université de Paris X : Nanterre, France Pages 054 — 063
-
- 03- *La traduction portugaise des Écrits de Jacques Lacan*
Par **Inês Oseki-Dépré**, Université de Provence, France Pages 064 — 075
-
- 04- *La transgression et la variation*
Par **Berthille Pallaud**, CNRS, Université de Provence, France Pages 076 — 087
-
- 05- *Linguistique et psychanalyse : pour une approche logiciste*
Par **Jean-Jacques Pinto**, Psychanalyste, Aix-en-Provence, France Pages 088 — 113
-
- 06- *La gerbe de Booz*
Par **Philippe Schepens**, Université de Franche-Comté, France Pages 114 — 131
-
- 07- *Structures et fonctions du langage : des données anatomo cliniques à celles de l'imagerie fonctionnelle*
Par **Maryse Siksou**, Université Paris VII - Denis Diderot, France Pages 132 — 138
-
- 08- *Cure de paroles : entre représentations de mots et représentations de choses*
Par **Izabel Vilela**, Université de Paris X : Nanterre, France ; Université Fédérale de Goiás, Brésil Pages 139 — 152
-
- 09- *Le verbe sans sujet. Contributions psychanalytique et psychopathologique*
Par **Mareike Wolf-Fedida**, Université Paris VII : Denis Diderot, France Pages 153 — 162
-



Novembre 2004

1. Brève exposition des motifs

La comparaison entre l'interprétation des hiéroglyphes égyptiens et l'interprétation des rêves était très chère à Freud. Elle apparaît dans de très célèbres ouvrages, comme *L'interprétation du rêve*, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, les *Conférences XI* et *XV*, *L'intérêt de la psychanalyse*, entre autres. Mais c'est dans *Le sens opposé des mots primitifs* que ce thème aura peut-être le plus retenu l'attention du fondateur de la psychanalyse, car celui-ci venait alors de prendre connaissance des articles de Carl Abel, égyptologue et philologue allemand dont les thèses sur l'« insensibilité à la contradiction » (cf. Benveniste, 1956 : pp. 82) des mots des langues « primitives » ont servi de confirmation « scientifique » et « empirique » à ses propres théories.

Il se trouve que les thèses d'Abel devaient être sévèrement critiquées par Émile Benveniste en 1956. Le célèbre linguiste a néanmoins ignoré les mots égyptiens, tout en concentrant son analyse sur des termes appartenant aux langues occidentales. Ce que Benveniste a fait à propos des exemples pris dans des langues occidentales, j'aimerais tenter de le faire – toutes proportions gardées – pour l'égyptien : il s'agit de tester, dans le domaine où Abel s'était spécialisé, l'affirmation de Benveniste :

Il est [...] *a priori* improbable [...] que ces langues, si archaïques qu'on les suppose, échappent au 'principe de contradiction' en affectant d'une même expression deux notions mutuellement exclusives [...]. En fait, on attend encore d'en voir produire des exemples sérieux (Benveniste, *op. cit.* : pp. 82).

J'aurai donc à poursuivre pour ce texte deux objectifs distincts : 1) essayer de trouver parmi les preuves alléguées par Abel quelques « exemples sérieux » du phénomène qu'il proclame et 2) évaluer l'extension théorique du problème, la validité des conclusions qui en découlent et la pertinence de leur utilisation par Freud (dans le *corpus* conceptuel psychanalytique) et celle de la critique de Benveniste. Mais je n'ai pas voulu procéder de façon purement théorique ; après tout, pour en finir avec, ou, au contraire, pour confirmer les thèses d'Abel, il faut entrer dans la discussion proposée par lui.

2. Limites et conditions de la recherche

Je pose d'abord les deux limites à mes yeux les plus évidentes de mon entreprise. En premier lieu, je suis un amateur en langue égyptienne classique. Pratiquement, cela veut dire que je ne suis pas capable d'énoncer des affirmations par moi-même, et tout ce que je dirai ici à ce propos, je le tiens de quelques grammaires et dictionnaires consacrés de l'égyptien. Or ceux qui écrivent sur Abel sont le plus souvent les lecteurs de Freud ou des linguistes qui, comme Benveniste, analysent les aspects théoriques de ces thèses¹, ou en étudient les cas indo-européens et arabes. Je n'ai pas trouvé d'études traitant de l'égyptien d'Abel, ce qui est

¹ Parmi ces articles, il y en a deux qui j'aimerais mettre en relief : celui de Jean-Claude Milner (Milner, 1985), et celui de Michel Arrivé dans la même publication (Arrivé, 1985).

facile à comprendre : l'égyptien est une langue peu familière, même à la communauté des linguistes ; parmi les langues mortes, il est très loin du prestige du latin, du grec ou de l'hébreu. Il y a évidemment des spécialistes de cette langue, mais on comprend, là aussi, qu'ils ne se sentent pas concernés par les questions désuètes proposées par Abel, dont le nom semble survivre exclusivement grâce à l'intérêt exprimé par Freud pour ces travaux. Alors, tout en étant parfaitement conscient du fait qu'il y aurait ailleurs des spécialistes beaucoup mieux placés pour évaluer les propositions du philologue allemand sur l'égyptien, je me suis décidé à le faire moi-même, car une bonne partie des problèmes soulevés par cet article ne peuvent être compris qu'à la lumière de ses sources.

La deuxième difficulté vient directement de la présentation par Abel des mots égyptiens dans son article. Pour certains de ces mots, gravés en hiéroglyphes et en copte, et comportant une traduction en allemand, nous disposons d'une bonne documentation, ce qui permet de les analyser avec rigueur, mais il y en a d'autres qui n'offrent qu'une simple transcription phonétique (qui d'ailleurs ne coïncide pas toujours avec la transcription contemporaine), sans le texte en copte et – ce qui est beaucoup plus gênant – sans les hiéroglyphes. Chez un linguiste dont les thèses sont dans une large mesure appuyées sur les déterminatifs comme on va le voir tout de suite, l'absence des hiéroglyphes est pour le moins gênante. J'ai été obligé de me concentrer donc sur les cas où ils sont présents. Néanmoins, on verra sur ce texte quelques autres mots sous leur forme transcrite, sans leurs hiéroglyphes. Si l'on tient compte de ces mots, ce texte couvre à peu près la moitié des entrées présentées par Abel ; quand on pense aux seuls mots affichés en hiéroglyphes, ce texte en analyse presque la totalité.

Je n'ai pas eu de véritable critère d'*exclusion* de mots de l'analyse. J'ai essayé de répertorier les exemples les plus fréquemment cités – par Abel, par Freud et par Benveniste. À un moment donné, il s'est avéré manifeste qu'il serait fastidieux d'étudier dans le détail tous les exemples d'Abel. Il a préparé un appendice à son article *Sur le double sens opposé des mots primitifs* d'environ une centaine de mots – précisément, de cent trois – en égyptien, sans compter les cas issus des langues indo-européennes et des *ad'dâd* arabes). Dans une étude exhaustive, j'aurais considérablement augmenté le nombre de pages de ce texte sans nécessairement y ajouter d'autres éléments de conclusion.

3. Les quatre thèses d'Abel

Ce qui saute aux yeux dans la lecture du texte d'Abel, c'est que, malgré la grande originalité de ses thèses – j'évite le mot « chimère » utilisé par Benveniste – il a l'air tout à fait convaincu de leur bien-fondé. En raison du haut degré spéculatif qu'elles comportent, il les illustre de divers exemples sans aucun caractère d'incertitude et, qui plus est, invite à « laisser d'abord parler les faits par eux-mêmes » (Abel, 1884-1885 : pp. 333). Je vais donc commencer par analyser les faits qu'il allègue, pour en discuter les fondements théoriques après.

Les quatre thèses d'Abel présentées par Freud qui nous intéressent ici peuvent être résumées de la façon suivante :

- I) Il y a quelques mots des langues « primitives » qui servent à désigner une chose et son contraire.
- II) Deux mots de sens contraires se réunissent parfois dans une unité dont le signifié est celui d'un seul de ses composants.
- III) Dans le cadre de la langue écrite, on fait appel aux déterminatifs pour comprendre le sens spécifique de ces mots et, dans le cadre de la langue parlée, on se sert des gestes¹. Il s'agit, au fond, d'une thèse complémentaire, subordonnée aux deux premières.

¹ Freud devait reprendre les lignes générales de ces trois thèses lors de ses *Conférences XI* (Freud, 1915-1916a) et *XV* (Freud, 1915-1916b), où il inclut l'intonation parmi les moyens de lever l'ambiguïté, à côté du déterminatif et des gestes. De toute façon, cela ne changera en rien les conclusions de ce texte.

IV) Quelques mots égyptiens (et coptes) peuvent être prononcés à l'inverse (formant une métathèse) tout en gardant leur sens. Cette thèse connaît deux variantes moins célèbres : 1) parfois, l'inversion phonologique serait accompagnée d'une inversion du sens, et 2) d'autres fois, on a l'inversion phonologique, un changement de quelques phonèmes à l'intérieur du mot (second changement phonologique), et une inversion du sens (Abel, 1885 : pp. 299).

4. La quatrième thèse

Je ne compte pas vraiment discuter cette quatrième thèse. D'abord, parce qu'il n'y a pas de hiéroglyphes qui lui soient associés, et pour cause, les exemples présentés dans son article viennent du copte, et non de l'égyptien classique¹, ce qui constitue pour moi un second motif de ne pas en parler.

Qu'il me soit permis quand même d'indiquer que, d'après la proximité entre l'égyptien et le copte, les exemples qui illustrent la première proposition, celle de la métathèse sans changement du signifié, ne semblent pas résister à l'examen.

Puis, si l'on regarde la dernière proposition, qui comporte deux changements phonologiques pour chaque inversion du signifié, on s'aperçoit qu'elle est tellement large en possibilités qu'il devient presque impossible d'en contrôler la clôture combinatoire. Cela est dû au fait que le premier changement phonologique, étant purement formel, est régulier, mais le deuxième ne l'est pas : n'importe quel phonème pourrait occuper n'importe quelle place à l'intérieur du mot.

Cela revient à dire qu'il s'agit d'une thèse pour laquelle on ne dispose pas de véritable schéma de formation. En conséquence, les modèles (les « exemples » d'Abel) qui en dérivent sont repérés partout. Benveniste a dit qu'Abel « assemble tout ce qui se ressemble » (Benveniste, *op. cit.* : pp. 80). C'est une affirmation qui résume bien l'esprit de la quatrième thèse. Voyons à présent ce qu'il en est des trois autres.

5. Les trois autres thèses

Rappelons brièvement d'abord le rôle des déterminatifs, une des caractéristiques les plus intéressantes de la langue égyptienne (sans en être pour autant l'apanage). Très chers à Freud, les déterminatifs sont des hiéroglyphes permettant une classification sémantique d'un mot donné (« idée abstraite », « verbe de mouvement », etc.). Ils sont placés à la fin du mot, servant ainsi à séparer les mots entre eux². Néanmoins, tous les mots ne sont pas accompagnés d'un déterminatif ; qui plus est, il y a des mots qui en possèdent plusieurs.

Voyons donc les mots présentés par Abel³. Dans la plupart des cas, un simple coup d'œil sur les hiéroglyphes et sur leurs transcriptions phonétiques suffira pour que l'on se rende compte des coïncidences ou – le plus souvent – des différences expressives entre les termes mis en relation.

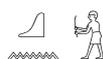
- [être] Fort [ou « puissant »]

¹ Dans ce texte, la langue égyptienne en question est l'égyptien *classique*, ou égyptien moyen, autour des IX^e et XIII^e dynasties (2240-1740 av. J.-C.). Le *copte* est une langue directement dérivée de l'égyptien parlé aux III^e siècle. Il aurait été pratiqué par la communauté chrétienne d'Égypte jusqu'au XVIII^e siècle, selon quelques auteurs. Aujourd'hui le copte sert encore de langue liturgique aux chrétiens d'Égypte.

² Freud, d'ailleurs, considérerait cette question de la séparation des mots comme la plus grande difficulté pour la lecture des hiéroglyphes (Freud, 1915-1916b : pp. 237). Voilà que ses bien-aimés déterminatifs pourraient lui venir là aussi en aide..

³ À la fin du présent article, en appendice, il y a un tableau récapitulatif des mots affichés en hiéroglyphes chez Abel et retenus ici, dont le but est de reprendre les principaux points développés ci-après et de faciliter une saisie synoptique des problèmes liés aux exemples présentés par l'égyptologue allemand.

C'est un des mots « à deux signifiés » pour lesquels on dispose des hiéroglyphes chez Abel¹. Il nous présente ceci :



Il le transcrit *gen*, parfois *ken* (Abel, 1884-1885 : pp. 329 et 346). Sous cette forme, ce mot signifierait « fort », alors que si l'on change le déterminatif (la figure de l'homme avec son bâton) pour ceci : , le même mot, avec la même prononciation, s'interpréterait comme « faible ». D'où le fait qu'Abel nomme ce mot « fortfaible ».

Il s'agit d'un mot attesté par Gardiner, quoiqu'il le transcrive de façon légèrement différente : *kn̄i*, dont le sens est « [être] fort, homme fort » (Gardiner, 1926 : pp. 596). Le *i* final chez Gardiner étant consonantique et, de plus, non gravé sur les unilitères² ($\triangle = k$, $\text{~~~~~} = n$), la transcription d'Abel reste tout à fait acceptable (la voyelle e est souvent ajoutée par les égyptologues pour faciliter la lecture). Raymond Faulkner, dont le dictionnaire de l'égyptien fait autorité, confirme la proposition de Gardiner pour l'usage du mot en tant qu'adjectif et en tant que verbe (« exercer la force », dirait-on). Il reconnaît en outre la forme *kn*, qui correspond à celle transcrite par Abel, mais avec un déterminatif de plus, , le déterminatif de l'« homme ». Dans ce cas, le mot sert de qualificatif au militaire d'élite : « le brave ».

Toutefois, Gardiner attribue une fréquence plus importante à ce mot pour « fort » :



/nht/

De toute façon, le mot envisagé par Abel existe bel et bien, sous ces formes phonétique (d'après la transcription) et hiéroglyphique. Seulement, il n'est indiqué nulle part qu'il soit capable de recouvrir aussi le sens de « faible ».

Voici donc la version de Gardiner pour ce mot, « [être] faible » :



/gnn/

On voit facilement que les hiéroglyphes de même que les composantes sonores sont assez différents par rapport au premier mot.

Quelques pages plus loin, le philologue allemand transcrit et traduit ceci par « faible » :



**/kan/*

Du coup, on peut avancer une source potentielle de confusions chez lui. L'unilitère  se transcrit */g/*, et non pas */k/* comme veut Abel. Nous retrouvons le même problème pour le troisième unilitère,  : on le transcrit */w/*, de nos jours, et non */n/*. La lecture du mot en

¹ Il s'agit là de l'exemple favori de Freud. Il figure dans *Le sens opposé des mots primitifs* (Freud, 1910c : pp. 215 et 217-218), dans la *Conférence XI* (Freud, 1915-1916a : pp. 181-182) et dans la *Conférence XV* (Freud, 1915-1916b : pp. 236). C'est aussi l'exemple le plus cité dans le texte d'Abel.

² Des signes à valeur alphabétique.

question serait donc /gʷw/¹. Abel s'est probablement trompé de la même façon à plusieurs reprises, ce qui est impossible à vérifier exhaustivement dans son article, car la plupart des exemples qu'il offre ne figurent que dans son appendice, dans lequel il n'y a pas de hiéroglyphes, mais seulement des transcriptions.

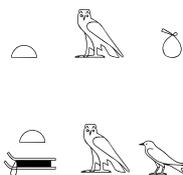
Revenons au mot /gʷw/. Son sens n'est pas tout à fait, d'après Gardiner, celui de « faible », mais « manquer de quelque chose » (Gardiner, *op. cit.* : pp. 597). De plus, il s'écrit autrement :



Abel associe en outre deux mots coptes à cette paire de contraires : ⲄⲚⲈ pour « fort » et ⲄⲚⲀⲚ pour « faible ». Cette différenciation, dit-il, tout comme la distinction fort-faible en /ken/ – /kan/, eut lieu dans une période plus récente (ce qui peut expliquer sa citation en copte), car auparavant les deux mots auraient été fusionnés dans la même unité, /ken/ (Abel, *op. cit.*, 333). D'après les sources que j'ai consultées, citées tout au long de ce texte, aucune forme en égyptien pour « fort » ou « faible » ne ressemble à celles que le philologue cite en copte. De toute façon, la question la plus sensible n'est pas là. Dans cette affaire, le plus problématique, c'est qu'Abel cite les mots en copte dans son appendice consacré aux mots *en égyptien*, comme si les deux langues étaient la même. Du coup, on ne sait plus s'il compare entre eux des mots égyptiens, ou du copte avec du copte, ou, encore, de l'égyptien avec du copte.

- « Enfermer » et « exclure »

Un autre exemple de deux mots prononcés de façon identique, /tem/, est donné par la suite : « enfermer » et « exclure ». Les formes suivantes leur sont attribuées :



La transcription d'Abel est acceptable. Cependant, je n'ai pas réussi à retrouver le premier mot dans la forme sous laquelle Abel le présente ; on peut se demander si ce mot existait vraiment, ou si le philologue n'avait pas, par hasard, mis ensemble des éléments issus de plusieurs mots, ou si, au contraire, il n'aurait pas scindé des mots en parties.

Quant au deuxième mot, les ouvrages consultés ne le mentionnent pas non plus. Cependant, la forme  est une entrée du dictionnaire de Faulkner. Sa transcription coïncide avec celle d'Abel, /tm/. Mais on y repère le manque du premier unilittère, , en plus de la subtile mais très importante différence du déterminatif, sur laquelle je reviendrai. Sous cette forme, le mot se traduirait par le verbe « périr » (Faulkner, 1961 : pp. 298).

En ce qui concerne les déterminatifs, Abel se trompe à deux reprises, sur les deux mots. Le déterminatif du premier mot, , est compris par lui comme une corde ou une bande servant à attacher. En fait, c'est un sac en lin. C'est un détail important, puisque, en tant que déterminatif, il change le sens du mot. Abel a probablement confondu  avec , la « corde », par ailleurs une erreur que Gardiner considère « très courante » (Gardiner, *op. cit.* : pp. 522 et

¹ Pour ce qui est du , transcrit comme /a/ par Abel et /ʃ/ par les égyptologues contemporains, le problème est moins grave, puisque l'on a pris l'habitude de prononcer cette lettre comme un Français dirait un /a/, et elle est souvent transcrite en tant que telle (pour simplifier sa lecture par des non-spécialistes).

526). Dans le système hiéroglyphique d'écriture, ils ne se distinguent pas, et leur grande ressemblance est peut être à l'origine de cette confusion des caractères hiéroglyphiques.

Mais le plus grave est ce qui suit : Abel voit dans le deuxième déterminatif, l'« hirondelle » , dit « oiseau du mal ». Pour les Égyptiens, l'oiseau du mal était celui qui s'attaquait aux graines et qui se reproduisait rapidement. Ce n'était pas du tout l'hirondelle, qui représentait, au contraire, la grandeur ; c'était le *moineau*, dont le hiéroglyphe est . Ils sont différenciables surtout grâce à leurs queues (l'un a une queue en fourche, l'autre une queue arrondie). Là, aussi, le sens du mot change fortement en accord avec son déterminatif. On ne peut pas savoir s'il s'agit de très graves erreurs typographiques ou s'il faut les attribuer à de vraies questions lexicales. Lorsqu'on lit le texte d'Abel, on se rend compte qu'un de ses problèmes, c'est qu'il n'indique pas la source de ses thèses (les grammaires ou les dictionnaires dont il se sert), ni les sources de son corpus. Plus que les mots isolés, il aurait dû indiquer les phrases contenant ces occurrences. Après tout, et avant même de considérer la valeur linguistique de ses thèses, dans quelle mesure peut-on se fier aux affirmations d'Abel, l'égyptologue ? Laissons cette réponse pour plus tard ; voyons encore quelques exemples.

- « Couvrir » et « dévoiler »

Voici les hiéroglyphes et les transcriptions d'Abel pour ces mots (Abel, *op. cit.* : pp. 316 et 329-330) :



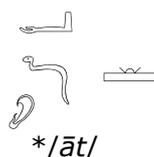
Il leur prête les sens de « couvrir » (de linge ou d'un vêtement) et de « découvrir » (ou « dévoiler »).

Pour ce qui est du premier mot, la proposition d'Abel est raisonnable. Il y a tout de même deux remarques à faire. La transcription contemporaine diffère de la sienne : /wnh/, mais celle d'Abel reste acceptable. Puis, d'après Gardiner, le sens du mot est plutôt « être vêtu » que « couvrir » (ou « s'habiller ») (Gardiner, *op. cit.* : pp. 423 et 561).

Cependant, ce qui empêche ces mots de porter témoignage en faveur d'Abel, c'est que le second diffère largement de sa conception chez Abel : on le transcrit /wn-hr/. C'est un verbe signifiant « donner à voir », ou, dans un sens plus abstrait (parmi bien d'autres), il s'emploie comme nom composé, « apparition publique » (Faulkner, *op. cit.* : pp. 61). On y voit le déterminatif de la « porte », . Donc, les deux mots en cause ne sont pas des contraires et ne s'appliquent pas aux mêmes objets et, de toute façon, ils présentent des différences importantes de graphie et de prononciation.

- « Écouter » et « [être] sourd »

L'égyptologue présente ensuite ces mots :



Le premier mot voudrait dire « écouter » et le deuxième, « [être] sourd » (Abel, *op. cit.* : pp. 316).

La traduction du deuxième mot est exacte d'après Gardiner (*op. cit.* : pp. 556) et Faulkner (*op. cit.* : pp. 35) ; seulement, la transcription du mot, pourtant très simple, est inexacte : aucun phonème ne coïncide avec la version d'Abel. C'est une erreur grave, puisque déjà chez Champollion on trouverait sa transcription phonétique : /ʔdʔ/.

Quant au premier mot, il ne figure dans aucun des ouvrages consultés. Cela dit, même s'il existe bien, il se verrait difficilement attribuer le sens que lui donne Abel, car il est marqué par le déterminatif du papyrus, , qui d'habitude marque les concepts abstraits ou les notions liées à l'écriture, ce qui n'est pas le cas du verbe « écouter ».

En fait, le verbe « écouter » s'écrit :

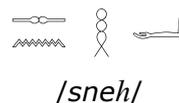


On remarquera que le premier hiéroglyphe est une « oreille de vache ».

C'est d'ailleurs le même verbe pour dire « obéir [à quelqu'un] », ce qui nous permet d'avancer que, pour les Égyptiens, l'obéissance était en rapport avec l'écoute attentive. Comme dans les cas précédents, il n'y a aucune coïncidence entre ce dernier et ses « opposés ». Il reste, néanmoins, une formule socialement consacrée qui est peut-être une source des thèses d'Abel : les Égyptiens disaient que le Pharaon était « le serviteur du peuple », tout en l'appelant aussi leur dirigeant, leur gouverneur. Bien évidemment, il n'y a aucune contradiction entre les fonctions de serviteur et de gouverneur ainsi comprises.

- « Séparer » et « lier »

Une autre paire de contraires au sens d'Abel est ainsi représentée :



Abel les traduit par « séparer » et « lier » (Abel, *op. cit.* : pp. 316 et 333-334). Venons-en aux problèmes.

Dans le deuxième mot, l'unilitère  (l'« avant-bras ») est employé comme déterminatif. Gardiner reconnaît un usage idéographique mais non déterminatif à cet unilitère, ce qui veut dire que, à la différence de ce que l'on voit ici, il ne servirait pas à classer sémantiquement les mots (Gardiner, *op. cit.* : pp. 454). Par contre, /snh/ se laisse tout à fait traduire par « lier » – sauf que l'écriture hiéroglyphique d'Abel n'est pas enregistrée dans les dictionnaires et les grammaires de l'égyptien, où sa forme est plutôt celle-ci : . Le déterminatif  représente une « corde », ce qui indique le genre de « liaison » en question.

Chez Gardiner, nous retrouvons le mot /snhy/, écrit de cette façon :



On peut y voir les deux traits en parallèle, , marque du pluriel, ou, plutôt, du *duel*, ce qui fait d'ailleurs la différence de prononciation (/y/) par rapport à la notation d'Abel. Ce verbe, qu'Abel traduit par « séparer », indique juste le contraire : « réunir, rassembler », étant employé, comme le précise Gardiner, pour parler de troupes, de groupes de travail, etc..

- [être] Petit :

Lors de sa *Conférence XI*, Freud mentionne une autre instance du phénomène en question (les mots à deux signifiés) : « grand / petit ». A l'instar de ceux qui précèdent, ces deux mots s'écrivent différemment, se lisent différemment, etc. ; mais il y a une curieuse coïncidence entre cet exemple et celui qui est cité par Benveniste (« À supposer qu'il existe une langue où « grand » et « petit » se disent identiquement [...] » (Benveniste, *op. cit.* : pp. 82)) qui ne cite pourtant pas explicitement la *Conférence XI*, ni les deux mots en « égyptien ». De toute façon, qu'il soit rassuré ! Voici ces deux mots en égyptien :



On y aura repéré l'« oiseau du mal », ce qui montre que, pour les Égyptiens, il s'agit d'un adjectif péjoratif.

- [être] Grand :



Il n'y a donc pas de coïncidence entre eux. Sans écrire les hiéroglyphes correspondants, Abel note */net's/* pour « petit » et */natš/* ou */neš-t/* pour « grand ». Aucune de ces notations ne peut convenir aux textes en hiéroglyphes, et même s'il en existe des variantes, elles ne sont pas tellement différentes des formes que je présente ici.

6. Les /motscomposés/ d'Abel

Parmi les « mots composés » de sens contraires, Abel cite les exemples qui suivent, sans noter leur forme hiéroglyphique. J'attire l'attention, d'ores et déjà, sur le fait que les transcriptions qu'il offre ne correspondent pas aux registres des dictionnaires et des grammaires. Non seulement on n'y trouve pas les « mots composés » dont il est question, mais on ne retrouve pas non plus les formants isolés de ces composés.

- */khelšeri/*, « vieuxjeune » (*/khel/*, « vieux » ; */šeri/*, « jeune ») (Abel, *op. cit.* : pp. 321). En réalité, ces mots s'écrivent comme suit :

- [être] Vieux



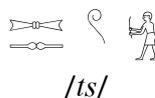
La seconde acception se traduirait mieux par « décrépît ». On peut abrégé l'écriture en n'écrivant que le déterminatif , et là on lirait */iʒw/*, « homme vieux ».

- [être] Jeune



- */latbes/*, « lierséparer » (*/lat/*, « lier » ; */bes/*, « séparer »). Il est bizarre de retrouver un verbe en égyptien qui commence par un //l/. Cette consonne ne s'applique normalement qu'aux noms propres ayant subi une influence étrangère (grecque, notamment). En voici les hiéroglyphes et leurs transcriptions courantes :

- Attacher



La forme à employer dépend de l'objet à « attacher » : dans le premier cas, il s'agit d'attacher « avec une corde » ou quelque chose d'approchant ; dans le second, le verbe prend le sens de « tenir » ou de « restreindre ».

- Détacher



- */uesθōn/*, « loinproche » (*/ues/*, « loin » ; */θōn/*, « proche »). Les dictionnaires modernes apportent les formes suivantes :

- Proche



Selon Lefebvre, il s'agit d'un signe dénotant l'« idée de proximité, de coexistence » (Lefebvre, 1955 : pp. 251). Gardiner affirme qu'il est employé pour dire « avec [quelqu'un] ou proche de quelqu'un », tout en ajoutant qu'il s'agirait là d'un usage limité du mot, sans pour autant préciser quelles sont exactement ces limites (Gardiner, *op. cit.* : pp. 128). La grammaire de Champollion est plus généreuse sur ce point. Elle présente de nombreuses occurrences de cette préposition. Le fondateur de l'égyptologie linguistique y voit les sens suivants : « à », « vers », « chez », « *apud* », « *ad* », « *usque ad* », selon les circonstances (Champollion, 1836-1841 : pp. 474). Notons au passage qu'ils sont confirmés par les propos de Gardiner et de Lefebvre. Et on l'aura compris : « être proche », cela se dit en égyptien comme « être *chez* quelqu'un » (celui dont on est proche), « être à tel endroit ». N'est-ce pas là la proximité maximale ?

- [être] Distant

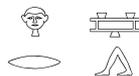
Il y a deux façons principales de dire « [être] distant ». Voici la première :



Mais il n'y a pas de coïncidence entre ce signe et le « proche » qu'on vient de voir, ni entre les hiéroglyphes, ni entre les phonèmes qui leur sont associés. Voici en revanche un autre signe pour « distant » dont la prononciation ressemble à celle de « proche » :



Abel mentionne un mot semblable à celui-là, avec deux déterminatifs, pour un tout autre signifié : la préposition « sans ». Le voici :



Il le transcrit correctement : */hr/*, comme le mot qui nous occupe à présent. Seulement, la forme notée par Abel, avec deux déterminatifs, n'a pas été trouvée. Cela dit, il est fort douteux

¹ Adolf Erman et Hermann Grapow, les organisateurs des *Wörterbuchs der ägyptischen Sprache* – l'un des travaux les plus exhaustifs de lexicologie égyptienne – transcrivent ce signe par */hrj/*, et lui attribuent le sens « être distant ». Si cette version est la bonne, le problème de la confusion des mots n'existe pas. Mais Gardiner et Lefebvre transcrivent */hr/*, et je préfère garder leur acception, dont la proposition est postérieure à celle d'Erman et Grapow.

qu'elle porte le sens qu'il attend d'elle : le deuxième déterminatif est lié aux verbes de mouvement.

Revenons à notre paire d'opposés précédente. La ressemblance entre /hr/ (« proche ») et /hr/ (« distant ») n'est pas, malgré les apparences, le facteur le plus important en ce qui concerne les sens opposés. Car en égyptien il existe une différence phonologique, que l'on n'a pas le droit de négliger, entre /h/ et /h/. Mais une autre possibilité de voir confondus les sens de « proche » et de « distant » vient du fait que le mot /hr/ peut s'écrire comme ceci :



Dans ce cas, il représente « une marque de lieu : sur terre, sur mer ; sur un char [...] [Exemples :] /hr ib•k/ `dans ton cœur' [...] /sw3 hr/ passer près de » (Lefebvre, *op. cit.* : pp. 250). Cet emploi de la préposition étant déjà reconnu par Champollion (Champollion, *op. cit.* : pp. 463-469), il est fort probable qu'Abel le connaissait lui aussi. Cela n'a certes pas tout à fait le même sens que « proche », mais cette préposition marque plutôt la proximité que l'éloignement (spatial) des termes qu'elle met en relation. Et il est vrai, comme le voudrait Abel, que l'écriture en hiéroglyphes de ces deux /hr/ est différente, tandis que la langue parlée ne les distingue pas.

Regardons cela de plus près. Le déterminatif de « distant » est une « route », . On l'aura compris : la composition /hr/ +  veut dire « être sur la route »¹, d'où l'idée d'éloignement, de distance. Cela devient plus clair d'après les contextes d'utilisation de ce signe répertoriés par Gardiner, où il apparaît le plus souvent associé à la préposition  /r/, « de », comme dans /hr•twny r/, « garder la distance de ; éviter », et /hrw-r/, « séparé de ».

- /ebolken/, « dehorsdedans » (/ebol/, « dehors » ; /ken/, « dedans »).

Quoique les transcriptions d'Abel s'éloignent beaucoup de celles des égyptologues contemporains, ces deux mots se prêteraient facilement à des confusions. Or nous avons vu à quel point des confusions en tous genres nourrissent les thèses d'Abel. Il convient donc de dépasser la simple critique des transcriptions et étudier – même si cela reste un peu superficiel – quelques aspects de la grammaire égyptienne.

Un cas un peu semblable à ce que l'on vient de voir avec /hr/ est celui de la préposition  /m/, qui participe à la fois de ce que l'on traduirait en français par « dedans » et « dehors », deux mots légitimement opposés, ce qui confirmerait la première thèse d'Abel.

Un dictionnaire d'égyptien écrirait peut-être « en dehors de » comme ceci :



Tout comme la préposition  /m/ isolée, ce même mot sert à écrire « dedans » aussi. Notons la présence de la préposition  /m/ et du déterminatif  qui représente une maison, ce dernier étant très souvent employé dans les mots qui se rapportent aux espaces restreints. Sans la préposition  /m/, le mot



¹ A condition de bien faire attention aux signes écrits, car le déterminatif n'est pas prononcé.

signifie alors « à l'intérieur de » ! Les deux sens en question ne sont peut-être pas des opposés parfaits, mais de toute façon ils suffisent pour témoigner en faveur de la deuxième thèse d'Abel, selon laquelle un mot composé (/m-ḥnw/) réunissant deux sens opposés (« en dehors de » / « à l'intérieur de ») est employé pour signifier un seul d'entre eux (« en dehors de », pour le mot composé).

Examinons ces mots de plus près. D'abord, contrairement à ce que dit Abel, *ce n'est pas le déterminatif qui fait la différence de sens*, car c'est le même déterminatif  pour les deux mots : la différence tient à la présence ou à l'absence de la préposition, ce qui entraîne, à son tour, une *différence de prononciation* (/m-ḥnw/ contre /ḥnw/). Ces deux facteurs (la différence de sens qui n'est pas due au déterminatif et la prononciation différente de chaque mot) contredisent la troisième thèse d'Abel.

Deuxièmement, l'expression /m-ḥnw/ ne peut signifier « en dehors de » que si elle s'inscrit d'emblée dans un contexte d'intériorité pour produire, par la suite, ce sens d'extériorité. La grammaire de Lefebvre en donne un exemple :

« ce tribut que j'avais apporté        /m-ḥnw-n iw pn/ 'de l'intérieur de cette île' » (Lefebvre, *op. cit.* : pp. 259).

On y voit clairement que « l'intérieur de l'île » représente l'extérieur pour celui qui n'est pas placé, comme l'énonciateur, à l'intérieur de l'île. Gardiner précise que la traduction littérale de /m-ḥnw/ est « à l'intérieur de », et présente seulement deux exemples de son emploi pour signifier le mouvement vers l'extérieur : le premier est celui que l'on vient de voir avec Lefebvre (le « tribut que j'avais apporté de l'intérieur de cette île ») ; le deuxième est très semblable au premier : employé au sens de « en dehors de », /m-ḥnw/ apparaît dans le contexte de « sortir d'une chambre », mais, là, Gardiner a pris soin d'indiquer clairement l'emploi de la préposition : on traduirait la phrase par « sortir *de l'intérieur* d'une chambre » (*to go out « from » a room*) (Gardiner, *op. cit.* : pp. 134). En fait, on retrouve ici la même situation dénoncée par Benveniste pour le mot latin *altus*, qu'avait déjà confondu Abel (Benveniste, *op. cit.* : pp. 81).

Maintenant, quant à l'interprétation de la préposition  /m/, il s'agit d'un des signes prépositionnels les plus fréquents de l'écriture hiéroglyphique. Son sens le plus courant est « dans », mais il recouvre en outre diverses significations comme « à l'intérieur », « à l'extérieur », en rapport avec des verbes de mouvement, « venir », « revenir », « sortir de », « s'approcher », « aller de... à... », et bien d'autres ; de plus, cette préposition s'applique à des traits spatiaux aussi bien qu'à des traits temporels (« pendant cette année », « pendant deux mois », etc.). Parmi les configurations de sens rendues possibles grâce à ce large répertoire d'emplois, on trouve celle de « séparation », dans des formules comme « sortir de », « retourner de », « se débarrasser de », mais l'idée de séparation, de départ, d'extériorité, s'y trouve toujours, d'après les exemples consultés, liée à une position d'intériorité logiquement présumée. On peut dire peut-être que l'utilisation des prépositions composées, comme /m-ḥnw/ (littéralement, « à l'intérieur de »), qui portent une préposition (/m/) plus un nom (/ḥnw/), était faite sans souci de la redondance (dans l'exemple, « à l'intérieur de » était compris simplement comme « dans », c'est-à-dire comme un seul constituant syntaxique)¹. En somme, les prépositions comme /m/ et /ḥr/ servent certes à former des sens opposés entre eux, mais toujours est-il que l'effet sémantique dérivé de ces contextes ne se ramène pas à un simple produit des prépositions.

¹ D'après l'égyptologue Hermann Kess, ces prépositions composées étaient d'un usage très courant à partir de la fin de la vingtième dynastie égyptienne (à peu près vers l'année 1000 av. J.-C.) (Kess, 1959 : pp. 87). Cela nous permet d'avancer que la langue n'était peut-être pas toujours « redondante » ; même si parfois elle en donne l'apparence, c'est qu'on la regarde avec les yeux d'une autre étape de son histoire évolutive. On songe également à un problème qui a déjà piégé plusieurs bons égyptologues (dont Champollion lui-même), à savoir la méconnaissance des périodes évolutives de la langue et de l'écriture égyptiennes, lesquelles ont connu d'importants changements au fil des millénaires.

7. Conclusions

J'aimerais présenter les réflexions finales de ce texte en deux étapes : d'abord, tenant pour mal fondées les preuves avancées par Abel, j'en ferai une brève critique ; ensuite, je poserai le problème des paradoxes dont Abel et Freud ont été les victimes pour en étudier la motivation et suggérer les moyens de les contourner.

7.1. Sur Abel, l'égyptologue

Le lecteur arrivé à cette hauteur du texte est sûrement las des comparaisons entre les propositions d'Abel et celles que des égyptologues confirmés, auteurs des dictionnaires et des grammaires utilisés ici, ont établies. Qu'il soit soulagé, les comparaisons et l'étude des exemples sont terminées. Toutes ces comparaisons finissent par produire, bien involontairement, une certaine accusation dirigée contre l'égyptologue de Freud. Mais la vérité c'est qu'Abel, en tant qu'égyptologue, a affiché ses faiblesses à plusieurs égards : lors de l'écriture de certains hiéroglyphes (comme quelques déterminatifs), lors de leur *transcription*, lors de leur *traduction* et, finalement, de leur *compréhension* (comme, par exemple, quand il se trompe dans le classement sémantique des mots).

Néanmoins, on pourrait se méfier des thèses d'Abel même si on ne connaît pas l'égyptien classique. Deux mots de sens contraires réunis qui signifient ensemble la même chose qu'un seul d'entre eux isolé, cela représente une atteinte à l'économie linguistique. La quatrième thèse, selon laquelle un mot peut être écrit de deux façons, l'une renversant l'autre, tout en gardant un seul et même signifié, n'est pas non plus économique. En fait, c'est le même problème que l'on vient de voir : qu'il s'agisse de « deux mots ayant le même sens qu'un seul » ou de « deux façons d'écrire absolument la même chose », le problème économique reste tel quel : pourquoi une langue se donnerait-elle deux expressions différentes pour un seul et même contenu ?

Il en va de même pour les déterminatifs et la gestualité qui décident du sens des mots, car il serait plus aisé d'écrire seulement le déterminatif ou de faire le geste sans rien écrire ou prononcer d'autre, au lieu d'indiquer la relation qui unit les termes et de lui ajouter par surcroît le déterminatif ou le geste. La première thèse, qui affirme l'existence des mots qui désignent deux sens contraires distingués grâce aux déterminatifs et aux gestes, propose une double opération du point de vue de la signification, car on double le champ sémantique d'un mot d'abord (comme fort *et* faible) pour en restreindre la compréhension après (fort *ou* faible). Il est clair, là aussi, qu'un tel mouvement ne rend pas plus économique le système linguistique.

L'hypothèse d'Abel selon laquelle le déterminatif indique lequel des sens opposés est le bon dans le cadre de la langue écrite, le geste faisant de même pour la langue orale, est illusoire, et cela à double titre. Du côté de la langue écrite, on ne voit pas cette utilisation du déterminatif pour décider entre deux sens ambigus, mais pour *renforcer* le sens issu du composant phonique (faut-il dire : non-ambigu ?) qui est déjà là. Du côté de la langue parlée, il est impossible (et Abel le savait) d'affirmer quoi que ce soit à propos de la gestualité qui accompagnait cette langue perdue depuis à peu près vingt siècles ; une telle proposition sur la « gestualité », de nature hautement spéculative, ne peut pas étayer une hypothèse (l'existence de sens opposés) elle aussi spéculative.

On ne serait pas surpris de constater que l'éditeur anglais de Freud savait déjà que les travaux d'Abel comportaient des difficultés :

Le lecteur doit penser au fait que l'article d'Abel a été publié en 1884 et il ne serait pas surprenant que quelques-uns de ses résultats n'aient pas été endossés par des philologues qui lui sont postérieurs. Cela s'applique spécialement à ses commentaires sur l'égyptien, qui ont été émis avant qu'Erman n'ait fondé pour la première fois la philologie égyptienne sur des bases scientifiques (Freud, 1910b : pp. 154, note de l'éditeur).

L'éditeur anglais déclare en outre que, tout en reconnaissant ces détails, il a gardé l'« orthographe originale » d'Abel. Il fait aussi allusion à l'autorité de la grammaire de Gardiner dans son introduction au *Léonard de Vinci* (Freud, 1910a : pp. 61-62, note de l'éditeur). Et il a raison : dans le cadre spécifique de la langue égyptienne, Abel se lance dans des affirmations

sur un sujet qui n'était pas encore bien maîtrisé en 1884, ce qui explique en partie ses erreurs. Mais, après la publication des travaux d'Erman et de Gardiner, quelques décennies plus tard, les preuves invoquées par Abel ne peuvent plus être retenues.

Freud n'a pas été heureux dans son choix d'utiliser les textes d'Abel en tant qu'étayage scientifique des « idées primitives »¹. Ce n'est pas de sa faute car, comme il le reconnaît, la philologie n'entraîne pas dans le large inventaire de ses connaissances. Par ailleurs, cela s'était mieux passé à d'autres occasions : par exemple, il a raison d'affirmer dans son *Léonard de Vinci* que « mère » en égyptien se prononce comme « vautour » (/mwt/) ; il en va de même pour les informations à propos des hiéroglyphes que l'on trouve dans *L'interprétation des rêves*. En revanche, l'analogie entre l'inversion des sons des mots (dans les jeux des enfants et dans les langues « primitives ») et l'inversion des images oniriques – à supposer que ce phénomène se soit vraiment produit dans quelque langue, ce qui demeure très improbable – n'est pas heureuse. Contrairement à l'inversion des images oniriques, l'inversion de syllabes dans les jeux des enfants est purement conventionnelle, et ne présente aucun mystère lors de l'interprétation. Et si jamais des mots ainsi transformés venaient à trouver une place dans la langue à laquelle les mots non-inversés appartiennent, ils commenceraient aussitôt à faire partie eux aussi du code conventionnel et, en tant que tels, ils seraient alors tenus pour des mots non-inversés.

C'est toujours un très grand risque pour les théories spéculatives comme celle d'Abel que de s'aventurer sur le terrain linguistique, où les objets empiriques se trouvent fort bien cernés, et où les seuls concepts valables sont ceux capables de décrire la réalité des langues.

7.2. Les métahiéroglyphes

L'homophonie n'est ni un fait récent dans l'histoire des langues, ni l'apanage de l'égyptien. L'important, c'est que l'homophonie ne représente un problème que si elle peut donner lieu à des confusions sémantiques.

Or il se trouve que si l'on pouvait faire confiance à Abel, si tous les exemples qu'il donne étaient vrais, il n'y aurait pas de confusion sémantique, puisque, d'après lui, celui qui lit les hiéroglyphes dispose des déterminatifs, et celui qui participe à une conversation dispose de l'intonation et des gestes. On voit clairement qu'Abel aboutit à un système qui n'est ni désordonné ni ambigu ; bien au contraire, il décrit un système régulier dont les éléments dépendent les uns des autres pour produire du sens.

Si l'on veut comprendre avec Abel ce système sémiotique syncrétique composé par la langue, l'écriture, la prosodie et les gestes égyptiens, on est automatiquement empêché de prendre une seule de ses dimensions signifiantes (les mots parlés, sans intonation ni gestualité, ou les mots écrits, sans déterminatifs) et d'en séparer les constituants, car il faut faire juste le contraire : prendre l'unité du mot et du geste et de l'intonation, ou du déterminatif. Ces éléments n'appartiennent pas au même niveau de langage que les éléments qu'ils classifient, et cela en raison du fait très évident qu'ils ne se classifient pas eux-mêmes. Ils se présentent dans une catégorie métasémique par rapport aux sèmes qu'ils classifient.

Si Abel a raison quand il pose qu'il y a des mots qui manifestent une *relation* (exemple : « fort-faible ») dont la polarité (« fort » ou « faible ») est à préciser par une autre manifestation (les gestes, les déterminatifs, etc.), c'est qu'il faudrait y voir *deux énoncés* simultanés, l'un sur la relation et l'autre sur les termes de cette relation.

Finalement, admettons à titre d'hypothèse l'« insensibilité à la contradiction » des hiéroglyphes. Appelons n le niveau des éléments isolés et $n + 1$ le niveau des relations. La source du paradoxe apparaît quand on prend un composant du niveau $n + 1$ qui y figure pour marquer une relation (fort-faible, unité indissoluble) par des composants à la valeur isolée du niveau n , ce qui fait qu'ils s'opposent immédiatement entre eux. Cela veut dire que, comme

¹ M. Arrivé souligne la grande influence des descriptions d'Abel sur celles de Freud concernant le travail du rêve (Arrivé, 1994 : pp. 114). C'est ce que l'on vérifie, en effet ; reste à savoir combien les formulations de Freud peuvent être soutenues par elles-mêmes, en l'absence des thèses d'Abel.

beaucoup d'autres paradoxes sémantiques, celui-ci tire sa nature contradictoire d'une confusion de niveaux de langage. Cependant, si l'on songe à la hiérarchie des niveaux du langage lorsque l'on a les propositions d'Abel sous les yeux, son système devient raisonnable, quoique antiéconomique et d'une utilisation très peu confortable. Et si les Égyptiens ne l'utilisaient pas, c'est peut-être à cause de ces difficultés pratiques de réalisation, plutôt qu'en fonction d'impossibilités de raisonnement.

Références bibliographiques

- Abel (C.). 1884-1885. « Über den Gegensinn der Urworte ». in : *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*. Leipzig : W. Friedrich.
- Abel (C.). 1885. « Über den Ursprung der Sprache ». in : *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*. Leipzig : W. Friedrich.
- Arrivé (M.). 1985. « Quelques aspects de la réflexion de Freud sur le langage ». in : *La linguistique fantastique*. Paris : Joseph Clims/Denoël.
- Arrivé (M.). 1994. *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient : Freud, Saussure, Pichon, Lacan*. Paris : P.U.F.
- Benveniste (E.). 1956. « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne ». in : *Problèmes de linguistique générale, 1*. Paris : Gallimard.
- Champollion (J.-F.). 1836-1841. *Grammaire égyptienne ou Principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée*. Paris : Institut d'Orient.
- Erman (A.) & Grapow (H.). 1953. *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*. Berlin : Akademie-Verlag.
- Faulkner (R.). 1961. *A concise dictionary of middle Egyptian*. Oxford : Griffith Institute [First printed in 1962].
- Freud (S.). 1910a. « Leonardo Da Vinci and a memory of his childhood ». in : *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*. Vol. XI. London : The Hogarth Press.
- Freud (S.). 1910b. « The antithetical meaning of primal words ». in : *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*. Vol. XI. London : The Hogarth Press.
- Freud (S.). 1910c. « Über den Gegensinn der Urworte ». in : *Gesammelte Werke*. London : Imago Publishing [Achter Band : Werke aus den Jahren 1909-1923].
- Freud (S.). 1915-6a. « XI Vorlesung : Die Traumarbeit ». in : *Gesammelte Werke*. London : Imago Publishing [Elfter Band].
- Freud (S.). 1915-6b. « XV Vorlesung : Unsicherheiten und Kritiken ». in : *Gesammelte Werke*. London : Imago Publishing [Elfter Band].
- Gardiner (A.). 1926. *Egyptian grammar*. Cambridge : Cambridge University Press. [Griffith Institute, Ashmolean Museum, 3rd edition, revised].
- Greimas (A.-J.). 1966. *Sémantique structurale : Recherche de méthode*. Paris : P.U.F. [2^e édition].
- Kess (H.). 1959. « Ägyptische Schrift und Sprache ». in : *Ägyptologie*. Leiden : E. J. Brill [Erster Band].
- Lefebvre (G.). 1955. *Grammaire de l'égyptien classique*. Le Caire : Institut Français de Archéologie Orientale [2^{ème} éd.].
- Milner (J.-C.). 1985. « Sens opposés et noms indiscernables : K. Abel comme refoulé d'E. Benveniste ». in : Auroux (S.) & al. 1985. *La linguistique fantastique*. Paris : Joseph Clims/Denoël.

APPENDICE

Hiéroglyphes	Transcription	Interprétation	Commentaires
	/qen/ ; /ken/	« Fort »	- /kni/ : « [être] fort » (Gardiner ; Faulkner)
	/qen/ ; /ken/	« Faible »	- Absent des ouvrages consultés
	/tem/	« Enfermer »	- Absent des ouvrages consultés - Probable confusion entre les déterminatifs ♂ (le « sac en lin ») et ♂ (le « la corde »).
	/tem/	« Exclure »	- Absent des ouvrages consultés - Confusion entre les déterminatifs ♂ (l'« hirondelle », symbole de grandeur) et ♂ (le « moineau », dit « l'oiseau du mal »).
	/unχ/	« Couvrir » (de linge ou d'un vêtement)	- La traduction, d'après Gardiner, serait plutôt « être vêtu » (un adjectif, pas un verbe).
	/unh/	« Découvrir » (ou « dévoiler »)	- Transcription : /wn-hr/ - Traduction : « donner à voir » ou « apparition publique » (Faulkner)
	/āt/	« Écouter »	- Absent des ouvrages consultés - Le déterminatif ♂ marque les concepts abstraits ou les notions liées à l'écriture, ce qui n'est pas le cas du verbe « écouter »
	/at/	« [être] sourd »	- Mauvaise transcription : il faudrait noter plutôt /idi/, ce qui était reconnu déjà par Champollion.
	/sneh/	« Séparer »	- Chez Gardiner on retrouve un mot assez proche :  transcrit /snhy/, signifiant justement le contraire : « réunir, rassembler » (l'unilitère ♂ est une marque du pluriel).
	/sneh/	« Lier »	- L'unilitère ♂ (l'« avant-bras ») est employé comme déterminatif, ce qui n'est pas attesté dans les ouvrages consultés - La forme la plus courante de ce verbe, c'est ♂, dont le déterminatif ♂ (la « corde ») indique le genre de « liaison » dont il est question.

Tableau 1. Quelques commentaires sur les mots à sens opposés d'Abel.

Novembre 2004

1. Le langage comme miroir de l'inconscient

Depuis le *Cratyle* perdue le fantasme d'une langue qui serait *mimésis* de la nature, en adéquation parfaite avec le monde qu'elle décrit. Cette langue adamique, la langue d'avant Babel, dérange l'arbitraire du signe, défendu par Saussure, et qui présuppose un clivage entre le réel et sa verbalisation. On ne peut à proprement parler de cratylisme chez Freud, mais la démarche qu'il adopte dans *Das Unheimliche* n'en est peut-être pas si éloignée. Freud y étudie en effet un adjectif, *unheimlich*, dont la particularité serait d'être marqué, au plan morphologique, par l'inconscient, présent dans le *un-* préfixal.

Il y aurait donc un mouvement mimétique du langage, à ceci près que l'objet d'imitation serait non pas le monde extérieur – le référent – mais les mécanismes de l'intériorité psychique. Le grammairien Jacques Damourette et le psychanalyste Édouard Pichon affirment d'ailleurs que : « Le langage est pour celui qui sait en déchiffrer les images un merveilleux miroir des profondeurs de l'inconscient. » (Damourette et Pichon, 1930 : pp. 140).

L'idée que l'inconscient habite la langue elle-même, au point d'être perceptible dans la morphologie du signifiant, ne peut être sans conséquence pour la notion d'intentionnalité. Pour la linguistique pragmatique, c'est l'ancrage du discours d'un locuteur dans une situation d'énonciation donnée qui conditionne la visée de ce discours : la réflexion freudienne engagerait à la déchiffrer dans la structure de la langue elle-même.

Le problème de l'intentionnalité en traduction se jouerait dès lors à trois niveaux : la première instance énonciative, celle de l'auteur, *auctor*, est par définition celle qui fait autorité. La seconde instance énonciative, celle du traducteur, est celle, presque honteuse, dont on cherche à tout prix à effacer les traces. Fantasmé comme transparent par les littéralistes, le traducteur serait idéalement celui qui transmet l'original, de façon totalement neutre, en produisant son double. Sans doute y a-t-il dans cet idéal une tentation positiviste. La troisième instance énonciative est moins évidente à reconnaître : on pourrait faire l'hypothèse que le signifiant, par sa structure même, hors contexte, *veut dire* quelque chose.

Les problèmes posés par la traduction de ce texte métalinguistique de Freud, *Das Unheimliche*, ont donc pour intérêt d'être à la croisée d'au moins trois approches disciplinaires habituellement indépendantes : psychanalyse, linguistique, traductologie. Mouvements de recherche « archéologique » du sens, psychanalyse et linguistique trouveraient donc dans la traduction un paradigme commun, à même de les rapprocher :

Comment parvenir à la connaissance de l'inconscient ? Naturellement, nous ne le connaissons que comme conscient, une fois qu'il a subi une transposition ou traduction en conscient. Le travail psychanalytique nous permet de faire chaque jour l'expérience de la possibilité d'une telle traduction. (Freud, 1968 : 65).

On cherchera à présenter les problèmes posés par l'imbrication des vecteurs supposés de l'intentionnalité dans l'opération traduisante : l'auteur du texte original, le traducteur, et le signifiant, en tant que celui-ci serait autonome et interprétable « hors contexte ».

2. La posture énonciative du traducteur : le degré de conscience comme variable

On distinguera deux types de traducteurs, en s'appuyant sur la terminologie établie par Jean-René Ladmiral. Les sourciers sont ceux qui s'attachent au texte source : on les appelle aussi littéralistes. Les ciblistes quant à eux estiment que leur travail principal est le texte

cible : ils se détachent, lorsqu'ils l'estiment utile, de la lettre du texte source. Pour simplifier, on peut dire que, grossièrement, s'esquisse ici le vieil affrontement de la lettre et de l'esprit.

2.1 Paraphrase et « équivalence dynamique » : la transparence du sens

Le lien qui unit la traduction à l'original est traditionnellement conçu comme un lien d'équivalence. Pour le traducteur et traductologue Eugène Nida, il s'agit d'obtenir une « équivalence dynamique » et non l'« équivalence formelle » souhaitée par les tenants du littéralisme (Nida, 1964 : pp. 159 in : Ladmiral, 1986 : pp. 34). L'équivalence formelle a pour elle l'objectivité apparente de la transposition des signifiants, l'équivalence dynamique est jugée comme telle par le traducteur-interprète du texte, et s'attache aux « signifiés de parole », à la signification supposée du texte.

Ces deux types d'équivalence pourraient servir à qualifier plus précisément la relation que la traduction entretient avec l'original. Une première manière de considérer le problème est de supposer que la traduction est une paraphrase. La paraphrase est cette opération que Jakobson appelle la « traduction intralinguale » ou *rewording* (Jakobson, 1963 : pp. 79). Reformulation spontanée d'un énoncé, la paraphrase consisterait en la recherche d'une équivalence dynamique et non formelle : ce sont l'intentionnalité - on est ici du côté de l'auteur - et le sens en contexte qui sont conservés.

Si on considère également la traduction « interlinguale » comme *paraphrase* du texte original, il faut alors que le rapport d'équivalence qu'elle entretient avec lui soit spontanément perceptible, sans intellectualisation du processus. Sans doute cette transparence est-elle réservée au seul bilingue, mais on peut en faire le paradigme traductologique des ciblistes - ceux qui s'attachent à la production du texte - cible : ce que le traducteur cibliste tente de produire, c'est la *paraphrase* la plus juste à ses yeux du texte original.

Le modèle cibliste est condamné par les sourciers au motif que l'exactitude sémantique - que les sourciers postulent être irrémédiablement le produit de la conservation du signifiant - n'est pas atteinte par une reformulation dégagée des contraintes de la linéarité de la chaîne des signifiants.

Or, la paraphrase ne peut être que transformation. Catherine Fuchs la décrit d'un point de vue psycholinguistique :

Nous faisons l'hypothèse que le rapport spontané du sujet au langage, à l'œuvre dans la synonymie et la paraphrase, relève du niveau du *préconscient* (le *Vorbewusstes* freudien). [...] C'est précisément au niveau du préconscient qu'une lecture à visée transparente est envisageable ; si, au contraire, l'on se place au niveau *conscient*, une telle lecture devient impossible, car les différences sémantiques ne peuvent plus être gommées au profit des seules ressemblances. (Fuchs, 1982 : pp. 169).

On se risquera à expliquer par ces propos l'existence de l'objection préjudicielle faite à la traduction. En utilisant la topique freudienne *Pcs* - *Cs* de façon métaphorique, on pourrait avancer que, dès lors qu'on privilégie la transparence de la communication (avec l'immédiateté propre à la mobilisation des ressources du *Pcs*), le rapport spontané au texte traduit est celui d'une pleine acceptation. Il est d'emblée pris comme l'équivalent dynamique de l'original, sa paraphrase la moins déformante - la moins, parce que toute paraphrase, et avec elle toute traduction, est *déformation*¹. En revanche, exiger (et ce terme doit faire entendre toute l'acuité propre au *Cs*) la *reproductibilité* de l'original, c'est fatalement se heurter à ce qui fait le propre de la paraphrase, c'est-à-dire qu'elle n'est pas ce qu'elle paraphrase ; la traduction ne sera jamais l'original. À refuser l'évidence de la translation, du glissement dans une autre forme, on se placerait donc dans une situation de dissonance cognitive : on refuse à l'opération traduisante le pouvoir de rendre *autre* - en le réduisant à une *altération* - alors même qu'on sait qu'elle n'existe pas si ce n'est dans cette capacité transformante.

Ce qui est en jeu, c'est donc la détermination des processus cognitifs à l'œuvre dans la comparaison de l'original et de la traduction.

¹ C'est la logique des propos du traducteur italien Celso Balducci : « Col termine *perturbante o inquietante* si è cercato di rendere, con la massima approssimazione possibile, il vocabolo originale *unheimlich*, che non trova un equivalente più esatto in italiano. ».

2.2 Glose et « équivalence formelle » : vers la primauté du signifiant

Pour Catherine Fuchs, la « glose » se distingue de la paraphrase par son « degré de conscience » : elle est

un effort pour amener à la conscience de soi-même et d'autrui la structuration sémantique de X, alors que la paraphrase est une activité préconsciente. [...] La glose s'attache à reformuler le sémantisme linguistique de X (et même encore plus son sémantisme grammatical) alors que la paraphrase peut reproduire un sémantisme de niveau variable (tout en le traitant comme un sémantisme linguistique).

Pour filer notre comparaison, la pratique traductologique qui mimerait la glose serait celle du littéralisme. Le parallèle a ses limites, puisque la glose suppose, par son mouvement essentiel d'explicitation, une augmentation du volume verbal ; mais, *mutatis mutandis*, l'idée d'une recherche du « sémantisme grammatical » reste un point commun important entre glose et traduction littéraliste.

Pour nous résumer, le traducteur cibliste se propose d'interpréter un texte qu'il reformule ensuite, en prenant par là ouvertement la parole en lieu et place de l'auteur. La démarche herméneutique du cibliste s'applique à un mouvement d'ensemble, elle concerne la globalité du texte. Le traducteur sourcier, en revanche, se refuse à interférer avec l'intentionnalité supposée du signifiant, qui serait marqueur à l'insu même de l'auteur d'un sens à préserver. Il y a donc chez les sourciers une nette tendance à la « lexicalisation des problèmes de traduction » (Ladmiral, 1994 : pp. 205) : le glossaire établi par les traducteurs des Œuvres Complètes de Freud aux PUF en est un exemple.

Ce glossaire garde, par rapport à la position pragmatique, une position de prééminence absolue : le contexte des occurrences n'est plus pris en compte, au profit de relations - artificiellement stabilisées - d'équivalences lexicales. Les concepts-clefs deviennent donc les fondations sur lesquelles la totalité de l'entreprise de traduction se construit. Ce parti pris pose problème dans la mesure où son présupposé implicite est celui de l'existence possible de simples relations de bijection entre deux ensembles linguistiques.

Un des exemples les plus controversés est celui de la *Zwangsneurose*, terme traditionnellement traduit par « névrose obsessionnelle ». Les traducteurs des OCF. P estiment que la signification du terme allemand, « contrainte », est ici passée sous silence, et que la traduction par « obsessionnelle », qui renvoie aux symptômes attachés à ce type de névrose, ne rend pas compte de sa caractéristique essentielle, à savoir la place centrale de la « contrainte ». Les limites d'une telle approche apparaissent rapidement : Michèle Cornillot ironise en se demandant s'il faudra se résoudre un jour à traduire *Zwangsjacke* (camisole de force) par « jaquette de contrainte » (Cornillot, 1989 : pp. 111).

Il convient sur ce point de s'interroger sur le rôle des données étymologiques dans la démarche interprétative des traducteurs littéralistes : pour transmettre les données textuelles qui leur semblent les plus importantes - à savoir les structures signifiantes plutôt que les significations - les sourciers avancent souvent l'argument étymologique.

3. Littéralisme et théories de la signification : vertiges et prodiges de l'étymologie¹

L'argument étymologique est, en matière de traductologie, hautement contesté. Jean-René Ladmiral dénonce :

le mirage d'une vérité « étymo-logique » qui serait attachée à un sens prétendu premier, il y a là une fixation (en un sens quasiment psychanalytique du terme) qui, en fait, ne correspond pas à la réalité de la langue-source elle-même et qui, pour le coup, représente une interprétation subjective, intervenant d'une façon subreptice mais massive sur le texte original auquel, dans le même temps, on se prétend (et, sans doute, on se croit) humblement et totalement fidèle... (Ladmiral, 1986 : pp. 35-36).

De fait, le sens dit « étymologique » est différent de l'usage : la langue n'est pas fixe mais en évolution. La difficulté tient au fait que la signification d'un terme n'est pas mathématiquement égale à la somme des significations de ses composants. Qu'on remette ce principe en

¹ Nous nous permettons de parodier le titre d'un ouvrage de Bouveresse (J.). 1999. *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris : Raisons d'agir.

question fait bondir Bernard Lortholary, traducteur germaniste, qui rudoie l'équipe des Œuvres Complètes de Freud aux PUF :

vosre philosophie du langage manifestement, étant donné le parti de traduction que vous avez pris, consiste à penser que la signification d'un mot composé est la somme ou le produit de la signification des mots qui le composent. C'est monstrueux ! Il suffit d'ouvrir n'importe quel dictionnaire, par exemple d'allemand, par exemple d'anglais, pour voir qu'un verbe affecté d'une particule n'a pas pour signification le sens de ce verbe plus le sens de cette particule. (Lortholary, 1989 : pp. 148).

Cette critique est pertinente pour le terme *unheimlich*, pour lequel le sens courant n'est nullement égal à la somme des significations des éléments qui le composent. Le principe de « compositionnalité de la signification » (François et Denhière, 1997 : pp. 106) prend son origine dans le « principe de Frege » : « Le SENS du tout est fonction du sens des parties et de leur mode de combinaison. » (Galmiche, 1991 : pp. 65).

Les littéralistes s'en inspirent, en décomposant le terme construit *unheimlich*, et en construisant sur le même modèle un signifiant cible équivalent. La traduction littérale du terme *unheimlich*, telle qu'on la trouve chez Philippe Forget¹ par exemple (« infamiliier »), s'appuie en fait sur le sens *étymologique supposé* de *unheimlich*. Jean-Bertrand Pontalis décrit ainsi ce que désigne *das Unheimliche* : « ce qui n'appartient pas à la maison et pourtant y demeure » (Pontalis, 1985).

Les sourciers quant à eux postulent que le sens *premier*, étymologique, subsiste, véhiculé par le signifiant qui n'est autre qu'un dérivé de son étymon. En somme, la forme évolue, mais le sens de l'étymon resterait implicite, comme enfoui sous la sédimentation des usages successifs. Les données étymologiques fonctionneraient comme un inconscient sémantique dans la langue.

Dans le terme *unheimlich*, il est assez aisé de distinguer le radical *heim*, radical qui serait l'équivalent de l'anglais *home*. L'argumentation freudienne s'appuie sur la présence de *heimlich* dans *unheimlich*, et pourtant on doit noter dès à présent que, dans l'usage, *heimlich*² connote le familier attaché à *heim-*, alors que cette composante a disparu dans *unheimlich*, ne lui laissant que le sens de « sinistre, lugubre, effrayant ». Composante disparue, mais toujours présente dans la morphologie du terme : autrement dit, ce que les littéralistes supposent, c'est que le terme a possédé un jour – et donc possède *étymologiquement* – le sens que sa morphologie semble avoir construit.

L'hypothèse faite par l'équipe de traducteurs des Œuvres Complètes de Freud aux PUF est que la traduction doit servir de révélateur aux sèmes tombés en désuétude, affadis par l'usage. Il est donc question d'aller à l'encontre du mouvement naturel de la langue, qui se confond avec l'usage, pour lui préférer « l'anasémisation », c'est-à-dire une remontée de sens. Il s'agit de révéler ce qui dans la langue a été émoussé par l'usage : il s'agit bien de retrouver le sens étymologique, qu'on compte voir faire surface grâce à la théorie de la compositionnalité de la signification que nous venons d'exposer :

Le seul fait de traduire au plus près des signifiants « anasémise » ceux-ci : c'est là le bénéfice intrinsèque d'une telle approche, et pour le traducteur, et pour le lecteur français qui rencontre un texte plus anguleux, moins usé que ne le fait le lecteur allemand. (Bourguignon *et alii*, 1989 : pp. 46).

Cette entreprise d'actualisation des sèmes laissés pour compte n'est pas sans cohérence avec la théorie psychanalytique. Freud regrette souvent que tel ou tel terme ait perdu de son potentiel sémantique, potentiel sur lequel sa démonstration pourrait s'appuyer. Par exemple :

Ihre Klagen sind Anklagen, gemäß dem alten Sinne des Wortes.
[Leurs plaintes sont des plaintes accusatrices, conformément au vieux sens du mot [allemand]]
(Freud, 1946 : pp. 434 et Freud, 1988 : pp. 267).

Il est question dans cet essai (*Deuil et mélancolie*) des plaintes émises par les épouses au sujet de leur mari. Apparemment empreintes de tristesse et d'attention à leur égard, ces

¹ On trouve « sa présence m'est souvent tout à fait infamilière » dans sa traduction d'*Ignace Denner*. Voir Hoffmann (E.-T.-A.), 1999, pp. 135.

² *Heimlich* signifie « familier » mais, dans les notices lexicographiques dont Freud rend compte, cette signification est déjà signalée comme vieillie. En fait, le sens courant de *heimlich* est « secret, occulte » : paradoxalement, ce qui est familier, intime, peut devenir inquiétant puisque caché. C'est ce renversement qui est au cœur de l'argumentation freudienne.

plaintes sont en fait, de façon latente, des accusations qui pointent la déception réellement vécue. Freud analyse donc ici *Anklagen* par décomposition puis addition des unités significatives : le préfixe *an* signifie « contre » et *Klagen* signifie « plainte » : on redonne au préfixe toute sa valeur sémantique, et on obtient donc l'idée d'accusation.

Pierre Rey (Rey, 1989 : pp. 100) signale un passage de teneur similaire, dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* :

On aimerait prêter au mot *Entstellung* le double sens qu'il peut revendiquer, bien qu'il n'en soit pas fait usage de nos jours. Il ne devrait pas seulement signifier : changer l'aspect de quelque chose, mais aussi : changer quelque chose de place, le déplacer ailleurs.

Là encore, c'est un préfixe, *ent-*, autour duquel Freud reconstruit une signification, tout en notant l'écart avec l'usage. Cette méthode n'est évidemment pas sans lien avec l'archéologie de l'inconscient : de même que l'inconscient est le lieu d'inscriptions qui subsistent sans être perceptibles pour la conscience, de même la langue serait à jamais dépositaire de significations qui seraient recouvertes plutôt que supprimées. L'évolution de la langue procéderait donc, comme nous l'évoquons plus haut, par sédimentation et non par remplacement. Le discours, l'usage pourraient donc à l'occasion être témoins de la survivance cachée des significations étymologiques.

Les traducteurs des Œuvres Complètes de Freud aux PUF, bien que se réclamant du littéralisme, sont, dans le cas précis du terme *unheimlich*, les moins attachés au *heim* qu'ils ne cherchent pas à transcrire. Ils traduisent *unheimlich* par « inquiétant » et estiment que

la traduction généralement admise depuis M. Bonaparte, « inquiétante étrangeté », a [...] l'inconvénient d'introduire une notion supplémentaire, celle de « l'étrangeté » (*Fremdartigkeit*) qui n'est que latente dans le terme allemand *unheimlich* (Alltounian et alii in : Freud, 1996 : pp. 148).

Il n'est plus question d'anasémie. La notion pourtant ne serait pas dépourvue d'intérêt dans ce cas précis :

Si l'on peut regretter le caractère périphrastique de la solution retenue, on peut tout de même aussi attirer l'attention sur ceci : « étrange (té) » donne bien le *sens* le plus immédiat du mot dans une version qu'on pourrait qualifier d'« antonymie positive », d'autre part, on retrouve le « *in-* » privatif manquant au début du premier élément « *inquiétant(e)* » (Cambon, 2001 : pp. 21-22).

Il ne semble pas que la traduction de Marie Bonaparte donne, comme l'affirme Fernand Cambon, « le *sens* le plus immédiat du mot », sauf à considérer celui-ci comme la somme des significations de ses éléments. Marie Bonaparte explique ainsi son choix :

Il nous a semblé impossible de mieux traduire ce terme allemand en réalité intraduisible en français. Le double vocable auquel, après bien des hésitations, nous nous sommes arrêtées, nous paraît du moins avoir le mérite de rendre les deux principaux concepts contenus dans le terme allemand.

« Les deux principaux concepts » sont *heim* (le familier) et *un-*, que Marie Bonaparte érige au rang de signifié essentiel (celui de la négativité) au point de le rendre non par un simple clitique, mais par un substantif. Elle perd donc au passage le signifiant d'origine, un préfixe privatif.

La démonstration ne tient pas sans la notion de *familier*, ou pour reprendre l'heureuse expression de Fernand Cambon, la notion qui lui est liée par « antonymie positive », « l'étrangeté ». Pour suivre l'argumentation freudienne, il est nécessaire de saisir l'écart avec le familier créé par ce qui est *unheimlich*. Car c'est cette notion qui se trouve à la fois *refoulée* et maintenue par la construction même du mot. Ce qu'on peut reprocher à Marie Bonaparte, c'est l'absence dans sa traduction d'un pendant positif à « inquiétante étrangeté », absence qui annule la symétrie *heimlich / unheimlich*, symétrie qui pourtant est absolument essentielle pour la compréhension de l'essai. Au vrai, aucune traduction française ne peut y prétendre : « *quiétant » n'existe pas en français ; « familier » quant à lui ne saurait restituer la polysémie de *heimlich*, capable d'assumer le sens de *unheimlich* comme celui de « familier ».

4. Le préfixe *un-* : la trace linguistique du refoulement

La négation comme « substitut du refoulement », voilà le but de la démonstration freudienne dans *Das Unheimliche*. L'inconscient se signale par une verbalisation qui le dessine en creux : pour Freud, la négation présuppose donc l'existence d'un contenu positif, dont la valeur

est invalidée linguistiquement, autant dire *symboliquement*, tandis que subsiste inconsciemment la trace pleine de ce qui prétendument n'existe pas.¹

L'idée que toute négation est réductible à une affirmation implicite semble pourtant discutable : « Une marque négative, dans une langue donnée, ne doit pas être considérée comme quelque chose qui s'ajoute, tout bonnement, à un énoncé positif déjà constitué. » (Forest, 1993 : pp. 7).

La théorie freudienne de la dénégation reste pourtant pertinente dans la mesure où on l'articule avec une théorie de l'énonciation. C'est ce que tente Laurent Danon-Boileau, pour qui la négation n'est pas l'affirmation implicite d'un contenu positif, mais une « anticipation ». La négation serait l'expression d'une réalité encore virtuelle mais déjà présente dans le désir :

Pour Freud, la négation est l'expression d'un écart entre ce que l'on anticipait (ce à quoi l'on s'attendait, ce que l'on souhaitait, ce que l'on désirait) et ce que l'on constate : « Ce dont je croyais qu'il était là parce que je le désire n'est pas là à l'instant présent. » Dans cette interprétation, la négation se fonde sur une positivité préalable, mais cette positivité n'est pas un jugement de réalité, elle est une anticipation sur l'état de la situation d'énonciation. (Danon-Boileau, 1994 : pp. 178).

On pourrait superposer l'idée d'une « positivité qui n'est pas un jugement de réalité » à la distinction établie par Freud entre réalité et réalité psychique :

absence de contradiction, processus primaire (mobilité des investissements), *intemporalité* et *substitution à la réalité extérieure de la réalité psychique*, tels sont les caractères que nous devons nous attendre à trouver aux processus appartenant au système *Ics*. (Freud, 1968 : pp. 97. Nous soulignons).

La négation envisagée comme *Verneinung* peut donc effectivement s'exercer de façon partielle et dissymétrique : ce sur quoi elle prend appui est la subjectivité de la réalité psychique. En cela, la négation est bien *modalisation* d'un discours et non pas un jugement forcément cohérent avec la réalité extérieure. La négation n'appartient pas à l'inconscient mais en constitue la *traduction* consciente : en tant que telle, elle signale la survivance d'une réalité psychique en butte à la réalité extérieure.

Dans le cas de *unheimlich*, il s'agit pour Freud de montrer que ce qu'on juge « inquiétant », parce qu'étranger à première vue, est en fait le familier refoulé, dont on ne souhaite prendre conscience. Ce qui permet à Freud de construire un tel raisonnement, c'est que parfois *heimlich* et *unheimlich* sont synonymes. Le préfixe privatif serait donc, d'une certaine manière, redondant : il ne serait que la marque d'une dénégation inconsciente.

Le terme *heimlich* signifie « occulte, secret, caché » et *unheimlich* désigne ce qui est « lugubre, sinistre, inquiétant ». Il existe en allemand un troisième terme, *heimisch*, qui signifie « familier, rassurant ». D'ailleurs, dans *Das Unheimliche*, Freud utilise *heimisch* accolé à *heimlich* pour signaler que le sens de ce dernier dans le contexte n'est pas celui de son antonyme supposé, *unheimlich*. Il y aurait donc bien une triade et une dissymétrie entre *heimlich* et *unheimlich* : le véritable antonyme *sémantique* de *unheimlich*, c'est *heimisch* ; son antonyme *morphologique* serait *heimlich*, polysème dont les propriétés exceptionnelles lui permettent de sortir des relations bijectives d'antonymie.

Le rôle du préfixe *un-* n'est donc pas réductible à la négation d'un contenu positif : il introduit une dissymétrie sémantique compensée par l'existence, en langue, d'une troisième unité lexicale. Freud précise :

ce terme de *heimlich* n'est pas univoque, mais [...] appartient à deux ensembles de représentations qui, sans être opposés, n'en sont pas moins fortement étrangers, celui du familier, du confortable, et celui du caché, du dissimulé. (Freud, 2001 : pp. 47).

Il n'est pas question d'antonymie mais d'« ensembles de représentations [...] fortement étrangers ». L'*étrangèreté*, pour reprendre le néologisme d'Antoine Berman, ne constitue pas une catégorie logico-sémantique très claire. Il semble pourtant important de reconnaître que, dans ce cas, l'enfermement dans une catégorie plus stricte fausserait la démonstration freudienne².

¹ On comprend ici la suite donnée à ces réflexions par Damourette et Pichon : leur concept de « forclusion », repris et développé par Jacques Lacan, laisse entendre que quelque chose reste inclus qui pourtant est exclu.

² « La méthode linguistique est différentielle et contrastive. Les différences ne sont pas des antithèses. Mais la logique verbale des antonymes a pour elle la séduction de la symétrie. » (Starobinski, 1990, pp. 34).

Les relations partiellement antonymiques, dissymétriques, entretenues par *heimlich* et *unheimlich* selon Freud, sont donc étroitement dépendantes de sa conception de la négation, comme verbalisation dépendante des processus primaires inconscients.

5. Traduire l'inconscient : « l'unebévue » de Lacan

La difficulté principale de la traduction d'un essai tel que *Das Unheimliche* est qu'il s'agit d'un essai métalinguistique. Tout se passe comme si, à mesure que la langue-source se retourne sur elle-même, la langue-cible ne trouvait plus de lieu où prendre place. Elle lui échappe, cette langue qui se prend pour son propre objet : si la langue-cible veut traduire le résultat de ce mouvement d'auto-objectivation, ne lui reste-il pas qu'à mimer le mouvement en en changeant le contenu – en se prenant elle-même pour objet ? C'est le conseil que Freud lui-même donne, dans une lettre adressée à son éditeur français, Gaston Gallimard :

J'espère qu'il ne vous échappe pas que des difficultés tout à fait exceptionnelles font obstacle à une traduction de la *Traumdeutung*. Le livre n'est pas d'une lecture facile, même en allemand. [...] Je vous déconseille « L'Interprétation des rêves » et « Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient » ; ce sont des tâches particulièrement difficiles pour le traducteur, qui devrait être au fond lui-même psychanalyste et remplacer tous les exemples par du matériel de sa propre langue. (Freud in : Mijolla, 2003 : pp. 194).

Freud fait donc la part des choses, et établit le premier une typologie de ses oeuvres : d'un côté, un texte complexe quoique traduisible, à savoir la réflexion théorique ; de l'autre, le matériau de réflexion. Ce matériau de réflexion est exclusivement linguistique : récits de rêves¹, jeux de mots - en somme l'essentiel du discours de l'analysant - resteraient intraduisibles. Les recommandations de Freud ne furent pas écoutées : au contraire, les retraductions actuelles s'attachent à une reproduction exacte du texte allemand dans son ensemble. Il n'est donc pas question pour l'instant de voir la parution d'un essai qui se proposerait pour la traduction de *Das Unheimliche*, et qui remplacerait le terme allemand *unheimlich* par un terme français qui aurait les mêmes propriétés morphosémantiques.

En admettant qu'elle soit possible – et donc qu'on puisse s'arrêter à une recherche d'équivalence morphosémantique, ce qui reste à prouver –, comment qualifier une telle opération ? Serait-ce encore traduire que de transposer ainsi ? Jacques Lacan montre l'exemple, qui se risque à remplacer le célèbre « inconscient » par une improbable « unebévue » :

J'ai traduit l'*Unbewußt*, j'ai dit qu'il y avait, au sens de l'usage en français du partitif, j'ai dit qu'il y avait de l'une-bévue. C'est une façon aussi bonne de traduire l'*Unbewußt* que n'importe quelle autre, que l'inconscient en particulier, qui en français, et en allemand aussi d'ailleurs, équivoque avec inconscience, alors pourquoi ne pas tout tranquillement traduire par l'une-bévue, d'autant plus que ça a tout de suite l'avantage de mettre en évidence certaines choses [...] Cette année, avec cet insu que sait de l'une-bévue, j'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient. (Lacan, 1976 in : Viltard, 1992 : pp. 7).

L'« une-bévue » est une traduction littérale au sens où c'est le signifiant au sens de matériau phonique qui a été calqué : calque d'autant plus troublant qu'il n'est pas entièrement incongru d'un point de vue sémantique. Dans « une-bévue », on entend les lapsus et autres actes manqués, on entend l'absence de vue, l'aveuglement consécutif au refoulement. On a alors à faire à « une curieuse opération de 'traduction' », quelque chose qui à la fois transcrit en restant pris dans l'homophonie ». (Viltard, 1992 : pp. 7).

On aurait donc trois niveaux de traduction : un premier qui mettrait l'accent sur le contenu sémantique du terme à traduire, un second sur la structure morpho-sémantique et un troisième, plus ludique, plus déconcertant, fondé sur un calque phonique du signifiant, dans les limites de la cohérence sémantique. À ne porter que sur la chaîne signifiante, la traduction perd sa substance et devient une transmutation surréaliste : un curieux exercice d'alchimiste qui rappellerait les jeux d'un Tardieu. Si la tentative lacanienne de « l'une-bévue » est heureuse, elle n'est sans doute pas raisonnablement généralisable. Elle a pour mérite de signaler la complexité des rapports entre signifiant et intentionnalité : cette complexité est sans doute

¹ Jamais Freud ne distingue rêve et récit de rêve : on peut donc considérer qu'il y a « identité entre le « rêve » - le rêve tel qu'il est rêvé, le rêve-objet, en somme – et « le rêve raconté » - le récit du rêve, le métarêve, pourquoi pas ? car en même temps qu'il se raconte, il se commente. » (Arrivé, 1994, pp. 185).

à comprendre comme un corollaire de « l'incessant glissement du signifié sous le signifiant » tel qu'il est décrit par Lacan. (Lacan, 1966 : pp. 502).

Le paradigme autonomiste, auquel appartient Saussure, ne prévoyait pas la possibilité de tels liens entre signifiant et signifié¹ : le problème de l'intentionnalité dans la langue, tel qu'il est suggéré par Freud dans *Das Unheimliche*, devrait donc sans doute être envisagé, par les analystes et les linguistes, à partir des dissensions entre signifiant saussurien (l'image acoustique) et signifiant lacanien.

¹ L'étude des anagrammes par Saussure est pourtant troublante et engage à rester prudent sur ce point. Voir Arrivé (1986 et 1994).

Références bibliographiques

- Abraham (N.). 1978. *L'écorce et le noyau*. Paris : Aubier.
- Arrivé (M.). 1986. *Linguistique et psychanalyse : Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan et les autres*. Paris : Méridiens – Klincksieck.
- Arrivé (M.). 1994. *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*. Paris : PUF.
- Berman (A.). 1984. *L'épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard.
- Bourguignon (A.) et alii. 1989. *Traduire Freud*. Paris : PUF.
- Cambon (F.). 2001. « Notice du traducteur ». in : Freud (S.). 2001. *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard Folio [trad. fr.], pp. 21-23.
- Cornillot (M.). 1989. « Intervention à la table ronde : Freud traducteur ». in : *Actes des cinquièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1988)*. Arles : Actes Sud, pp. 106-112.
- Damourette (J.) et Pichon (E.). 1930. « La négation ». in : *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française. Tome premier*. Paris : Editions d'Artrey.
- Danon-Boileau (L.). 1994. « La négation : de l'absence au refus, et du refus à l'absence ». in : Attal (ed.) (1994). *op. cit.* 177-189.
- Forest (R.). 1993. *Négations. Essai de syntaxe et de typologie linguistique*. Société linguistique de Paris. Paris : Klincksieck.
- Forget (P.). 1994. « Une traduction (*unheimlich*) ». in : *Il faut bien traduire. Marches et démarches de la traduction*. Paris : Masson, pp. 84-90.
- François (J.) & Denhière (G.), (eds.). 1997. *Sémantique linguistique et psychologie linguistique. Aspects théoriques et expérimentaux*. Grenoble : Presses Universitaires.
- Frege (G.). 1971. *Écrits logiques et philosophiques*. Paris : Seuil. [trad. fr.].
- Freud (S.). 1933. *L'inquiétante étrangeté*. in : *Essais de psychanalyse appliquée*. Paris : Gallimard, pp. 163-211.
- Freud (S.). 1946. « Trauer und Melancholie ». in : *Gesammelte Werke X*. Francfort-sur-le-Main : Fischer Verlag, pp. 427-446.
- Freud (S.). 1947. « Das Unheimliche ». in : *Gesammelte Werke XII*. Francfort-sur-le-Main : Fischer Verlag, pp. 229-268.
- Freud (S.). 1955. « The « uncanny » ». in : *Standard Edition XVII*. [trad. anglaise], pp. 219-252.
- Freud (S.). 1968. *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio Essais » [Traduction Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis].
- Freud (S.). 1985. « L'inquiétante étrangeté ». in : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio Essais » [trad. fr.].
- Freud (S.). 1988. « Deuil et mélancolie ». in : *Sigmund Freud. Œuvres complètes. Psychanalyse. XIII*. Paris : PUF, pp. 261-278.
- Freud (S.). 1995. « Il perturbante ». in : *Opere 1905/1921*. Roma : Newton Compton editori [trad. italienne].
- Freud (S.). 1996. « L'inquiétant ». in : *Sigmund Freud. Œuvres complètes. Psychanalyse. XV*. Paris : PUF, pp. 147-188 [trad. fr.].
- Freud (S.). 2001. « L'inquiétante étrangeté ». in : *L'inquiétante étrangeté et autres textes*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio bilingue » [trad. fr.].
- Fuchs (C.). 1982. *La paraphrase*. Paris : PUF.
- Galmiche (M.) 1991. *Sémantique linguistique et logique*. Paris : PUF, Coll. « Linguistique nouvelle ».
- Hoffmann (E.-T.-A.). 1999. « Ignace Denner ». in : *Tableaux nocturnes*. Paris : Imprimerie Nationale Editions [trad. fr., Volume I].
- Jakobson (R.). 1963 et 1973. *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit [trad. fr.].
- Jalley (E.). 1989. « Psychanalyse et concept d'opposition ». in : *Encyclopaedia Universalis. XIX*. Paris, pp. 179-186.
- Lacan (J.). 1966. *Écrits I et II*. Paris : Seuil.
- Lacan (J.). 1976. « L'insu sait que de l'unebévue s'aile à mourre ». in : *Séance d'ouverture du 16 novembre*. Inédit.
- Ladmiral (J.-R.). 1986. « Sourciers et ciblistes ». in : *Revue d'esthétique*, 12, pp. 33-42.
- Ladmiral (J.-R.). 1994. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, Coll. « Tel ».
- Lortholary (B.). 1989. « Intervention à la table ronde ». in : *Actes des cinquièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1988)*. Arles : Actes Sud, pp. 146-149.
- Mijolla (A. de). 2003. *Freud, fragments d'une histoire*. Paris : PUF, Coll. « Le fil rouge ».

- Pontalis (J.-B.). 1985. « Note de l'éditeur ». in : Freud (S.). 1985. *L'inquiétante étrangeté* . in : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio Essais » [trad. fr.].
- Pontalis (J.-B.). 2001. « Préface ». in : Freud (S.). 2001. *L'inquiétante étrangeté*. in : *L'inquiétante étrangeté et autres textes*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio bilingue », pp. 7-20 [trad. fr.].
- Rey (J.-M.). 1989. « La fascination de l'original ». in : *Actes des cinquièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1988)*. Arles : Actes Sud, pp. 98-106.
- Starobinski (J.). 1990. « Les langues du Paradis ». in : *L'Infini*, 32, pp. 30-34. Paris : Gallimard.
- Viltard (M.). 1992. « Il y a de l'unebévée ». in : *L'Unebévée*, 1, Automne 1992, pp. 7-15. Paris : EPEL.



Novembre 2004

(...) « C'est pourquoi nous avons voulu, avant toute autre chose, nous astreindre à la texture de l'original ; suggérer le jeu des mots (virgiliens) ; amener le lecteur à marcher pas à pas avec le poème ; l'arrêter même, pour lui faire toucher un détail, et, d'une manière plus générale, lui faire sentir, s'il se pouvait, le tracé de l'ensemble au travers de notre échafaudage malaisé »... (Pierre Klossowsky, préface à la traduction de l'*Enéide*).

1. La traduction en sciences humaines

« La finalité d'une traduction consiste à nous dispenser de la lecture du texte original » - voilà les termes dans lesquels il convient, selon Ladmiral (1979), de définir ce qu'est proprement une traduction. La traduction est censée par conséquent remplacer le texte-source par le « même » texte en langue-cible. On suppose ainsi que malgré les différences et/ou l'irréductibilité des langues entre elles, traduire revient *grosso modo* à retrouver dans une langue (*cible*) les concepts approximatifs correspondant à ceux de la langue de départ (*source*).

Les langues n'étant pas de nomenclatures, Ladmiral ajoute : « on précisera qu'il s'agit d'une identité de la parole à travers la différence des langues »¹, en reprenant les termes de la définition saussurienne.

Ceci étant dit, le premier problème rencontré par la traduction, largement traité par les linguistes et assez bien résumé par Mounin, renvoie aux différentes « visions » du monde qui rendraient la traduction impossible. La définition proposée par Benveniste peut nous éclairer :

« C'est que la langue est instrument à agencer le monde et la société, elle s'applique à un monde considéré comme « réel » et reflète un monde « réel ». Mais ici chaque langue est spécifique et configure le monde à sa manière propre. Les distinctions que chaque langue manifeste doivent être rapportées à la logique particulière qui les soutient et non soumises d'emblée à une évaluation universelle ».²

Des exemples abondent et on pourrait citer le cas de l'œuvre *Os Sertões*, du brésilien Euclides da Cunha, qui présente une grande variété de termes pour désigner les différents aspects de la *caatinga*, paysage sec et dépouillé du Nordeste du Brésil, dans lequel l'auteur distingue une myriade de touffes végétales, sensiblement confondues même par les autres habitants du pays.³ Cette difficulté est signalée par Ladmiral, traducteur de philosophie :

« Non seulement il peut être difficile d'abstraire la parole de l'auteur de la langue-source au sein de laquelle elle a trouvé sa formulation, mais surtout la solidarité de chaque langue avec tout un contexte culturel fait apparaître la nécessité d'intégrer à la théorie de la traduction la perspective extra-linguistique (ou « para-linguistique ») d'une anthropologie ».⁴

Lorsque ces problèmes, ici lexicaux, se réduisent à des différents « us et coutumes », sinon à des *ways of life* différents, les solutions trouvées par les traducteurs sont variées et connues de tous les lecteurs. Ainsi, de plus en plus on a recours au terme de la langue originale en italique (l'emprunt), quitte à le définir par des lexiques ou des notes de bas de page qui dépassent la définition du dictionnaire.

¹ Jean-René Ladmiral, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, pbp, 1979, pp. 17.

² Émile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne ». in : *Problèmes de Linguistique Générale*. Paris : Gallimard, 1966, pp. 82.

³ Pour lesquelles on trouve dans le dictionnaire bilingue le mot « broussaille ».

⁴ Ladmiral, *op. cit.* pp. 18.

C'est ainsi qu'après Sapir et Malinowski, E.-A. Nida a montré que la solution des problèmes de traduction est plus souvent d'ordre ethnologique que proprement linguistique. Ladmiral et Mounin citent tous les deux l'ouvrage de J.-P. Vinay et J. Dalbernet (1968), *Stylistique comparée du français et de l'anglais* où les deux auteurs canadiens tentent de définir des *unités de traduction* correspondant non pas à des mots mais à des groupes syntagmatiques faisant sens. Parmi les sept types de solution qu'ils proposent concernant le mot ainsi que les éléments syntaxiques (1-l'emprunt ; 2-le calque ; 3-le mot-à-mot ; 4-la transposition¹ ; 5-la modulation² ; 6-l'équivalence³ et 7-l'adaptation), seules les trois premières relèvent du plan linguistique.

On peut invoquer la position de J.-C. Catford (1967) pour qui la traduction réside dans l'identité du « sens contextuel » (dans l'acception excessivement élargie de l'anglais *contexte*, qui subsume à la fois l'environnement textuel et la situation référentielle), autrement dit dans l'équivalence linguistique et/ou fonctionnelle : l'énoncé-source et l'énoncé-cible ont le « même sens » quand « ils fonctionnent dans la même situation ». La position de Pergnier n'est pas trop différente, pour qui la traduction fait apparaître des idiomatismes qui ne sont pas perçus comme tels par les usagers.⁴ La question qui se pose ici est celle du sens, ou comme dirait Léon Robel, « la traduction dit le sens du texte », « un texte qui ne peut se traduire n'a aucun sens ». Pour Ladmiral, il faut que le sens « passe », quoi qu'il en coûte.⁵ À partir de là l'un des problèmes les plus intéressants qui s'offrent à la traduction est celui qui présuppose la création d'un système second dans la langue d'arrivée, système non seulement linguistique (ou littéraire), mais également référentiel (ou cognitif). La poésie appartient au premier cas, tandis que la philosophie ou les sciences humaines (qui font partie de la catégorie « textes littéraires ») sont à inclure dans le second.

Tous deux offrent des problèmes et des solutions impliquant un domaine de recherche vaste et passionnant. La littérature implique que l'on crée un système d'équivalences suffisant, le plus souvent auto-référentiel. La philosophie ou les sciences humaines impliquent la création d'une terminologie nouvelle, avec concepts et définitions, et cela a pour effet d'entraîner la translation d'un système référentiel nouveau dans la langue d'arrivée. C'est dire qu'il ne suffit pas de créer un néologisme qui correspondrait à la création d'une nouvelle notion, d'un nouveau concept en langue dite cible, mais qu'il s'agit ou bien d'incorporer au monde correspondant à la langue cible un nouvel objet, ou bien de découper le monde précédent autrement. On a l'exemple du mot « démocratie » introduit en Chine avec la traduction des textes de Jean-Paul Sartre : jusque-là le mot y était absent en tant que concept, la signification restant au niveau allégorique : Monsieur le Peuple, en opposition à Monsieur le Capital. Mais le concept de démocratie, forgé à la manière occidentale, à partir de la composition de deux radicaux (peuple + pouvoir), de deux racines idéogrammatiques, n'existait pas dans le système de la pensée politique chinoise. Il a fallu l'importation de thèses philosophiques et politiques pour forger le néologisme à l'intérieur d'un système d'analyse politique chinois.

Ce problème est évoqué également par Ladmiral sur le travail duquel nous prenons appui ici dans la mesure où il s'agit d'un traducteur de sciences humaines (Philosophie et Psychanalyse). Il évoque les problèmes qu'il a rencontrés en traduisant Habermas. Sa traduction l'a amené à concevoir un certain nombre de « théorèmes » dont le plus important est celui de concept à *valeur différentielle*. Ainsi, pour traduire le mot « naturwüchsig », eu égard au sens connoté que ce mot a dans la théorie d'Habermas, il s'est rendu compte que « naturel » ne convient pas en raison de son appartenance à des systèmes d'idées incompatibles puisqu'il lui correspondrait le terme français de « capitaliste » (ce qui serait un faux-sens). La solution est ou bien de laisser le terme allemand entre parenthèses, ou bien de le moduler à chaque occurrence originelle à laquelle ne correspond pas forcément la même traduction en français (« naturel et incontrôlé » ; « naturel et subi » ; « naturel et anarchique » ; « naturel et spontané » ; « de façon naturelle et directe »...).

¹ Elle remplace une partie du discours par une autre (aimer le pain, en français, *me gusta el pan* en espagnol où « aimer » est inadéquat).

² Détour par une paraphrase synonymique, *forget it* par *n'y pensez plus*.

³ J'ai une faim de loup, *tengo un hambre canina* et *ho una fame da cavallo*.

⁴ Maurice Pergnier, *Les fondements socio-linguistiques de la traduction*, PULille, 1993.

⁵ Ladmiral, *op. cit.*, pp. 220.

Sur le plan de la traduction, ce type de pratique entraîne deux conséquences qui sont l'*allongement*¹ que Ladmiral appelle aussi « l'incrémentalisation », et la *déperdition* (ou « l'entropie »). Ce qui compte ici, c'est le *choix de traduction* et, même si, « les différentes incrémentalisations paraphrastiques font éclater l'unité spécifique du mot-source et le privent ainsi de la fonction terminologique qu'il pouvait avoir dans le texte original », ce qui est visé, *l'exigence cardinale* de toute traduction, est la *lisibilité*, c'est-à-dire, une « intelligibilité à fleur de texte ».

Il ne s'agit pas dans le présent propos de discuter les positions de Ladmiral ni de leur extension à d'autres domaines de la traductologie. Ce que Ladmiral essaye de définir, soit, la solution « au coup par coup », correspond au principe qu'il nomme la *quotité traductive*, théorème fondamental de sa théorie de la traduction, qui a comme corollaires, la notion de « compensation » et le concept de « dissimilation » (sorte de déplacement de sens en langue-cible).

Le théorème initial, à la base, est celui qui distingue le plan *sémiotique* (celui qui anticipe le sens, Mounin, Granger) et le plan *sémantique* (celui qui le sédimente), distinction commune en littérature. C'est sur ce dernier que l'auteur propose des « variantes » susceptibles de traduire le signe original. Pour lui, traduire la pensée philosophique ou scientifique ne se limite donc pas à un transcodage puisque cette opération implique la périparaphrastique, ce qui est à éviter en ce qui concerne le texte lacanien, comme on le verra par la suite.

2. Psychanalyse et Linguistique

Cela étant, il serait intéressant de confronter l'expérience de Ladmiral, traducteur d'Eric Fromm, à la nôtre, dans la mesure où il s'agit de la psychanalyse. J'en emprunte la définition qu'en donne Emile Benveniste dans *Problèmes de Linguistique Générale* qui a le mérite de centrer le problème sur la question du rapport entre le langage et l'objet de la psychanalyse.

« ... La psychanalyse semble se distinguer de toute autre discipline. Principalement en ceci : l'analyste opère sur ce que le sujet lui dit. Il le considère dans les discours que celui-ci lui tient, il l'examine dans son comportement locutoire, « fabulateur », et à travers ces discours se configure lentement pour lui un autre discours qu'il aura charge d'explicitier, celui du complexe enseveli dans l'inconscient. De la mise au jour de ce complexe dépend le succès de la cure, qui témoigne à son tour que l'induction était correcte. Ainsi du patient à l'analyste et de l'analyste au patient, le processus entier s'opère par le truchement du langage ».

Il dira plus loin :

« Et dans l'histoire où le sujet se pose, l'analyste provoquera l'émergence d'une autre histoire, qui en expliquera la motivation. Il prendra donc le discours comme truchement d'un autre « langage », qui a ses règles, ses symboles et sa « syntaxe » propres, et qui renvoie aux structures profondes du psychisme ».

Dans son souci pour clarifier le domaine analytique, Benveniste affirme son intention d'éclaircir certaines confusions qui risqueraient de s'établir dans un domaine où :

« Il est déjà difficile de savoir de quoi on parle quand on étudie le langage naïf et où les préoccupations de l'analyse introduisent une difficulté nouvelle. Freud a jeté des lumières décisives sur l'activité verbale telle qu'elle se révèle dans ses défaillances, dans ses aspects de jeu, dans sa libre divagation quand le pouvoir de censure est suspendu. »... « Freud a remarqué aussi l'affinité profonde entre ces formes du langage (jeu, libre divagation, défaillances...) et la nature des associations qui se nouent dans le rêve, autre expression des motivations inconscientes... ».

Une fois reconnus les apports de la pensée freudienne, Benveniste prend soin de distinguer la définition que le psychanalyste donne du langage de la définition qu'il en propose en tant que linguiste.

Ainsi, ce que Freud perçoit au niveau de la *dénégation*, dont le concept est à la source de dizaines de traductions françaises, (Bernard This parle de 17 versions)² comme le point d'une bipolarité, à la fois affirmative et négative, Benveniste sans le nier, le précise :

« Il (Freud) ramène la polarité de l'affirmation et de la négation linguistiques au mécanisme biopsychique de l'admission en soi ou du rejet hors de soi, lié à l'appréciation du bon et du mauvais ».

¹ Antoine Berman, *Les Tours de Babel*, Mauvezin, TER, 1985.

² *Idem*, *op.cit.*, pp. 86.

Or, poursuit Benveniste :

« L'animal aussi est capable de cette évaluation qui conduit à admettre en soi ou à rejeter hors de soi. » Mais il ajoute : « La caractéristique de la négation linguistique est qu'elle ne peut annuler que ce qui est énoncé, qu'elle doit poser explicitement pour supprimer, qu'un jugement de non-existence a nécessairement aussi le statut formel d'un jugement d'existence. *Ainsi la négation est d'abord admission* »...¹

Et Benveniste de conclure : en fait, le caractère symbolique est propre aux deux langages, celui dit commun, et celui dit de l'inconscient. La différence réside dans le fait que le premier est appris par l'homme, qu'il est :

« coextensif à l'acquisition que l'homme fait du monde et de l'intelligence, avec lesquels il finit par s'unifier..., tandis que dans le deuxième cas, le symbolisme (freudien) offre des caractères absolument spécifiques et différents ».

Les symboles ne sont :

« ni appris ni reconnus comme tels de ceux qui les produisent. De plus, la relation entre ces symboles et ce qu'ils relatent peut se définir par la richesse des signifiants et l'unicité du signifié, étant de plus unis par un rapport de motivation ».

En réalité,

« dans l'aire où cette symbolique inconsciente se révèle, on pourrait dire qu'elle est à la fois infra- et supra linguistique. Infralinguistique, elle a sa source dans une région plus profonde que celle où l'éducation installe le mécanisme linguistique »... « Elle est supralinguistique du fait qu'elle utilise des signes extrêmement condensés, qui, dans le langage organisé, correspondraient plutôt à des grandes unités du discours qu'à des unités minimales ».²

On pourrait conclure qu'il s'agit des procédés stylistiques du discours, l'inconscient usant d'une véritable « rhétorique » avec des « figures » (euphémisme, allusion, antiphrase, préterition, litote). La nature du contenu fera apparaître toutes les variétés de la métaphore liées à la métonymie, la synecdoque, et leur syntaxe évoque l'ellipse. Procédés que l'on peut trouver dans le mythe, le rêve, les légendes, dictons, proverbes, jeux de mots, etc.³

En définissant la psychanalyse dans son rapport avec la linguistique, Benveniste pointe l'une des principales difficultés auxquelles se heurtent chercheurs et traducteurs de la psychanalyse : la proximité entre le langage-objet, le métalangage (dont Lacan dit qu'« il n'y a pas »...) et le procédé linguistique qui correspond au traduire. Certes, l'objet de la psychanalyse en tant que science est l'inconscient, ce qui n'est pas l'objet de la linguistique. Mais, cet objet n'est saisissable que par le langage, qui plus est, par la parole individuelle.

Cette difficulté est signalée aussi par Ladmiral, pour qui la traduction de la psychanalyse rencontre, en outre, des difficultés dont la première est qu'il s'agit d'une science englobant une grande diversité de registres : théorie de l'énergie, biologie, neurologie, psychologie, mythologie, langage des institutions :

« Il s'ensuit tout un foisonnement de connotations qu'il ne saurait être question pour le traducteur d'arbitrer. Le discours scientifique de la psychanalyse a ceci de commun avec le discours poétique qu'il convient d'y intégrer la connotation à la dénotation quand on entreprend de le traduire ».⁴

À cela s'ajoute la présence la langue « tierce » qui reste le leitmotiv des textes des psychanalystes, à savoir, le texte de Freud, les références souvent en allemand, ce qui fait dire à Ladmiral que « la psychanalyse parle allemand », comme, d'après Heidegger, la philosophie le grec. Le texte lacanien, de son côté, est riche en références en langue grecque.

¹ Lacan parle « d'ellipse et pléonasme, hyperbate ou syllepse, régression, répétition, apposition (tels sont les déplacements syntaxiques), métaphore, catachrèse, antonomase, allégorie, métonymie et synecdoque, les condensations sémantiques, où Freud nous apprend à lire les intentions ostentatoires ou démonstratives, dissimulatrices ou persuasives, rétorsives ou séductrices, dont le sujet module son discours onirique ». in : « Fonction et champ de la parole et du langage » [Cf. Lacan (j.). 1966. *Écrits*. Paris : Seuil, pp. 268].

² *Op. cit.*, pp. 86.

³ Ladmiral, *op.cit.*, pp. 251.

Ainsi deux sortes de difficultés se présentent à la traduction du texte lacanien : la première, intrinsèque, qui tient à l'objet de la psychanalyse, le langage (dans sa définition de l'inconscient) qui se confond chez Lacan avec *son* langage, comme on le verra par la suite. La deuxième, qui découle de la première, qui tient à ce que la psychanalyse lacanienne est souvent médiatisée par la linguistique mais avec emprunt et détournement des concepts. La première est en rapport avec une « stylistique » dans le sens défini par Granger (style = travail, forme et contenu), la deuxième, scientifique ou épistémologique (traduction des concepts remaniés et renouvelés). Une troisième difficulté apparaît dans la traduction de Lacan, comme le montre l'exemple qu'on verra par la suite et qui tient à l'apparition de concepts sans référentiel dans des langues comme le japonais et, en moindre mesure, en portugais.

3. Lacan et la lettre

Lorsqu'on en arrive à la psychanalyse telle que l'envisage Jacques Lacan, les questions se complexifient sans commune mesure en ceci que Lacan utilise, pour « traduire » Freud, un (méta) langage hétérogène empruntant bien des notions à la linguistique, une fois posée l'homologie entre les deux objets, langage humain et langage de l'inconscient. On se souvient de sa célèbre formule : « *L'inconscient est structuré comme un langage* » (français, ajoute Michel Arrivé, 1994). L'admiral parle à propos du discours de Fromm :

« Le propre de l'expérience analytique, et du langage auquel elle donne lieu, est d'instaurer par référence exclusive, et en quelque sorte « circulaire », à un univers de discours qui l'institue autant qu'elle le fonde » et, allant dans le sens de Benveniste, il ajoute : « à la différence des autres discours théoriques qui s'assignent des significations transparentes par décrets terminologiques, le référent signifié par la psychanalyse est le langage même de l'inconscient, c'est-à-dire le non-dit, voire le non-sens ».¹

Chez Lacan, cette question se double d'une autre dans la mesure où le psychanalyste figure par son écriture, son style, comme il aimait à dire, le « contenu » de son message. Jamais la formule de Mc Luhan, *medium is message*, n'a été aussi vraie. L'importance du signifiant, de la lettre, du « comment » dire transparait dans chaque phrase du maître de la psychanalyse. Lacan donne à voir par son langage ce qu'il apporte à la psychanalyse freudienne. Plus que de style, on pourrait parler d'une *mise en scène*, d'une mise en forme de l'inconscient dans un langage qui doit commenter et illustrer le langage de cet inconscient.

Autrement dit, le traducteur se voit devant le choix (le *choix de traduction*) de privilégier ou bien le discours sur le langage de l'inconscient (par une traduction explicitante) ou bien le langage du discours de Lacan dont le but est de conduire le lecteur à travers les méandres d'une forme souvent baroque (au sens rhétorique du terme) à la vérité de Freud (par une traduction littérale). Il se doit d'éviter que son choix fixe un niveau, privilégie un langage plutôt qu'un autre. Car ce texte, parsemé de jeux de mots, métaphores, néologismes, mots-valise, n'est pas l'illustration d'un discours théorique comme le sont les images d'un livre de sciences naturelles pour les légendes. *Le texte de Lacan ne contient pas de redondances.*

Une autre de ses caractéristiques, liée à sa forme, est qu'il appartient à ce genre de textes qui baignent dans la traduction et qui offrent la possibilité « impossible » de trouver l'équivalent dans une autre langue, alors même qu'en français, ils ouvrent déjà un nouvel espace conceptuel, ils frayent une nouvelle ouverture dans le langage.

De plus, dans ce texte entièrement « dialogique », on rencontre entre autres, mis à part les différents registres, des références à des savoirs distincts (juridiques, médicaux, philosophiques), des citations en langue étrangère, une langue pleine d'images intraduisibles, cherchant dans le « ça parle » ou dans les sous-entendus culturels, des exemples, des illustrations à ses propos, pour lesquels la note du traducteur (la N.T.), « honte du traducteur », est indispensable. On pourrait essayer d'en faire une typologie succincte :

- (a) La traduction du signifié entraîne la perte de l'information signifiante : « la lettre, l'être, et l'autre » ; « J'ouis/jouis » ...
- (b) La traduction du signifiant polysémique impose le choix d'un signifié parmi d'autres : « trouver » : rencontrer, penser, mais aussi « trobaire » ; « poulets » : policiers, mots d'amour, jeunes gallinacés ; « le vol de la lettre » : envol, larcin mais la lettre (de l'alphabet), du signifiant, l'épître ...

¹ *Loc. cit.*, pp. 252.

- (c) Les néologismes :
« autruiche » ; « autruicherie » ...
- (d) Les allusions aux lieux communs, proverbes, dictons, bons mots à valeur nationale :
« les mois sans « r », « comme un cheveu dans la soupe », « la vache qui rit » ou « Il pleut comme vache qui pisse ».¹

Au niveau de la phrase, on se retrouve devant une trame serrée, parfois inextricable :

« Il faut qu'il y ait dans ce signe un *noli me tangere* bien singulier pour que, semblable à la torpille socratique, sa possession engourdisse son homme au point de le faire tomber dans ce qui chez lui se trahit sans équivoque comme inaction » (« La Lettre Volée », pp. 32).

Sur le plan de la syntaxe, il est courant de trouver des inversions et des périodes excessivement longues telles que : « D'où une référence intime qu'à d'abord parcourir cette introduction, on saisira dans le rappel d'exercices pratiqués en chœur », (« La Lettre Volée », pp. 42) ; ou encore :

« L'Autre est donc le lieu où se constitue le je qui parle avec celui qui entend, ce que l'un dit étant déjà la réponse et l'autre décidant à l'entendre si l'un a ou non parlé » (« La chose freudienne », pp. 431).

Parfois l'ordre grammatical pose problème :

« Nous contentant d'un pas dans sa grammaire : là où ce fut..., qu'est-ce à dire ? Si ce n'était que ça qui eût été (à l'aoriste), comment venir là même pour m'y faire être, de l'énoncer maintenant ? » (« Subversion du sujet et dialectique du désir », pp. 801).

La difficulté est accrue par son exigence, en occurrence adéquate au mode d'expression choisi et qui implique une littéralité par rapport aux textes de Freud :

« Le privilège donné à la lettre de Freud n'a rien chez nous de superstitieux. C'est là où l'on en prend à son aise avec elle qu'on y apporte une sorte de sacralisation fort compatible avec son ravalement à un usage de routine. Que tout texte, qu'il se propose comme sacré ou profane, voit la littéralité croître en prévalence de ce qu'il implique proprement d'affrontement à la vérité, c'est ce dont la découverte freudienne montre la raison de structure. Précisément en ce que la vérité qu'elle apporte, celle de l'inconscient, doit à la lettre du langage, à ce que nous appelons le signifiant. Ceci, s'il nous rend compte incidemment de la qualité d'écrivain de Freud, est surtout décisif à intéresser le psychanalyste aussi loin qu'il le peut au langage, comme à ce qu'il détermine dans le sujet ». (Lacan, « D'un dessein », Seuil, pp. 345, cité par Thève et This, *La Verneinug*, Le coq héron).

En somme, pour Lacan, la lecture de Freud doit se faire à *la lettre*, de façon littérale, car ce que la pensée de Freud implique, ainsi que, comme on le verra par la suite, celle de Lacan, c'est que l'inconscient se manifeste *dans* et *par* le signifiant. Le discours de l'analysant, matière première, par contre, s'il est à entendre dans son aspect signifiant, il n'est pas question de le faire correspondre à un signifié. On se rappelle que Lacan inverse la formule de Saussure parce que le signifiant peut recouvrir une série de signes, (cf. Benveniste), recouvrant un seul signifié. Donc traducteur et analyste n'ont pas affaire aux mêmes signes.

D'où la double nécessité d'une traduction littérale en opposition à la théorématique générale utilisée par Ladmiral, c'est-à-dire, après Walter Benjamin, comme l'attention portée à la lettre, ce qui est différent de la traduction mot-à-mot, quitte à produire un texte étrange dans une autre langue.

Il ne faudrait pas confondre « étrangeté » avec exotisme dans la traduction. Il faut rappeler ici que tout texte poétique fort (même en prose, comme chez le Brésilien Guimarães Rosa ou chez Thomas Bernhard) est déjà un texte étranger dans sa langue. Non pas exotique. La traduction littérale finit par atteindre trois objectifs :

1. En partant de l'étrangeté du mot, obtenir l'équivalence dans la langue d'arrivée (langue du traduire) ;
2. En partant de la structure de la langue étrangère, permettre au traducteur de « décoller » (en « collant ») vers sa propre écriture ;
3. Obtenir un effet d'étrangeté proche de celui du texte original.

¹ Tous « traduisibles » mais n'ayant de « sens » que pour la communauté linguistique française.

4. Épistémologie et traduction.

J'aimerais évoquer ici un problème particulier, le plus épineux, rencontré lors de la traduction du texte lacanien en portugais. Il se situe, bien sûr, au niveau épistémologique.¹

Ce qui équivaut à dire qu'en plus d'introduire dans une autre langue un discours théorique à la fois très proche du discours original, on se trouve dans la nécessité d'innover là où il y a du neuf, de se démarquer des vieux termes existants dans la discipline ou les disciplines dont il se sert, puisque la psychanalyse inclut, comme on l'a vu, d'autres disciplines.

J'emprunte à l'excellent ouvrage de Michel Arrivé, *Langage et Psychanalyse, Linguistique et Inconscient* (1984) la formulation du problème qui englobe premièrement, la question pronominale, deuxièmement, la question de la forme explétive française « ne » après certains verbes, toutes deux associées par Lacan à l'énonciation et pertinentes pour notre propos.

En explicitant l'influence qu'ont eue Damourette et Pichon sur l'œuvre de Jacques Lacan, Michel Arrivé remarque que c'est « l'empersonnement qui le retient de la façon la plus décisive, même si - évoquant les textes de mémoire, comme à son habitude - il lui arrive de baptiser personnaison (les personnes « je » et « tu » de l'énonciation) l'empersonnement (le système pronominal direct) ». ² Arrivé cite Lacan :

« Nous pourrions la prochaine fois examiner le rôle de la personnaison du sujet, à savoir la façon dont se différencient en français je et moi (*Séminaire III*, pp. 304).

Or, dans une phrase apparemment simple comme : « Je n'ai été ceci que pour devenir ce que je puis être », le traducteur peut se demander, premièrement, s'il y a lieu de distinguer le premier et le second *je*, deuxièmement à quoi ils correspondent.

S'agit-il du sujet de l'énonciation ? « Pour Lacan non », poursuit Arrivé : « celui-ci, simple *shifter*, ne fait que le désigner sans le signifier » (*Écrits*, pp. 800). On se trouve devant le problème de la référence et de la signification du pronom. Sur le premier point, la référence, le linguiste et le psychanalyste sont d'accord : c'est précisément l'être qui dit « je ». Mais pour sa signification ? Arrivé rappelle que pour le linguiste Milner « le sens de *je*, c'est la profération du signifiant je » (in : *L'amour de la langue*, pp. 78) ce avec quoi Lacan, en tant que psychanalyste, n'est pas d'accord.

Le sujet qu'envisage Lacan, dit Arrivé, « est celui d'une autre énonciation, celle du sujet de l'inconscient. Et celui-là ne se confond pas avec le *je* tel qu'il est proféré par le sujet parlant. »

« J'évoque de biais (...) la juste façon de répondre à la question : Qui parle quand il s'agit du sujet de l'inconscient ? Car cette réponse ne saurait venir de lui, s'il ne sait pas ce qu'il dit, ni même qu'il parle, comme l'expérience de l'analyse tout entière nous l'enseigne » (Lacan cité par Arrivé, pp. 162).

Il est utile de rappeler ici que le sujet de l'inconscient n'est pas celui qui pense, comme dans le *cogito* de Descartes. Lacan le reprend en disant : Je pense, donc je ne suis pas. Pour aller plus vite, le « je » qui pense, le « je » grammatical est le « moi », celui qui s'ancre dans l'imaginaire, qui se croit être.

Michel Arrivé ajoute que la contribution de DP s'arrête là car lorsque Lacan essaye d'utiliser l'opposition des grammairiens entre « sujet ténu » et « sujet étoffé », le « moi », il est forcé d'admettre qu'elle le déçoit ne permettant pas de saisir le « moi » dans son achèvement. « Celui-ci », poursuit Arrivé, s'articule « comme métonymie de sa signification », c'est-à-dire déplacement de signifiant en signifiant sur la chaîne qu'ils constituent » sur le chemin de la subjectivation par le signifiant, sans que soit franchie la barre qui sépare ce chemin de celui du signifié ». ³

Le deuxième point crucial auquel est confronté le traducteur, lié toujours à cette question de l'énonciation, concerne l'explétif français *ne*.

¹ Dans un entretien personnel, Lacan lui-même, en nous proposant de le traduire en 1969, était conscient que le but de la traduction portugaise consistait à instaurer une science dans une langue étrangère. (N.d.T.).

² Arrivé, *op.cit.*, pp. 145 et sq.

³ *Op.cit.*, pp.,63.

Michel Arrivé rappelle qu'il s'agit de celui des aspects du français qui retient de la façon la plus insistante l'intérêt de Lacan. (pp. 166) Celui-ci retient d'emblée la pertinence de la notion de *discordance* pour rendre compte du *ne*. Où se situe la discordance, entre quels objets ?

La discordance ne se situe ni entre des « faits » ni entre deux « idées », mais entre l'énonciation et l'énoncé :

« J'ai déjà relevé devant, sur la trace de Pichon, l'usage si subtilement différencié dans la langue française de ce *ne* discordantiel dont je vous ai montré ce qui le fait apparaître de façon paradoxale quand, par exemple, le sujet énonce sa propre crainte. Je crains, non pas, comme la logique semble l'indiquer, qu'il vienne - c'est bien là ce que le sujet veut dire, mais je crains qu'il ne vienne. Ce *ne* a sa place flottante entre les deux niveaux du graphe dont je vous ai appris à faire usage pour en retrouver la distinction, celui de l'énonciation et celui de l'énoncé. En énonçant je crains... quelque chose, je le fais surgir dans son existence, et du même coup dans son existence de vœu - qu'il vienne ? C'est là que s'introduit ce petit *ne*, qui montre la discordance de l'énonciation à l'énoncé. » (Lacan cité par Arrivé, pp. 167 ; Séminaire VII sur *l'Éthique de la psychanalyse*, pp. 79).

Dans le Séminaire VII, Lacan compare le *ne* discordantiel du français au grec et en vient à assimiler « *la discordance entre l'énonciation et l'énoncé à la Spaltung (clivage) entre énonciation et énoncé.* »

Michel Arrivé se demande quel sens donner à cette discordance en dehors de la distinction habituelle confirmée par Borillo (76), Milner (78) et Culioli (90). Mais dans tous les cas, il y a distinction du sujet de l'énonciation et de celui de l'énoncé, comme dans *Pierre sait si Paul est parti* alors qu'il y a l'impossibilité de « Je sais si Paul est parti. » Il n'y a donc pas discordance (« persistance de l'un à côté de l'autre sans influence réciproque »), mais *distinction*.

Lacan donne à l'énoncé le sens habituel :

« discours concret de celui qui parle et qui se fait entendre, (...) ce discours que l'on peut enregistrer sur un disque (*Séminaire V*).

Ainsi, poursuit Arrivé, « c'est du côté de l'énonciation qu'il faut chercher les différences ». Lacan lui-même s'en explique dans les *Écrits* :

« Dans je crains qu'il ne vienne, l'enfance de l'art analytique sait ressentir en cette tournure le désir constituant de l'ambivalence propre à l'inconscient (...) Le sujet de ce désir est désigné par le Je du discours ? Que non ! puisque celui-ci n'est que le sujet de l'énoncé, lequel n'articule que la crainte et son objet, Je y étant bien évidemment l'index de la présence qui l'énonce hic et nunc, soit en posture de shifter. Le sujet de l'énonciation en tant que perce son désir n'est pas ailleurs que dans ce *ne*, dont la valeur est à trouver dans une hâte en logique - ainsi appellerons-nous la fonction à quoi s'épingle son emploi dans avant qu'il ne vienne » (1966, pp. 664 ; le texte est celui de la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », qui date de 1960).

Ainsi, on comprend que *je* du discours désigne celui de l'énoncé, celui qu'on retrouve dans l'empersonnement. « Quant à celui de l'énonciation, poursuit Arrivé, loin d'être signifié par le *je*, il ne devra être repéré nulle part ailleurs que dans le **ne**, qui est donc la marque de son surgissement au niveau de l'énoncé » (pp. 169). Il s'agit d'un sujet bien spécifique : il n'est tel qu'en tant que perce son désir », « Sujet du désir », qui retrouve le « désir du sujet » attesté par DP dans l'analyse du discordantiel. Le *ne* (*ne vienne*), anticipant sur le temps de l'énoncé, correspond à la discordance entre celui-ci et le temps de l'énonciation.

Évidemment, et on retrouve le propos de Benveniste, pour interpréter une négation de ce type (dont Hagège donne un autre exemple dans le *koya*, l'une des langues de l'Inde, « la négation de « pouvoir » par l'absence de marque du mode »), il faut savoir que l'absent pourrait être présent. Car cette identification entre sujet de l'énonciation et sujet du désir n'est pas évidente. Pour Lacan, le sujet de l'énonciation n'est en fait que la « conséquence » de l'articulation signifiante : point « agent », mais simple « support ». « On s'aperçoit », conclut Arrivé, « que l'énonciation en vient à se confondre avec l'enchaînement des signifiants ». L'énonciation lacanienne n'est autre que celle qui enchaîne, « sur une autre scène », ces signifiants spécifiques qui constituent l'inconscient.

« La particule négative *ne* (*ne*) vient au jour qu'à partir du moment où je parle vraiment, et non pas au moment où je suis parlé, si je suis au niveau de l'inconscient « « (Lacan cité par Arrivé, *Séminaire V*, pp. 79)

Je ne poursuivrai plus longtemps l'exégèse du texte lacanien dont on vient de voir deux points de doctrine fondamentaux. La théorie du sujet et le sujet du désir. On sait que la finalité de la cure d'après lui est la fameuse formule de Freud : « là où ça était je dois advenir », il s'agit de ce sujet-là. Voyons maintenant les problèmes de traduction.

Si l'on regarde le *Vocabulaire de la Psychanalyse*, de Laplanche et Pontalis, agréé par les psychanalystes lacaniens, on ne trouve pas la rubrique « je » « (le sujet ténu), mais l'on trouve pour :

(a) « moi » (sujet pseudo étoffé) :

Allemand : *Ich* - Anglais : *ego*, Espagnol : *yo*, Italien : *io*, Portugais : *ego.*, avec les variantes :

(b) « moi idéal » :

all. : *Idealiche*, ang. : *ideal ego*, esp. : *yo ideal* ; It. : *io ideale*, p. : *ego ideal*

(c) « moi-plaisir »- « moi-réalité » :

all. : *Lust-Ich- Real-- Ich* ; Ang. : *pleasure-ego - reality-ego*, Esp. : *yo-placer - yo-realidad*, I. : *io-piacere - y* ; P : *ego-prazer - ego- realidade*.

On remarque que pour le portugais, la forme employée est la forme latine, utilisée également en anglais.

L'explication provient de ce que le portugais possède pour l'empersonnement, la série suivante :

1 - eu	4 - nós
2 - tu	5 - vós
3 - você (tu), ele, ela	6 - vocês (vós), eles, elas,

soit, la moitié du système pronominal français, avec la particularité que la personne *tu*, de l'interlocuteur, est représentée par « tu » ou « você », réminiscence de « votre mercé », avec le verbe à la troisième personne.

Dans la langue courante, la traduction d'une phrase du type : « j'aime le fromage » est « (eu) gosto de queijo », avec présence facultative du pronom, puisque le verbe est marqué tandis que la phrase : « moi, j'aime le fromage » peut se traduire par : « eu, eu gosto de queijo » ou « EU gosto de queijo », c'est-à-dire une emphatisation par reduplication écrite ou orale ou par l'accentuation emphatique à l'oral.

Ceci pose alors le problème de la traduction du système d'empersonnement, ou plutôt de personaison employé par Lacan, qui distingue, malgré Laplanche et Pontalis (du *Vocabulaire*), je (sujet de l'énonciation) - le je (le vrai sujet/sujet du désir) // moi (sujet « étoffé ») - le moi (l'imaginaire), et qui proscrivait absolument l'usage de la terminologie classique latine (*id, ego, superego*), comme il le dit quelque part, dans la mesure où cet usage donnait lieu à une confusion avec la psychanalyse américaine. Le problème dans ce cas précis est l'impossibilité de créer un néologisme, puisqu'on se trouve à l'intérieur d'un système « discordant » (existant parallèlement). La réponse de Lacan lui-même témoignait de son ignorance sur le problème, puisqu'il m'a suggéré de traduire « le moi » par « o eu ». Que devient donc « le je » ?.. O Eu, avec majuscule ? Mais cela aurait interdit toute intervention orale.

Exemple : « ce suis-je », du temps de Villon, devenu « c'est moi » donne en portugais : « isso sou eu », devenu « é eu ». (*Écrits*, pp. 146) étant entendu qu'en portugais, on dit : « sou eu » ((ce) suis moi).

Un autre exemple : « C'est donc toujours dans le rapport du *moi* du sujet au *je* de son discours, qu'il vous faut comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet » « (*Écrits*, pp. 304)

Traduction : « É portanto sempre na relação do Ego do sujeito ao eu de seu discurso que lhes é preciso compreender o sentido do discurso para desalienar o sujeito (168) ».

Le problème est qu'un peu plus loin, il est question cette fois de *Ego, Id* et *Superego*, ce dont la traduction ne peut rendre compte, créant un fait d'homonymie.

Comme dirait Michel Arrivé, « au risque de paraître divaguer », nous ne pouvons pas résoudre ce problème. La société psychanalytique¹brésilienne a tranché en conservant la terminologie du *Vocabulaire* : eu/o eu ; ego/o ego... ce qui évidemment détruit toute la formulation de la théorie lacanienne de l'énonciation (mais pas la théorie elle-même, ainsi je l'espère).

¹ Notre traduction a été « revue et corrigée » par des psychanalystes brésiliens de l'école kleinienne.

Pour ce qui est du « ne », le même problème s'est posé, le portugais ignorant la nuance entre *je crains qu'il vienne* et *je crains qu'il ne vienne*. La traduction ne pouvant être que : « *receio* (temo) que *venha* », avec absence du sujet de l'énoncé (le *shifter*) et absence (inexistence !) de la particule négative. Dans la version brésilienne, j'ai laissé l'exemple en français. En guise de boutade (mais il faudrait vérifier les nouvelles solutions proposées), on pourrait se demander si le sujet du désir en portugais se voit définitivement forclos ?

Avant de conclure, ou plutôt pour conclure, j'aimerais évoquer un autre type d'impossibilité à traduire le texte de Lacan, cette fois en japonais. Le traducteur explique la difficulté de traduire « l'autre » et « l'Autre » en japonais. En japonais, dit Sasaki, le traducteur, il existe deux mots : *Ta-nin*, qui signifie celui qui n'est pas le sujet et *Miu-chi*, celui qui n'est pas moi.

Or, si on traduit « l'autre » par *Tanin*, les Japonais le traduisent par *Miuchi*, puisque les deux désignent « quelqu'un qui n'est pas soi ». Il n'existe pas de terme pour « l'Autre » neutre ou objectif. La personne qui n'est pas moi se divise en deux catégories : le *Miuchi*, les personnes qu'on connaît bien, qu'on aime, avec qui on est lié et le *Tanin*, la personne qu'on ne connaît pas, avec laquelle on n'a aucun lien.

La solution a été de forger un néologisme, *Ta-sha*, un mot jeune, d'à peine un siècle et qui indique la chose qui n'est ni *Ta-nin* ni *Miu-chi*. Le problème est que, puisque ce n'est ni l'un ni l'autre, le lecteur japonais ne l'a jamais rencontré (ni dans le référent, ni dans le signe), alors, il n'en a qu'une perception abstraite et, par conséquent, subsiste le danger qu'il finisse par l'assimiler à l'un ou à l'autre signe dont il comprend le contenu.

Ladmiral aurait inclus le texte de Lacan dans ce qu'il nomme la « traduction négative », c'est-à-dire, la traduction à laquelle on renonce (comme celle d'Adorno, pour lui) en ce qu'elle nécessite la création d'un contexte trop important pour sa lisibilité. La traductrice, plus littéraliste, plus obstinée, a tenté l'impossible suivant Derrida, pour qui, « la traduction est à la fois impossible et nécessaire ». Comme le dit Ladmiral, le principe cardinal et incommode de la morale du traducteur est d'être et de savoir disparaître, qu'on pourrait moderniser : le traducteur passe et s'efface, avec tous les sens du mot « passer » et du mot « effacer ».

Références bibliographiques

- Arrivé (M.). 1994. *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient : Freud, Saussure, Pichon, Lacan*. Paris : Presses universitaires de France.
- Ballard (M.). 1984. *La traduction*. Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Ballard (M.). 1991-1994. *De Cicéron à Benjamin*. Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Benjamin (W.). 1926. « La tâche du traducteur ». in : *Mythe et violence* [traduction, M. de Gandillac, 1971. Paris : Denoël] et *Poésie*, 55, 1^{er} trimestre. Paris : Eugène Belin [traduction Martine Broda, 1991].
- Berman (A.). 1984. *L'épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard, Coll. « Essais ».
- Berman (A.). 1982. « L'intime bien-être de la langue ». in : *l'Ane*, février-mars [Revue de la cause freudienne].
- Berman (A.). 1982. « La traduction des œuvres latino-américaines ». in : *Lendemain*. Paris : Eugène Belin.
- Berman (A.). 1982. « La traduction : Luther ; Schlegel ». in : *Poésie*, 23. Paris : Eugène Belin.
- Berman (A.). 1984. « Goethe : traduction et littérature mondiale ». in : *Poétique*, 52.
- Berman (A.). 1984. « Traduction ethnocentrique et traduction hypertextuelle ». in : *L'Écrit du temps*, 7. Paris : Minuit.
- Berman (A.). 1985. « Chateaubriand, traducteur de Milton ». in : Meschonnic (H.) & al. *Les Tours de Babel*, pp. 109 et sq. Mauvezin : T.E.R.
- Berman (A.). 1987. « Hölderlin : La traduction comme accentuation et manifestation ». in : *Détours d'Écriture sur Hölderlin ou la question de la poésie*. Sillages [avril 1987].
- Berman (A.). 1995. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard.
- Berman (A.). 1997. « Translatio studii et pouvoir royal ». in : *Poésie*, 80, 2^{ème} trimestre. Paris : Belin.
- Bourdieu (P.). 1982. *Ce que parler veut dire*. Paris : Éditions Fayard.
- Cary (E.). 1956. *La traduction dans le monde moderne*. Genève [Georg.].
- Cary (E.). 1985. *Comment faut-il traduire ?* Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Chateaubriand (F.-R. de). 1983. « Remarques sur la traduction de Milton ». in : *Poésie*, 23, pp. 112 et sq. Paris : Belin.
- Cicéron. 1921. *Du meilleur genre d'orateurs*. Paris : Les Belles Lettres [texte établi et traduit par Henri Bornecque].
- Deguy (M.). 1974. « Lettre à Léon Robel ». in : *Change*, 19, pp. 47.
- Derrida (J.). 1985. « Des tours de Babel ». in : Graham (J.), (ed.). *Difference in translation*. Cornell University Press [bilingue].
- Eco (U.). 2003. *Dire quasi la stressa cosa*. Milano : Bompiani.
- Even-Zohar (I.). 1976. *Introduction to a Theory of Literary Translation*. Tel-Aviv : Tel-Aviv University [English summary, thesis].
- Fedorov (A.). 1958. *Vvdenie v teorju perevoda*. Moscou : Institut des littératures en langues étrangères [traduction française de Derestean (R.) & Sergeant (A.). in : *Introduction à la théorie de la traduction*. Bruxelles : École Supérieure de Traducteurs et d'Interprètes de Bruxelles, non publié].
- Jakobson (R.). 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris : Les Éditions de Minuit, Coll. « Arguments », 14 [traduction et préface de N. Ruwet ; réédition en livre de poche, 1970. Paris : Seuil, Coll. « Points », 17].
- Lacan, (J.). 1966. *Écrits*. Paris : Seuil.
- Ladmiral (J.-R.). 1979. *Traduire : Théorèmes pour la traduction*. Paris : Pbp.
- Ladmiral (J.-R.). 1981. « La traduction ». in : *Langue française*, 51, septembre. Paris : Larousse [Dir. de publ. en collaboration avec Henri Meschonnic].
- Meschonnic (H.). 1970. *Les Cinq Rouleaux*. Paris : Gallimard.
- Meschonnic (H.). 1973. *Pour la poétique, II*. Paris : Gallimard.
- Meschonnic (H.). 1978. *Pour la poétique, V*. Paris : Gallimard.
- Meschonnic (H.), Granel (G.), Mailhos (G.), Jaulin (A.) & Schleiermacher (F.). 1985. *Les tours de Babel*. Mauvezin : T.E.R. [recueil d'articles, traduction A. Berman].
- Mounin (G.). 1955. *Les Belles infidèles*. Paris : Cahiers du Sud.
- Mounin (G.). 1963. *Les Problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard, Coll. « Tel, Bibliothèque des Idées » [Préface de D. Aury, réédition en livre de poche, Coll. « Tel », n° 5].

- Mounin (G.). 1964. *La machine à traduire. Histoire des problèmes linguistiques*. La Haye : Mouton.
- Mounin (G.). 1965. *Teoria et storia della traduzione*. Torino (Italie) : Einaudi.
- Mounin (G.). 1972. « Traduction ». in : Martinet (A.). 1972. pp. 375-379 et 431 sq [Repris in : Mounin (G.). 1976. pp. 71-76.
- Mounin (G.). 1976. *Linguistique et traduction*. Bruxelles : Dessart & Mardaga, Coll. « Psychologie et sciences humaines », n° 60.
- Mounin (G.). 1999. Poétique du traduire. Paris : Verdier.
- Nida (E.). 1964. *Toward a Science of Translating with special to principles and procedures involved in Bible translating*. Leyde : Brill.
- Nida (E.) & Taber (Ch-R.). 1969. *The Theory and Practice of Translation*. Leyde : Brill [Helps for Translators, vol. VIII].
- Nida (E.). 1975. *Language Structure and Translation*. , Stanford, California : Stanford University Press.
- Oseki-Dépré (I.). 1982. *Premières histoires*. Paris : Éditions Métailié [de João Guimarães Rosa, préface].
- Oseki-Dépré (I.). 1997. « Traduction et contrôle social du sens ». in : *Actes du colloque Asprodelf : Le contrôle social du sens*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.
- Oseki-Dépré (I.). 1997. « Entre éthique et anthropophagie ». in : *Interstice*, printemps-été. Londres : Tufail éditeurs.
- Oseki-Dépré (I.). 1999. *Théories et Pratiques de la traduction littéraire*. Paris : Armand Colin, Coll. « U ».
- Oseki-Dépré (I.). 2000. « Walter Benjamin ou la bipolarité de la tâche du traducteur ». in : *Tra segni*. Roma : Meltemi.
- Oseki-Dépré (I.). 2001. « Sujet et subjectivité de la traduction ». in : *Traverses*, Série « Langages et Cultures ». Montpellier : Université Paul Valéry, Montpellier III.
- Pergnier (M.). 1993. *Les fondements socio-linguistiques de la traduction*. Lille : Presses Universitaires de Lille .
- Ricoeur (P.). 2004. *Sur la traduction*. Paris : Bayard.
- Roubaud (J.). 1979. « Esquisse d'une théorie de la traduction poétique ». in : *Cahiers de Poétique comparée*, 4 [En collaboration avec Pierre Lusson et Léon Robel].
- Roubaud (J.). 1995. *Poésie, etcétera : ménage*. Paris : Stock.
- Steiner (G.). 1978. *Après Babel*. Paris : Albin Michel [trad. L. Lotringer, édition originale 1975-1976. *After Babel. Aspects of Language and Translation*. Londres, Oxford, New York : Oxford University Press (Oxford Paperbacks, 364)].
- Toury (G.). 1978. « The Nature and Role of Norms in Literary Translation ». in : James (S. - H.). *Literature and Translation*.
- Vinay (J.-P.) & Darbelnet (j.). 1968. *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*. Paris : Didier [1^{ère} ed. 1958, réed. 1968, 1977 ; Bibliothèque de stylistique comparée, n° 1].

Novembre 2004

0. Introduction

Une réflexion sur les notions de *transgression* et de *variation* s'est imposée à la suite d'une communication sur la disfluence dans le domaine de la parole (Pallaud, 2003) lors d'une journée organisée à Saint-Raphaël et qui rassemblait psychanalystes et psycho-cliniciens.

Les termes *transgression*, *transgresser* sont peu utilisés dans les textes littéraires aussi bien que les énoncés oraux. Leur fréquence dans un recueil de corpus de français parlé (de 700 000 mots environ ; soit 60 heures de conversation)¹ est très rare. Seules, deux occurrences de *transgresser* (le terme de *transgression* est absent) ont été relevées et cela, dans le même entretien enregistré. La conversation tournait autour des ateliers d'écriture et il s'agissait de transgresser ou non des consignes d'écriture.

Par ailleurs, dans les mêmes corpus, les termes *culpabilité*, *culpabiliser* s'avèrent plus fréquents : 12 occurrences chacun. Ces deux sortent de termes, si on consulte les dictionnaires (comme le *Trésor de la Langue Française*) ont partie liée. La *transgression* est ainsi définie : « ne pas respecter une obligation, une loi, un ordre, des règles » (TLF, 2003). Ce sens est attesté dès 1175 et apparaît dans des chroniques officielles. Pour la *culpabilité*, la définition renvoie à la *transgression* : « Situation d'une personne coupable ou tenue pour coupable, ou qui se sent à tort ou à raison coupable d'avoir transgressé une règle ».

En 1483, la *transgression* apparaît dans un contexte juridique avec comme signification « le transfert » : on parle alors de *transgression de siège*. Beaucoup plus tard, en 1903, la géologie s'est approprié ce terme, en lui conférant un sens spécifique limité aux relations entre mers et continents :

Envahissement des continents par la mer, dû à un affaissement des terres émergées ou à une élévation générale du niveau des mers. « Transgression postglaciaire. Le renouvellement partiel des faunes fut enfin expliqué clairement, soit par l'évolution sur place, soit par des migrations lors des transgressions marines marquant le début d'un nouvel étage ». (Hist. gén. sc., t. 3, vol. 1, 1961, pp. 377).

L'antonyme est alors la *régression*.

C'est ainsi que, par analogie ou au figuré, deux sens de *transgression* cohabitent : le fait de progresser aux dépens d'autre chose, d'empiéter sur quelque chose, d'envahir (la mer qui recouvre des terres jusque-là émergées) ou bien le fait de dépasser une limite (sens qu'on retrouve dans le Petit Robert (Rey-Debove & Rey, 1993)). Il est vrai que les rapports entre la mer et les terres se trouvent soumis à une délimitation plus linguistique que concrète. Le *littoral* est en effet une notion et c'est encore dans le domaine de la géologie que les précisions sont apportées sur ce qu'il faut entendre par « littoral » (TLF, 2003) :

GÉOMORPHOLOGIE. « Zone de contact entre l'hydrosphère, l'atmosphère et la lithosphère dont le domaine comprend la côte, le rivage, l'estran et l'avant-côte » (d'apr. Géomorphol. 1979). « Littoraux des régions froides » (Géogr. gén., 1966, pp. 837 [Encyclop. de la Pléiade]).

1. Le terme *transgression* dans les dictionnaires spécialisés

La consultation des dictionnaires de psychanalyse nous apprend que le terme de *transgression* ne correspondait pas à une notion psychanalytique. Il était absent, par exemple du

¹ Depuis 30 ans, le Groupe Aixois de Recherche en Syntaxe, à l'Université de Provence, établit des corpus de français parlé sur la base de transcriptions d'enregistrements de locuteurs, en situation « naturelle ». Ces recueils constituent de véritables ressources langagières pour diverses études linguistiques.

Vocabulaire de la psychanalyse de Laplanche et Pontalis (1967). On ne le trouve que tout récemment dans le *Dictionnaire international de psychanalyse* d'Alain de Mijolla (2002) :

La transgression est une notion qui vient de l'ethnologie (science qui inspira Freud) ; sa définition se fait négativement par opposition à « tabou » (terme emprunté à la langue polynésienne), à « interdit », à « loi ».

Dans cette discipline, l'emploi de ce terme fait donc référence à un seul sens de *transgression* : la notion de franchissement de limites, de non respect de règles ou d'ordres. Le fait de progresser aux dépens d'autre chose, d'empiéter sur quelque chose ou de se transférer en un autre lieu est une notion que recouvre le terme non pas de *transgression* (comme en géologie) mais de *transfert*. En psychologie (TLF, 2003), le *transfert* désigne « le phénomène par lequel un sentiment éprouvé pour un objet est étendu, par association, à un autre objet ». Dans les années soixante-dix, on a vu se développer un courant de recherches en psychophysiologie consacrées au *transfert de mémoire*. Il s'agissait de révéler les mécanismes biologiques par lesquels la mémoire d'événements ou des apprentissages était stockée chez un organisme et pouvait être transférée à un autre¹. En psychanalyse, toujours selon le TLF, la notion est voisine mais hors du terrain de la biologie : le transfert se définit comme le :

Mécanisme par lequel un sujet, au cours de la cure, reporte sur le psychanalyste les sentiments d'affection ou d'hostilité qu'il éprouvait primitivement, surtout dans l'enfance, pour ses parents ou ses proches.

La notion de *transgression* qui s'est installée en sciences humaines cohabite nécessairement avec la notion de *norme* qu'on peut définir comme un modèle idéal à respecter. Les écarts à ce modèle concernant, d'une part, les règles suscitées par la *norme* qui peuvent être ou non suivies, et d'autre part, la valeur de ces écarts. En effet, peut-on dire que tout écart, quel qu'il soit, justifie le recours au terme de *transgression* ? L'écart laisse la place à une diversité c'est-à-dire à des variantes autour d'une valeur standard. C'est dans les contextes de didactique et d'apprentissage que s'affirment particulièrement le respect ou la *transgression* de règles. Dans ce cadre, la *transgression* est affirmée à chaque règle non respectée. En revanche, lorsqu'on parle d'écart à la *norme*, c'est la valeur de cet écart qui détermine l'emploi ou non du terme de *transgression*. L'évaluation de la valeur de l'écart peut cependant réclamer à son tour la définition d'un étalonnage et d'un seuil limite au delà duquel la *transgression* se trouvera dénoncée. On notera que le terme de *transgression*, tout comme celui de *norme* se trouvent absents des dictionnaires de linguistique (par exemple : Dubois *et al.* 1973, 1994 ; Ducrot et Schaeffer J.-M., 1995) . Dans les disciplines telles que la phonétique, la morphologie, la syntaxe, ce sont les notions de *variation*, de *variantes* (en synchronie ou en diachronie) qui ont cours. Elles se fondent donc sur l'*écart* plutôt que sur le dépassement d'une limite ou sur la *transgression* d'une règle. On parle de variantes dialectales, régionales², de la variation liée aux genres de discours (par exemple à l'oral : conversation, exposé, discours public, explication, etc.) ou aux registres de discours (soutenu, familier), au cadre conversationnel (radio, rue, bar, privé), etc. Certes, la formation de ces variantes peut écorner les habitudes langagières d'une époque et déclencher refus et colères indignés de ces libertés avec le bon usage de la langue française. Par exemple, en ce qui concerne l'emploi de mots nouveaux, cette réprobation est conservatoire et tente de codifier au sens propre la langue qui n'est pourtant pas un code mais un système ouvert³ (de Saussure, 1916). Pruvost et Sablayroles (2003, pp. 28) rappellent que toutes les langues ne sont pas également sensibles au « *sentiment néologique* » : *On sait combien la langue allemande, en tant que langue agglutinante, inclut presque naturellement le néologisme dans l'expression même de la pensée au point que la perception de la néologie n'est guère stimulée puisqu'elle se dissout dans une pratique courante.*

À l'opposé de la position « conservatrice » prompte à débusquer la *transgression*, se trouve la fonction d'observation de la langue que remplissent les dictionnaires qui constatent et enregistrent les nouveautés terminologiques : « *le Robert est un observatoire de la langue*

¹ La théorie moléculaire et celle des méta circuits s'affrontaient alors. La deuxième rendait impossible le transfert biologique d'une information puisqu'elle était fixée sur un réseau de neurones.

² « La locution *français régional* n'est qu'une commodité d'expression pour parler de l'ensemble des particularités linguistiques qui distinguent l'usage français d'un lieu ou d'une région donnée. » Tuillon, 1983, pp. 19).

³ Martinet a précisé que si les mots grammaticaux pouvaient constituer des séries fermées, les mots lexicaux constituent une série ouverte.

et non un conservatoire » (Rey, 1976). Les études des lexicographes auxquels est dévolue « *la veille néologique* » (Pruvost et Sablayroles, 2003, pp. 16) attestent de la vitalité de la langue et de ses développements constants en particulier dans le domaine de la néologie. L'innovation lexicale raconte l'histoire d'une société et de sa langue car le langage est daté et les néologismes en sont les éléments les plus marquants. L'évolution technologique, les relations internationales et économiques sont perceptibles dans ces évolutions terminologiques : « *L'obligatoire prise en compte de l'actualité apporte inévitablement son lot de néologismes : bioterrorisme, covoiturage, chimiquier, double-cliquer* ». (Pruvost et Sablayroles, 2003, pp. 17).

2. Variation et transgression en matière lexicale : quelques remarques historiques pour la langue française

L'approche diachronique en matière lexicale montre que les relations entre variation et transgression ont évolué. Au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, l'attitude conservatrice en matière de terminologie a été dominante. Racine, par exemple, prendra fait et cause contre la néologie, conçue comme une *transgression*. La faible étendue du lexique dans ses pièces, si on la compare à celle qui est observée dans l'œuvre de Shakespeare, par exemple, n'est peut-être pas étrangère à cet engagement. « *Du XIX^{ème} au XX^{ème} siècle, la néologie est progressivement déliée* » (Pruvost et Sablayroles, 2003, pp. 50). Les écrivains romantiques mais aussi surréalistes vanteront la création lexicale. Victor Hugo, par exemple, dans la préface de *Cromwell* (Victor Hugo illustré — Théâtre, Société d'éditions littéraires et artistiques, librairie Paul Ollendorff, Paris, imprimerie P. Mouillot, sans date) se déclarera favorable à une certaine « *plasticité terminologique* » :

La langue française n'est point fixée et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas... Les langues sont comme la mer, elles oscillent sans cesse. À certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi sèche et s'efface du sol. C'est de cette même façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire ? Cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. C'est en vain que nos Josué littéraires crient à la langue de s'arrêter ; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. — Voilà pourquoi le français de certaine école contemporaine est une langue morte. [...]

En revanche, la seconde moitié du XX^{ème} siècle semble bien avoir été une époque fertile en créations lexicales dans la langue française. Des Commissions ministérielles de terminologie ont été créées en 1970 avec pour tâche première l'enrichissement de la langue et la préparation des listes de termes français imposés dans les textes administratifs¹ : c'est ainsi qu'ont été institutionnalisés le *logiciel* (1981), la *souris* (1987), la *puce électronique* (1990 ou microplaque) et le *baladeur* (1983) à propos duquel il est précisé que le terme substitutif « *walkman* » est une marque déposée et ne doit pas être utilisé. Des listes sont régulièrement publiées et consultables sur le site de la Délégation Générale de la Langue Française² ; une attention toute particulière (dont le financement de recherches) est portée aux langues régionales et minoritaires :

L'*observatoire des pratiques linguistiques* mis en place en 1999 a pour mission de donner à connaître la situation linguistique de la France, à travers les pratiques langagières concrètes (variété des usages, contact entre langues, questions de transmission et d'acquisition...). Il est donc amené à expertiser et soutenir des projets de recherche qui relèvent de la problématique des langues de France.

La *variété des usages* est donc observée, accueillie mais n'est plus débusquée pour être dénoncée. Les locuteurs (orateurs et scripteurs dans la presse écrite) en s'adaptant aux évolutions de leurs contextes économiques et sociaux, stimulent cet enrichissement à un tel point que chaque année les éditions de dictionnaires (*Le Petit Robert*, *le Petit Larousse*) sélectionnent une centaine de mots nouveaux (parmi deux à trois fois plus de termes) pour les insérer. En entrant dans le dictionnaire, le terme nouveau perd de son extravagance et donc sa caractéristique néologique. Le « *sentiment de néologie* » accordé aux termes nouveaux n'a qu'une durée brève (5 ans, selon Pruvost et Sablayroles pour les néologismes actuels). Ils rappellent

¹ On trouvera également une *Délégation aux usagers et aux simplifications administratives* : <http://www.dusa.gouv.fr/cosla/index.htm>

² Adresse de ce site : <http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/>

« Dès leur parution au *Journal officiel*, l'emploi des termes recommandés par la Commission générale de terminologie et de néologie est obligatoire pour les administrations et services de l'État voir l'article 11 du décret du 3 juillet 1996 relatif à l'enrichissement de la langue française ».

que sur les dix premiers mots nouveaux retenus par Pierre Guilbert en 1971 (accordéon, accord-cadre) « *aucun n'est encore perçu comme nouveau trente ans après* » (2003, pp. 36). Ces irrégularités néologisantes sont, une fois sur trois, prémonitoires puisque la faute devient la *norme*¹ si elle parvient à durer et à avoir droit de cité. Leurs conditions d'émergence sont multiples et varient selon les locuteurs ainsi que les situations d'énonciation. Les violations du code sont plus fructueuses et durablement intégrées si les locuteurs sont des professionnels de la langue (écrivains, linguistes, etc.) ou, surtout, des médias qui contribuent largement non seulement à la formation des néologismes mais avant tout à les divulguer. Leur acceptation et leur pertinence dans l'actualité de l'époque en conditionnent l'adoption durable.

Ces irrégularités qui seront finalement « *normalisées* » ont été et sont des transgressions qui peuvent concerner des domaines aussi variés que la phonétique, la morphologie et la sémantique (le cas des irrégularités en morpho-syntaxe et syntaxe sera abordé plus loin). Toute langue permet la créativité lexicale, mais les moyens pour y parvenir dépendent de chaque système linguistique. Dans le domaine de la lexicologie, des déformations phonétiques se sont imposées et ont entraîné des changements phonologiques. Il en est résulté des variations lexicales qui égarent le plus souvent les recherches étymologiques. Par exemple, on trouve dans le TLF au mot *Variante* : *L'ancien français* *coute-pointe* [de *coute*, *variante* de *couette*, « *couverture* » et *pointe*, *participe passé* de *poindre* « *piquer* »], *a été changé* en *courte-pointe* (Saussure. 1916, pp. 238).

En français, quelques mauvaises perceptions lexicales (en particulier des erreurs d'agglutination ou déglutination de l'article en présence de voyelles) ont engendré des néologismes durables ; c'est le cas de l'hypo-segmentation pour le *lierre* (X^{ème} siècle : agglutination de l'article défini de l'ancien français *iere*), la *luette* (XIII^{ème} siècle : article défini et l'ancien français *uete*), et de l'hyper-segmentation pour la *griotte* (XV^{ème} siècle : *l'agriotte* d'origine provençal *agriota*).

Les procédés morphologiques impliqués dans les néologismes sont nombreux et consistent en général à ajouter des affixes sur des radicaux très divers : par exemple des mots existants (*traçabilité*, *solutionner*), des sigles (TUC, RMI et PACS qui ont permis *tuciste*, *rmiste* et *pac-sés*), etc.. Dans certains cas, plusieurs solutions « *cohabitent* » sans qu'on puisse affirmer quelle variante cessera d'être transgressive et sera adoptée. Actuellement, *éthologue* et *éthologiste* sont employés indifféremment y compris par les tenants de la psychologie animale. Il en est de même pour les enfants qui, selon le cas, sont *autistes* ou *autistiques*. Qui l'emportera du *texto* ou du *SMS* (Short Messages Services) pour désigner les textes écrits envoyés par téléphone portable ? Peut-on dire quel terme arrivera à s'imposer pour nommer le message électronique : le *mail*, *mel*, *mèl* ou le *courriel* ? Continuera-t-on à naviguer sur *Internet*, le *Net*, le *Web* ou la *Toile* (comme le recommande la DGLF dès 1999) ? Des expressions comme « j'ai *forwardé* votre demande à ... » ou « j'ai *speedé* pour terminer » deviennent courantes. Il est vraisemblable que ces formules restent confinées dans les outils électroniques et n'apparaissent que sous l'incitation d'un contexte visuel et verbal de bilinguisme à base d'anglais. D'ailleurs, les listes de termes recommandées par la DGLF sont, explicitement, de véritables indications de traduction pour une terminologie anglaise. D'autres nouveautés terminologiques consistent parfois en concaténation de mots, sortes de mots-valise² (ou *portmanteau-word*³, procédés largement employés par Lewis Carroll) ; c'est le cas du joli mot-valise *courriel* inventé par les Québécois⁴. Les mots-composés sont un autre procédé de création terminologique en particulier ce qui a été appelé les *substantifs épithètes* comme *timbre-poste*, *guerre-éclair*, ou *thés-tangos* sont apparus dès le XIX^{ème} siècle et, sur ce point, l'évolution semble nette :

deux-roues, mal-voyant, turbo-prof, maître-mot, avant-veille⁵

¹ À propos des *cartes perforées*, Pruvost et Sablayroles (2003, p 30) écrivent : « *Le néologisme d'hier est alors presque devenu un archaïsme* ».

² cf. Les études de Grésillon (1984)

³ *Portmanteau-word* (« mot-valise »), composé des mots anglais *portmanteau* « valise » (emprunt au français ; sens en cours au XVI^{ème} siècle) et *word* « mot ». C'est Lewis Carroll qui, dans son roman *Through the looking-glass* (*À Travers le miroir*), 1872, a baptisé *portmanteau* un mot formé de la partie initiale d'un mot et de la partie finale d'un deuxième mot, et combinant les sens de ces deux mots.

⁴ Note de la DGLF : Ce terme publié en juin 2003, annule et remplace « *courrier électronique* » et « *message électronique* » publiés au *Journal officiel* du 2 décembre 1997.

⁵ Apparu dès le XIII^{ème} siècle mais dont le synonyme ancien *surveillance* n'est plus employé.

Vous avez entendu parler du Tout-marché tout puissant toujours plus toujours moins. Oh low cost ! (Télérama, 2004, n°2819, pp. 3).

Dans la catégorie de bricolages morphologiques, on retrouve un nombre toujours croissant de mots anglais et *franglais* (Etiemble 1974, Tournier 2003). Ces emprunts (aménagés ou non) à l'anglais sont de plus en plus nombreux et cela dans tous les domaines. On peut *tagger* sur les murs, *booster* sa mobylette, se *relooker* devant sa glace, se faire *lifter* ou chercher son *post-it* sans pour autant que ce soit un *scoop*. Ce n'est pas non plus limité au secteur scientifique ou industriel fortement encouragés à un bilinguisme à base d'anglais. Le développement des nouvelles technologies, l'usage des possibilités offertes aux « internautes » pour « circuler sur la toile ou le web » et les nouvelles habitudes langagières des médias stimulent cette explosion dans la variété lexicale « mixte » et interlangue.

Les routes de l'information étant toujours plus rapides et complexes, les messages écrits se multiplient tout en se modifiant. Les téléphones portables permettent des échanges de messages écrits sur écran (les « texto » ou SMS) et font apparaître de nouvelles variétés graphiques du français fondées sur la réduction et le raccourci (*A+*, *biz*, *C fait*, mon *msg* pour *message*, etc.). Le nombre de ces échanges se chiffre par milliards et leurs habitudes graphiques débordent, à n'en pas douter le cadre des écrans de téléphones portables. Ces énoncés particuliers ne sont qu'une sous-catégorie des messages électroniques échangés via les ordinateurs. Relevant d'un registre particulier, le registre écrit-interactif, les messages électroniques sont caractérisés par un certain nombre de particularités linguistiques (foisonnement lexical, tournures de phrases particulières, nouvelles pratiques d'écriture dans lesquelles l'orthographe et la ponctuation sont malmenées voire détournées, ...). Des colloques commencent à leur être consacrés comme par exemple en France (lors du colloque *TALN, Corpus et Web 2002*, à Paris, 26-27 novembre 2002¹ ou lors *Des 3èmes Journées de la linguistique de corpus*² à Rennes, 11-13 septembre 2003).

Cet outil a été utilisé avec succès pour des campagnes de collecte de noms formés au moyen des suffixes de nominalisation : -ade, -age, -ance, -ement, -erie, -tion. Ces campagnes ont permis de ramener plusieurs dizaines de milliers de candidats après filtrage. Ces nouveaux mots présentent une grande variété, en particulier, du point de vue des domaines et des sous-lexiques auxquels ils appartiennent : langue populaire (baisage, déconnade), nouveaux concepts passés dans le langage courant (pacsage, surencadrement), termes techniques (hémagglutination, antialiasage) ou créations idiolectales (capellitractage, choucroutage). (Nabil Hathout, Ludovic Tanguy, 2003).

La formation des gentils (la nomination des habitants d'un lieu) présente aussi de grandes variétés qu'il est possible d'étudier à grande échelle grâce aux données offertes par Internet.

La plupart des noms d'habitants (appelés gentils) ne sont pas connus par beaucoup de monde, bien qu'ils existent pratiquement pour toute localité française. Comme il n'y a pas de liste exhaustive de gentils qui permettrait l'association d'un gentil à un toponyme (p.ex. Carolomacérien à Charleville-Mézières), il faut « déchiffrer » les gentils non-répertoriés, qui se trouvent dans le web. De plus, les locuteurs créent des formes gentiléennes s'ils ne connaissent pas le gentil officiel d'une localité, p.ex. le gentil °Reimsois de Reims dont le gentil officiel est Rémois). (Eggert E., Maurel D. et Piton O., 2002).

La nouveauté peut consister en un changement sémantique pour un même terme. Il n'est pas rare en effet, surtout dans un contexte scientifique, d'entendre employer le nom *support* mais aussi le verbe *supporter* dans le sens anglais de *soutien* et *soutenir* faisant suite sans doute aux nombreux emplois du nom *supporter* dans le milieu sportif. Cet apport n'est plus signalé (pas plus que ne l'a été, il y a quelques années, l'emploi du terme *initier* pour *débuter*, *être à l'origine de*) et semble se répandre rapidement.

Si dans le domaine lexical, les innovations « hors normes » se trouvent rapidement absorbées dans le lexique « général », certaines transgressions tardent à être adoptées et à devenir, ainsi, des variantes. C'est le cas pour certaines innovations formelles qui affectent la flexion d'une unité lexicale. Elles sont jugées, dans la majorité des cas comme fautives car elles transgressent les règles du système de la langue. Pour la plupart, elles sont rejetées en particulier dans les énoncés écrits.

¹ Adresse du site : <http://www-lli.univ-paris13.fr/colloques/tcw2002/colloque-html.html>

² Nicolas Torzec (ENSSAT - Université de Rennes 1), Construction et étude d'un corpus électronique annoté pour le traitement automatique des messages électroniques francophones.

À l'oral, la tolérance est plus grande, dans le cas par exemple du passé simple en français (Pazery, 1986 ; Blanche-Benveniste, 1987), bien des erreurs d'usage demeurent (et cela dans tous les milieux de la société).

Le rythme et la rapidité des changements dans le domaine de la syntaxe et de la morpho-syntaxe ne sont pas les mêmes que dans la morphologie. « *Seule, la longue histoire d'une langue autorise une évolution marquante dans le domaine du vocabulaire grammatical* » (Pruvost et Sablayroles, 2003, pp. 10). Par exemple, on trouve dans *Bajazet* de Racine (1672), la formule suivante, qui ne peut plus être employée actuellement et constituerait une faute :

car enfin qui m'arrête pour car qu'est-ce qui m'arrête

avec la note du nouvel éditeur Léon Lejealle (1960, pp. 46) :

« *Dans la langue du XVII^{ème} siècle, qui interrogatif désigne aussi bien les personnes que les choses.* »

Il y a une spécificité de la syntaxe dans le domaine de la diachronie que révèlent également les études développementales en psycholinguistique. Boysson-Bardies (1996) ainsi que Kail et Fayol (2000 a et b) montrent que, chez le jeune enfant, la syntaxe de sa ou ses langue(s) se met en place très tôt et de façon relativement « indélébile ». Les travaux sur le vieillissement (Chantraine, Y., Joannette, Y. & Ska, B. 1998 ; Desmette, 1997 ; M. Hupet, M. Schelstraete M-A., 1997 ; entre autres) et sur certains dysfonctionnements langagiers constatent que « *La syntaxe c'est ce qui reste quand on a tout oublié* » (Roubaud et Loufrani, 1993).

Blanche-Benveniste (2000, pp. 25) confirme la lenteur de l'évolution syntaxique en français :

Il est difficile de dire s'il y a eu, entre 1914 et 1945, de réels changements dans la syntaxe du français. C'est un laps de temps un peu court pour y voir des évolutions qui, dans ce domaine, sont habituellement lentes. Mais c'est une période pendant laquelle les contemporains ont cru en voir beaucoup.

Les nouvelles méthodes de la linguistique et les possibilités offertes par leur informatisation ne permettent pas des descriptions en syntaxe aussi aisées qu'en lexicologie, par exemple¹. L'analyse de Blanche-Benveniste (2000) est que les faits syntaxiques « fautifs » ne sont pas nouveaux mais que la tolérance a un peu évolué. Les fautes d'hier dénoncées par les puristes et suspectées de devenir la norme « relâchée » de demain restent les fautes de ce jour. Dans le domaine de la syntaxe tout au moins, la langue n'avance pas en imposant ses nouveautés d'hier (on a vu que ce constat est également valable pour certains aspects phonologiques). Ce qu'il lui semble important de souligner c'est moins la *transgression* des normes que les effets des situations d'énonciation (registre familier ou soutenu ; énoncé oral ou écrit). La syntaxe du parler quotidien diffère grandement de la syntaxe des puristes et des normes écrites. Mais il ne semble pas que ce soit les fautes de l'oral qui aient triomphé :

Les points sur lesquels la syntaxe a évolué récemment, et qui ont fourni de nouveaux usages acceptés en tant que nouvelles normes, ne sont généralement pas du domaine des fautes typiques que les observateurs relevaient de la langue parlée. (Blanche-Benveniste, 1997, pp. 11).

Par exemple, l'emploi à l'oral de *que* au lieu de *dont* (« *c'est ça que j'ai besoin* ») a été souvent dénoncé mais n'a pas fait évoluer la langue sur ce point.

Les nouvelles normes sont apparues plutôt sous l'influence « des journalistes et des commerçants » (Blanche-Benveniste, 1995) ; c'est par exemple le cas de la tournure en « *dont...que...* »². L'obligation de résumer le plus possible l'information qu'elle soit journalistique, administrative ou scientifique est sans doute responsable de l'expansion généralisée des procédés qui font triompher les substantifs sur les verbes comme c'est le cas dans les nominalisations³, et le développement de la préposition *de* (« *des fraises de serre* » au lieu de « *des*

¹ C'est à cette rude tâche que se consacre l'équipe DELIC (que dirige Jean Veronis) qui poursuit les travaux du Groupe Aixois de Recherche en Syntaxe sur le français parlé ; par exemple, les travaux de Valli (1999) sur le français régional. Ces recherches nécessitent le développement d'outils numériques pour le traitement de gros corpus et l'automatisation des recherches descriptives.

² « le maire de Paris dont on a dit qu'il était mafieux »

³ (Journalisme du Monde : « *la déclaration de guerre par les Américains étaient attendue de tous* » ; tous attendaient que les américains déclarent la guerre).

fraises qui viennent d'une serre ». le recours grandissant aux substantifs épithètes a déjà été signalé.

Les points sur lesquels la syntaxe a évolué récemment, et qui ont fourni de nouveaux usages acceptés en tant que nouvelles normes, ne sont généralement pas du domaine des fautes typiques que les observateurs relevaient de la langue parlée. (...) l'évolution de la syntaxe semble obéir à d'autres lois que celles de la phonologie, qui a parfois servi de modèle. (Blanche-Benveniste, 1995).

3. Variation et transgression à l'oral : trébuchements et lapsus

Aux six fonctions du langage énumérées par Jakobson, Pruvost et Sablayroles (2003, pp. 86) proposent d'ajouter la fonction ludique qui n'est autre, du point de vue des gardiens du bon usage de la langue française, que l'exercice de la transgression. Est-il nécessaire de distinguer entre une bonne et une mauvaise transgression ? entre une création morphologique prévue par le système linguistique et des productions non-puristes ou non-savantes, celles que les commissions spécialisées écartent de leur recensement annuel ? Le fait est que linguistes, locuteurs peu lettrés ou enfants en savent assez sur la langue pour se livrer à une création néologique.

Comme en témoignent les études sur les productions orales des locuteurs, l'élaboration d'un énoncé ne peut manquer de solliciter, parfois dans l'urgence, cette possibilité. Les plus avertis sont tout autant soumis aux aléas de la production orale et énoncent des termes qu'ils récusent dès qu'ils les ont perçus. Ces énoncés « perturbés » ne sont pas considérés comme des variantes mais bien comme des escapades, des échappées fulgurantes hors du lit du discours. Pour le locuteur, il n'est pas question de persévérer dans l'erreur ou de proposer sa trouvaille au tableau des variantes. L'énoncé reprend son cours avec ou sans commentaires sur l'écart de conduite qui vient d'avoir lieu (Pallaud et Henry, 2004).

Cette autre voie d'entrée dans la néologie qui rompt la « fluence logique »¹ du discours entre dans la formation des lapsus (à oral ou à l'écrit) et des mots d'esprit. L'étude de Freud sur « *Le mot d'esprit (1905) et ses relations avec l'inconscient* » souligne le caractère involontaire des jeux de mots et leur proximité avec le lapsus :

Le mot d'esprit possède un autre caractère encore, qui s'intègre de manière satisfaisante dans la conception, issue du rêve, que nous avons du travail du mot d'esprit. On dit, il est vrai, qu'on « fait » un mot d'esprit, mais on sent qu'à cette occasion on a une conduite différente de celle qu'on a quand on porte un jugement, quand on fait une objection. Le mot d'esprit a, d'une façon tout à fait remarquable, le caractère d'une « idée qui vient » involontaire. (Freud, 1905, 1988, pp. 302)

Le mot d'esprit, tout comme le lapsus est une trouvaille qui surprend le locuteur lui-même :

Le Witz « est proche de l'Einfall freudien, de l'idée qui vient sans qu'on l'attende ; il échappe à la liaison discursive au bénéfice d'autres liens déconcertants : il met en rapport des choses qui ne sont pas faites pour aller ensemble, il les condense, il les combine... ». (Préface de Jean-Claude Lavie, pp. 33).

La conception de ces aléas n'est pas la même selon les théories linguistiques et psychanalytiques. Il en ira de même pour l'accueil et l'interprétation qui leur seront réservés. Ils ont fait l'objet de nombreuses études (tant du point de vue linguistique que psychanalytique) dès la fin du XIX^e siècle. Leur point commun est que ce qui a été énoncé n'est pas ce que le locuteur a voulu dire ; il y a *transgression* de l'intention du locuteur. On parle de lapsus.

« *Le lapsus linguae doit être considéré comme une déviation de l'intention du locuteur ayant pour résultat une modification non intentionnelle de la forme, c'est-à-dire une altération d'une unité du niveau symbolique et non du niveau de la substance.* » (Rossi et Peter-Defare, 1998, pp. 18).

La veille néologique que poursuivent ces études n'a pas alors pour objectif d'examiner si les termes prononcés sont des créations morphologiques acceptables mais d'en rechercher la cause et d'en expliquer les mécanismes. Certains linguistes² (Rossi & Peter Defare, 1998) mettent la transgression sur le compte de perturbations par anticipation ou persévération de

¹ Par ce terme, il est seulement question d'évoquer l'effet de surprise qui provient du surgissement dans l'énoncé d'un ou plusieurs termes rompant la cohérence sémantique du texte ; une élaboration involontaire sur l'axe paradigmatique.

² cf. Une revue de question sur ce thème : Pallaud (2000).

phonèmes dans l'élaboration de l'énoncé. L'origine de la transgression est dans le contexte. Le point de vue psychanalytique est qu'il ne s'agit là que de mécanismes et que l'origine est à chercher dans ces pensées inconscientes que les libres associations du patient permettront éventuellement de révéler par la suite :

C'est ainsi que dans les troubles de la parole, qu'ils soient sérieux ou non, mais qui peuvent être rangés dans la catégorie des « lapsus », je retrouve l'influence, non pas du contact exercé par les sons les uns sur les autres, mais d'idées extérieures à l'intention qui dicte le discours, la découverte de ces idées suffisant à expliquer l'erreur commise (Freud, 1901, pp. 90).

4. De la variation à la transgression : quelques remarques

Sur le plan de la langue, transgression et variation ne sont, donc, pas sans lien et convoquent tous deux le niveau social. On pourrait, en effet, dire que la faute est une variante dépourvue d'autorité (Gadet, 1997). Mais qu'il s'agisse de variante ou de transgression, qui a autorité pour en décider ? C'est une vaste question qui interpelle la sociolinguistique mais aussi l'histoire des langues, de leurs relations et de leur évolution.

Sur le plan individuel, celui du locuteur, on peut trouver des catégories de transgression à l'oral qui sortent du cadre des erreurs variées observées couramment. L'expansion des nouvelles technologies, les études linguistiques sur le français parlé (entre autres), ont connu un grand essor et ont permis, notamment, des recherches, à grande échelle sur des phénomènes spécifiques à l'oral. Un certain nombre d'entre eux sont décrits comme obstacles à la *fluence* verbale et ont été qualifiés de *disfluents*. Si la *fluence* est un terme en usage dans la langue française¹, celui de *disfluence* ne l'est pas, du moins pas encore. À voir la fréquence de son emploi au moins dans le monde linguistique, il y a fort à parier qu'il franchira vite les portes des dictionnaires. Le choix de cet exemple n'est pas un hasard. Les linguistes et psycholinguistes qui étudient ces trébuchements dans les énoncés (amorces de mots, répétitions-hésitations, pauses remplies, bribes de toutes sortes) réservent le terme de *disfluence* pour ces obstacles à la fluidité verbale dans les énoncés émis par des locuteurs « standard ». Les études sur le français parlé², mais aussi sur l'anglais (Schriberg, 1999 ; Levelt, 1989 par exemple), le suédois et le mandarin³ ont montré que ces achoppements sont caractéristiques de l'élaboration orale des énoncés ; si certains locuteurs en produisent plus que d'autres, personne n'est épargné. Ces achoppements ne définissent pas une catégorie d'énoncés ; tout au plus, constate-t-on des variations intra- et inter- individuelles. On est donc dans la variante ; les linguistes et psycholinguistes ont, alors, préféré le terme de **disfluence** à celui de **dysfluence** qu'ils réservent au domaine spécialisé des pathologies du langage.

C'est qu'en effet, d'autres écarts à la fluidité verbale suscitent l'apparition du préfixe **dys-** comme dans *dysarthrie*, *dyslalie*, *dysphonie*, *dysorthographe*, *dysfonctionnements* langagiers, etc.. Certaines variantes seraient-elles d'une qualité telle qu'elles conduisent à une nomination particulière et, donc, à l'exclusion du champ « standard » des locuteurs ou scripteurs sur lesquels se penchent ordinairement les linguistes ? Le terme de *dysfluence* est en effet dévolu à tout ce qui appartient au domaine de la pathologie du langage. Il y aurait donc des locuteurs qui ne produiraient pas des variantes d'énoncés mais transgresseraient les règles du bon fonctionnement langagier. Leurs difficultés dans la fluence verbale ne seraient plus des variantes langagières mais des *dysfonctionnements* langagiers et justifieraient un recours à d'autres disciplines pour les observer et les décrire. Point n'est besoin de préciser que se pose alors la question de savoir quelle discipline a autorité pour affirmer que la limite de la variante est atteinte et par conséquent que la transgression est avérée ?

Comme le note le TLF, l'emploi du préfixe *dys-* est à peu près réservé aux domaines biologique et médical. On remarque de plus, qu'un certain nombre de linguistes, à l'instar de psy-

¹ Dans le TLF : « Action de couler, mouvement de ce qui coule. (Dict. XIXe et XXe s.). *Au figuré. La seule fluence des phrases dénouera sans effort la situation* (VALÉRY, *Corresp.* [avec Gide], 1897, pp. 283). Emprunt. au bas latin *fluentia* « écoulement ».

² Notamment, depuis plus de 25 ans à Aix, celles du Groupe Aixois de Recherche en Syntaxe qui sont maintenant poursuivies par l'équipe DELIC.

³ Depuis 6 ans maintenant un colloque international rassemble tous les deux ans les chercheurs sur la disfluence dans le langage oral : « DISS'03. Disfluency in spontaneous speech, 5-8 September, 2003, Göteborg University, Sweden » (conf le site de DISS'03 : <http://www.ling.gu.se/konferenser/diss03/main.html>).

chologues, deviennent les experts es linguistique en milieux médicaux¹, pour fournir la description des énoncés langagiers d'un locuteur étiqueté par ailleurs comme « pathologique ». Cette approche s'est particulièrement développée dans le cas de lésions cérébrales où l'atteinte biologique justifie l'emploi du terme pathologique qui va diffuser dans le champ linguistique et permettre de parler de *dysfonctionnement* du langage.

En choisissant comme point de départ de l'entreprise neuropsycholinguistique l'étude des manifestations linguistiques pathologiques, le pari est clairement fait que les effets d'une lésion cérébrale focale – dans le contexte de l'aphasie – permettent l'observation du « fractionnement » en composantes et sous-composantes d'une faculté aussi complexe que le Langage (Nespoulous, 2002)

Les avancées en neurologie de l'imagerie médicale ont fortement accentué cette tendance. C'est ainsi, qu'on peut voir des recherches consacrées aux *dysfonctionnements* langagiers chez des patients aphasiques développer des tests révélateurs de difficultés particulières et délaisser les résultats fournis par les études descriptives sur les énoncés de locuteurs « standards ». On peut craindre alors que soit déclaré comme *dysfluent* ce qui n'aurait été que *disfluent* si l'étiquetage de « pathologie » n'avait pas été posé auparavant. Dans un autre domaine, comme celui du langage enfantin (Pallaud et Savelli, 2001) nous avons montré que le recours aux corpus de français parlé incite à quelques prudenances pour évaluer l'oral enfantin : bien de ses caractéristiques sont en fait celles de tout locuteur à l'oral et ne justifient pas l'emploi du terme enfantin.

Ces études sont-elles du domaine linguistique ou de la psychopathologie ? Les conséquences sont importantes pour l'obtention de la part du Ministère de l'Éducation Nationale de Masters dans le cadre du Département des Sciences du Langage ou de la Psychologie clinique. Par exemple, lors de discussions sur les enseignements et recherches dans le domaine de la pathologie du langage, une des réponses faite a été : « *les dysfonctionnements langagiers ne sont pas du ressort de la linguistique* ». Certes, on voit poindre là moins un débat théorique qu'un enjeu de pouvoir entre deux départements d'une Université, mais ce n'est pas sur n'importe quel domaine que se greffe le conflit. Il est vrai que ce n'est pas là un avis unanime : Nespoulous (2002) insiste sur l'approche pluridisciplinaire (linguistique, psycholinguistique et neurolinguistique) des troubles du langage mais souligne le rôle central de la linguistique pour « *une meilleure caractérisation et appréhension de la pathologie du langage* ».

Dans les recherches sur certains comportements pathologiques ou handicaps, on trouve également le terme *atypique* : un laboratoire à Tours sur le thème du *Langage et handicap* propose pour la rentrée 2003 des projets de recherche dans le domaine de « ***l'acquisition atypique*** du langage : *dysphasie, déficience mentale, surdité, dyslexie, autisme* ».

Selon le TLF, le préfixe *a-* privatif est celui que l'on retrouve dans *anormal, agrammatisme*. *Atypique* a comme emploi « *ce qui n'a pas de type régulier* » ou « *Qui n'a pas de type déterminé* ». Ce terme met moins l'accent sur la norme et ses transgressions. Il s'agit moins de transgression de règles que de ce qui est « *sans règles* ». Là encore c'est en biologie et en médecine que ce terme retrouve sa référence à la norme : « *Qui diffère du type normal (Méd. Biol. t.1 1970). Fièvre, forme, maladie, tumeur atypique* ». Le *dysfonctionnement* atypique est donc, lui-même un cas non-orthodoxe de *dysfonctionnement*.

C'est dans le domaine de la pédagogie et des enseignements que se trouve soulignée l'importance de la distinction entre la *variation* et la *transgression*. C'est notamment le cas lorsqu'il s'agit de fixer ce qui relève du *retard* en le différenciant de ce qui constitue un *déficit*². De quoi s'agit-il dans cette distinction *retard* versus *déficit* si ce n'est de déterminer statistiquement cette fois-ci le point où les résultats des acquisitions transgressent les limites³ du champ du *retard*. On sait bien que ce questionnement n'est pas que théorique. La réponse qu'on lui apporte a des implications dans le domaine pédagogique (comme le recours à des aides spécialisées) mais aussi parfois sur le plan institutionnel et donc sur le statut de l'élève (lorsque, par exemple, il est retiré du cycle standard de l'éducation pour être admis en classes spécialisées).

¹ Parfois même employés sur des postes dits de psychologues.

² Retards et déficits ne sont pas sans liens. On sait que la crainte des enseignants est que les retards en CP et CE1 ne se transforment en déficit le plus souvent...

³ Le langage des statisticiens est évocateur à ce sujet : le résultat est-il ou non hors de l'*intervalle de confiance*, la *variance* entre groupes excède-t-elle la *variance* intra-groupe ?

5. Conclusion

Si en psychanalyse comme en didactique, la notion de transgression (avec ses corollaires tels que les règles, les lois et la norme) est explicite, en linguistique, cette notion est absente, du moins explicitement. La linguistique lui préfère les concepts de variante et de variation. Cependant, même si la transgression et la norme ne sont pas des concepts linguistiques, ce sont des notions en liens étroits (quoiqu'implicites) avec celles de variation.

L'évolution des pratiques d'une langue se trouve soumise à des facteurs internes mais aussi, comme on l'a vu pour la langue française, à des facteurs externes (le développement technologique ou les relations économique-internationales, par exemple). Cette évolution se caractérise sur le plan lexical par des créations qui « dérèglent » sans cesse l'ordre établi du fond linguistique. Ces innovations indispensables contribuent à un enrichissement de la langue et sont des moteurs de changements linguistiques. Ces irrégularités qui seront finalement « normalisées » ont été et sont des transgressions qui peuvent concerner des domaines aussi variés que la phonétique, la morphologie et la sémantique. Ces transgressions linguistiques, quand on les signale, sont déjà « en cour » et donc acceptées comme des variations. Elles ne peuvent exister en tant que variations (l'innovation est alors adoptée) sans que le niveau social ne soit convoqué. En ce qui concerne la langue, une variante est, pourrait-on dire, une transgression qui a réussi. Si, à notre époque, cela s'avère être très fréquent dans le domaine lexical, il n'en est pas de même sur le plan syntaxique où les erreurs d'hier demeurent, le plus souvent, les fautes d'aujourd'hui.

Au niveau individuel, c'est-à-dire au niveau du locuteur, il n'y a que des transgressions de la norme (phonologique, morphologique ou syntaxique). Même si l'achoppement devient une trouvaille saluée avec plaisir ou écoutée avec attention, il reste un écart à la fluence verbale, une erreur de langage. Certains écarts cependant perdent leur qualité d'erreur « standard », de trébuchements *disfluents*. Leur valeur comme leurs caractéristiques permettent d'envisager qu'il ne s'agit plus d'une variété d'achoppements réservés à tout locuteur. Un autre type de transgression est alors reconnu puisque certains écarts sortent de cette catégorie ; ils sont *dysfluents* et deviennent ainsi des *dysfonctionnements* langagiers.

Références bibliographiques

- Blanche-Benveniste (C.). 1987. « Une enquête sur la conjugaison du passé simple ». in : *Reflète*, 23, pp. 12-13.
- Blanche-Benveniste (C.). 1995. « De quelques débats sur le rôle de la langue parlée dans les évolutions diachroniques ». in : *Langue Française*, 107, pp. 25-35 [*Synchronie et diachronie : du discours à la grammaire*. Hava Bat-Zev Shyldkrot (ed.)].
- Blanche-Benveniste (C.). 1997. La notion de variation syntaxique dans la langue parlée. *Langue française*, 115, 19-29.
- Blanche-Benveniste, C. 2000. « L'évolution de la langue entre 1914 et 1945. Quelques faits de syntaxe ». in : Martin R. (ed.). *Histoire de la Langue Française*. [T. XV].
- Boysson-Bardies (de B.). 1996. *Comment la parole vient aux enfants. De la naissance jusqu'à deux ans*. Paris : Édition Odile Jacob.
- Chantraine (Y.), Joannette (Y.) & Ska (B.). 1998. « Conversational abilities in patients with right hemisphere damage ». in : *Journal of Neurolinguistics*, 11, 1/2, pp. 21-32.
- Chiflet (J.-L.). 1992. *Le Dictionnaire des mots qui n'existent pas*. Paris : Presses de la Cité.
- Desmette (D.). 1997. *Vieillesse et langage : Quel est le rôle de la Mémoire de Travail ?* Louvain-la-Neuve : Université catholique de Louvain [Thèse de doctorat].
- Dubois (J.), Giacomo (M.), Guespin (L.), Marcellesi (C.) & (J.-B.), Mevel (P.). 1973. *Dictionnaire de linguistique*. Paris : Larousse.
- Dubois (J.), Giacomo (M.), Guespin (L.), Marcellesi (C.) & (J.-B.), Mevel (P.). 1994. *Dictionnaire de linguistique et des Sciences du Langage*. Paris : Larousse.
- Ducrot (O.) & Schaeffer (J.-M.). 1995. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- Eggert (E.), Maurel (D.) & Piton (O.). 2002. « La formation des gentilés sur Internet ». in : *TALN, Corpus et Web 2002*, à Paris, 26-27 novembre 2002. [http://www-lli.univ-paris13.fr/colloques/tcw_2002/colloque-html.html].
- Etiemble. 1974. *Parlez-vous français*. Paris : Gallimard.
- Freud (S.). 1905. *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris : Gallimard [réed. 1988].
- Gadet (F.). 1997. *Le français ordinaire*. Paris : Armand Colin.
- Gadet (F.). 2000. « Le terme « relâchement » en sociolinguistique ». in : *Linx*, 42, pp. 11-20.
- Grésillon (A.). 1984. *La règle et le monstre : le mot-valise. Interrogations sur la langue, à partir d'un corpus de Heinrich Heine*. Niemeyer : Linguistische Arbeiten.
- Hathout (N.) & Tanguy (L.). 2003. *Vers une auto détection des webnéologismes*. [<http://www-lli.univ-paris13.fr/colloques/tcw2002/node13.html>].
- Hupet (M.) & Schelstraete (M.-A.). 1997. « Les effets du vieillissement sur le langage ». in : *Psychologie Française*, 42-4, pp.309-318.
- Kail (M.) & Fayol (M.). 2000a. *L'acquisition du langage. Le langage en émergence. De la naissance à trois ans, vol. 1*. Paris : Presses Universitaires de France, Coll. « Psychologie et Sciences de la Pensée ».
- Kail (M.) & Fayol (M.). 2000b. *L'acquisition du langage. Le langage en développement. Au-delà de trois ans, vol. 2*. Paris : Presses Universitaires de France, Coll. « Psychologie et Sciences de la Pensée ».
- Laks (B.). 2000. « De la variation et des variants : à propos du relâchement ». in : *Linx*, 42, pp. 21-28.
- Laplanche (J.) & Pontalis (J.-B.). 1967. *Vocabulaire de la Psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Levelt (W.J.M.). 1989). *Speaking. From intention to articulation*. Cambridge : MIT Press.
- Mijolla (de A.). 2002. *Dictionnaire international de psychanalyse*. Paris : Éditions Calmann-Lévy.
- Nespoulous (J.-L.). 2002. « Linguistique, pathologie du langage et cognition : des dysfonctionnements langagiers à la caractérisation de l'architecture fonctionnelle du langage ». in : *Journée scientifique sur l'apport des différentes disciplines à la cognition*, 7 décembre 2002, Paris. [<http://www.recherche.gouv.fr/recherche/aci/cognib.htm>].
- Pallaud (B.). 2001. « Les lapsus des pierres dans le champ linguistique ». in : Arrivé (M.) & Normand (C.), (eds.). *Linguistique et Psychanalyse*. Paris : IN Presse, pp. 47-66 [Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, 1-8 septembre 1998].
- Pallaud (B.) & Savelli (M.). 2001. « L'oral enfantin quelques précautions pour l'évaluer ». in : *Revue AFLA*, VI, 1, pp. 121-136.

- Pallaud (B.). 2003. « La disfluente dans le domaine de la parole ». in : Colloque *La transgression*. [Org : Jean-François Coudurier, 17 mai 2003, Saint- Raphael].
- Pallaud (B.) & Henry (S.). 2004. « Amorce de mots et répétitions : des hésitations plus que des erreurs en français parlé ». in : *Le poids des mots. Actes des 7èmes Journées Internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles*. Louvain : Presses Universitaires de Louvain, vol. 2, pp. 848-858 [Louvain-la-Neuve, 10-12 mars 2004].
- Pazery (N.). 1986. « Les enfants de l'école primaire et le passé simple ». in : *Recherches sur le Français parlé*, 8, pp. 136-148.
- Pruvost (J.) & Sablayroles (J.-F.). 2003. *Les néologismes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Queffélec (A.), (ed.). 1998. *Le français en Afrique. Francophonies. Recueil d'études offert en hommage à Suzanne Lafage*. Paris : Didier-Érudition.
- Rey (A.). 1976. « Néologisme, un pseudo-concept ? ». in : *Cahiers de lexicologie*, 28.
- Rey-Debove (J.) & Rey (A.), (eds.). 1993. *Le nouveau petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Dictionnaire le Robert.
- Rey (V.). 2000. « Entraînement de la conscience phonologique selon une hypothèse temporo-phonologique, auprès des enfants dyslexiques ». in : Habib (M.) & Rey (V.), (eds.). *Dyslexie, Dyslexies. Dépistage, remédiation et intégration*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, pp. 91-117.
- Rossi (M.) & Peter Defare (E.). 1998. *Les lapsus ou comment notre fourche a langué*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Roubaud (M.-N.) & Loufrani (C.). 1993. « La Syntaxe, c'est ce qui reste quand on a tout oublié ». in : *Recherches Sur le Français Parlé*, 12, pp. 85-113.
- Saussure (F. de). 1916. *Cours de linguistique générale*. Paris : Seuil [édition de Tullio de Mauro, 1968].
- Sauvage (J.). 2003). *L'enfant et le langage. Approche dynamique et développementale*. Paris : L'Harmattan.
- Shriberg (E.). 1999. « Phonetic Consequences of Speech Disfluency - Symposium on The Phonetics of Spontaneous Speech ». in : *Proceeding International Congress of Phonetic Sciences*, vol. 1, pp. 619-622. San Francisco [Greenberg (S.) & Keating (P.) organizers].
- T.L.F. 2003. *Trésor de la Langue Française*. [site <http://www.atilf.fr/tlfi>].
- Torzec (N.). 2002. « Construction d'un corpus électronique annoté dédié au traitement linguistique des messages électroniques ». in : *TALN, Corpus et Web 2002* [Paris, 26-27 novembre 2002. <http://www-lli.univ-paris13.fr/colloques/tcw2002/colloque-html.html>].
- Tournie (J.). 2003. *Les mots anglais du français*. Paris : Belin.
- Tuaillo (G.). 1983. « Régionalismes grammaticaux ». in : *Recherches Sur le Français Parlé*, 3, pp. 227-239.
- Valli (A.). 1999. « Remarques sur le français parlé de locuteurs de la région de Marseille. Usage régional du français et « régionalisme » ». in : *Recherches sur le français parlé*, 15, pp. 59-86.
- Xiloglosse. Site internet [<http://www.geocities.com/Vienna/3117/xylo.htm>].



Novembre 2004

Des goûts et des couleurs on peut enfin discuter...

0. Introduction

Nous envisagerons dans cet article la possibilité d'un abord pratique de la relation entre linguistique et psychanalyse : la modélisation linguistique des données mises au jour par la psychanalyse à partir de corpus tirés du *discours courant*.

La validation de tels modèles d'après les critères requis par l'« approche logiciste » de J.-C. Gardin et J. Molino sera examinée sur un exemple précis que nous exposerons en détail : *l'Analyse des Logiques Subjectives*, modèle développé, publié et enseigné par nous depuis près de vingt ans.

1. La question de l' « épistémologie pratique » (Gardin, 1987)

Les discussions théoriques sur les rapports entre linguistique et psychanalyse sont certes nécessaires, indispensables même, mais pas forcément suffisantes.

J.-C. Milner, dans l'article « linguistique et psychanalyse » de l'Encyclopædia Universalis (1995a) distingue quatre questions :

- « — la question de la psychanalyse et de son rapport à un phénomène qu'on appelle le langage ;
- la question de la psychanalyse et de son rapport à [...] la linguistique ;
- [...] la question des rapports entre la linguistique et l'inconscient ;
- la question de la science linguistique et de son rapport à la théorie de la psychanalyse ».

Laissons de côté la première question, qui concerne non la linguistique mais le langage.

Les discussions théoriques sur les rapports entre linguistique et psychanalyse recouvrent les deuxième et quatrième questions : celle de la psychanalyse et de son rapport à la linguistique ; celle de la linguistique et de son rapport à la théorie de la psychanalyse. Milner les explore ici (1995a), et surtout dans *L'Œuvre claire* (1995b) et *Le périple structural* (2002). Ses thèses, dans les ouvrages précités, éclairent certains des choix qui sous-tendent notre recherche pratique (présentée dans la deuxième partie).

L'exploration théorique des rapports entre linguistique et psychanalyse est non seulement passionnante en soi, mais aussi, en tant que recherche des fondements, indispensable : elle peut, même si nul ne peut prédire quand, avoir des retombées pratiques à l'instar de la recherche en Sciences Exactes. Mais comme toute question épistémologique, celle-ci est en perpétuelle évolution. Ses réponses sont toujours provisoires. Aussi n'est-il pas nécessaire de les attendre pour avancer parallèlement dans la recherche empirique et « prouver le mouvement en marchant ».

C'est ce que Gardin et Molino (1987) baptisent « épistémologie pratique ». Dans cette optique, ce qui nous intéresse correspond alors à la dernière question :

la question de la science linguistique et de son rapport aux **données** mises au jour par la psychanalyse – en résumé : la question des rapports entre la linguistique et l'**inconscient**.

reformulée (1995a) dans le paragraphe intitulé « La science du langage modifiée par la psychanalyse ? » :

Étant établi que la psychanalyse est possible, et étant établi que les données de langues sont en intersection avec les données de la psychanalyse, peut-on apprendre quelque chose de nouveau touchant le fonctionnement du langage, en partant des données de la psychanalyse ? Dans ce

cas, la psychanalyse ne dépend pas de la linguistique. C'est bien plutôt la linguistique qui pourrait éventuellement avoir à tenir compte des données mises au jour par la psychanalyse. Ce mouvement serait analogue à celui par lequel Freud ne se borne pas à chercher des confirmations indépendantes dans les données de l'anthropologie ou de l'histoire des religions, mais propose des hypothèses originales dans ces domaines.

Nous nous sommes laissés convaincre par l'expérience qu'il est possible de développer *empiriquement* des modèles à base linguistique pour certaines des données mises au jour par la psychanalyse. Il ne s'agit pas dès lors de produire des modélisations globales comme le fait Jacques Lacan au moyen d'outils linguistiques, mathématico-logiques ou topologiques. Malgré l'intérêt heuristique de ces tentatives, il faut ici critiquer leur insuffisance d'empiricité, dans l'optique du galiléisme étendu. Selon J.-C. Milner (1985) : « *est galiléenne une science qui combine deux traits : l'empiricité et la lettre mathématique* [discriminant de Koyré] ». Or la modélisation lacanienne se déploie à partir d'un matériau conceptuel général faisant certes consensus pour des psychanalystes, mais non à partir du matériel verbal direct pourtant choisi par Freud dans sa découverte de l'inconscient (voir plus loin la critique, complémentaire, du travers inverse : l'absence d'essai de formalisation dans les travaux de la plupart des psychanalystes).

Nous pensons donc qu'il faut s'orienter résolument vers le travail sur corpus, mais pas n'importe quel type de corpus. Car s'il est clair que le matériau empirique de la psychanalyse c'est la parole, les productions verbales marquées par l'inconscient peuvent être de deux sortes : celles qui sont obtenues par la technique dite « d'association libre » ; et celles qui imprègnent le discours courant et ses prolongements tels que les étudient déjà les sciences de la culture.

1.1. Les productions verbales obtenues par l'association libre

Elles font l'objet de trois livres de Freud, constamment mentionnés par Lacan à l'appui de sa thèse de l'inconscient-langage : *L'interprétation des rêves* ; *La psychopathologie de la vie quotidienne* (lapsus, oublis de mots, actes manqués) ; *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Ces recherches opèrent sur le mode très particulier de parole qui découle de la règle de non-omission formulée par l'analyste. Elles soulèvent des objections théoriques, éthiques et pratiques, quant au traitement du matériel obtenu en séance d'analyse ou hors séance.

1.1.1. Les objections théoriques

1.1.1.1. L'insuffisance empirique de la linguistique (Milner, 1995a)

Il faut marquer l'impossibilité radicale où se trouve la science linguistique de répondre entièrement aux besoins de la psychanalyse. [...] En effet, les jeux de langue (mot d'esprit, lapsus, etc.) [...] sont certes constitués à partir du langage et de ses structures. Il n'est pas même impossible que la linguistique avance à leur sujet quelques propositions descriptives. Mais il est douteux que ces propositions éventuelles éclairent beaucoup la psychanalyse.

Et cela, d'après Milner, pour trois raisons :

1. La linguistique ne peut, dans ces jeux, rien saisir de l'émergence d'un sujet de l'inconscient.
2. Le lapsus comme le mot d'esprit sont rendus possibles par des collisions homophoniques contingentes ; la science linguistique n'a rien à en dire de spécifique.
3. La linguistique, pour penser empiriquement la relation qu'entretiennent, dans le langage comme objet perceptible, le perceptible et l'au-delà de la perception, recourt au concept de **signe**. Or la psychanalyse pense la question du perceptible en terme de **sens** (i.e. ce qui se manifeste comme « évanouissement des significations » selon Lacan).

1.1.1.2. L'ordre de complexité trop grand du matériel

Mitsou Ronat (1974, pp. 78) rappelle :

Tout élément linguistique, du trait distinctif des phonèmes à la transformation et à la phrase, est un support potentiel de l'insistance du signifiant.

Ainsi, en séance, d'un côté un « s » inhabituellement chuinté pourra renvoyer à une ascendance espagnole, et à l'autre extrémité un contexte phrastique énoncé en dernière minute pourra apporter un démenti imprévu au long développement « convaincant » qui le précédait.

1.1.1.3. Enfin dans la séance d'analyse intervient la singularité des mots et des sons rencontrés par tel patient dans l'enfance, idiolecte **qui ne permet aucune généralisation** (à la différence, nous le verrons, des mots partagés par toute une famille de locuteurs plongés dans des conditions familiales analogues).

1.1.2. Les objections éthiques

On ne peut enregistrer les patients sans leur accord ; or le fait de se savoir enregistré modifie nécessairement le cours de l'association libre ; et le secret professionnel interdit de publier intégralement le relevé des séances : l'identité du patient pourrait se révéler même s'il n'est pas explicitement nommé.

1.1.3. Les objections pratiques

La constitution du corpus va contre la technique analytique elle-même.

1. l'« attention flottante » est requise chez l'analyste : s'il notait exhaustivement le discours du patient, les « arbres » que livre le mot à mot masqueraient la « forêt » de telle ou telle configuration significative.
2. la règle d'abstinence impose à l'analyste de ne retirer aucune contre-partie autre que financière de l'écoute de ses patients ; le texte des séances posé en objet de connaissance et source éventuelle de prestige et de reconnaissance y contreviendrait.

1.2. D'autres « productions verbales marquées par l'inconscient », celles qui imprègnent le *discours courant*, ne suscitent pas de telles objections. Nous proposons comme objet d'étude précisément le discours courant et ses prolongements tels que les étudient déjà les sciences de la culture. Ce matériel en effet recèle aussi, comme nous le montrerons, des objets et structures mises au jour par la psychanalyse. On peut espérer en tirer une « grammaire du fantasme » utilisable *ailleurs que dans la pratique psychanalytique*.

Ce corpus de « discours courant étendu » inclura les échanges argumentatifs quotidiens, les professions de foi, les énoncés publicitaires, des fragments de discours politique, des textes de littérature et de poésie. Ces modèles devront être efficaces, reproductibles, validables et utilisables par les non-experts.

1.2.1. À l'inverse des descriptions globales de Lacan (*formalisation sans empiricité*), on bute en général sur l'*empiricité sans formalisation* chez les cliniciens de la psychanalyse, qui partent certes d'un matériel verbal abondant, mais se condamnent à une babélique confusion des langues, faute d'explicitier leurs procédures de traduction du contenu *manifeste* (le matériel verbal) au contenu *latent* (ce qu'ils y lisent). Prenons, a contrario, l'exemple du déchiffrement de l'écriture cunéiforme (le parallèle entre l'inconscient et les écritures non-alphabétiques est constant chez Freud et Lacan) (Doblhofer, 1959, pp. 137-138) :

On envoya sous pli cacheté à chacun des quatre assyriologues la copie d'une inscription cunéiforme qu'ils ne pouvaient connaître parce que récemment découverte. [...] Les quatre savants furent priés de la traduire chacun pour son compte et de faire connaître le résultat de leur déchiffrement. [...] Les transcriptions revinrent, également cachetées, à la Société [la Royal Asiatic Society] qui choisit un jury et convoqua une assemblée solennelle. On put alors étaler aux yeux du monde entier la preuve éclatante que la jeune assyriologie reposait sur des fondements solides. Les quatre textes concordaient sur tous les points essentiels, bien qu'on dût y reconnaître évidemment de légères divergences [...] Mais selon l'avis unanime du jury, le déchiffrement était une affaire acquise.

On imagine mal l'obtention d'un tel résultat en soumettant un rêve, une séance, une portion de biographie, une interview ou quelque matériel verbal que ce soit à quatre psychanalystes différents...

En psychanalyse règne donc le conflit des interprétations (Lacan interroge : « comment nous assurer que nous ne sommes pas dans l'imposture ? »), incitation à développer une « herméneutique rationnelle » : cf. Tanguy et Thlivit (1996, 2000), élèves de François Rastier et de sa « Sémantique interprétative » (1987).

1.2.2. Nous proposons pour notre part de recourir à l'**analyse logiciste** de J.-C. Gardin et J. Molino (validation des énoncés en Sciences Humaines), exposée dans *La logique du plausible* (Gardin, 1987).

Au départ se posait à J.-C. Gardin, archéologue de formation, un problème quantitatif (trop grand volume d'informations à dépouiller, même sur des sujets pointus) et qualitatif (mauvais abstracts résumant mal de mauvais articles). Selon lui, les abstracts doivent pouvoir engendrer sans ambiguïté le texte développé, « bavard ». Le passage de l'analyse documentaire à la logicisation des énoncés en Sciences Humaines l'a conduit à une double démarche exposée en détail dans la deuxième partie :

- 1- La validation *interne* des modèles théoriques et des analyses d'experts : nécessaire (quant à l'exigence de *formalisation*) mais insuffisante, pour des raisons que nous développerons.
- 2- D'où le second volet : la validation *externe* de ces analyses et modèles théoriques par la fabrication de simulacres. Cette validation correspond à l'exigence *d'empiricité* en science moderne selon J.-C. Milner.

Si de tels modèles une fois validés attestent, par leur efficience, de l'intérêt qu'il y a à ne pas priver les Sciences Humaines de la dimension de l'inconscient (en trouvant alors toutes sortes d'applications *ailleurs que dans la pratique psychanalytique*), ils pourraient réciproquement permettre d'amorcer une critique de la psychanalyse lorsqu'elle devient par l'aveuglement subjectif de ses promoteurs un simple objet de culture qui perd son tranchant en se rendant consommable (cf. la controverse Sokal-Bricmont).

2. Un exemple de réponse

Nous avons développé, publié et enseigné depuis près de vingt ans une approche originale d'analyse de discours, l'A.L.S. ou *Analyse des Logiques Subjectives*, que nous exposons dans cette deuxième partie.

2.1. Définition et présentation sommaire

2.1.1. Définition rapide de l'Analyse des Logiques Subjectives

L'A.L.S. est une méthode d'analyse des *mots* (lexèmes) d'un texte parlé ou écrit, qui permet, *sans recourir au non-verbal* (intonations, gestes, mimiques), d'avoir une idée de la personnalité de l'auteur et de ceux qu'il peut espérer persuader ou séduire. N'analyser que les mots offre l'avantage de pouvoir utiliser des textes anonymes (publicités, slogans) ou signés (journaux, œuvres littéraires) dont les effets (sympathie, antipathie, indifférence pour l'auteur *indépendamment du contenu*) se font sentir sur le lecteur même s'il ne connaît pas l'auteur (qui peut être à distance dans le temps et/ou l'espace). Ainsi, commente D. Coste pour Baudelaire (Baudelaire, 1993, pp. 34-35) :

Quatre lecteurs différents veillent aux portes des Fleurs du mal... Tous ces lecteurs se définissent... par les rapports de similarité ou de dissimilarité qu'ils entretiennent avec le locuteur [Baudelaire] avant de lire. [Par exemple] le lecteur potentiel [le second des quatre], « sobre et naïf homme de bien » est l'exact opposé du locuteur [Baudelaire], jardinier du mal.

On prend en compte le *sens* des mots, et ce non pas globalement (contenu, thèmes, notions) mais en le décomposant en atomes de sens le plus élémentaires possible, ce qui permettra de trouver des tendances générales, des invariants subjectifs indépendants du sujet abordé dans le texte considéré.

2.1.2. Présentation sommaire de l'A.L.S.

2.1.2.1. Les séries (définition en EXTENSION)

Il existe dans une langue comme le français des sous-langues subjectives (les « *parlers* ») qui, bien que différentes, se comprennent tant bien que mal en se retraduisant l'une dans l'autre. Ces parlers sont des combinaisons de mots *simples* ou *complexes* affectés d'une *valeur* positive ou négative.

- **Les mots simples** (« atomes » de sens)¹ sont toujours des *adjectifs* exprimant des

¹ Les atomes « A » et « B » sont pris dans leur sens propre, qui est en général le sens concret : *ouvert* au sens de porte ouverte, et non de personne ouverte. On exclut des séries les « éventails » d'adjectifs ne

propriétés simples (*ouvert/fermé, nouveau/ancien*), distribués dans deux listes d'opposés, les **séries** :

- La série « A » concerne l'extérieur, le changement, le désordre, la destruction de l'ancien. Elle se compose d'adjectifs simples comme : *ouvert, souple, varié, changeant, nouveau, libre...*

- La série « B » concerne au contraire l'intérieur, le non-changement, l'ordre, la conservation. Elle se compose d'adjectifs simples comme : *sérieux, ferme, stable, ancien, solide, durable...*

- **Les mots complexes** (analogues à des « molécules ») sont des *adjectifs complexes*, des *noms*, des *verbes* et des *adverbes* dont le sens peut se décomposer en atomes A ou B.

Quand ils sont de composition à peu près homogène, on les rattache à la série A (ainsi « papillon » : *mobile, léger, rapide, désordonné, éphémère, coloré*) ou B (« tortue » : *lourde, lente, rigide, couverte, durable*). C'est une approximation, car au sens strict seuls les adjectifs simples appartiennent aux séries.

S'ils sont de composition mixte ou difficiles à analyser, on les dira respectivement « neutres » (noté « 0 ») ou « indécidables » (noté « ? »).

- **La valeur** associée à chaque mot est la *résonance favorable ou défavorable qu'a ce mot pour celui qui le dit*. Elle peut être positive (« + »), négative (« - »), neutre (« 0 ») ou indécidable (« ? »). Elle peut changer chez un locuteur donné selon les moments ou selon les périodes de la vie.

2.1.2.2. Les points de vue

Ils s'obtiennent en comparant pour chaque mot pertinent d'un texte sa série et sa valeur. Ils peuvent changer, comme la valeur, selon les instants ou selon les âges de la vie.

Le point de vue « **extraverti** » (désigné par la lettre **E**) valorise la série A et dévalorise la série B, ce qui peut se noter : **A + = B - = E**

Exemple : je suis quelqu'un d'*ouvert*, je ne suis pas **borné**
(Dorénavant, pour faciliter leur repérage, les mots A figureront en *italique*, et les mots B en **gras**).

Le point de vue « **introverti** » (désigné par **I**) valorise la série B et dévalorise la série A, ce qui peut se noter : **B + = A - = I**

Exemple : je suis quelqu'un de **sérieux**, je ne suis pas un *plaisantin*.

Le point de vue « extraverti » choisira donc ses mots dans la série **A** pour présenter ce qu'il aime, et dans la série **B** pour présenter ce qu'il critique, n'aime pas ou même redoute :

joie : mon cœur *déborde* (A+)

chagrin : j'ai le cœur **lourd, serré** (B-).

Le point de vue « introverti » choisira au contraire ses mots dans la série **B** pour présenter ce qu'il aime, et la série **A** pour présenter ce qu'il critique, n'aime pas ou même redoute :

joie : mon cœur est **comblé** (B+)

chagrin : ça me *fend* le cœur, mon cœur *saigne* (A-)

Conséquences :

Le « même » mot ou la « même » expression peut être valorisé (+) pour le point de vue « extraverti » et dévalorisé (-) pour le point de vue « introverti », et inversement

s'envoyer en l'air (référence : accident) (A-) / *s'envoyer en l'air* (réf. : plaisir) (A+)

le Vietnam, c'est *l'enfer* (A-) / Get 27 [boisson], c'est *l'enfer* (A+)

De fait, il ne s'agit pas du « même » mot ou de la « même » expression, mais bel et bien *d'homonymes* au sens strict (forme commune, emploi différent) sous l'angle de l'A.L.S.

s'opposant pas deux à deux : ainsi retiendra-t-on l'opposition *coloré/non coloré* au lieu de la gamme des couleurs, et l'opposition *fluide/consistant* au lieu des multiples états de la matière (solide, visqueux, poudreux, liquide, gazeux), etc. On observe parfois dans une même série des atomes en contradiction du point de vue cognitif (cf. tableau page suivante) : *inodore* et *puant*, *insipide* et *sucré*, *petit* et *moyen*. Ceci s'expliquera plus loin.

Pour décrire le *même type* de plaisir, les locuteurs recourent à des mots de séries *opposées* :

pour les plaisirs de la table : se **remplir** la panse, s'en mettre **plein** la lampe, avoir la peau du ventre bien **tendue** (B+) / *s'exploser* le ventre, se faire *péter* la panse (A+)

pour la drogue, le toxicomane peut dire qu'il *se défonce* (A+)
ou bien qu'il **se fixe, se cale** (B+)

De même, pour décrire le même type de désagrément :

être pété (A-) / être **bourré** (B-) (domaine de référence : l'ivresse),

être fondu (A-) / être **givré** (B-) (domaine de référence : la folie),

C'est donc à tort que certains termes ayant même référence et même valeur (+ ou -) sont donnés par les dictionnaires pour synonymes. En fait ils contiennent des atomes opposés, qui renseignent sur le point de vue subjectif de leur émetteur. Ces couples de pseudosynonymes sont utilisés de façon « partielle » par les locuteurs : interviewés sur leur emploi (en réception) ils les donnent souvent pour interchangeableables, mais dans leur parole effective (en production) ils ne les confondent pas. Il s'agit donc pour l'A.L.S. d'homonymes au sens large (réfèrent commun, emploi différent). Cette notion de *point de vue* « instantané » (valable pour le seul mot qu'on analyse) peut être étendue à l'échelle d'un texte entier, qui présente en général une dominante « **I** » ou « **E** », sauf dans le cas du parler « hésitant » décrit ci-dessous.

2.1.2.3. Les parlers

C'est l'extension cette fois à l'échelle d'une vie entière de la notion de point de vue, recoupant la notion empirique de *personnalité* et la notion psychanalytique d'*identification* : chacun joue « sa » biographie comme un acteur dit « son » texte, *en fait écrit par un autre...* (cf. § Genèse des séries et parlers, 3.2.). Les sous-langues subjectives, ou « parlers », recombinaient dans le temps (de l'*adolescence* à la *fin de la vie*, point expliqué au § Genèse, 3.1) les deux points de vue « **I** » et « **E** », ce qui aboutit à :

1. Un parler « **conservateur** » (**I** → **I**), correspondant en gros à la personnalité *obsessionnelle* : « introverti incorruptible », nostalgique du Paradis perdu, qui commence « **I** » et finit « **I** ».
2. Un parler « **changement/destruction** » (**E** → **E**), correspondant grosso modo à la personnalité *hystérique* : « extraverti incorrigible », tenté par l'Enfer, qui commence « **E** » et finit « **E** ».
3. Un parler « **du progrès** » ou « **constructeur** » (**E** → **I**), sans équivalent séméiologique : « extraverti repent », transitant par le Purgatoire, qui commence « **E** » et finit « **I** ».
4. Un parler « **hésitant** » (**I** ou **E**, abréviation de l'alternance **I** → **E** → **I** → **E** etc.), en gros la personnalité *phobique* : « éternel indécis », oscillant toute sa vie entre « **E** » et « **I** ».

2.1.2.4. Les combinaisons de parlers¹

Il existe un parler « **E** → **I raté** » où le locuteur échoue ou même meurt au moment d'achever le chef-d'œuvre qui rachète son errance antérieure (« il se tue à la tâche »). Les représentants du parler « hésitant » peuvent « pencher » du côté du parler **I** → **I** ou du parler **E** → **E** : face à une situation angoissante, les premiers (« **attentistes** ») se tiendront sur leurs gardes, les seconds (« **entreprenants** ») fonceront quand même, tels des chevaliers « avec peur et reproche » ! Ces dénominations sont empruntées à B. Cathelat (cf. § Validation, 5.2.4.).

L'existence de ces combinaisons montre assez au lecteur suspectant un quelconque schématisme que la liste actuelle des possibilités n'est pas limitative, qu'elle se constitue de façon tâtonnante, sur le terrain, avant de se chercher une explication théorique (elle peut, si besoin est, s'enrichir de nouvelles combinaisons), et que l'adéquation à l'observation est toujours préférée à la combinatoire « aveugle » : à l'expérience, toutes les combinaisons ne se retrouvent pas forcément.

¹ Également valables à l'échelle d'une vie entière.

2.2. Filiations

L'A.L.S. tire son inspiration de certains énoncés radicaux de J. Lacan (notamment la théorie des « Quatre Discours ») ; elle les prolonge et les modifie tout en cherchant à les valider par leur mise en relation avec des corpus tirés du discours courant.

Quelle relation entre « nos » parlars et les Quatre Discours de Lacan ?

Ses « mathèmes » (lettres et symboles formalisant l'expérience clinique) décrivent les discours *du Maître, de l'Université, de l'Hystérique et de l'Analyste*. Mais ils soulèvent certaines critiques : ils n'empêchent pas les interprétations fantaisistes des disciples (or leur but initial était une transmissibilité « intégrale »), et les corrélations avec l'observation clinique sont parfois douteuses (cf. § Applications, 6.1.1).

Refuser ces formules, ambiguës et peut-être prématurées, pour repartir humblement du mot à mot des énoncés, nous a conduit à proposer l'A.L.S. Celle-ci, précisons-le, décrit des *parlers* ne recoupant qu'en partie les *discours* de Lacan. Ce « décrochage » n'empêche nullement la compatibilité de l'A.L.S. avec les prémisses lacaniennes, et qu'à nos parlars s'applique *par définition* ce que Milner dit des quatre discours :

Plus profondément, on peut souvenir qu'un discours ainsi défini n'est en soi rien d'autre qu'un ensemble de règles de **synonymie** et de **non-synonymie**. [...] 'dire qu'il y a coupure entre deux discours, c'est seulement dire qu'aucune des propositions de l'un n'est synonyme d'aucune des propositions de l'autre'. [...] On en conclura **qu'il ne peut y avoir de synonymies** — s'il en existe — **qu'à l'intérieur d'un même discours** et qu'entre discours différents les seules ressemblances possibles relèvent de l'**homonymie**. (souligné par nous).

3. Genèse des séries et parlars

Partant du constat qu'il existe des sous-langues différentes, avançons à présent des arguments en faveur de la nature identificatoire et fantasmatique des séries, points de vue et parlars que décrit l'A.L.S.

3.1. Le terme psychanalytique d'identification, qui désigne un processus, est préférable à celui de *personnalité*, qui évoque trop la personne, l'individu psychique de la psychologie pré-freudienne. Ce processus survient dans la petite enfance. La « personnalité définitive » ne s'installant qu'à l'adolescence, après la *phase de latence*, nos « parlars » ne prennent comme bornes que l'adolescence et la fin de la vie.

Le premier temps de l'identification consiste à se mettre à parler, à s'identifier au fonctionnement du langage sans toutefois encore se désigner dans l'énoncé (l'enfant ne dit pas « je » d'emblée).

Le deuxième temps fonde depuis le dire du parent (nom propre, pronoms personnels) la *conviction* de l'enfant d'être quelqu'un, une *entité* unifiée, et de plus l'auteur de son discours, pourtant venu de l'autre.

La « troisième identification » met en place le *fantasme*, qui peut recevoir une définition linguistique : J.-C. Milner (1989) rappelle que :

selon la théorie freudienne, un fantasme se laisse toujours exprimer par une **phrase**, ou plus exactement par une **formule phrastique**, dont chaque variante répond en principe à un fantasme distinct. (souligné par nous).

Le sujet de l'inconscient, tel que le pose la *théorie freudo-lacanienne de la subjectivité*, est alors constitué. Cette même théorie distingue pour les névroses deux orientations fantasmatiques opposées qui vont selon nous conditionner les choix sémantiques décrits par l'A.L.S. :

On en trouve alors les deux termes [du fantasme] comme éclatés : l'un chez l'**obsessionnel** pour autant qu'il nie le désir de l'Autre en formant son fantasme à accentuer l'**impossible de l'évanouissement du sujet**, l'autre chez l'**hystérique** pour autant que le désir ne s'y maintient que de l'**insatisfaction** que l'on y apporte **en s'y dérobant comme objet**. Ces traits se confirment du besoin qu'a, fondamental, l'obsessionnel de **se porter caution de l'Autre**, comme du côté **Sans-Foi** de l'**intrigue** hystérique. (souligné par nous) (Lacan, 1966, pp. 824).

3.2. Notre hypothèse est que *c'est le discours parental* qui détermine après la naissance, non de façon linéaire mais avec des transformations elles-mêmes « programmées », le *discours fantasmatique de l'enfant*, de façon différente selon que celui-ci est *idéalisé* ou *rejeté*, pour ne parler d'abord que des cas extrêmes. L'enfant, une fois identifié au texte du désir parental, *qualifiera et traitera* désormais tout objet (y compris lui-même et son parent) comme le

parent l'a *qualifié* et a souhaité le *traiter*. C'est la satisfaction *du parent, et non la sienne*, qu'il exprime et recherche *sans le savoir*, en un « Que ta volonté soit faite ! ». Les *adjectifs* extraits des appréciations du parent sur l'enfant, et les *verbes* décrivant le sort qu'il lui souhaite, fourniront les atomes de sens *valorisés* dans les énoncés fantasmatiques, **et constitutifs des séries**.

3.2.1. Les adjectifs décrivent l'objet

- (a) tel qu'il *est jugé* par le parent (**beau, laid, conforme, inattendu**, etc.) : ces adjectifs seront toujours *valorisés* dans le discours futur de l'enfant ;
- (b) et tel qu'il *devrait être* pour rendre possible l'*action* que le parent veut exercer sur lui ou le *comportement* qu'il en attend : *léger...* pour mieux s'en débarrasser s'il est perçu comme un fardeau, **prudent** s'il s'agit de le protéger ; ces adjectifs seront toujours *valorisés* dans le discours futur de l'enfant, et leurs contraires *dévalorisés* (**lourd** dans le premier exemple, *imprudent* dans le second).

3.2.2. Les verbes décrivent l'attitude du parent

- (a) devant l'enfant *idéalisé*

aimer, adorer, prendre au sérieux, respecter, regarder, voir, contempler, etc.,

ainsi que les moyens de **conserver** un tel enfant :

posséder, maîtriser

garder, protéger, enfermer, retenir, contenir, isoler, incorporer (souvent métaphorisé en *manger*)

nourrir, remplir, etc.,

- (b) ou au contraire devant l'enfant *non désiré*, refusé (tel le poète maudit par sa mère, cf. *infra*)

verbes exprimant la déception, la surprise, l'étonnement, la peur, l'horreur,

haïr, détester, maudire, ne pas prendre au sérieux, tourner en dérision,

ainsi que les moyens de **se débarrasser** d'un tel enfant, de le faire **changer**, ou de **l'ignorer** :

détruire (ouvrir, casser, démolir, brûler, éclater, déchirer, percer, etc.)

changer, modifier, altérer, déformer, tordre

déplacer, remuer, secouer, éloigner, écarter, chasser, (faire) sortir (parfois métaphorisé en *vomir*)

abandonner, laisser tomber, lâcher, jeter, perdre, égarer, donner, vendre, échanger

méconnaître, ignorer, oublier, etc.,

tous ces mots étant **valorisés** secondairement chez l'adulte que cet enfant deviendra.

Le début du poème de Baudelaire (1993) intitulé (par antiphrase !) « Bénédiction » illustre parfaitement ce discours parental *négatif* (la malédiction du poète enfant par sa mère). Les termes en seront repris, *valorisés* cette fois, par le poète adulte dans le poème « Au lecteur » :

[...] Si le *viol*, le *poison*, le *poignard*, l'*incendie*,
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas, n'est pas assez hardie.

Les mots en italique se rattachent à la série A ; dévalorisés dans le premier poème, ils sont valorisés dans le second, illustrant la genèse du point de vue extraverti qui domine dans *Les Fleurs du Mal*.

Notons que les verbes exprimant le souhait du parent pourront se retrouver dans le discours de l'enfant à la voix *active, passive, ou pronominale*, comme l'avait observé Freud à propos du fantasme.

On perçoit en général aisément la relation entre le fait d'**avoir été gardé** précieusement (« je **le** garde » parental), et le fait de trouver « sa » satisfaction à **garder** les objets ou les personnes (collectionnisme de l'obsessionnel), à **se garder** (des dangers ou des contacts), et à **être gardé** (soumission à l'autorité par peur de « se faire jeter »). La piété filiale, où l'enfant divinisé voue un culte à ses parents, est quant à elle un exemple de « retour à l'envoyeur ».

Il est moins évident en revanche d'envisager que « **s'**éclater, **se** défoncer, **s'**envoyer en l'air, **se** fendre la gueule » puissent résulter de la *transformation pronominale* d'un « je **l'**éclate, je **le** défonce, je **l'**envoie en l'air, je **lui** fends la gueule » parental. C'est pourtant une des implications fortes de notre hypothèse. Il s'agit en fait là tout simplement de la thèse freudolacanienne de la **réversibilité du sujet et de l'objet dans le fantasme** (« Ce **sujet** qui croit pouvoir accéder à lui-même à se désigner dans l'énoncé, n'est rien d'autre qu'un tel **objet** » (Lacan, 1966 souligné par nous)), du reste parfaitement illustrée par le poème de Baudelaire « L'Héautontimo-rouménos » (le bourreau de soi-même) :

[...] Je suis la plaie et le couteau !
Je suis le soufflet et la joue !
Je suis les membres et la roue !
Et la victime et le bourreau !

Cette auto-agressivité qui va de l'exposition au danger jusqu'au suicide se double, chez l'extraverti, d'une hétéro-agressivité qui va du non-respect d'autrui à sa mise en pièces pure et simple, les deux se conjoignant dans l'exemple du terroriste sautant avec sa bombe. Si l'on consent à reconnaître dans le parricide un « retour à l'envoyeur » au parent rêvant d'infanticide, on peut clore cette sinistre énumération sur le mot souriant de Cocteau : « Il vaut mieux réussir les enfants, sinon ils ne vous ratent pas » ! Redisons pour conclure que les traits sémantiques minimaux ou « atomes » extraits de ces verbes et adjectifs sont précisément ceux qui constituent nos séries (à présent définies en COMPRÉHENSION)¹ :

- (a) La série destruction-disparition-éloignement-changement, ou *série A*.
- (b) La série conservation-intégrité-stabilité, ou *série B*.

4. Description approfondie des séries, points de vue et parlés

Elle a pour but de montrer que la dichotomie initiale (séries A et B) débouche sur une description fine et diversifiée du discours courant, et fournit certains repères linguistiques ; elle jette également les bases de la validation de l'A.L.S. décrite au paragraphe suivant.

4.1. Essai de caractérisation linguistique

Les deux points de vue I et E, et leurs combinaisons (les parlés), évoquent les lectures que décrit M. Le Guern dans ses *Principes de grammaire polylectale* (Berrendonner, 1983) :

Une langue est une polyhiérarchie de **sous-systèmes**. Certains [...] offrent aux locuteurs des choix entre diverses **variantes**. Chacune [est] un **lecte**... Les lectures [...] ne seront assignés ni à un **individu**, ni à une **catégorie sociale**, ni à une **aire géographique**, ni à un **genre particulier de communication**. Ils seront étudiés « en soi », dans leurs purs rapports **oppositifs** [...].

Adoptant pour décrire nos séries la méthode proposée par Le Guern, nous chercherons à constituer non pas une grammaire normative ni descriptive, mais une grammaire potentielle :

Les tâches d'une grammaire polylectale sont : (1) d'observer et recenser tous les emplois concurrents qui se trouvent attestés dans la performance des locuteurs, (2) de reconstituer à partir d'eux le système de lectures dont ils sont les produits, (3) de prédire des emplois qui n'ont pas été observés a priori, mais dont la structure polylectale établie en (2) autorise la génération. **Une grammaire polylectale est ainsi amenée à assigner à la langue des limites qui ne sont pas celles de l'attesté, mais celles du « possible à dire », et à y inclure des emplois qui font l'objet de prédictions.** (souligné par nous).

L'emboîtement des « unités » mises en jeu dans la construction de la grammaire sera le suivant :

- **Trait minimum** (atome = adjectif simple)
- **Signifiant complexe** (molécule = mot)
- **Syntagme** (combinaison libre ou divers degrés de figement : expression, locution)
- **Phrase**
- **Énoncé** (de longueur variable : paragraphe, texte court, texte long)
- **Parler** (biographie considérée comme un texte identificatoire mis en acte).

¹ On comprend à présent dans le tableau des atomes la présence des adjectifs en majuscules à la fin de chaque domaine sensoriel : les sensations fortes sont refusées et évitées à l'enfant surprotégé, et prescrites voire infligées à l'enfant rejeté.

4.1.1. Les séries d'atomes A et B sont donc des listes de *traits sémantiques minimaux* (ou *sèmes*) opposés terme à terme, par exemple *ouvert/fermé, souple/rigide, lointain/proche*.

Le discours, dans son fonctionnement *fantasmatique*, réduit les « éventails » *cognitifs*, par exemple les états de la matière, à deux traits opposés (ici : *fluide/ non fluide*). C'est la nécessité d'argumenter, de défendre « son » identification, qui place le locuteur dans un camp *ou* l'autre même s'il peut en changer au cours de son argumentation. Lakoff et Johnson (1985) font remarquer, au sujet des « mythes » de *l'objectivisme* et du *subjectivisme* dans la culture, que :

l'objectivisme et le subjectivisme **ont besoin l'un de l'autre** pour exister. Chacun se définit **par opposition à l'autre** et voit en lui un **ennemi**. (souligné par nous).

C'est pourquoi nous ne retrouvons que deux séries — recombinaisons ensuite dans des proportions très diverses. C'est le fantasme qui est réducteur, dichotomique, manichéen, pas notre description. Le même historien des religions qui aura recensé des dizaines de dieux grecs ou égyptiens ne peut faire autrement que de dénombrer en Perse à telle époque DEUX divinités et DEUX seulement, et se trouve fondé à décrire l'opposition binaire d'Ormuzd et d'Ahriman sans la croire inscrite ailleurs que dans la conviction de leurs sectateurs. Notre description procède d'un constat, non d'un simplisme dogmatique.

Si un trait est valorisé dans une série, il est par définition dévalorisé dans l'autre. À ce propos, tantôt le français fournit deux mots différents pour une même réalité, deux doublets dont l'un est valorisé, l'autre péjoratif, ce qui permet de comprendre et de simuler les « dialogues de sourds » suivants, où joue la figure de rhétorique dite paradiastole :

extraverti : Vous êtes **rigide**, soyez donc plus *souple* !

introverti : C'est vous qui êtes *laxiste*, soyez donc plus **rigoureux** !

tantôt il n'existe qu'un mot pour une réalité donnée, et c'est le contexte qui nous indique si ce mot est valorisé ou péjoratif :

extraverti : Je me sens le cœur *léger*... (A+)

introverti : Justement, vous prenez tout à la *légère* ! (A-)

4.1.2. Les signifiants complexes, représentés dans plusieurs catégories grammaticales (verbes, adjectifs *complexes*, substantifs, adverbes) ne se répartissent pas a priori en séries (*qui ne concernent que les traits sémantiques minimaux*).

On peut décrire pour chacun d'eux sa composition en atomes :

Certains, de composition *presque homogène*, seront employés pratiquement sans ambiguïté comme se rattachant à l'une ou l'autre série (cf. ci-dessus « papillon » et « tortue »).

D'autres, contenant des traits *des deux séries*, seront déterminés par le contexte. NATURE peut s'associer à *verdure, espace, évasion, grand air, état sauvage*, donc être rattaché à la série A (ex : « se perdre dans la nature »), ou s'associer à l'idée d'une **mère nature, éternelle, antérieure** à l'homme, **sanctuaire** à **protéger**, **norme** biologique à **respecter**. Il est alors dans la série B. Ex : « mœurs contre nature », « mère dénaturée », « chassez le naturel, il revient au galop », etc.

Certains enfin se rattachent clairement, *lorsqu'ils sont isolés*, à une série donnée, mais cette appartenance est *inversée par le contexte*. Le mot EAU, employé seul, est de la série A en raison du trait *fluide* (l'eau est le *prototype* des liquides), que ce caractère insaisissable soit valorisé (« ma petite est comme l'eau, comme l'eau vive ») ou dévalorisé (« c'est de l'eau, c'est du vent »). À l'inverse, dans « mettre de l'eau dans son vin » ou « ne boire que de l'eau » (i.e. : pas d'alcool), il y a comparaison entre l'eau et un ou plusieurs liquides alcoolisés. Le trait commun *fluide*, non discriminant, est neutralisé. En revanche les traits **insipide, incolore, inodore** (série B) de EAU s'opposent aux traits *savoureux, coloré, parfumé* (série A) de VIN, donc EAU est ici de la série B (contraste entre un liquide « sage » et un liquide « fou »).

4.1.3. Les expressions et locutions figées

Par exemple :

« dépasser les bornes », « couper les ponts »

On peut assez souvent dégager des règles de calcul simples pour déterminer la série d'une expression de forme Verbe + Complément d'objet direct, à partir de ses éléments :

Verbe A + Nom B	→	expression A :	casser la baraque
Verbe B + Nom A	→	expression B :	limiter les dégâts
Verbe A + Nom A	→	expression A :	courir un risque
Verbe B + Nom B	→	expression B :	assurer ses arrières

L'étude de ces expressions permet de comparer la manière de décrire un même référent dans les différents points de vue (on peut lister les « traductions » d'une expression d'un point de vue dans l'autre).

Exemple : *sortir* de la route (I) / **rentrer** dans le décor (E).

4.1.4. Les phrases

De même qu'il existe des *expressions* symétriques, on peut rencontrer :

1. des phrases quelconques symétriques,
2. des analogies symétriques¹
3. des proverbes, aphorismes et sentences symétriques :

Tel père, tel fils (I) / à père avare fils prodigue (E).

Qui se ressemble s'assemble (I) / les contraires s'attirent (E).

Il vaut mieux être seul que mal accompagné (I) / plus on est de fous, plus on rit (E),

qui dessinent les contours de deux « morales », de deux esthétiques : morale de la **sa-gesse**/morale de la *folie* ; morale **classique**/morale *baroque* ou *romantique* ; morale **apollinienne**/morale *dionysiaque*.

4.1.5. Les textes de longueur variable

Dans ce texte court, du poète Théognis :

J'aime la *flûte aiguë* et les *joyeux pipeaux*
Et la *lyre vibrante* et le *vin* dans les pots
Je chéris la *jeunesse* et la *tendre gaieté*
Car mon temps *au soleil* est désormais **compté**,
Et **couché** dans le **noir** et devenu tout **pierre**
Je **ne verrai plus rien**, ayant **clos** ma paupière.

les trois premiers vers plaident pour la série A, les trois derniers décrivent péjorativement la mort, en utilisant la série adverse (B, en gras).

4.1.6. Les « biographies »

Lakoff et Johnson, décrivant (1985) les « mythes de l'objectivisme et du subjectivisme dans la culture », remarquent :

Toutes les cultures ont des mythes et les gens ne peuvent vivre sans mythes, pas plus qu'ils ne peuvent vivre sans métaphores... **Certains d'entre nous tentent même de mener leur vie entière selon l'un ou l'autre mythe.** (souligné par nous).

De fait, on peut considérer une *biographie* comme un *texte* qui *argumente* en faveur d'une des identifications décrites plus haut. Ces « mythes » ne seraient alors que les *lectes subjectifs*, les *parlers* résultant des identifications.

Chaque parler veut prétendre à l'universel dans sa vision du monde : l'homme est, selon les versions, fondamentalement bon (parler I → I), fondamentalement mauvais (parler E → E), toujours perfectible (parler E → I), ou mi-ange mi-bête (parler I ou E).

Dans le parler I → I, l'individu isolé est valorisé : « il vaut mieux être seul que mal accompagné », dans le parler E → E c'est le groupe nombreux, la foule (« plus on est de fous, plus on rit »), et dans le parler I ou E le petit groupe d'amis (Brassens : « au-delà de quatre, on est une bande de c... s », « les copains d'abord »). Les personnages du Misanthrope (Alceste se retirant au désert, Célimène toujours très entourée, et Philinte ami de l'un et de l'autre) illustrent bien ces trois positions subjectives.

¹ La place nous manque pour en citer ici.

Le parler E → E connaît deux variantes. Si la version « bénigne » (« changement ») peut être socialement acceptée, encouragée pour sa créativité, sa version « maligne » (« destruction ») se rencontre chez des sujets portés à l'extrême violence : « ennemis publics », « tueurs en série », « criminels de guerre ».

Pour le parler E → I (« du progrès »), parler de la rédemption, de la réparation, la biographie en deux étapes résulterait d'un jugement en deux temps : le parent rejette au début un enfant jugé non conforme, puis « se fait une raison » et remédie au « défaut » naturel par l'éducation, la « construction de la personnalité de l'enfant ». On trouvera, lors de la transition entre les points de vue E et I, des verbes de changement d'état : (se) calmer, (s')assagir, (se) ranger, décrivant le passage d'un adjectif A (*fou, nomade*) à un adjectif B (**sage, sédentaire**). Ce parler connaît plusieurs variantes ou « itinéraires », selon la manière dont sont métaphoriques l'état initial « mauvais » et l'état final « idéal ». Nous ne les énumérerons pas ici, faute de place pour les analyser en détail.

Le parler « I ou E » (hésitant) est marqué par l'alternance rapide, voire la juxtaposition dans le discours, de termes des deux séries : le « ou » peut-être exclusif (oscillation) ou inclusif (juxtaposition). La chanson de Brassens « Le pornographe » fournit un bon exemple de balancement entre « I » et « E ».

Toute juxtaposition ou oscillation des séries ne signe pas forcément le parler « I ou E » : on peut les utiliser « sciemment », par exemple dans le parler E → I, pour rallier tous les suffrages en séduisant et les locuteurs I, et les locuteurs E. Exemple en politique : le *changement* (A +) dans la **continuité** (B +) ; la *force* (A +) **tranquille** (B +). Ou en publicité : « Cette voiture allie *souplesse* (A +) et **fiabilité** (B +) ».

Rappelons enfin que ces parlers sont l'analogie de langues et non de catégories diagnostiques. Si classification il y a, elle ne porte que sur les parlers eux-mêmes. Les locuteurs décrits ici ne sont que les porte-paroles d'une langue E → E, I → I, etc., et non des personnes qui seraient, dans leur « être profond », « des E → E » ou « des I → I » : parler de sujets francophones ou anglophones n'implique aucune référence à des individus qui soient dans leur essence « des Français » ou « des Anglais ».

4.2. Règles et remarques

4.2.1. Toute perception, tout événement, tout *contenu* peut être commenté au moins de deux manières, dans deux *formes* différentes, tel le fameux verre « à demi plein » ou « à demi vide », puisqu'il existe deux points de vue, plus leurs combinaisons.

Prenons l'exemple des contenus « VIE » et « MORT » :

- a) Le locuteur « extraverti » décrit la vie dans la série A (valorisée) : *chaleur, mouvement, souplesse, bruit, couleur*, et ne voit de la mort que le cadavre (B -) : **froid** (« refroidir quelqu'un »), **immobile** (« y rester »), **rigide** (« raide mort »), **silencieux** (« silence de mort »), **sans couleur** (« pâle comme un mort »), **allongé** ou **couché** (« allonger, descendre quelqu'un »). Ainsi l'énoncé de G. Canguilhem (1966) : « La vie n'est donc pas pour le vivant une déduction **monotone**, un mouvement **rectiligne**, elle ignore la **rigidité géométrique**, elle est *débat* ou explication avec un milieu ou il y a des *fuites*, des *trous*, des *dérobades* et des résistances *inattendues* » dévalorise-t-il les mots **monotone, rectiligne, rigide** (série B) au profit d'autres : *débat, fuite, trous, dérobade, inattendues* (série A).
- b) Le locuteur « introverti » ne voit de la mort que la *perte de sa précieuse unité, la décomposition, l'absence* (« il est *parti*, il nous a *quittés* »). Voir à ce sujet le cas de Jérôme cité par S. Leclair (1971), notamment à propos du rêve de la momie. VIVRE c'est pour lui se **maintenir** en vie, **rester** en bonne santé, **s'économiser, préserver** son **intégrité** corporelle de toute *altération* qui la *dégrade*.

Il y a donc dans les deux cas, une sorte de prélèvement partial dans la description « cognitive », qui contient, elle, des termes des deux séries, notamment pour la mort, où le biologiste décrit successivement la **cadavérisation** puis la *décomposition*.

On peut ainsi constituer une *liste de termes parallèles* qui contestent les synonymies traditionnelles, et qui seraient l'amorce d'une sorte de « dictionnaire bilingue » pour la *traduction*

d'un point de vue dans l'autre, dictionnaire potentiellement extensible aux multiples « parlars » :

tomber/se ramasser	(domaine de référence : chûte)
renverser/écraser	(domaine de référence : accident)
trembler/baliser	(domaine de référence : peur)

4.2.2. Règles du « jeu dialogique »¹

4.2.2.1. Le CONSENSUS (entente sur le **contenu**) peut être factice si la **forme** (le type de parler) diffère, comme ci-dessus. Lorsqu'il y a consensus, le locuteur retraduit dans « son » parler les mots de l'autre.

4.2.2.2. Le CONFLIT : désaccord sur le **contenu** (le thème du débat) ou sur la **forme** (le type de parler).

- a) Désaccord sur la *forme* (avec ou sans désaccord sur le *contenu*) : entre locuteurs de parler différent

Dialogue entre un locuteur E → E et un locuteur I → I

cf. « être comme chien et chat »

Forme et contenu : c'est là qu'on rencontre les « dialogues de sourds » évoqués plus haut, avec la figure de la paradiastole (par exemple le conflit de dénominations qui surgit dans un procès entre l'avocat de l'accusation et l'avocat de la défense : « Ceux que vous appelez héros sont des assassins », et réciproquement). Dans la vie quotidienne, les partenaires donnent l'impression de jouer « au **gendarme** et au *voleur* » : le rejet global de l'identification de l'autre est tel qu'on conteste aussi tous ses contenus.

Parfois, alors même qu'on est d'accord sur le contenu, le désaccord naît sur la manière de le formuler. La conviction « intime » de chaque protagoniste que son identification vaut mieux que celle de l'autre conduit à un affrontement où la logique « fantasmatique » prend le relais de la logique « cognitive ».

Dialogue entre un locuteur E → E et un locuteur E → I

cf. la fable « la cigale et la fourmi »

Un locuteur « rangé » parle d'un locuteur « évaporé » :

« Ce garçon s'intéresse à tout en matière d'art, mais n'a pas de **suite** dans les idées. Il appelle ça de *l'éclectisme* (A+), j'appelle ça du *dilettantisme* (A-). »

- b) Désaccord sur le *contenu* : deux locuteurs peuvent méconnaître qu'ils partagent un même parler si les choix esthétiques (voire les appartenances idéologiques) sont trop éloignés. Dans le film *Diva* de J.-J. Beineix, le héros et une jeune asiatique évoquent leurs goûts musicaux. Cela donne à peu près :

« — Moi, j'aime le jazz, et toi ? — J'aime l'opéra — Peuh, un **classique** ! — Je ne suis pas **classique**, je suis *lyrique* ! ».

LYRIQUE, contenant le trait *vocal*, est de la série A (ici valorisée), alors que CLASSIQUE est de la série B (ici dévalorisée).

4.2.3. Passages d'un point de vue à l'autre²

Ils sont *structurels* (liés à la structure d'un parler) ou *conjoncturels* (« exceptions confirmant la règle »).

4.2.3.1. Structurels

Le parler I ou E oscille par définition entre les deux points de vue. D'autre part, dans le parler E → I il y a changement structurel au moment de la transition entre ses deux phases.

4.2.3.2. Conjoncturels³

a- Chaque fois qu'un objet est idéalisé, il devient l'objet d'un commentaire I

¹ Des échanges verbaux vus sous l'angle de l'A.L.S.

² On se met à valoriser la série *opposée* à son parler.

³ Nous les décrirons ici uniquement chez les *extravertis*.

- I. Certains représentants du parler E → E idéalisent le *groupe* qu'ils forment.
 - II. C'est aussi le cas dans le « discours amoureux » qui idéalise le partenaire et les moments passés avec lui : le refus habituel de garder, d'éterniser la relation (Don Juanisme), se mue en son contraire au contact de l'objet aimé : « ô temps, **suspends** ton vol », « **retiens** la nuit ».
 - III. Tout ce qui intervient dans l'accomplissement du « destin identificatoire » d'un sujet peut être idéalisé, donc commenté d'un point de vue introverti, même chez les extravertis, en particulier : (1) On idéalise celui qui joue le même rôle pour le sujet adulte que le parent rejetant dans son enfance, permettant la réalisation de tout ou partie de sa « malédiction » inconsciente. (2) L'idéalisation d'une « valeur » extravertie (mot valorisé de la série A) prend la forme du souhait de la respecter et de la faire durer : « **éternelle jeunesse** », « **révolution permanente** ». (3) L'objet, le moyen matériel permettant la réalisation d'un fantasme « extraverti » peut être idéalisé, donc commenté et traité comme le ferait un introverti.
- b- On peut rencontrer une inversion de point de vue dans un contexte d'ironie et d'antiphrase chez un locuteur extraverti : « Couvre-toi bien, mets ta petite laine, tu vas prendre froid ! ».
- c- Enfin une inversion de point de vue peut s'observer pour « justifier » une agression (*transgression légitimée*) : des « extrémistes » de toutes tendances peuvent arborer des valeurs « introverties » (« retour à **l'orthodoxie** ») pour mieux satisfaire leurs fantasmes *destructeurs* et *autodestructeurs*.

4.2.4. Dévalorisation d'un mot « ami » ou valorisation d'un mot « ennemi »

Comment procèdent les locuteurs mis en situation d'utiliser négativement un mot de la série qu'ils valorisent, ou l'inverse ? Prenons des exemples chez un locuteur *extraverti*.

4.2.4.1. Cas d'un signifiant « ami » (habituellement valorisé) : il peut être évité et remplacé par un terme de la série « ennemie » : « *vendre* (A) la mèche » sera remplacé par « **manger** (B) le morceau » ou « se mettre à table (B) ». Ou bien on peut associer au mot « ami » un mot ou un trait de la série opposée pour dévaloriser l'ensemble. Ainsi LUMIERE et BRUIT sont valorisés (série A) ; on recourra donc aux traits B pour former des expressions péjoratives : « lumière **aveuglante** », « vacarme **assourdissant** », etc.

4.2.4.2. Cas d'un signifiant « ennemi » (habituellement dévalorisé) : une affiche marseillaise titre « volez vers l'archéologie » au-dessus d'un splendide papillon multicolore. Les traits **sérieux**, **ancien** d'« archéologie » sont rendus moins rébarbatifs au lecteur extraverti par l'adjonction du verbe *voler* (A).

4.2.5. Les « atomes » et molécules » d'une même série sont potentiellement substituables dans les expressions *métaphoriques*, même s'ils ne sont pas synonymes, voire même incompatibles au niveau *cognitif*. Ces synonymies inexplicables autrement que par l'A.L.S. sont attestées dans certains contextes :

- I. Tel objet ou personnage est un **obstacle**, un **carcan**, un **boulet**. Il faut se le **farcir**, se le **goïnfrer**, se l'**appuyer**.
- II. Tel spectacle est **terne**, **froid**, **plat**, **petit**, **étriqué**, **sans relief**, **mort**, etc.
- III. Tel concert de rock peut faire s'exclamer : « ça *balance*, ça *chauffe*, ça *déménage*, ça *dégage*, ça *crève* le plafond, ça fait *peur*, ça fait *mal*, c'est la *gifle*, c'est *terrible*, *monstrueux*, *fracassant*, ça *m'éclate*, ça *décoiffe*, c'est du *tonnerre*, ça joue la *folie*, c'est *fou*, c'est *l'enfer*, ils ont fait un *malheur* », etc.

Les termes substituables ne s'équivalent manifestement pas au sens propre. Mais ils constituent une réserve où le locuteur va puiser, la simple appartenance à la même série suffisant à faire ressentir comme *synonymes* deux quelconques de ses termes. Ces juxtapositions dépourvues de « sens » du point de vue **cognitif** sont néanmoins acceptées car logiques du point de vue **fantasmatique**. Dans l'exemple du concert de Rock, ce « paradigme » est la liste des jugements portés sur un objet non désiré, et des moyens par lesquels on souhaite s'en débarrasser, autrement dit la série A, valorisée chez les « extravertis ».

5. Validation directe et indirecte, critiques et autocritiques, résultats

5.1. Pour la validation *directe* de notre approche nous recourrons à la méthodologie de Gardin et Molino (Validation des énoncés en Sciences Humaines), exposée dans *La logique du plausible*. (1987).

5.1.1. Validation interne des modèles théoriques et des analyses d'experts

Elle se fait soit « à la main », en mettant par écrit les règles d'expertise et en les faisant « tourner » sur des exemples ; soit par la confection de Systèmes-Experts, programmes informatiques simulant par des techniques d'Intelligence Artificielle le raisonnement de l'expert (tête bien faite), et pas seulement son érudition (tête bien pleine), ce à quoi une simple base de données suffit.

Cette validation permet la vérification de la *cohérence du raisonnement de l'expert*, détecte la tricherie consciente ou la méconnaissance inconsciente, évite la tentation de plaquer sa « grille d'interprétation » sur le corpus. Elle correspond à l'exigence de *formalisation* dans la science moderne selon Milner. Mais on risque alors de n'aboutir qu'à une cohérence « paranoïaque », coupée du réel : l'expertise est reproductible, le Système-Expert et l'expert humain aboutissent aux mêmes conclusions, mais le lien avec l'expérience, *l'empiricité*, n'existe pas, on peut avoir la validité sans l'exactitude : dans l'astrologie sur ordinateur, le calcul astronomique est correct, mais le lien entre tel ciel de naissance et tel caractère n'est pas prouvé.

5.1.2. D'où le second volet : **la validation externe** de ces analyses par la *fabrication de simulacres*. Elle correspond à l'exigence d'**empiricité** dans la science moderne selon Milner. L'aspect théorique en est formulé par J. Molino (1987, pp. 151) : « *Seuls le **pastiche** et la **fabrication de faux** à partir des règles de description constituent une validation externe du corpus* », et par J.-C. Gardin (1987, pp. 77) :

Prenons un autre exemple [...] : l'analyse d'un corpus de récits supposés distinctifs d'un groupe humain donné [...]. L'exigence d'efficacité, dans ce cas, consiste à poser que le commentaire de textes produit par l'analyse doit être utilisable comme une espèce de protocole pour en fabriquer d'autres, artificiels, mais que les membres du groupe humain considéré, ou les « experts » qui arbitrent en leur nom, ne désavoueront pas ; ou encore, comme un instrument de diagnostic pour reconnaître les récits de ce même groupe entre tous les autres, etc.

Si l'on remplace ici « récit » par « profession de foi », on verra que cette démarche qualitative est applicable à l'A.L.S.

La reproduction artificielle « à s'y méprendre » de tout ou partie des aspects de l'objet étudié atteste que les règles de description de l'expert sont non seulement cohérentes mais également efficaces.

5.1.3. Domaine de validité

Comme le précise J.-C. Gardin (1987) :

À défaut d'indications sur le corpus de textes à l'intérieur duquel se constitue l'individualité de celui ou de ceux que l'on étudie, il est impossible d'établir si la manière dont on caractérise cette individualité est ou non pertinente.

Dans notre cas, l'hypothèse des séries ne prétend pas tout décrire.

Nous nous cantonnons aux dichotomies qui opèrent dans les prises de position subjectives du discours courant. D'autres dichotomies existent, mais nous constatons qu'elles sont « locales », liées au *contenu*, et non décisives dans la *forme* générale qui oriente la partialité subjective. Ce choix est récompensé par la découverte d'invariants pertinents car reproductibles et dotés d'un pouvoir de prédiction.

L'A.L.S. se limite à la description fine du discours des « personnalités névrotiques » dans le discours courant. Elle ne s'applique ni aux psychoses ni aux perversions.

L'A.L.S. ne prétend pas donner de description de la séance d'analyse (voir dans la première partie les objections au choix de ce type de corpus).

Les séries n'interviennent pas à tout instant dans le discours courant, on peut parler en mode « cognitif » (description cognitive de la réalité ou raisonnement commun). Une recherche ultérieure portera sur l'alternance et l'intrication des modes *cognitif* et *fantasmatique* dans l'argumentation.

Critères de choix du corpus de textes :

- I. Les textes dits ou écrits *directement en français* sont préférables aux textes *traduits*.
- II. La parole « spontanée » *retranscrite* est préférable à l'*écriture* « littéraire », souvent retravaillée donc censurée. Ainsi l'évitement des répétitions de termes amène souvent l'écrivain à utiliser les synonymes « du dictionnaire », ce qui trouble le « bel ordre » des séries. La *prose* est préférable à la *poésie*, marquée par certaines contraintes (assonances, allitérations). On choisira donc les professions de foi, les dialogues ou interviews retranscrits, les compte-rendus de négociations et débats plus ou moins polémiques.
- III. On évitera les textes à *fortes contraintes argumentatives* comme les textes scientifiques. En revanche les *slogans*, quoique travaillés, sont plus subjectifs et moins rationnels en raison même de leur brièveté.

5.1.4. Résultats : traitement informatique de l'A.L.S.

Une recherche menée avec le G.R.T.C (Groupe de Représentation et Traitement des Connaissances, C.N.R.S. Chemin Joseph Aiguier, Marseille) a conduit à une validation partielle de l'A.L.S à l'aide d'un langage d'Intelligence Artificielle (J.-J Pinto, 1987).

Les programmes déjà réalisés opèrent *le diagnostic automatique* de la série des mots complexes (molécules) par leur décomposition en atomes ; *le calcul sémantique* sur les expressions et locutions pour en déterminer la série en fonction du contexte ; *la synthèse automatique* de petits « dialogues de sourds ».

Les programmes envisagés ou en cours de réalisation concernent : *la génération automatique* des séries d'atomes A et B à partir des énoncés parentaux ; *la validation interne* : Système-Expert d'analyse automatique de textes fournissant un diagnostic ; *la validation externe* : génération automatique de textes caractéristiques des différents parlars (pastiche), avec « traduction » d'un contenu « neutre » dans différents lectes subjectifs (« subjilectes »), à la manière des Exercices de style de Raymond Queneau.

L'analyse semi-automatique de textes : bien moins ambitieuse que les programmes de validation précités, elle offre un outil informatisé facilement disponible et relativement fiable de visualisation de textes en vue de leur comparaison. Nous ne la détaillerons pas ici.

5.2. Il existe d'autre part une sorte de « validation *indirecte* » de l'A.L.S. : les approches empiriques dont les résultats convergent avec les nôtres. Parfois purement quantitatives, elles apportent par le poids de leurs statistiques ou le sérieux de leurs auteurs une confirmation plausible à notre analyse.

5.2.1. Les « *mythes* » de Lakoff et Johnson correspondent assez exactement aux parlars intro et extraverti :

L'objectivisme et le subjectivisme ont besoin l'un de l'autre pour exister. Chacun se définit par opposition à l'autre et voit en lui un ennemi... (pour une description détaillée, voir Lakoff, 1985).

5.2.2. J. Molino (1979), dans « Anthropologie et métaphore », souligne :

un des partages les plus profonds de notre culture est celui qui oppose le **rationnel** à l'*irrationnel*. Sous les formes les plus diverses, le couple se reforme dans tous les champs du savoir : il y a d'un côté la **solidité** d'un réel connu dans sa vérité **objective** et **cohérente**, et de l'autre les *illusions* d'une subjectivité qui *se livre sans entraves* à ses *démons* intérieurs.

Il relève des dichotomies *verticalement corrélées* :

objectivité / *subjectivité*

outil / *rite* (chez Le Cœur)

réalité / *plaisir* (chez Freud)

propre / *figuré* (grammaire et rhétorique)

assimilation / *accommodation* (chez Piaget)

5.2.3. Dans la revue « *Intellectica* », le linguiste F. Rastier (1988) décrit, avec leurs options linguistiques, les deux paradigmes rivaux dans les sciences cognitives : le cognitivisme intégriste ou orthodoxe, et le connexionnisme, dont le lexique rappelle étrangement celui des points de vue intro et extraverti.

5.2.4. Le *Socio-Styles-Système* de B. Cathelat (Cathelat, 1992)

Il présente graphiquement ses résultats sur plusieurs axes, réductibles à deux :

1. un axe horizontal : *mouvement* (ou *changement*) / **recentrage** (ou **stabilité**)
2. un axe vertical : *sensualisme* (ou *plaisir*) / **ascétisme** (ou **rigueur**)

qui dupliquent (de façon selon nous redondante) et confirment notre axe Extraverti / Introverti. Ses graphes confirment à plus de 80% nos résultats. Ainsi en matière de consommation alimentaire, les choix des différentes clientèles coïncident avec ce que prédit l'A.L.S. : le mode d'alimentation, le type de produit consommé, le lieu de vente qui les attire, le style publicitaire qui les touche le mieux ! Le *Socio-Styles-Système* mentionne l'existence de **Lexico-styles**, tout à fait superposables à nos parlars :

Il n'y a pas une seule et idéale bonne manière de dire chaque chose, mais plusieurs ; l'intuition de l'artiste et la volonté du décideur ne suffisent pas toujours à assurer le succès d'un message.

5.2.5. La *sémiométrie* de Deutsch et Steiner, mise en œuvre par la SOFRES¹

Ses bases ont des points communs avec les nôtres : « *les mots ont une vie autonome, ils sont investis « affectivement » par les individus* ». On y décrit les axes :

- *pulsions, émotions* / **ordre, contrôle**
- *détachement* / **attachement**
- *conflit* / **harmonie**, qui scindent cette fois en trois notre axe Extraverti / Introverti.

5.3. Critiques et autocritiques

5.3.1. Critiques non pertinentes témoignant seulement d'une mauvaise compréhension du modèle

Nous avons répondu par avance aux suspicions de schématisation que la liste des combinaisons de points de vue n'était pas limitative, et aux reproches de catégorisation des personnes que les parlars sont l'analogie de **langues** et non de *catégories diagnostiques*. Certaines contestations sur l'origine des phénomènes que nous décrivons semblent peu pertinentes :

- a) L'*étymologie* n'est pas d'un grand secours pour expliquer la naissance et le succès d'une expression, car elle est en général oubliée ou ignorée. L'emploi fantasmagique d'un mot ou d'une expression devient assez vite indépendant de sa justification étymologique. Une « radicalisation » par ellipse ou section de l'expression vient d'ailleurs ensuite rendre son autonomie au verbe puisé dans une série donnée : « ça en jette » (mille feux), « se ramasser » (une pelle, une bûche), « se casser » (certains dictionnaires proposent l'étymologie : « se LA casser, la jambe, en s'enfuyant »).
- b) L'argument : « c'est la mode qui répand des expressions comme « je *m'éclate* » » est réfutable. Il suppose un locuteur universel à « perméabilité » mentale standard. Nous soutenons au contraire qu'il faut cette *hypnose préalable* qu'est l'identification pour faire des sujets « suggestibles » ou « réfractaires » vis-à-vis des suggestions ultérieures. L'expérience montre que quelle que soit la pression de l'entourage, les locuteurs I → I n'emploient jamais « *s'éclater* » : ils « résistent » à la mode. La contagion ne touchera que ceux que leur parler incite à s'y abandonner : les « extravertis », et à la rigueur les « hésitants ». D'autre part, cette invocation « sociologique » d'un agent mystérieux (la mode) ne fait que repousser la question de la genèse de ces expressions chez leurs « créateurs ». Enfin leur caractère « moderne » est contestable : nos parents disaient déjà « faire la *bombe* », et nos aïeux « se *consumer* de désir », invariant « extraverti » dont l'A.L.S. rend parfaitement compte.

5.3.2. Critiques pertinentes et autocritiques

Nous n'avons pas voulu aborder ici le problème, que nous avons pourtant exploré, des figures de rhétorique permises ou interdites à tel parler, ni le passage des traits sémantiques dans la syntaxe et le style du texte subjectif (les « extravertis » sont bavards, créatifs et flous, les « introvertis » précis, répétitifs et laconiques).

¹ Cf. Article paru dans le journal *Le Monde*.

Des lecteurs avisés auront remarqué dans nos analyses l'absence de référence aux linguistiques énonciatives (Benveniste, Culioli, Ducrot, etc.). Nous n'avons pas encore envisagé ce qu'elles pourraient apporter à l'A.L.S., qui porte pour l'instant essentiellement sur des faits lexicaux et sémantiques.

On nous a reproché le caractère simplificateur d'une analyse statique des mots complexes en traits sémantiques préalablement définis, opposée par exemple au type d'analyse que propose F. Rastier (1987). Cette approximation peut suffire dans un premier temps pour une simulation informatique limitée, et pour la transmission aisée d'une méthode reproductible et efficace. Mais nous sommes conscients de recourir là à un raccourci pour aborder une question extrêmement complexe. Cette critique rejoint en effet celle qui porte sur l'absence d'analyse précise des catégories sur lesquelles reposent la classification en deux séries et l'extraction des items qui les composent.

Il faut se souvenir que les traits ou « atomes » *n'ont aucun caractère primitif* (comme en phonologie par exemple). Les adjectifs « simples » sont en fait des relais, des condensés d'énoncés parentaux plus longs et plus complexes, *ce qui interdit dans l'ensemble de les regrouper au sein de « taxèmes »*. Certes il est possible, et nos efforts futurs porteront là-dessus, d'opérer *en partie seulement* certains regroupements dans la liste des atomes. Par exemple le couple de taxèmes « facilitation perceptive »/ « inhibition perceptive » pourrait recouvrir les couples d'atomes « *en relief/plat* », « *coloré* »/ « **non coloré** », « *clair/sombre* », « *brillant/terne* », « *contrasté/non contrasté* », « *odorant/inodore* », « *sonore/silencieux* », « *aigu/émoussé* », « *rugueux/lisse* », « *sapide/insipide* », etc. Mais d'autres couples d'antonymes ne se laisseront pas regrouper si aisément, car il s'agit de pseudo-atomes, de prédicats résultant de syllogismes (cf plus haut : « *léger...* pour mieux s'en débarrasser si l'enfant est perçu comme un fardeau »), d'une sténographie de chaînes d'inférence cognitives mais parfois inconscientes chez le parent, et rien ne permet de rassembler en un même taxème les « atomes » extraits des verbes « *jeter* », « *donner* », « *perdre* », et « *ne pas nourrir* » si ce n'est la supercatégorie « moyens de se débarrasser d'un enfant dont on ne veut pas » qui justifiera désormais leur synonymie dans le fantasme. La manière dont certains « atomes » sont extraits des verbes d'action (garder, jeter, etc.) demande par ailleurs à être affinée.

6. Applications de l'A.L.S.

6.1. En psychanalyse

6.1.1. L'A.L.S permet une présentation logicisée des descriptions cliniques dans les névroses, et évite ainsi certaines confusions. Par exemple :

- a) La notion de parler « I ou E » aide à mieux comprendre pourquoi les phobiques typiques sont à la fois *agoraphobes* (point de vue I) et *claustrophobes* (point de vue E).
- b) La confusion possible entre *discours obsessionnel* et *discours de l'Université* est surmontée grâce à notre terminologie (parler « conservateur » et parler « constructeur »). En effet Lacan tient souvent ces deux désignations pour synonymes. Or la logique du parler « I → I » (homologue du discours obsessionnel) rend impossible son assimilation au discours universitaire (homologue du parler « E → I ») : le premier suppose une *perfection initiale*, une « science infuse », incompatible avec l'acquisition de connaissances nouvelles (l'obsessionnel est « d'une ignorance crasse », et néanmoins pédant) ; le second suppose une *perfectibilité secondaire* et permet de se « remplir de savoir » pour racheter une jeunesse « folle » et peu studieuse, et acquérir la respectabilité qu'on n'avait pas au départ.

6.1.2. La validation de l'A.L.S permet par contrecoup de contribuer à la validation « en amont » des thèses générales qu'elle présuppose (Lacan, 1966), notamment :

- a) Le sujet de l'inconscient représenté dans le langage, « *parfaitement accessible au calcul de la conjecture* » et relevant de « *l'inscription d'une combinatoire dont l'exhaustion serait possible* »,
- b) La notion fondamentale que « *le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre* »,
- c) La réversibilité du sujet et de l'objet dans le fantasme.

6.1.3. Les « Séries et parlers » peuvent également et surtout être appliqués aux discours des analystes.

Les analystes étant faits de la même « pâte » que leurs patients, le *discours analytique* ne saurait consister simplement dans leurs dires, souvent fantasmatiques. Pour le caractériser, il est plus facile de procéder par élimination, de dire *ce qu'il n'est pas*, à mesure qu'on identifie les différents fantasmes.

- a) Sur les buts de la « cure » analytique, il peut exister une complicité inconsciente entre l'analyste et son patient dans un fantasme commun, lorsqu'ils partagent le même parler, ce que l'A.L.S. peut détecter. Or de tels fantasmes retentissent sur la pratique et les effets des analyses, qui dans ce cas, au lieu de renvoyer dos à dos toutes les identifications pour tendre vers le *désêtre*, la *destitution subjective* (Lacan), reconduisent l'analysant dans un discours névrotique seulement habillé de jargon psychanalytique.
- b) Sur la théorie : la littérature analytique fourmille de conceptualisations suspectes, qui prennent parfois pour alibi la « structure de fiction de la vérité ». L'A.L.S. permet, dans cette jungle de productions « analytiques », de faire un premier tri entre les fausses pistes (banalement fantasmatiques) et les hypothèses potentiellement intéressantes (au sens opératoire de Gardin), qui restent alors à démontrer.

Les mêmes raisons qui nous ont dissuadé de travailler sur le texte des séances (productions verbales marquées par l'inconscient et obtenues par la technique d'association libre) valent pour expliquer pourquoi l'A.L.S. ne peut s'appliquer directement à la « cure » psychanalytique. Ainsi les applications de l'A.L.S., méthode née de thèses psychanalytiques, sont-elles pour la plupart extra-psychanalytiques.

6.2. Dans les sciences du langage

6.2.1. *En sémantique* : puisqu'il existe des universaux *subjectifs*, distincts des universaux *cognitifs*, découlant de la genèse des identifications, et dépassant le style d'un auteur, les langues ou les époques, l'A.L.S. possède un certain potentiel *explicatif*, voire *prédictif* dans la sémantique des figures. On le voit dans des synonymies inexplicables cognitivement. Ainsi l'article MORFLER du Dictionnaire du français non conventionnel (Cellard, 1980) indique :

(1) recevoir (des coups, une balle) : de la série Morfler, « manger », par passage métaphorique à « prendre » (cf. déguster). (2) parler, avouer, dénoncer : sens incompréhensible. Il doit s'agir d'une confusion entre Morfler et Moufter (parler).

Or on peut, sans invoquer la confusion, décrire grâce aux séries les deux sens de MORFLER : il existe un paradigme « (passer / se mettre) à table », « manger le morceau », attestant que l'argot, langue de rejetés donc « extravertie », désigne souvent la trahison par des termes empruntés à la série adverse, ce qui est le cas de MANGER et de ses synonymes, dont MORF(I)LER.

Autre exemple : la *déformation d'expressions figées*, souvent attribuée à une méconnaissance de l'étymologie : « faire des coupes *claires* » devient « faire des coupes **sombres** ». Certes il y a oubli de l'étymologie, mais cette substitution, non quelconque, peut s'expliquer par une règle d'« accord des séries » : le parler extraverti tend à remplacer *clair* (A+) par **sombre** (B-), qui « va mieux » avec **couper** (B-).

Formes potentielles à pouvoir prédictif :

- a) Notre « grammaire potentielle » est « amenée à assigner à la langue des limites qui ne sont pas celles de l'attesté, mais celles du « possible à dire », et à y inclure des emplois qui font l'objet de prédictions ». Lorsqu'un trait élémentaire ou un mot complexe ne sont pas utilisés actuellement par une langue donnée, ils peuvent l'avoir été à une autre époque, ou l'être actuellement dans une autre langue. Par exemple « je suis bleu » ne se dit pas en français, alors que l'anglais dit « I feel blue » (j'ai le cafard) et l'allemand « Ich bin blau » (je suis rond ou bourré), **triste** et **rond** appartenant tous deux à la série B.
- b) Les années récentes ont vu l'apparition de « *s'allumer* » et « *se déchirer* » comme équivalents de « *s'éclater* », et la liste semble devoir s'étendre encore des verbes de la série A promis à cet usage.

6.2.2. En rhétorique et en argumentation : chacun est fait par son parent l'*avocat* d'un type d'identification, donc est voué à une sorte de *plaidoyer lexical*. Entendre « son » parler ou le parler adverse entraîne adhésion ou opposition, consensus ou conflit. Les séries sont donc des *réserves d'éléments métaphoriques à valeur argumentative*, où l'on puise pour argumenter sans recourir au raisonnement.

Le malentendu étant la chose du monde la mieux partagée, l'A.L.S. a des retombées dans le domaine de la *négociation*. Elle permet d'explicitier et parfois de résoudre les malentendus générateurs soit de *conflits* (cf. § Règles du « jeu dialogique », 4.2.2.) soit de *faux consensus* destinés à se briser.

6.2.3. En poésie et littérature : Baudelaire (1993) déclarait (Salon de 1859) :

« Les rhétoriques et les prosodies ne sont pas des tyrannies inventées arbitrairement, mais une collection de règles réclamées par l'organisation même de l'être spirituel ».

Ces règles de l'organisation subjective interviennent et dans la *composition* et dans la *réception* du texte littéraire. L'A.L.S. ajoute une dimension aux analyses classiques ou modernes. Indépendamment de la singularité poétique (singularité du poète par sa biographie, singularité du poème par sa place dans l'œuvre et par son caractère unique), elle recherche :

- a) le dénominateur commun à l'auteur, à ses continuateurs (d'autres « poètes maudits » par exemple) et à ses lecteurs : qui l'apprécie, qui le rejette, et dans quels termes (les réseaux de complicité). Une étude sur *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire, à paraître, montre la fiabilité de notre approche.
- b) la constance ou la variation de son « point de vue » au cours de sa vie. Ainsi Aragon (1977) passe-t-il du point de vue E au point de vue I, comme le montrent les préfaces opposées de 1924 et de 1964 du *Libertinage*, à la différence de Paul Nizan qui reste dans le parler E → E.

6.2.4. Dans les traductions : on sait tenir compte du *niveau de langue* des termes à traduire, et rendre selon le cas l'expression originale soit par « perdre la raison », soit par « devenir fou », soit par « péter les plombs ». Mais il est peu probable qu'on distingue, au même niveau de langue, entre « fondu » et « **givré** » ou entre « y passer » et « **y rester** » (pseudosynonymes). De ce fait le lecteur sera privé d'une information capitale portant sur la personnalité de l'auteur (autobiographie), ou sur la psychologie du personnage.

6.3. Dans les sciences humaines en général

Brunetto Latini écrivait au Moyen-Âge (*Le Livre du Trésor*) :

Tuilles [Marcus Tullius Cicéron] dit que la plus haute science de cités gouverner, c'est rhétorique, c'est-à-dire la science du parler ; car si parlure ne fût, cité ne serait, ni nul établissement de justice ni d'humaine compagnie.

Lakoff (1985) et Johnson précisent :

Les métaphores peuvent créer des réalités, en particulier des réalités sociales

et J. Molino (1979b) :

la métaphore, au moment où les linguistes en redécouvrent l'importance, apparaît donc comme un instrument stratégique d'analyse de la culture... Mais si la métaphore est nécessaire pour l'interprétation des cultures, ne serait-elle pas en même temps un de ses ingrédients essentiels ?

Pour nous, suivant en cela Lacan, la métaphore est constitutive du *fantasme*, et les *institutions* (qui reposent sur des dires ou des textes), les *réalités sociales* et les *cultures* ne sont que des aspects du *texte subjectif* ou *réalité psychique* qui résulte de notre condition d'*êtres parlants*. Aussi peut-on et doit-on, sous peine d'échec, aborder l'étude de l'« *humain* » sous l'angle de la *parole*. L'A.L.S. peut, parmi d'autres méthodes, contribuer à la critique des explications psychologiques, sociologiques, économiques, politiques, philosophiques, ou même pseudo-psychanalytiques du *malaise dans la civilisation* : apprendre à poser les problèmes correctement, c'est-à-dire dans toute « théorie » rechercher le fantasme, s'impose avant de commencer à chercher des solutions.

Car le locuteur que nous décrivons comme le *simple porte-parole d'une identification* débarrassée de ses singularités n'est plus ni le sujet **individuel** de la *psychologie*, ni le sujet **collectif** de la *sociologie* : « ça parle », il n'y a pas d'auteur, qu'il soit unique ou multiple, aux parlers et à leurs effets.

7. Conclusion

Nous espérons avoir par cet article intéressé le lecteur aux mérites de *l'approche logiciste*, et montré que notre méthode (l'A.L.S.) prise comme exemple répond en grande partie à ses critères : (1) modèle à base linguistique d'objets et de structures relevant de la psychanalyse et des sciences de la culture dans des corpus de discours courant augmentés de la dimension de l'inconscient ; (2) modèle opérationnel, efficient, reproductible, validable et utilisable par les non-experts.

Elle pourrait dès lors s'inscrire dans un nouveau courant de recherches faisant dialoguer, sur le mode logiciste, science et psychanalyse par le biais de la modélisation linguistique, avec pour horizon commun ce que J.-C. Milner (1995b), dans *L'Œuvre claire*, nomme *l'Analyse*.

Références bibliographiques

- Aragon (L.). 1977. *Le libertinage*. Paris : Gallimard.
- Arrivé (M.). 1994. *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*. Paris : P.U.F.
- Baudelaire (Ch.). 1993. *Les Fleurs du mal*. Paris : Magnard, Coll. « Textes et contextes ».
- Berrendonner (A.), Le Guern (M.) & Puech (G.). 1983. *Principes de grammaire polylectale*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- Canguilhem (G.). 1966. *Le normal et le pathologique*. Paris : P.U.F.
- Cathelat (B.) & Cathelat (M.). 1992. *Panorama des styles de vie 1960-90*. Paris : Les Éditions d'organisation.
- Cellard (J.) & Rey (A.). 1980. *Dictionnaire du français non conventionnel*. Paris : Hachette.
- Danlos (L.). 1981. « La morphosyntaxe des expressions figées ». in : *Langages*, 63, Septembre.
- Danlos (L.). 1985. *Génération automatique de textes en langue naturelle*. Paris : Masson.
- Dobhofer (E.). 1959. *Le déchiffrement des écritures*. Paris : Arthaud.
- Douay (F.) & Pinto (J.-J.). 1991. « Analogie, anomalie. Reflet de nos querelles dans un miroir antique ». in : *Communications*, 53.
- Douay-Soublin (F.). 1986. « La contre-analogie, ou réflexion sur la récusation de certaines analogies pourtant bien formées cognitivement ». in : *Recueil de textes du Groupe de Travail sur l'Analogie*, 10 [Paris, Janvier 1987].
- Ducrot (O.). 1984. *Les échelles argumentatives*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Dupriez (B.). 1984. *Gradus, les procédés littéraires*, Paris : 10/18.
- Gardes-Tamine (J.). 1996. *La rhétorique*. Paris : Armand Colin.
- Gardin (J.-C.) & Molino (J.). 1987. *La logique du plausible, essais d'épistémologie pratique en sciences humaines*. Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Lacan (J.). 1966. *Écrits*, collection Le champ freudien, Paris : Seuil.
- Lakoff, G., Johnson, M. (1985). *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris : Minuit.
- Leclaire, S. (1971). *Démasquer le réel, Essai sur l'objet en psychanalyse*. Paris : Seuil, Coll. « Le champ freudien ».
- Le Guern (M.). 1973. *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris : Larousse.
- Milner (J.-C.). 1989. *Introduction à une science du langage*. Paris : Seuil, Coll. « Des travaux ».
- Milner (J.-C.). 1995a. « Linguistique et psychanalyse ». in : *Encyclopædia Universalis* [CD-Rom].
- Milner (J.-C.). 1995b. *L'Œuvre claire*. Paris : Seuil.
- Milner (J.-C.). 2002. *Le périple structural, figures et paradigme*. Paris : Seuil.
- Molino (J.). 1979a. « Métaphores, modèles et analogies dans les sciences ». in : *Langages*, 54.
- Molino (J.). 1979b. « Anthropologie et métaphore ». in : *Langages*, 54.
- Molino (J.), Soublin (F.) & Tamine (J.). 1979. « Présentation : problèmes de la métaphore ». in : *Langages*, 54.
- Pinto (J.-J.) & Douay-Soublin (F.). 1984. « Raisonement et subjectivité ». in : *Actes du séminaire du G.R.T.C [LEST, Aix-en-Provence]*.
- Pinto (J.-J.) 1986. « Identifications divergentes et non commutation des synonymes dans les métaphores usuelles ». in : *Recueil de textes du Groupe de Travail sur l'Analogie*, 10 [Paris, Janvier 1987].
- Pinto (J.-J.) 1990. « Métaphore et cognition ». [Projet d'article pour la revue *Communications*, non publié].
- Pinto (J.-J.) & Pons (E.). 1996. *La parole est aux discours. Vers une logique de la subjectivité*. Aix-en-Provence : Éditions Subjilectes.
- Rastier (F.). 1987. *Sémantique interprétative*. Paris : P.U.F.
- Rastier (F.). 1988. « Paradigmes cognitifs et linguistique universelle ». in : *Intellectica*, 6, pp. 43-74.
- Ronat (M.). 1974. « Énonciation et « grammaire » de l'inconscient ». in : *L'Arc*, 58, pp. 73-78.
- Tamba-Mecz (I.). 1981. *Le sens figuré*. Paris : P.U.F.
- Tanguy (L.) & Thlivit (T.). 1996. « PASTEL : un protocole informatisé d'aide à l'interprétation des textes ». in : *Actes de ILN 96*, Nantes.
- Tanguy (L.) & Thlivit (T.). 2000. « Parcours Interprétatifs (inter)textuels dans le cadre d'une assistance informatique ». in : *Cahiers de Praxématique*.

Annexes

Tableau des atomes de sens A et B concrets

Le classement en « domaines » correspondant aux cinq sens n'a qu'une valeur de repérage pratique. L'adjectif (ou sa périphrase) en gras italique qualifie la majoration ou la minoration de chaque sensation

<i>Série A</i>	<i>Série B</i>	<i>Série A</i>	<i>Série B</i>
Vision		Odorat	
grand large, vaste haut, élevé lointain antérieur périphérique debout non limité discontinu flou dispersé, déployé mobile multiple ouvert mince long, allongé en relief transparent exposé découvert extérieur, superficiel vide + creux concave accompagné coloré clair brillant irrégulier contrasté	petit étroit bas trois postérieur central non debout (assis, couché) limité continu net, précis compact, ramassé immobile, fixe unique fermé épais court plat opaque caché couvert intérieur, profond plein convexe seul, isolé non coloré sombre, obscur terne régulier, géométrique non contrasté, neutre	odorant parfumé	inodore puant
<i>éclairant</i>	<i>aveuglant</i>	<i>stimulant l'odorat</i>	<i>inhibant l'odorat</i>

<i>Série A</i>	<i>Série B</i>	<i>Série A</i>	<i>Série B</i>
Audition		Toucher	
aigu haut sonore parlant vocal dissonant	grave bas silencieux muet instrumental harmonieux	tangible inconsistant fluide souple, élastique léger chaud mouillé tendre, doux aigu courbe rugueux	intangible consistant non fluide rigide lourd froid sec dur émoussé anguleux lisse, poli
<i>stimulant l'audi- tion</i>	<i>assourdissant</i>	<i>stimulant le tou- cher</i>	<i>anesthésiant</i>

<i>Série A</i>	<i>Série B</i>
Goût et Nutrition	
non comestible sapide non nourrissant non sucré non gras non protéique salé acide amer piquant cru digeste	comestible insipide, fade nourrissant sucré gras protéique non salé non acide non amer non piquant cuit indigeste
<i>appétissant</i>	<i>non appétissant</i>

Tableau provisoire des atomes de sens A et B abstraits

Les atomes relatifs à des notions abstraites sont classés, faute de mieux, par ordre alphabétique

Cette liste n'est ni exhaustive, ni encore résumée à de véritables atomes de sens abstraits (impossibilité ?).

Série A	Série B	Série A	Série B
Abstractions		Suite des Abstractions	
acquis	inné	non adapté	adapté
actif	passif	non beau (laid + joli)	beau
ami, accueillant	hostile, ennemi	non fiable	fiable
amusant	sérieux	non mesurable	mesurable
anormal	normal	osé, indécent	décent
autre, différent	même, identique	partial	neutre
concret	abstrait	perméable, poreux	imperméable
courageux	prudent	profane	sacré
désordonné	ordonné	propre	sale
étranger	familier	relatif	absolu
éveillé	endormi	riche	pauvre
facile, simple	difficile, complexe	sauvage	domestique
facultatif	nécessaire	sensible	insensible, indifférent
fécond	stérile	singulier, extraordinaire	banal, commun
fou, insensé	rationnel, sensé	spontané (sans cause)	provoqué
gai	triste	sur/sous-humain,	humain
généreux, dépensier	avare, économe	bestial	calme
guerrier	pacifique	vivant	mort
humain	inhumain	vrai	faux
imprévu	prévu		
inconnu	connu		
indiscret, impudique	discret, pudique, réservé		
injuste	juste		
inquiétant	rassurant		
inutile	utile		
libre (non fixé)	fixé, dépendant		
méchant	bon		
mélangé	pur		
naturel, spontané	artificiel		

<i>Série A</i>	<i>Série B</i>
Temps	
non passé (présent/futur) éphémère neuf, nouveau rapide non répété inconstant, intermittent	passé durable vieux, ancien lent répété constant

Novembre 2004

On a pu s'étonner que Lacan analyse le vers fameux de Hugo : *sa gerbe n'était pas avare ni haineuse...* comme reposant sur une métaphore. S'agissait-il d'une simple erreur du maître, sans conséquence particulière ? Certes pas puisque dans le même geste conceptuel, Lacan reprenait la question du rêve et transposait les concepts freudiens de déplacement et de condensation dans les termes d'une rhétorique des figures verbales restreinte à la métaphore et à la métonymie. Geste fondamental puisque cette fois-ci il s'agissait de refonder tout à la fois la manière de penser l'inconscient, la topique de l'appareil psychique et la pratique même de la psychanalyse. On le voit d'abord dans le contexte général du *Séminaire sur les psychoses*, puis dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », article à la fois conceptuellement très important et très difficile à suivre dans ses articulations successives.

Un psychanalyste, Alain Costes,¹ a voulu tout récemment reprendre la question, en pointant l'enjeu théorique et clinique qui s'était déjà exprimé dans le fameux colloque de Bonneval : l'inconscient est-il la condition du langage ou le langage la condition de l'inconscient ? L'ouvrage est préfacé par Jean Laplanche, qui sans prendre parti explicitement, accepte cependant ainsi de parrainer sa reprise. La *gerbe* est-elle métonymie ou métaphore de *Booz* ? Quelle légitimité y a-t-il à assimiler métonymie verbale et déplacement onirique, métaphore verbale et condensation onirique ? Et quelle topique de l'appareil psychique faut-il retenir ? Faut-il revenir aux formulations freudiennes ou accepter celle de Lacan, qui considère, faut-il le rappeler, un inconscient « structuré comme un langage », selon la fameuse formule. Alain Costes, pour sa part, en appelle à « un vrai retour à Freud » et dans cette lignée justifie « *une psychanalyse du préconscient* » (opus cité, chapitre VI, pp. 169-205). En tant que linguiste mon travail ne saurait avoir l'ambition de trancher de la clinique psychanalytique. Il se limitera ici à essayer de relire le texte lacanien au plus près de ses formules sans perdre la *logique* de son argumentation. En chemin, je serai amené à discuter conjointement à celle de Lacan la conception qu'Alain Costes se fait de la rhétorique : peut-on encore accepter la tentative de maîtrise du sens qui est celle de Fontanier ou se donner les moyens théoriques d'accepter les surprises du sens à la manière de Lacan ? Car c'est bien ce problème qu'Alain Costes soulève, et qui le conduit à fixer un objectif qui semble bien en retrait pour ce qui est de la visée de la cure psychanalytique.

Avant d'engager ce travail, j'ai besoin de souligner deux à-peu-près théoriques qu'on pouvait trouver chez les compagnons de route de Lacan sur ces questions. Voici une formulation qu'on trouve chez Octave Mannoni, un peu en forme d'aveu² :

La rhétorique, depuis l'antiquité, appelle le déplacement métaphore, et peut-être (c'est moins clair) la condensation métonymie. Ou le contraire : car cela n'est évident qu'au prix d'être vague. En tout cas, comme ces dénominations ne changent rien à ce que nous constatons, ni à ce que nous pouvons faire (...) (1988, pp. 71).

Et un peu plus loin :

Jean Tardieu a fait plus que les linguistes pour nous montrer la vraie nature de la métaphore : c'est n'importe quoi, et cependant le langage fonctionne – même dans Un mot pour un autre (1988, pp. 71).

¹ Lacan : *le fourvoisement linguistique. La métaphore introuvable*, Paris, PUF, 2003.

² Cf. « Un Mallarmé pour les analystes ». in : *Un si vif étonnement. La honte, le rire, la mort*. Paris : Seuil, 1988.

Malgré tout le plaisir que j'ai eu à lire la pièce de Tardieu, et toute l'admiration que j'ai toujours éprouvée pour le travail de Mannoni, je ne peux guère approuver, même avec la meilleure volonté du monde ce type de démonstration, en forme d'argument d'autorité. Argument sans doute né sous l'autorité de Lacan. On verra plus loin quel enjeu porte cette double légèreté théorique assumée, celle qui assimile les processus primaires qui travaillent la pensée onirique à la métaphore et à la métonymie verbales, et celle qui décrit la métaphore comme une substitution : un mot pour un autre.

Je reprends maintenant le texte lacanien : « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la Raison depuis Freud »,¹ article qui se trouve au centre de la critique d'Alain Costes, puisque c'est là que Lacan inscrit de manière stricte sa conviction que *gerbe* est dans le fameux vers de Hugo la métaphore de *Booz* ; « *fourvoisement linguistique* » dit Alain Costes.

1. La logique de Lacan : partir du rêve

Quand on examine le texte linéairement on voit qu'il commence par déployer une partie intitulée « 1. *Le sens de la lettre* ». J'y reviendrai. Mais il faut plutôt remarquer la place centrale que Lacan réserve à relire la *Traumdeutung* freudienne et à y souligner les procédés de « l'écriture du rêve ». C'est l'objet de la 2^e partie intitulée : « 2. *La lettre dans l'inconscient* ». Or, dans le rêve, il n'est pas douteux que le rêveur ait affaire à des images.² Le rêve n'est pas d'emblée matériel de la cure psychanalytique – il ne l'est même pas toujours ! –, il est d'abord *expérience, phénomène* : chaque nuit se déroule en moi une activité représentative, qui n'est pas intentionnelle, que le moi de ma conscience vigile ne contrôle pas ou ne dirige pas, et dont je peux témoigner lorsque je me réveille, parce que je m'en souviens, même si c'est sous forme de bribes d'images et de sensations. Cette activité représentative qui se déroule sans moi, oblige à poser un sujet divisé, c'est-à-dire irréductible aux activités représentatives intentionnelles de la veille. C'est ce matériel du rêve que Freud a étudié, décrit, théorisé de manière si incroyablement lucide. C'est de ce matériel du rêve que Lacan part également : des images. Je ne reviens pas ici sur le sort que Freud et Lacan font à l'interprétation du rêve : rappelons seulement que pour les deux auteurs les images du rêve ne sont pas des symboles susceptibles de recevoir une traduction terme à terme qui serait celle de l'interprète, mais bien un matériau signifiant que l'acte psychanalytique cherche à restituer au sujet. Ici, aucune raison de ne pas suivre Lacan.

Maintenant, rappeler que le matériel du rêve est constitué d'images *implique de constater ce fait curieux et très résistant au total* : que leur signifiante ne s'actualise pas pendant le rêve, mais après, et à la condition que le rêveur en témoigne auprès d'un Autre. Si les images du rêve sont des signifiants, force est de constater que contrairement aux signes de la langue, signifiants et signifiés ne sont pas attachés « *comme le recto et le verso d'une feuille de papier* », mais que les signifiants flottent dans les souvenirs du rêveur, promesse de sens jusqu'à ce que celui-ci les *transpose* en un récit verbal à l'intention d'un autre.

2. Une pragmatique pour le récit de rêve³

Que le témoignage du rêveur ne se présente à un Autre que dans une dynamique transférentielle qui surdétermine le récit qui en est fait, aucun doute non plus ! Mais maintenons le fait : le rêve se présente d'abord à celui qui en a le souvenir comme « matériel fait d'images », dont le sens ne s'actualise que dans la dynamique de leur transposition verbale à l'adresse d'un Autre.

¹ In : *Écrits*. Paris : Seuil, 1966, pp. 493-528.

² Il y a quelques années déjà, le psychanalyste Roland Gori m'avait soumis pour discussion un article intitulé de manière volontairement provocante : « Le rêve n'existe pas » (in : *Bloc-Notes de la psychanalyse*, numéro 15 (1997-1998). Berne : Georg Éditeur). Son point de vue que j'avais trouvé infiniment talentueux, mais un peu trop radical à mon goût, consistait à remarquer que pour le psychanalyste, seul vaut le récit de rêve que l'analysant adresse dans l'ici maintenant de la séance. À mon sens, c'est une prise de position sur la technique analytique, non sur la phénoménologie du rêve.

³ Je conçois bien que le terme de pragmatique puisse être tenu pour suspect, lorsqu'on trouve inscrits dans ce champ les travaux de Reboul et Moeschler par exemple (cf. *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*. Paris : Seuil, 1998). Ce n'est évidemment pas à cette pragmatique-là que je me réfère mais à celle qui relève d'une « linguistique de la parole », susceptible de conceptualiser l'interaction verbale dans le dispositif particulier de la cure comme capable de modifier les sujets qui s'y prêtent.

Lacan retient les termes de *rébus* et *d'écriture* pour désigner et conceptualiser ce que Freud appelait quant à lui « le matériel du rêve ». Il y a un inconvénient dans la définition lacanienne : en mettant l'accent sur le message, sur son *gramma*, elle tend à oblitérer la description nécessaire du *dispositif énonciatif* dans lequel le rêveur raconte ses souvenirs de rêve. *Rébus*, *écriture*, les deux termes orientent vers une linguistique de la langue, non vers une linguistique de la parole, en l'occurrence vers ce que j'appelle une pragmatique du récit de rêve. Le souci de Lacan de ne pas céder à l'interprétation symbolique l'amène forcément à durcir la position, à exiger que ses élèves prennent en compte le matériel du rêve dans sa donne littérale, qu'ils le prennent « à la lettre ». Mais insistons encore : il s'agit aussi de reconstituer pas à pas la phénoménologie linguistique du récit de rêve. Or celle-ci suppose de rendre compte de deux étapes : comment transmettre un rêve autrement que par le biais d'un récit, qui, forcément transpose le souvenir d'un matériel iconique dans un matériel verbal ? Dans ce cadre, on doit décrire le récit comme manifestant la position d'un locuteur *référentiellement* tournée en arrière (« *dans mon rêve, il y avait...* »). La suite relève de l'intervention de l'analyste : celle-ci consiste à faire entendre au rêveur, non pas ce que signifiaient ces images qu'il tente de décrire, mais ce qu'il vient de dire *de fait*, et qui vaut dans l'ici-maintenant transférentiel.¹ Il s'agit de faire basculer le locuteur d'arrière en avant, si on peut dire, d'une position de témoin à une position de sujet ou d'analysant. L'analyste le déloge de sa position référentielle à l'égard des images énigmatiques du rêve en lui signifiant son implication dans l'ici-maintenant des mots prononcés effectivement.

À prendre en compte l'ensemble de l'interaction verbale et non pas seulement la forme du message, on aurait ainsi un champ de travail immédiatement désigné pour les linguistes comme pour les psychanalystes, et un certain nombre d'obscurités se lèveraient d'elles-mêmes. En tout cas, armé de ce point de vue, on commence à mieux comprendre la logique qui guide Lacan alors même que les termes qu'il utilise pour en rendre compte tendent à l'obscurcir ; pour comprendre Lacan, il faut lui résister.

3. Identité des processus à l'œuvre en poésie et dans le rêve ?

Freud a dû rendre compte du caractère énigmatique que présentaient de prime abord les images du rêve et le caractère absurde de la pensée du rêve comparée à la pensée rationnelle éveillée. Il l'a fait en supposant des processus de maquillage à l'œuvre, relevant d'une lutte et d'un compromis entre les instances psychiques de la pensée. On connaît les termes sous lesquels il range ces « processus primaires » : condensation et déplacement. Lacan modifie l'appréhension de ces phénomènes en posant une identité radicale entre les processus à l'œuvre dans la poésie et dans le rêve, autant dire dans le matériel iconique du vécu de rêve et dans celui verbal du récit de rêve. Pour lui, la poésie *n'exemplifie pas* le fonctionnement de l'inconscient, la poésie *est* le travail que les processus primaires imposent au matériel signifiant, quelle qu'en soit la nature, psychique-intérieur ou verbal-extérieur, notamment :

La *Verdichtung*, condensation, structure de surimposition des signifiants où prend son champ la métaphore (...) et dont le nom (...) indique la connaturalité du mécanisme à la poésie, jusqu'au point où il enveloppe la fonction proprement traditionnelle de celle-ci (1966, pp. 511).

Lacan reconnaît bien que ces processus primaires s'exercent sur un matériel d'images dans le cas du rêve et sur du matériel verbal dans la poésie. Mais selon lui l'identité entre les « mécanismes » reste totale compte tenu, je cite, de leur « *fonction homologue* » dans l'un et l'autre mode d'expression, soit la production de la signifiante :

Qu'est-ce qui distingue ces deux mécanismes [*condensation et déplacement*], qui jouent dans le travail du rêve, *Traumarbeit*, un rôle privilégié, de leur homologue fonction dans le discours ? – Rien, sinon une condition imposée au matériel signifiant, dite *Rücksicht auf Darstellbarkeit* qu'il faut traduire par : égard aux moyens de la mise en scène (...). Mais cette condition constitue une limitation qui s'exerce à l'intérieur du système de l'écriture, loin qu'elle le dissolve en une sémiologie figurative où il rejoindrait les phénomènes de l'expression naturelle (1966, pp. 511).

¹ Les psychanalystes d'aujourd'hui auraient sans doute à moduler à plus d'un titre cette description à partir des enseignements de leur pratique quotidienne. Pour ma part, je n'explore que les *logiques* à l'œuvre dans les *textes* freudien et lacanien, raison pour laquelle cette description reste de l'ordre du prototypique.

C'est pour cette raison qu'Octave Mannoni peut, sans inquiétude particulière, comme on l'a vu plus haut, procéder à ce renversement historique un peu sidérant :

« La rhétorique, depuis l'antiquité, appelle le déplacement métaphore, et peut-être (c'est moins clair) la condensation métonymie ».

Dans ce cadre-là, rêve et récit de rêve peuvent ne pas être distingués : ce que l'analyste prend en compte dans le matériel que le moi de l'analysant apporte au cours de la séance ce sont *les processus* de la condensation et du déplacement qui travaillent un matériel signifiant toujours déjà là, jamais essentiel mais toujours contingent (lié au matériel de souvenirs issu de la veille), où les désirs inconscients trouvent à se faire entendre, en délivrant sous mille versions une même chanson. Il n'empêche, l'assimilation « métaphore = condensation, métonymie = déplacement » est un forçage théorique qui ne peut rester sans conséquence. Je reprendrai plus loin cette question que je laisse en attente.

4. Sujet clivé

Le clivage du sujet, Lacan le rapporte de manière stricte comme lié au clivage même de la chaîne signifiante. Là encore, il n'y a pas de « comme », il n'y a pas de comparaison. Le sujet n'est pas clivé « comme » la chaîne signifiante l'est entre signifié et signifiant. La chaîne signifiante clivée est le sujet clivé. Lacan règle ici ses comptes avec le mentalisme qui voyait dans la parole un effet des pensées du locuteur. Sans doute rien ne permettait mieux que l'écriture saussurienne pour ce faire, non sans introduire ce renversement S/s :

Il s'agit donc de définir la topique de cet inconscient. Je dis que c'est celle-là même que définit l'algorithme : S/s (1966, pp. 515).

et cette transformation :

$f(S) i/s$ (ibidem)

où on remarque que le sujet est « fonction » du signifiant¹ et que le *i* de inconscient est venu remplacer le *S* de signifiant au dessus de la barre. Logique. Si les signifiants iconiques du rêve sont les signifiants des formations de l'inconscient, et que le récit les articule, même en les transposant en signifiants verbaux à l'intention d'un autre, le *S* de signifiant doit venir au dessus du *s* de signifié, mais à condition de comprendre que cette formule lacanienne veut rendre compte en une seule opération d'une phénoménologie qui se déroule en trois temps : celui du rêve comme vécu phénoménologique, celui du récit que l'analysant adresse à son analyste, sa réalisation enfin dans la sidération de la réfraction interlocutive qui lui fait entendre *avec retard* ce qu'il vient de dire *d'autre*. Je dis « réalisation » au double sens du mot : il l'articule, le rend réel, mais en l'entendant *depuis l'oreille de l'autre* si on peut dire, l'entendant à neuf, il en prend conscience. Encore une fois, il s'agit de comprendre que Lacan veut rendre compte d'une *situation* d'énonciation, celle de la cure, seule situation où de manière pure le sujet de l'inconscient peut, non pas seulement se manifester, mais trouver grâce à l'intervention d'un Autre les conditions d'une pleine signifiante.

Utilisons ici un exemple : une rêveuse raconte « *dans mon rêve il y avait un ivoirien, un jeune ivoirien* » et elle entend soudain par réfraction interlocutive, à la suite du rire léger, ponctuation interprétative que l'analyste s'est permis : « il y avait un « je n'y vois rien » ». Où l'on repère que c'est la disponibilité de la chaîne signifiante à un autre découpage qui permet ici de véhiculer le message inconscient. « L'algorithme » lacanien n'image pas autre chose que cette « pragmatique » interlocutive ou cette « phénoménologie de l'interlocution » dans la situation de la cure psychanalytique.

Mais on voit alors que le problème de Lacan n'est pas du tout de caractériser patiemment les figures que les signifiants iconiques du rêve mettent en jeu. Pas plus qu'il ne s'agit de décrire les figures et les formes verbales susceptibles de transposer les images du rêve ; il s'agit seulement de marteler un point de clinique psychanalytique : le matériel *littéral* de la parole

¹ Manière d'indiquer une transcendance du parler, transcendance qui apparaît en creux dans l'un des symptômes du discours du Président Schreber : les voix qui s'interrompent tout en lui laissant toujours supposer une suite persécutive qu'il doit deviner sous peine de devenir idiot : « *jamais je ne ..., Toujours est-il..., Peut-être encore ... (pp. 502)* ». On pourrait traduire ça en disant que Le Langage, avec un *L* majuscule, le Langage au sens de « le fait que les hommes parlent », « donnée commune à toute l'espèce », le langage dans son caractère universel et précédant chaque sujet, amène précisément celui-ci à *n'être qu'une fonction de cette puissance*.

adressée au psychanalyste est le seul point d'attention qui doit focaliser l'écoute de l'analyste, *puisque c'est l'inconscient même* : i/s. Le i représente les images du rêve travaillées par les processus primaires, l'inconscient. La barre / est là pour imaginer le fait qu'on peut énoncer une phrase et s'apercevoir après coup seulement de sa signification : elle marque « la résistance » à la signification. Le s vaut pour cette signification advenue après coup, la reprise du dit et sa réinterprétation. On repérera du même coup qu'en toute rigueur, le s représente l'ensemble de l'énoncé réentendu à neuf, signifié et signifiant compris.

Encore une fois, ce que Lacan ne repère pas (ou peut-être plus simplement ça ne l'intéresse pas), c'est que le champ désigné n'est pas autre que pragmatique. Mais une pragmatique qui suppose d'intégrer le clivage du sujet qui croyant dire X s'aperçoit, dans la réfraction sidérante de son dit dans la séance psychanalytique, avoir dit Y : « *un mot pour un autre* » pour reprendre la formule fétiche de Lacan, de Mannoni et de quelques autres, avec tout ce qu'elle porte d'à peu près. De fait « *un mot pour un autre* », ce n'est *jamais* le cas en dehors du lapsus proprement dit. Il n'y a là aucune *substitution*. Impossible de suivre Lacan sur ce terrain-là. Ce qui est vrai (en dehors du lapsus, encore une fois) c'est *une signification* pour une autre. En prononçant, en articulant le signifiant /X/ J'ai cru dire « X ». Je m'aperçois après coup avoir dit « Y ». Ou encore : la chaîne signifiante est susceptible de *receler* plus d'un signifié, qu'il revient à la pragmatique interlocutive propre à la cure de faire émerger. Je ne saurais assez insister sur le terme que je choisis : le signifiant inconscient n'est pas caché ; il est *recélé* dans une chaîne signifiante toujours susceptible d'accueillir plus d'un signifié.

On s'étonne que Lacan n'ait pas choisi d'exemplifier ce point de focalisation par des exemples issus de sa clinique. Dans l'article étudié, on ne remarque que deux exemples, repris à Freud en passant, et nullement exploités dans le cours du texte : « *les figures hors nature du bateau sur le toit ou de l'homme à tête de virgule* » (1966 : 510). Freud l'avait fait, lui.¹ A le lire patiemment, on remarque alors que toutes sortes de procédés sont exploités par « *l'agence du rêve* »² dans la mise en forme du matériel du rêve, et qui n'ont rien à voir avec ce que décrivent les recherches rhétoriques en terme de métaphore ou de métonymie.

Mais dans ce cas, pourquoi chercher à unifier sous les deux figures de la métaphore et de la métonymie empruntées à la rhétorique antique ou moderne, voire contemporaine, l'ensemble des manifestations par lesquelles un énoncé recèle une autre signification que celle qu'on croyait ? Unifier sous une seule opposition l'ensemble des processus à l'œuvre dans la production des images du rêve, finement répertoriés par Freud, n'a pas d'autre sens que de réinterpréter de manière « structurale » la pensée freudienne. Mais Freud n'a jamais assimilé les processus primaires, catégories pertinentes dans le cadre onirique et les deux figures de la rhétorique, pertinentes dans le champ verbal. Ce n'est qu'à condition de rester vague, qu'on peut voir dans la condensation des images du rêve et dans la métaphore, un même processus d'ambiguïté du sens. Mais l'ambiguïté et l'équivocité empruntent bien d'autres chemins linguistiques.³ Reprenons cependant la manière dont Lacan lit Freud : « *la Verdichtung, condensation, structure de surimposition des signifiants* » (1966, pp. 511).

Acceptons au moins un instant de n'avoir en tête que les images du rêve ; d'avoir travaillé trois ans sur le texte freudien m'a donné les idées plus claires à cet égard.⁴ J'y avais repéré, en admettant qu'on puisse isoler « leur technique » de leur fonction, que les images du rêve disposent de moyens peu nombreux mais très labiles :

1. Selon Freud, le rêve peut appeler des blocs de réalité semblables à la vie de veille : des sensations, des épisodes iconico-discursifs, des images visuelles de mots ou d'expression, de personnes ou de choses, des images acoustiques, tout matériel emprunté par fragments mais tels quels à la vie de veille.
2. Le rêve peut « travailler » ces images ;
 - a. en les rendant ou vives ou indistinctes ou lacunaires,

¹ Safouan aussi : voir *L'inconscient et son scribe*. Paris : Seuil, 1982.

² L'expression est d'Octave Mannoni.

³ Voir, notamment, les travaux de Catherine Fuchs à cet égard : *Les ambiguïtés du français*. Paris, Gap : Ophrys, 1996.

⁴ Philippe Schepens, 1999. *Linguistique dialogique et psychanalyse. Une lecture de la Traumdeutung de Freud*. PUF-C.

b. ou/et les assembler en formations composites, soit en les superposant, soit en combinant des traits qui appartiennent à des objets ou à des personnes différentes de la vie de veille, soit encore en attribuant à ces objets ou à ces personnes des traits d'autres objets ou d'autres personnes ou d'autres contextes de la vie de veille.

On voit aisément que seules – peut-être – les « *formations composites* » relèveraient de ce que Lacan appelle une « *structure de surimposition des signifiants* ». Cela reste d'ailleurs un peu opaque. Les choses s'éclairent cependant si on prend garde que le récit rétrospectif qu'on fait du rêve vécu combine en permanence la narration et des commentaires qui sont autant « d'associations ». Chaque élément du rêve « condense » alors des chaînes de discours de caractère associatif plus ou moins nombreuses. Freud dit encore, de manière beaucoup plus nette à mon sens, que chaque élément du rêve est « surdéterminé », précisément au sens où le récit de rêve appelle, pour chaque élément le composant, de multiples chaînes associatives au moment du récit ; on dirait aujourd'hui peut-être que chaque signifiant est saturé de signifiés multiples. Ces associations, le témoin du rêve est conduit à les proposer avec d'autant plus de force que les images du rêve, si on les considère comme constituant un message, forment dans son souvenir une chaîne foncièrement sous-déterminée. Que devient la métaphore là-dedans ? Il me paraît assez clair que pour Lacan, tout signifiant saturé de signifiés est une métaphore. J'y reviendrai lorsque je reprendrai, encore une fois sur le métier, le vers de Hugo devenu célèbre.

5. Empirisme externaliste¹ et discursivité

Reste cependant à préciser un point que Costes ne semble pas avoir aperçu dans sa lecture de Lacan : le choix théorique d'un externalisme discursif en opposition au mentalisme.

Repartons brièvement en arrière dans l'article de Lacan dans la partie intitulée *1. Le sens de la lettre*. Lacan rappelle un élément de temporalité : si on considère un sujet humain en supposant qu'il pense « dans sa tête » et que la langue est l'outil par lequel il extériorise ses pensées, comme c'était largement le cas à l'époque (et presque encore plus aujourd'hui), on oublie de prendre en compte une donnée pourtant capitale : c'est que chaque sujet humain naît dans un univers où le déjà-là des discours des autres organise le monde, et où le sujet ne fait que reprendre – en les altérant – les mots des autres, les discours des autres sur le monde et sur lui-même. Cette historicité rappelée permet donc d'installer un tout autre scénario à l'exercice de la parole, un scénario externaliste : chaque sujet ne parle pas depuis « l'intérieur de sa tête », mais depuis la langue maternelle déjà là qu'il investit, depuis les discours des autres, les paroles des autres, masse discursive qui précède et organise a priori le rapport du sujet à lui-même, à autrui et au monde. C'est clairement le sens de la formulation lacanienne située à l'orée de son article :

le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment de son développement mental (1966, pp. 495).

Ce qu'on peut également remarquer, c'est que Lacan appelle « langage » tout cet ensemble déjà-là : langue, discours d'autrui et mise en acte du discours par le sujet. Freud, pour sa part, disait que la mère prête au sujet humain qui naît à la parole son propre « appareil de langage » : un appareil de langage pour deux.

Si le sujet est contraint de passer par l'appareil de langage maternel pour investir la langue et le monde, il est à la fois « *serf du langage* », comme dit Lacan, c'est-à-dire aliéné à la structure d'entrée dans le langage, et serf du discours (familial) où « *sa place est déjà inscrite à sa naissance, ne serait-ce que sous la forme de son nom propre* (1966, pp. 495) ». Le nom propre qui lui est transmis, inscrit le sujet dans une généalogie et, bien sûr, dans un ensemble de rapports, à son père, à sa mère, à ses frères, et à tout autre, où la sexualité est prescrite sous forme de discours prohibitifs et prescriptifs, c'est-à-dire dans un ordre où la sexualité est contrainte au niveau de l'ensemble de la société qui fait vivre cet ordre (et ses désordres). C'est ce que Freud avait noté en parlant de complexe d'Œdipe, et que Lacan reprend de manière allusive en parlant de « *drame historique* (1966, pp. 496) ».

¹ Cf. L'ouvrage de Auroux (S.). 1988. *La raison, le langage et les normes*. Paris : P.U.F., et d'une manière générale l'arrière-plan épistémologique du dialogisme bakhtinien.

Notons au passage que pour Freud il y a une *contradiction* entre nature et culture, que Lacan transforme en une *articulation* entre « *nature, société et culture* (1966, pp. 496) », point de vue par lequel Lacan affirme l'importance d'une triple base théorique : le psychologique, le social (langagier), l'anthropologique.

Dans ce cadre, il y a donc une parfaite cohérence à poser l'inconscient comme les signifiants des discours d'autrui en nous (« l'inconscient est le discours de l'Autre »), discours que nous rêvons de manière élective, (auquel nous nous aliénon et que nous déformons) même si c'est avec le matériel contingent de la veille (cf. le schéma : i/s). C'est cette base fondamentalement discursive, empiriste, externaliste, historicienne, culturaliste qui permet de comprendre la conceptualisation lacanienne des formations de l'inconscient, et le type de pratique interprétative à laquelle il convie ses élèves, ainsi que la position qu'il prend à l'égard du sens, comme on va désormais être en mesure de le voir.

6. La polysémie lacanienne

Il me semble qu'on a réfléchi longtemps en sémantique le caractère polysémique du mot à partir des pratiques lexicographiques qui consistent à produire, pour chaque mot retenu dans le dictionnaire, les différents sens qui lui sont attachés, en lui ménageant les entrées nécessaires dans l'article lexicographique. De fait, c'est pratiquer une certaine forme de figement et de réduction : les mots ont plusieurs sens certes, à condition de rajouter que c'est d'abord dans le contexte d'un discours, où les relations, les interactions qu'il entretient avec les autres mots lui permettent d'actualiser telle ou telle valeur ; et ensuite dans la circulation interdiscursive même, chaque mot actualise dans le contexte historique de sa production et de sa réception, telle ou telle de ses virtualités sémantiques. Or Lacan n'a jamais cessé de se situer dans ce cadre-là : espace sémantique dynamique d'un énoncé et circulation et stratification des discours.

On le voit ainsi rappeler que le mot ne tire pas seulement son sens de sa place syntaxique dans le cadre linéaire de l'émission d'un énoncé :

Mais la linéarité que F. de Saussure tient pour constituante de la chaîne du discours, conformément à son émission par une seule voix et à l'horizontale où elle s'inscrit dans notre écriture, si elle est nécessaire en effet, n'est pas suffisante. (...) il suffit d'écouter la poésie (...) pour que s'y fasse entendre une polyphonie [je souligne] et que tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition. Nulle chaîne signifiante en effet qui ne soutienne comme appendu à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule *de contextes attestés*, à la verticale [je souligne], si l'on peut dire, de ce point.

Suit, dans le style (aussi éblouissant qu'un peu aveuglant) de Lacan une analyse des valeurs sémantiques du mot *arbre*, telles qu'elles se sont déposées dans la mémoire des locuteurs, *en strates* compte tenu des discours où le mot s'est actualisé :

C'est ainsi que pour reprendre notre mot : *arbre, non plus dans son isolation nominale* [je souligne] (...) nous verrons que ce n'est pas seulement à la faveur du fait que le mot barre est son anagramme, qu'il franchit celle de l'algorithme saussurien [notons ici l'allusion aux processus primaires].

Car (...) il appelle avec le robre et le platane les significations dont il se charge sous notre flore, de force et de majesté. Drainant tous les contextes symboliques où il est pris dans l'hébreu de la bible, il dresse sur une butte sans frondaison l'ombre de la croix. Puis se réduit à l'Y majuscule du signe de la dichotomie qui, sans l'image historiant l'armorial, ne devrait rien à l'arbre, tout généalogique qu'il se dise. Arbre circulatoire, arbre de vie du cercelet, arbre de Saturne ou de Diane... (...) (1966, pp. 503-504).

J'arrête là une citation très longue où Lacan se complaît à faire vibrer les valeurs sémantiques du mot *arbre* dans les contextes d'emplois les plus divers, et à faire surgir autant l'imaginaire discursif qui le surdétermine que les glissements métaphoriques historicisés qu'il a permis.

On voit que Lacan insiste sur le caractère ambigu de la signification dans la langue : polysémie du mot *arbre*, par exemple, mais liée selon lui à *sa référence changeante* dans les discours qui s'échangent : tantôt « *robre* », tantôt « *platane* », et *diachroniquement aux valeurs imaginaires* dont il se charge dans les discours reçus : « *force et majesté* » par exemple ; le mot, pour Lacan, se surdétermine ainsi des contextes historico-symboliques que l'histoire de ses usages lui a donnés, puis des valeurs liées à ses usages métaphorisés comme « *arbre généalogique* » ou « *arbre de vie* », arbre humanisé dans la littérature et la poésie, etc.

On voit la parenté de cette conception lacanienne de la polysémie avec la sur-détermination freudienne. Les linguistes ne peuvent qu'être intéressés par ce type de cadre conceptuel. Peut-être d'ailleurs venait-il trop tôt pour être entendu ? Car maintes problématiques se sont déplacées de manière relativement récente à partir de la publication des travaux de Bakhtine en France,¹ et depuis l'investissement du champ du discours (Michel Pêcheux, notamment), en contradiction avec ce que prônaient (différemment) le fonctionnalisme de Martinet et le structuralisme de Benveniste, limitant à la phrase le domaine linguistique.

7. La gerbe de Booz

Il est temps maintenant de revenir à la gerbe de Booz. Si Lacan a maintenu contre vents et marées que dans le vers de Victor Hugo : *Sa gerbe n'était point avare ni haineuse, Booz et gerbe* sont en relation métaphorique, c'est non pas tant parce qu'Hugo attribue à la gerbe des sentiments humains, mais parce que le mot *gerbe* relié syntaxiquement (verticalement : cf. l'anaphore *sa*) à *Booz*, transfère à celui-ci l'ensemble des virtualités sémantiques qu'il tient des discours antérieurs où il porte notamment une valeur de profusion ; et aussi une valeur (proche sémantiquement) de fécondité, compte tenu de la valeur rétrospective dont il se charge dans un contexte qui annonce explicitement l'union de Booz et de Ruth. Que chacun relise le texte de Hugo pour s'en convaincre, et non pas seulement le vers. De cette union naîtra « la race de David ». *Gerbe* « condense » cet ensemble de signifiés, *gerbe* est « surdéterminé » par les « attenances verticales » (Lacan) que le réseau des signifiants tisse dans l'espace du poème et par les « différentes portées » (idem) des discours où il a été actualisé ailleurs et avant.² *Gerbe* pour « un autre mot » : *Booz*, selon la très mauvaise formule empruntée par Lacan à Tardieu.

Mais le problème du psychanalyste n'est pas tant de décrire, comme le ferait un linguiste, un objet sémio-linguistique précis, circonscrit, que de décrire *la disponibilité* d'un segment de langue dans un énoncé à se connecter à d'autres segments présents ou même absents de l'énoncé. C'est cette double « connectique », cette associativité : deux segments *in praesentia* qui, faisant « étincelle » (je cite Lacan), comme deux cailloux qu'on entrechoque, appellent un ou plusieurs segments *in absentia*, nécessaires à la nouvelle interprétation requise, c'est cette connectique donc, qui garantit que les formations inconscientes (recélées mais non réalisées) puissent se présenter dans le fil du discours de l'analysant, en abolissant un instant la barre qui sépare le moi et l'inconscient, en permettant un instant de collaboration et de réconciliation entre les deux instances. Pour autant, en aucun cas, on ne peut assimiler *condensation* ou *surdétermination* et *métaphore*, au sens que ce dernier terme tire de ses théories successives, antiques, classiques, modernes, contemporaines, sauf à reprendre à Jakobson le caractère ultra extensif et extrêmement diluant qu'il a voulu donner à ce concept. Or, c'est une donnée claire maintenant qu'en parlant d'axe métaphorique, Jakobson se livre à un coup de force en assimilant l'une à l'autre deux catégories hétérogènes : celui de paradigme verbal où des unités sont virtuellement substituables l'une à l'autre avant d'être actualisées sur l'axe syntaxique (c'est une manière de décrire une des opérations cognitives du sujet à l'égard de la langue) et celui de métaphore, qui suppose que sur l'axe syntagmatique, deux unités déjà posées entrent en conflit sémantique.

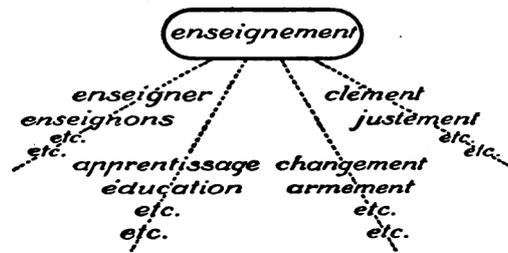
Il est d'autant plus étonnant que Lacan ait voulu reprendre à Jakobson ce type d'extension qu'on trouve chez Saussure³ un schéma infiniment plus suggestif, capable de traduire au plus près la labilité du travail associatif et les voies qu'il emprunte (ainsi que le lapsus) ; je le rappelle pour mémoire⁴ ci-dessous.

¹ *Le Marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, préfacé par Jakobson et traduit par Marina Yaguello aux Éditions de Minuit, date de 1977.

² Rappelons qu'on trouve une représentation de Déméter, déesse de la terre féconde et du mariage, tenant dans une main une gerbe d'épis et de pavots, et que son culte était accompagné d'orgies, (in : *Mythologie générale*, pp. 148-150, sous la direction de Félix Guiraud. Paris : Larousse, 1992).

³ Comme le remarque parfaitement Alain Costes dans l'ouvrage cité.

⁴ Je le rappelle aussi au cas où Alain Costes me lirait : celui-ci fait effectivement une lecture tendancieuse de Saussure, en sautant du schéma à ces lignes du commentaire saussurien : « il y a tantôt communauté double du sens et de la forme, tantôt communauté de forme ou de sens seulement ». Le « de sens seulement », il le retient pour argumenter contre Lacan que même dans Saussure il se pourrait qu'il n'y ait pas de privilège du signifiant sur le signifié. Or la lecture de Saussure écarte l'idée qu'il pourrait y avoir du signifié qui flotterait tout seul, si on peut dire ; elle montre au contraire que l'associativité repose soit sur un jugement d'appartenance des formes à un paradigme syntaxique (analogie du radical), soit un

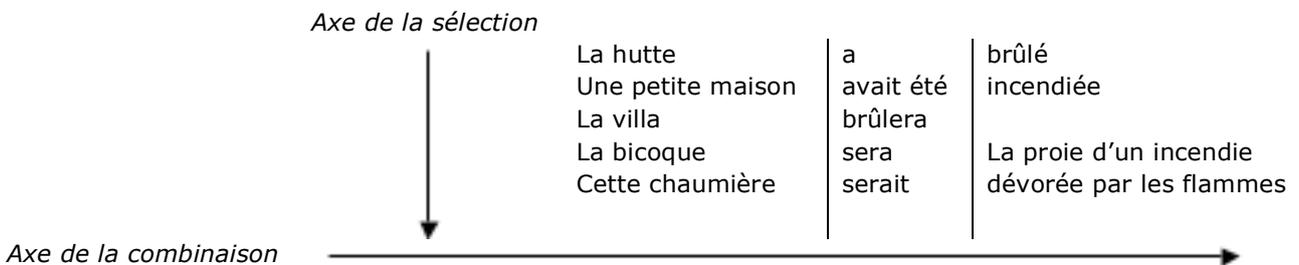


Dans *enseignement*, *enseigner*, *enseignons*, etc., il y a un élément commun à tous les termes, le radical ; mais le mot *enseignement* peut se trouver impliqué dans une série basée sur un autre élément commun, le suffixe (cf. *enseignement*, *armement*, *changement*, etc.) l'association peut reposer aussi sur la seule analogie des signifiés (*enseignement*, *instruction*, *apprentissage*, *éducation*, etc.) ou au contraire sur la simple communauté des images acoustiques (par exemple *enseignement* et *justement*) (1972, pp. 173-174).

Chez Jakobson, ce n'est pas l'associativité qui est pensée, mais l'exercice même de la parole :

Parler implique la sélection de certaines entités linguistiques et leur combinaison en unités linguistiques d'un plus haut degré de complexité (1963, pp. 45-46).

Ce qu'on est, je pense, en droit de représenter ainsi :



Lacan choisit donc Jakobson (une schématisation cognitive de la parole) plutôt que Saussure (l'activité associative du sujet telle que permise par la structure morphologique de la langue). C'est très dommage. Lacan part également de la métaphore surréaliste. Heureux choix sans lequel plus rien n'eût été compréhensible, car c'est bien dans ce cadre qu'un point de vue substitutif est le plus impossible à soutenir.

8. La métaphore verbale : interaction de deux unités verbales connectées ou substitution d'un mot à un autre ?

Alain Costes, logiquement compte tenu de son argumentaire, cherche longuement à disqualifier le choix lacanien de la métaphore surréaliste. Mais de fait les images du rêve *sont* surréalistes, à tout le moins troublantes ! Comme on sait elles mettent en relation des signifiants dont les signifiés conceptuels sont les plus éloignés, produisant une sidération, un « conflit conceptuel », qui oblige, comme dans la pragmatique du rêve, et comme dans le Witz, à un retour et à un saut interprétatifs sur l'énoncé énigmatique qui résulte de la transposition verbale des images du rêve. Lacan explique :

La poésie moderne et l'école surréaliste nous ont fait faire ici un grand pas, en démontrant que toute conjonction de deux signifiants [c'est moi qui souligne] serait équivalente pour constituer une métaphore, si la condition du plus grand disparate [il faut rajouter : sémantique ou conceptuel] n'était exigée pour la production de l'étincelle poétique (1966, pp. 506-507).

Première définition lacanienne de la métaphore avec laquelle bien des linguistes seraient en accord : c'est une position dite « interactionnelle ».

jugement d'analogie partielle des signifiants (analogie des suffixes), soit un jugement de synonymie, c'est-à-dire distinction des formes/analogie des signifiés, ou enfin produire un jugement d'analogie des « images acoustiques » (des formes homophones) par opposition au formes repérées comme appartenant à un *paradigme* syntaxique (!) à partir desquelles d'ailleurs, on peut créer des jeux de mots : l'exemple donné en note dans *Le Cours* est le suivant :

« Les musiciens produisent les sons et les grainetiers les vendent » (pp. 174, édition Payot, 1965, 1972).

C'est la suite qui pose problème. Voici ce qu'il écrit (on trouvera au fur et à mesure mes commentaires entre crochets) :

L'étincelle créatrice ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c'est-à-dire de deux signifiants également actualisés [sic ! « deux images c'est-à-dire deux signifiants » : ce lapsus théorique est bien la preuve que Lacan parle des images du rêve même et y compris quand il discute la question de la métaphore !]. Elle jaillit entre deux signifiants [Booz > Gerbe] dont l'un [gerbe] s'est substitué à l'autre [Booz] en prenant sa place [en réalité en imposant ses propres virtualités sémantiques] dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) [on voit que métonymique signifie pour Lacan une contiguïté purement positionnelle] au reste de la chaîne. Un mot pour un autre, telle est la formule de la métaphore (...) (1966, pp. 507).

On trouvera dans la réponse à Perelman figurant dans l'Appendice II des *Ecrits* (1966 : 889-892) et intitulée « La métaphore du sujet », cette réécriture :

$$\frac{S}{S'1} \cdot \frac{S'2}{x} \longrightarrow S \left(\frac{I}{S''} \right)$$

Que je me risque à traduire ainsi : le signifiant *gerbe* est au signifiant *Booz* ce que le signifiant *fécondité* est à *x*, soit une signification *S''* ignorée du sujet lui-même ; c'est-à-dire un drôle de vieillard, animé d'un désir de fécondité tel que le moi de Booz n'aurait jamais imaginé, et qui pourtant l'habite à son insu avec une telle force qu'autrui l'aperçoit jusque dans sa gerbe. Ce que souligne ici encore Lacan, si on accepte de négliger les bizarreries de la réécriture « aristotélécienne », c'est l'idée que le sens métaphorique naît d'un *rapport* entre deux termes. On voit à quel tangage est soumise la pensée lacanienne à l'égard de la métaphore : tantôt interaction, tantôt rapport, tantôt substitution. À mon sens, cette hésitation montre bien que le travail dissociatif-associatif du rêve ne peut pas être traduit tel quel dans les termes de la rhétorique verbale.

9. Quelle rhétorique ?

Ici il faut ouvrir et développer une parenthèse épistémologique : Alain Costes, dont je parlais à l'orée de cet article, attaque la conception lacanienne de la métaphore en se référant le plus souvent à la rhétorique de Fontanier et le reste du temps à celle du groupe $\mu\nu$. C'est à mon sens la grande faiblesse de son argumentation. Car, et ce n'est faire injure à personne que de le remarquer, le geste descriptif et classificatoire de Fontanier relève du naturalisme XIX^{ème}iste. De même le travail du groupe $\mu\nu$, s'est inscrit dans une position logiciste, qui renouvelle profondément celle de Fontanier mais procède quand même d'une lignée homogène à celle qu'elle a souhaité relever, notamment en excluant de ses analyses la dynamique propre à la parole échangée. C'est pourtant celle-ci que doit servir une rhétorique de la figurativité, qui permettrait de penser la parole en psychanalyse. Ce qui est en tout cas très notable, c'est que dès lors qu'on dénonce – à juste titre – le structuralisme jakobsonien, (ce que fait Alain Costes, 2003, pp. 77-87), force serait de se retourner vers les linguistes qui ont souhaité dépasser ses apories.¹

Or, le travail d'Alain Costes se situe quant à lui clairement dans la lignée naturaliste de Fontanier, qui tend à *maîtriser* la prolifération du sens.² En lui empruntant une pratique analytique qui s'expose ainsi :

il est toujours possible de lire une métaphore avec un « comme » implicite
(*op. cit.*, pp. 100).

¹ Tout se passe d'ailleurs avec de nombreux psychanalystes avec qui j'ai eu l'occasion de parler, comme si la linguistique ne comptait que trois linguistes – prestigieux il est vrai – Saussure, Benveniste (rarement) et Jakobson. Seul Roland Gori nourrit sa réflexion des pragmatiques issues des philosophes du langage. Les déplacements intervenus depuis 30 ans sont pourtant fondamentaux et passionnants, même s'ils font moins de bruit dans le landernau.

² Voici à l'égard de cette rhétorique naturaliste le point de vue de Prandi (M.). 2002 dans « Métonymie et métaphore : parcours partagés dans l'espace de la communication ». in : *Semen*, 15. P.U.F.-C. :

« la rhétorique des figures et des tropes peut être considérée comme une tentative titanique de régimentation de l'espace interne de la communication, dans l'effort de réduire à un inventaire de parcours classés et signalés, sinon de maîtriser, la dérive incontrôlable des interprétations (pp. 76) ».

ou encore :

le maître mot de la métaphore est le concept de similitude (2003, pp. 106).

ou enfin :

La « réduction » consiste à reformuler avec d'autres mots la même idée véhiculée par le mot d'esprit à analyser. Apparaît alors par soustraction ce qui relève de l'esprit et ce qui n'en relève pas. Or ce qui vaut pour l'esprit vaut aussi pour les figures du discours (...) (2003, pp. 59).

Pratique réductionniste *revendiquée*, et à de nombreuses reprises dans son livre (empruntée à Freud, d'ailleurs, mais pas au meilleur Freud selon moi), mais qui ne va pas sans quelques errements : ainsi analysant la métaphore contenue dans le segment « *son esprit est pétillant* », Alain Costes, qui cherche à tout prix une analogie présente dans les deux termes, expose :

Pétillant (...) est déjà moins évident [qu'un autre segment analysé précédemment] lorsqu'il caractérise un « esprit ». Mais enfin, cet adjectif nous renvoie quand même à tout un champ sémantique – légèreté/champagne/fête/plaisir – qui donne à penser que l'on nous parle d'un esprit joyeux et vif (2003, pp. 102).

Or les termes mêmes de cette analyse reportent, non à un « *champ sémantique* » - qui serait très hétérogène -, mais bien à une prédication (« *on nous parle* ») et à une référence partagée, à une situation connue : « *légèreté/champagne/fête/plaisir* ». Alain Costes lui-même avoue la peine qu'il a à poser une similitude *déjà inscrite* dans le champ conceptuel du « pétilllement » et dans celui de « l'esprit », que *la connexion métaphorique ne ferait que souligner*. On comprend dans ce cadre son refus de considérer les métaphores surréalistes comme des métaphores. Reprenant l'exemple de Lacan trouvé chez Eluard : *L'Amour est un caillou riant dans le soleil*, Costes réplique :

il s'agit d'une « vraie fausse » métaphore (...) elle revêt les atours de la métaphore, elle la mime, elle conserve son sens comme forclos en elle ; en somme elle ne réalise pas sa promesse. De fait le terme intermédiaire à découvrir devient si obscur, si indécidable, que le sens n'advient pas (2003, pp. 106-107).

Or, dans le rêve aussi les images de rêve se présentent au rêveur comme une promesse de sens qui n'advient pas ; à moins d'une ponctuation interprétative qui cherche *sans la réduire* à la faire valoir. Cet argument tend donc plutôt à apporter de l'eau au moulin de Lacan : lorsque la psychanalyse s'intéresse au fonctionnement métaphorique, pour qualifier la conjonction énigmatique de certaines images de rêve, elle a tout intérêt à se porter vers les métaphores surréalistes.

D'une manière générale, on peut remarquer que chez les rhétoriciens contemporains, la description des figures a fait un saut, précisément en partant de la critique du naturalisme à l'œuvre dans les travaux de Fontanier. En effet il y a une solidarité profonde entre les prémisses de Fontanier concernant le langage et l'ensemble des éléments qui constituent la conceptualisation, la description et la classification des figures dans son projet : faut-il rappeler l'idéalisme affirmé de l'auteur, à l'orée même de son ouvrage :

« La pensée se compose d'idées et l'expression de la pensée par la parole se compose de mots ». (1977, pp. 41).

À partir de là découle le point de vue que :

- « *Les tropes sont certains sens plus ou moins différents du sens primitif [je souligne] qu'offrent dans l'expression de la pensée, les mots appliqués à de nouvelles idées* » ;
- Que la métaphore fait partie des tropes « *en un seul mot* » ;
- Que « *le sens figuré* » du mot s'oppose à son « *sens propre* » et relève d'un emploi qui s'écarte « *de ce qui en eût été l'expression simple et commune* » (1977, pp. 64), permettant ainsi son analyse par *réduction*, en la ramenant à une comparaison « *sans comme* » ;
- Que son principe actif est celui de la « *ressemblance* », appelant la conceptualisation de la métaphore comme « *substitution* », mots clefs qui ont fait quelques ravages en sémantique... Mais aussi chez Lacan.

L'introduction en France des théories « interactionnelles »¹ notamment dans le travail de Ricoeur qui date déjà de 1975,² de Prandi plus récemment, etc., permet la réfutation point par

¹ Ivor Armstrong Richards, Max Black, Monroe C. Beardsley, par exemple.

² *La métaphore vive*. Paris : Seuil, 1975.

point des quatre thèses que je viens de pointer ci-dessus et une tout autre appréhension du phénomène métaphorique. La voici exprimée en quelques mots seulement, empruntés à Michèle Prandi, dans l'article tout récent (déjà cité dans la note 2, page 11), mais qui ne fait que prolonger la lettre de son travail de 1992¹ :

- en passant d'un point de vue idéaliste à un point de vue pragmatique, à *des faits de langue*, on déplace « *l'interprétation des tropes de l'aire du signifié de l'expression métaphorique vers l'espace interne de la communication qui relie le signifié d'une expression et un message contingent* » rappelle-t-il. (2002, pp. 72). On repère alors que c'est « *grâce au moule formel mis en place par la structure de la phrase que des concepts incompatibles sont réunis dans un signifié unitaire* » (2002, pp. 74).

Une fois ces éléments posés, le reste en découle : loin de se restreindre à un mot, la métaphore engage un rapport de l'énoncé au monde, à la *doxa* construite sur le monde, au sens où une communauté linguistique partage « *des structures grammaticales, lexicales et conceptuelles de longue durée* », base sans laquelle il ne saurait y avoir de référent partagé d'un côté, « *de prédication impertinente* » de l'autre « *l'identification du référent est une condition préalable à la réussite de la métaphore* » rappelle Prandi (2002, pp. 73).

- D'autre part, c'en est fini de la dichotomie, impossible à soutenir en sémantique, d'un sens propre et d'un sens figuré *attachés au mot* :

pour qu'un prédicat métaphorique puisse s'appliquer à son sujet et déclencher une interaction, il faut évidemment qu'il garde son signifié (...) et c'est à cause de cela qu'il déplace la formation d'un signifié métaphorique du niveau du mot au niveau de la phrase en tant que structure unitaire (2002, pp. 74).

- Dès lors, il n'y a plus de « sens figuré et de sens propre » du mot, mais un acte d'interprétation qui bute sur « l'impertinence » de la prédication, et par lequel le mot acquiert certes un nouveau sens, mais en tant qu'il s'agit de lui rendre une cohérence avec le référent visé dans le dialogue. « *Tous les mots [dans l'interaction métaphorique] signifient exactement ce qu'ils signifient dans leurs emplois cohérents* » (*idem*, pp. 73). Et dès lors, il ne s'agit pas de se demander « *quel est le signifié de cette phrase ?* », mais bien « *qu'est-ce que le locuteur veut me dire avec cet énoncé ?* » ou « *quelle est la contribution de cet énoncé à ce texte particulier ?* » (*idem*, pp. 75).
- Dès lors encore, la métaphore ne souligne pas une ressemblance *déjà contenue* dans deux objets conceptuels, elle l'édifie : la ressemblance dit Ricoeur avec force, est « *un fait de prédication qui opère entre les termes mêmes que la contradiction met en tension* (1970 : 247) ». Prandi déclare quant à lui sur le même problème : « *l'analogie peut aussi bien pousser la métaphore que s'ouvrir devant elle* » (2002, pp. 79), conception qui réconcilie la métaphore classique et la métaphore surréaliste.

Loin de participer à l'entreprise de maîtrise du sens, Prandi s'amuse de repérer « *qu'une expression comme Les poulies grincent peut finir par acquérir une valeur de message aussi imprévisible que « il fait beau »* » (2002, pp. 76) :

Dans un quartier où nous avons habité, dans presque chaque jardin était installée une corde à sécher le linge, montée sur deux poulies. Celles-ci étaient rouillées, naturellement, et grinçaient pendant la manœuvre. Comme on pendait le linge surtout par ciel ensoleillé, la phrase *Les poulies grincent* avait fini par signifier, dans le cercle familial, « Il fait beau » (Henry, 1971, pp. 21).

Toute l'argumentation de Prandi tend à montrer que les tropes sont « *des actes de catégorisation conflictuels, qui sollicitent l'identité du référent* » (2002, pp. 76). Amené à décrire différenciellement métonymies-synecdoques d'un côté et métaphores de l'autre, il le fait en termes de conflit fermé, conflit ouvert :

pensons à la force polémique de certains raccourcis métonymiques qui caractérisent l'écriture de Zola - *Il marierait une grosse dot ; Des jupes avaient des rires languissants* - ou à l'effet d'étrangeté de certaines abstractions radicales: *Le tocsin sonne la peur* (Huizinga) ; (...) Mais il est clair que tout cela ne sollicite pas l'identité de nos concepts, dont la structure est présupposée, mais seulement la routine de leur mise en perspective.

¹ *Grammaire philosophique des tropes*. Paris : Éditions de Minuit, 1992.

Et plus loin :

La métonymie et la synecdoque imposent au conflit conceptuel des rails aussi rigides que les contraintes imposées par les tropes diffus au parcours interprétatif. De ce fait, ils bloquent tout développement créateur du conflit conceptuel, lui imposant une solution rétrospective, basée sur la reconnaissance de modèles et structures préalablement donnés (2002, pp. 80).

On voit peut-être maintenant ce qu'on peut tirer de cette rhétorique discursive (et non cette rhétorique du mot) pour rejoindre les préoccupations de Lacan : la contiguïté positionnelle de certaines images du rêve construisent un monde énigmatique en comparaison du monde que chacun croit connaître. Tout se passe dès lors comme si la transposition verbale de ces images « surréalistes » élaborait une prédication impertinente, riche de sens pour le sujet, dès lors que l'analyste lui permet d'accéder au contexte associatif qui lui est propre, et notamment propre à rendre compte de la position désirante qu'il développe dans le cadre transférentiel de la cure.

10. Métonymie et déplacement, contiguïté et censure

On aborde ici encore une question confuse. Lacan n'est d'abord guère disert sur la description du déplacement :

La *Verschiebung* ou déplacement, c'est plus près du terme allemand ce virement de la signification que la métonymie démontre et qui, dès son apparition dans Freud, est présenté comme le moyen de l'inconscient le plus propre à déjouer la censure (1966, pp. 511).

Lacan a beau tenter le coup de force, la métonymie ne « démontre » rien qui soit en faveur d'une assimilation de la figure verbale avec le déplacement onirique. Là encore, aucune commune mesure entre ce qui se déroule dans le rêve comme déplacement et ce qu'on retient hier comme aujourd'hui comme description de la métonymie ou/et de la synecdoque, sauf encore une fois, à emprunter à Jakobson le concept d'une métonymie purement positionnelle, qui dilue radicalement la notion de trope que le mot portait jusqu'alors.¹ Safouan² par contre a parfaitement repéré que si le déplacement dans le rêve était effectivement un puissant moyen au service de la censure, c'est parce qu'il est l'effet mécanique des condensations successives (1982, pp. 132). Pour ce qui est, donc, du rêve, on peut être d'accord avec Lacan pour considérer le déplacement comme l'effet lié à la contiguïté pure des images *du rêve*, qui oblitère tous les opérateurs logiques : **si X alors Y**, **X comme Y**, **X puisqu'Y**, etc., du fait que le rêve ne possède aucune autre ressource iconique de les figurer que la succession. C'est cette faille de l'écriture onirique qui conduit à une sous-détermination très fondamentale du continuum iconique.³

Mais la métonymie comme la synecdoque *verbales* ne sont pas constituées par deux signifiants en relation de contiguïté *positionnelle* dans un énoncé, type de contiguïté qui ouvrirait la voie à une ambiguïté de l'interprétation comme c'est le cas pour les images du rêve.

Lacan en vient à discuter l'exemple canonique de « voiles » pour « navires » et fait état du trouble qui était le sien lorsque dans sa grammaire d'enfant il découvrait le concept de métonymie :

Car l'inquiétude qu'il provoquait en nous de ce que le mot bateau qui s'y cache, semblât y doubler sa présence d'avoir pu (...) emprunter son sens figuré, - voilait moins ces illustres voiles que la définition qu'elles étaient censées illustrer (1966, pp. 505).

Pourquoi l'exemple issu de la rhétorique classique rendait-il opaque la définition du concept de métonymie ? Explication de Lacan :

La partie prise pour le tout (...) ne nous laisse guère d'idée de ce qu'il faut entendre de l'importance de la flotte que ces trente voiles pourtant sont censées évaluer : qu'un navire n'ait qu'une voile est en effet le cas le moins commun (1966, pp. 505).

¹ Voir à ce sujet la très belle mise au point que propose Marc Bonhomme 1987 dans *Linguistique de la métonymie*. Berne : Peter Lang, pp. 12-22.

² *L'inconscient et son scribe*. Paris : Seuil, 1982.

³ Ce qui amène Jean-François Lyotard à protester ainsi :

« (...) il faudra convenir que le « langage » de l'inconscient n'a pas son modèle dans le discours articulé, lequel se dit dans une langue, comme on sait ; mais plutôt que le rêve est le comble du discours désarticulé, déconstruit, dont aussi aucun langage, même normal, n'est vraiment exempt. On prendra donc métaphore et métonymie non pas dans le sens strict que le linguiste structuraliste leur attribue dans sa théorie de l'acte de parole, mais dans un sens lui-même métaphorique ». Cf. *Discours, figure*. Paris : Klincksieck, 1971, pp. 253-254.

Lui aussi restait prisonnier de l'élégance superficielle de la solution jakobsonienne.

Si je comprends bien, l'expression « trente voiles » rend mal compte de la réalité de la flotte, compte tenu du fait « *qu'un navire n'ait qu'une voile est en effet le cas le moins commun* ». L'argumentation lacanienne laisse un peu perplexe. À double titre :

1. notons que dans sa dernière formule, Lacan en appelle lui-même à une expérience partagée du monde. Ce qu'il mentionne donc c'est un conflit conceptuel entre le mot et l'expérience (discursive) habituelle de la chose. On est déjà très loin de la conception d'une métonymie comme contiguïté positionnelle de deux signifiants.
2. Remarquons également le terme de connexion qui est juste, mais qui contredit la contiguïté positionnelle de Jakobson dont pourtant il se réclame dans le même mouvement :
À quoi se voit que la connexion du navire et de la voile n'est pas ailleurs que dans le signifiant, et que c'est dans le mot à mot [à comprendre donc comme mot après mot] de cette connexion que s'appuie la métonymie (1966, pp. 505).

Cependant si on essaie de saisir la logique de Lacan en recourant à l'ensemble du contexte, on voit qu'il n'a cessé d'appuyer sur l'idée qu'on peut se servir de la langue « *pour signifier tout autre chose que ce qu'elle dit* » (1966, pp. 505), qu'elle permet au sujet de ne pas se laisser « *enfermer dans un quelconque communiqué des faits* » (idem). Qu'elle fait « *entendre [la vérité] malgré toutes les censures* entre les lignes [ce dernier soulignement est de Lacan] » (idem). Cette insistance autorise alors à repérer que Lacan reproche en somme à la rhétorique classique de laisser penser que *voile désigne, dénomme* une réalité, au sens où *voile* serait l'étiquette de la chose. Alors, dans ce cas, effectivement, le mot désignant une partie est fort peu adapté à rendre compte de la chose dans son entier, d'autant que dans l'expérience du monde, rares sont les navires qui n'ont qu'une seule voile. Mais Lacan confond deux niveaux :

1. certes, il y a le fait que le sujet humain vit dans un réel *de langage*, qu'il n'est pas assujéti au réel en tant que tel, que la langue n'est pas une nomenclature des objets du monde ;
2. cela n'empêche pas que les locuteurs puissent construire un acte de co-référence en réalisant la langue dans le discours. Parler c'est parler de quelque chose, avec quelqu'un. Dans ce cadre-là, ce qui *fait* métonymie, c'est que l'acte de co-référence qui est amorcé dans l'énoncé narratif : « *Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port* », met ensuite en scène un élément : « *voile* » qui ne peut qu'être ré-interprété par l'allocutaire comme tropique dans l'énoncé, sous peine de faire échouer la co-référence :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles

Comme le repérait un peu plus haut Prandi, la solution du conflit conceptuel est dans un parcours interprétatif fermé, du fait de la présence de la connexion *sémantique* et *référentielle* entre *port* et *voiles* (*voiles* institue en effet une co-référence défailante, compte tenu de sa polysémie). Appuyons un peu : entre *port* et *voiles*, non entre *voiles* et *navires*. Ce dernier terme étant la solution inférée du conflit conceptuel entre les deux unités présentes et connectées dans l'énoncé. D'autre part, connexion n'est pas contiguïté.

En réalité, ce que repère Lacan, c'est un *registre* ou un *régime* de l'échange intersubjectif : il est de fait que je peux engager avec mon interlocuteur, disons un régime figuré, par lequel je peux parler de moi sans jamais le faire vraiment : si par exemple on m'engage à répondre à une question du type : « - alors, comment va le train de la vie, en ce moment ? » Le caractère allusif et métaphorique de la question m'autorise aussitôt à m'en saisir comme d'un régime commun et à répondre : « - oh, les wagons sont bien accrochés, mais les cheminots sont en grève ! » Ce qui est ici remarquable, ce n'est pas ce régime particulier que la compréhension requiert, mais le fait que mon interlocuteur m'autorise à *travers celui-ci* une plainte que je ne me serais sans doute pas permis sans son instauration préalable. De cela, il faut donner acte à Lacan. C'est à la psychanalyse qu'il revient d'avoir sans cesse attiré l'attention sur la censure intersubjective et le *régime* discursif qui la contourne. De cela, il est temps peut-être que les linguistes s'emparent. Mais il faut reconnaître que les formules par lesquelles Lacan a essayé de se faire entendre n'étaient pas d'une radicale évidence.¹ Ce que repère aussi Lacan, et

¹ On trouve le passage suivant dans la première partie de l'article :

Freud avant lui, c'est que dans un énoncé, et c'est sans doute fréquemment le cas dans le cadre de la cure analytique, on peut énoncer deux propositions sans les relier par quelque connexion logique que ce soit, donc dans une pure contiguïté positionnelle, au sens aussi d'une pure succession temporelle : l'une après l'autre. Safouan propose un exemple tiré de sa clinique :

Il me souvient d'un rêve dont l'analysant ne se rappelait plus... sauf qu'il y était question de « Tintin » ; un moment plus tard, il rapporta un récit que quelqu'un de ses proches lui avait raconté la veille ; il n'était pas difficile d'en déduire quel accueil il avait réservé à ce récit. (1982, pp. 113).

La négation polémique : « Tintin », opposé au discours d'un tiers, c'est un joli exemple pour montrer comment les images du rêve relèvent d'une syntaxe de la contiguïté pour laquelle l'interprétation doit suppléer les trous ; d'une syntaxe, donc. D'une manière générale, dans le discours, la juxtaposition de deux propositions qui bâtissent un rapport logique sans la présence d'un connecteur, n'échappe pas à la régimentation de Fontanier : c'est « l'enthymémisme ». En voici un exemple :

Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel !
[Du Belloy, Siège de Calais, acte V (1977, pp. 383)].

où c'est l'opposition des temps verbaux qui permet que se constituent les valeurs de cause et de conséquence manifestées dans la phrase malgré l'absence du connecteur nécessaire.

Enfin Lacan vise un dernier élément : remarquer la contiguïté positionnelle des images du rêve, la surdétermination dont chaque image est chargée et le caractère profondément sous-organisé sur le plan des articulations logiques des ensembles d'images formant rêve, c'est effectivement indiquer – en creux pour sûr – que lors du récit de rêve, et dans sa dynamique pragmatique, le témoin du rêve se trouve devant un message énigmatique qui excite en quelque sorte en lui d'autant plus le désir d'une interprétation que celle-ci semble se dérober à une saisie de la Raison ; rappelons maintenant la formule de Lacan, concernant la métonymie, c'est-à-dire la possibilité d'instaurer un régime discursif figuré :

$$f(S...S') S \cong S(+) s \quad (\ll \cong \text{ désigne la congruence } \gg)$$

et tentons la traduction approximative de l'explication lacanienne :

c'est la connexion du signifiant au signifiant [la contiguïté positionnelle des images], qui permet l'élimination [la sous-détermination sémantique] par quoi le signifiant installe le manque de l'être [le désir de réduire l'ambiguïté sémantique d'un message qui concernant fondamentalement son être se présente comme une promesse d'un savoir nouveau sur soi] dans la relation d'objet [dans la dynamique transférentielle où le rêveur adresse son récit de rêve], en se servant de la valeur de renvoi de la signification [de la signifiance propre à la sous-détermination du message] pour l'investir du désir visant ce manque qu'il supporte (1966, pp. 515).

On repère, je pense ce vers quoi tend Lacan : expliquer à ses élèves comment ne pas s'opposer à la *dynamique* propre au récit de rêve de manière à permettre à l'analysant de se frayer une voie, non vers les références que semblent viser les images du rêve, mais vers l'énigme que les œuvres de l'être posent au moi. À la rêveuse qui prononce : « il y avait un jeune ivoirien », l'analyste ne demande pas dans quel lieu le jeune homme se tenait, quel aspect il avait, où la rêveuse aurait pu le rencontrer, ni ne se demande pas quelle traduction symbolique cette image pourrait appeler. Il fait entendre comment l'image construit un rébus dont l'écoute à neuf permet à la rêveuse une connexion associative avec un matériel absent de l'énoncé, mais dont le rapport jette une lumière nouvelle sur ce dont elle manque, que le moi ne voulait pas entendre et que l'analyste ne saurait se mettre en place de combler.

Ce qui reste étonnant, c'est que Lacan ait choisi une description de cette dynamique dans le discours d'un structuralisme du langage, en utilisant l'analogie proposée dans le discours de Jakobson : contiguïté positionnelle des images du rêve, axe métonymique jakobsonien, axe linéaire du récit de rêve.

« Il me suffit en effet de planter mon arbre [le mot arbre qu'il vient juste avant de prendre comme exemple] dans la locution : grimper à l'arbre, voire de projeter sur lui l'éclairage narquois qu'un contexte de description donne au mot : arborer, pour ne pas me laisser emprisonner dans un quelconque communiqué des faits, si officiel soit-il, et, si je sais la vérité, la faire entendre malgré toutes les censures, entre les lignes par le seul signifiant que peuvent constituer mes acrobaties à travers les branches de l'arbre, provocantes jusqu'au burlesque ou seulement sensibles à un œil exercé, selon que je veux être entendu de la foule ou de quelques-uns » (1966, pp. 505).

11. La question qui reste : celle de la focale à utiliser pour rendre compte de la phénoménologie du rêve

On peut bien sûr, pour finir, reprocher à Lacan d'assimiler abusivement métonymie et déplacement, métaphore et condensation. C'est ce que je viens de faire. Il n'empêche qu'il reste fondamentalement fidèle à la logique d'ensemble qui sous-tend la *Traumdeutung* de Freud,¹ celle qui suppose que l'on ne rêve pas seulement lorsqu'on est endormi, *mais tout le temps !* Le rêve, à l'évidence pour Freud, se spécifie certes par la nature iconique de son matériel, mais aussi et surtout comme processus ininterrompu *de transformations discursives*, qui commence la veille, *se poursuit* dans les transpositions particulières qu'impose le matériel onirique (images et « Rucksicht auf Darstellbarkeit », « *égard aux moyens de la mise en scène* ») et se poursuit *en se transformant encore* dans un récit habité de son adresse. Le rêveur n'interrompt son rêve, dans la logique de la doctrine psychanalytique, qu'aux brefs moments où la sidération d'une réfraction interlocutive l'amène à entendre ce qu'il vient de rêver. Dans ce cadre, l'accent mis par Lacan sur les mécanismes de ses transformations discursives ne fait après tout que rappeler que la saisie même des images du rêve ne peut se comprendre qu'en tant qu'elles sont déjà liées par des mots : une image de chien ne se reconnaît que dans le signifiant déjà-là qui le conceptualise dans la langue maternelle du sujet, à moins de supposer que les deux ordres sémiotiques, iconique et verbal, sont strictement séparés, ou que le sujet soit susceptible d'accueillir des images oniriques dans une stupéfaction silencieuse radicale. On voit qu'en adoptant une focale pragmatique et discursive, on tend à réduire l'écart qui sépare les deux modes d'expression des formations de l'inconscient : images oniriques, figures verbales. On ne l'abolit pas. À tout le moins on le réduit. Un autre élément de réduction de l'écart intervient, que j'ai fait mine, plus haut d'ignorer : Lacan retient comme définition du rêve le mode de fabrication du rébus. Or, remarquons-le maintenant dans toute son ampleur : fabriquer un rébus, c'est utiliser *un support de transposition* extrêmement efficace du verbal dans l'iconique et de l'iconique dans le verbal : *chagrin*, par exemple, pourrait être décomposé en deux dessins : un /chat/ suivi d'un /grain/

12. Pathologie du langage et métaphore

Ayant eu l'occasion de travailler dans le domaine des pathologies du langage, j'ai eu la curiosité de lire quelques-uns des travaux de psychiatres allemands et français sur le sujet, et j'étais tombé sur une remarque de Bleuler qui s'étonnait à propos du discours d'une patiente : *Si absurdes qu'elles paraissent, des locutions telles que* : « j'ai été la patience du Christ » *ont leurs équivalents normaux, par exemple dans* « Je suis la Vérité et la Vie » qu'on trouve bien sûr dans la Bible, et que tout lecteur interprète comme métaphoriques. Cependant, Bleuler ajoute :

La tournure rhétorique figurée est utilisée dans une large mesure, notamment l'expression « assassiner » qu'on retrouve pour toutes les formes possibles de tourment (...), dans de nombreux cas les patients oublient souvent ici, qu'ils usent d'une figure de rhétorique. (Bleuler cité par Hérouard, 1993, pp. 72).²

Il faut faire résonner la question de Bleuler en repérant qu'il exige un *indice* communicationnel qui lui semble absent de la parole de ses patients. On peut à partir de là faire deux remarques : l'une pour poser que les sujets peuvent jouer avec les mots, mais que parfois ce sont *les mots qui jouent tout seuls*, à l'insu d'un sujet radicalement aliéné à eux. C'est bien le sens qu'a l'observation de Bleuler. Les mots jouent tout seul... comme les images dans le rêve ! C'est-à-dire comme si c'était des signifiants dont le signifié restait *suspendu*. C'est, pour ma part, toujours ainsi que j'ai compris l'inconscient-langage de Lacan.

La seconde, c'est qu'on peut infléchir à partir de là ce que l'on appelle couramment le sens figuré, en l'inscrivant pleinement dans une pragmatique inter-énonciative : pour moi une métaphore se tisse dans un jeu intersubjectif (et non dans le cadre étroit d'un énoncé).

¹ Voir notamment la splendide métaphore que Freud emprunte à Goethe :

On se trouve au milieu d'une fabrique de pensée où, comme pour le chef-d'œuvre du tisserand,
À chaque poussée du pied on meut les fils par milliers,
Les navettes vont et viennent,
Les fils glissent invisibles,
Chaque coup les lie par milliers
Goethe, *Faust*, I. (Paris: PUF, 1926, 1967, pp. 242)

² Hérouard (B.), Jandrot-Louka (F.) & Viltard (M.). 1993. « Écrits inspirés et langue fondamentale ». in : *L'Unebévüe*, supplément au numéro 4 de la revue, automne-hiver.

Ce jeu consiste à boutonner le monde de référence habituel à un monde fictionnel co-construit. Co-construction très semblable à celle qui se produit lors de la rencontre des sujets autour d'un mot d'esprit. La métaphore notamment est bien linguistiquement parlant une connexion syntaxique entre des entités lexico-sémantiques, connexion qui bâtit un conflit conceptuel, deux mondes qui se sur-impressionnent l'un l'autre, un monde effectif (du moins tel qu'on estime qu'il est) et un monde fictionnel certes, mais envisageable et inaperçu jusque-là ; la métaphore produit une disjonction dans *l'habitus* discursif et référentiel qui permet dès lors d'installer un régime figuré de la signification, à condition que locuteur et interlocuteur partagent globalement la même appréciation sur le monde effectif et la même insatisfaction envers lui, disons le même clivage à son égard. Chacun croit savoir que les cailloux ne rient pas, pour reprendre le vers d'Eluard, mais nous acceptons d'habiter avec le poète ce monde fictif qui nous récompense de nos disconvenues avec le monde effectif : une minéralité impossible à rendre sensible à notre désir d'amour et qui soudain le deviendrait, pure magie du verbe.

Si je suis conduit à rapprocher le régime de la fiction et celui du sens figuré, c'est parce que, dans le fond, les rhétoriciens naturalistes sont sans cesse conduits, dans une certaine forme de réalisme, à décrire et classer les figures et les tropes en rabattant la signification sidérante à ce qu'une organisation cognitivo-logique de la pensée peut en supporter : un homme ne saurait être un lion que parce que, comme lui, il aurait du courage ! Pauvre interprétation ! Les chimères pourtant, retiennent dans leurs formes inédites beaucoup plus que le trait commun de courage félin ! Les psychanalystes, ceux qui s'occupent de désir et non de normes, ont raison, me semble-t-il, de mettre l'accent sur la prolifération signifiante des discours et le caractère sidérant des mondes construits dans la métaphore, sidérant c'est-à-dire inacceptable pour le moi. C'est sans doute le sens du sous-titre que Lacan donne à son article : *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou – ajoute-t-il – la raison depuis Freud*.

Références bibliographiques

- Auroux (S.). 1988. *La raison, le langage et les normes*. Paris : P.U.F.
- Bakhtine (M.) [Volochnikov V.-N.] 1929-1977. *Le Marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Paris : Minuit [Préfacé par R. Jakobson et traduit par Marina Yaguello].
- Bonhomme (M.). 1987. *Linguistique de la métonymie*. Berne : Peter Lang, pp. 12-22.
- Costes (A.). 2003. *Lacan : le fourvoisement linguistique. La métaphore introuvable*. Paris : P.U.F.
- Fontanier (P.). 1830-1977. *Les figures du discours*. Paris : Flammarion [Préfacé par Gérard Genette].
- Freud (S.). 1900. *L'interprétation des rêves*. Paris : P.U.F. [réed. 1926, 1967].
- Fuchs (C.). 1996. *Les ambiguïtés du français*. Paris : Ophrys.
- Gori (R.). 1997-1998. « Le rêve n'existe pas ». in : *Bloc-Notes de la psychanalyse*, 15. Berne : Georg Éditeur.
- Guiraud (F.), (dir.). 1992. *Mythologie générale*. Paris : Larousse, pp. 148-150.
- Herouard (B.), Jandrot-Louka (F.) & Viltard (M.). 1993. « Écrits inspirés et langue fondamentale ». in : *L'Unebévüe*, supplément au numéro 4 de la revue, automne-hiver.
- Jakobson (R.). 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit.
- Lacan (J.). 1966. *Écrits*. Paris : Seuil.
- Lyotard (J.-F.). 1971. *Discours, figure*. Paris : Klincksieck, pp. 253-254.
- Mannoni (O.). 1988. « Un Mallarmé pour les analystes ». in : *Un si vif étonnement. La honte, le rire, la mort*. Paris : Seuil.
- Prandi (M.). 1992. *Grammaire philosophique des tropes*. Paris : Minuit.
- Prandi (M.). 2002. « Métonymie et métaphore : parcours partagés dans l'espace de la communication ». in : *Semen*, 15. PUF-C.
- Ricoeur (P.). 1975. *La métaphore vive*. Paris : Seuil.
- Safouan (M.). 1982. *L'inconscient et son scribe*. Paris : Seuil.
- Saussure (F. de). 1965-1972. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Schepens (Ph.). 1999. *Linguistique dialogique et psychanalyse. Une lecture de la Traumdeutung de Freud*. PUF-C.



Structures et fonctions du langage : des données anatomo cliniques à celles de l'imagerie fonctionnelle

Par Maryse Siksou¹
Université Paris 7 - Denis Diderot
France

Novembre 2004

1. À partir d'une anatomie du langage

1. Les fabricants de schémas au 19ème

Les travaux de P. Broca (1861) ont précisé les observations de Bouillaud (1825) et de Dax (1836) en attribuant « la faculté de coordonner les mouvements propres au langage articulé dans la seconde ou dans la troisième circonvolution frontale, plus probablement dans cette dernière ». Broca observe que les facultés de compréhension du patient sont conservées et il parle d'« aphémie » à propos de ce trouble articulo-moteur, qui laisse au sujet ses capacités de compréhension. Quelques années plus tard il relie ce trouble à l'atteinte du lobe frontal gauche et c'est là son apport plus personnel.

La description d'un trouble de la compréhension revient à K. Wernicke (1871, 1874). À l'inverse des cas rapportés par Broca², ses patients ont un langage fluent mais incompréhensible. Wernicke avait associé l'aire atteinte chez l'un de ses patients, la partie postérieure du gyrus temporal supérieur, à la zone de stockage de « la mémoire auditive des mots ». Il distingue ainsi deux composants du langage et durant plusieurs décennies on classera les aphasies³ selon leur versant expressif ou réceptif. S'inspirant du modèle de Meynert⁴, il propose un modèle associatif, dans lequel les voies afférentes de l'« arc réflexe psychique » [qui permet de comprendre et de répéter le mot perçu], se projettent sur un centre cortical postérieur (a) où est stockée la forme auditive du mot. Ce centre se trouve lui-même relié à un centre antérieur (b) où est conservée l'image motrice du mot, alors que les centres c et d représentent respectivement les images tactiles et optiques associées.

Ce modèle prépare le travail de N. Geschwind (1970) sur les syndromes de dysconnection, en particulier l'existence d'un trouble de la répétition lié à une lésion du faisceau arqué, c'est l'aphasie de conduction prédite par Wernicke. Le modèle bipolaire s'organise autour d'un pôle antérieur (aire de Broca, planification de la production du langage) et d'un pôle postérieur (aire de Wernicke, relation entre les informations perceptives et sémantiques). Au cours des années 70 les travaux de Geschwind ont repris cette conception organisant le langage autour d'un pôle antérieur dédié à la planification de la production du langage et d'un pôle postérieur « sémantique ».

1.2. Confirmation et questions

Dans les faits, la clinique offre quelques exceptions à cette dichotomie entre trouble moteur et trouble sensitif, ou expression-réception, qui ne semble pas si tranchée. Par exemple des patients avec des atteintes « motrices » modérées peuvent produire des phrases et ne présentent pas toujours une compréhension conservée notamment pour des phrases complexes (Blumstein (S.-E.), 1995). D'autres formes d'aphasies ont aussi été décrites : aphasies globales, anomies, aphasies transcorticales (motrice ou sensitive) dans lesquelles la lésion se trouve hors de la région périsylvienne : préfrontales gauche, aire motrice supplémentaire, partie postérieure du gyrus temporal moyen et substance blanche sous-jacente. De même on distingue les aspects dyspraxiques des aspects dysarthriques.

¹ Membre du Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychanalyse, Université Paris 7 - Denis Diderot. Membre du RSCIF. siksou@ccr.jussieu.fr

² Par la suite on notera que les lésions de Leborgne sont en fait plus étendues (Signoret, 1984).

³ Terme proposé par Trousseau (1864).

⁴ Qui propose la dichotomie : (lobe) antérieur - motricité / (lobe) postérieur - sensibilité.

Toutefois si la position localisationniste a été d'emblée critiquée, tant d'un point de vue philosophique qu'anatomique (Freud (S.), 1891 ; Marie (P.) & Moutier (F.), 1906 ; Goldstein (K.), 1910, 1933 ; Lashley (K.-S.), 1937), elle a surtout été renforcée par les travaux qui ont souligné l'effet de la latéralisation fonctionnelle.

Une partie de ces travaux a été effectuée sur les patients commissurotomisés, en utilisant des tests d'écoute dichotique et le tachistoscope. Les données portant sur des cohortes de patients ont largement confirmé le lien entre aphasie et lésion de l'hémisphère gauche, grâce à l'utilisation du test de Wada, ou de stimulation électrique de l'hémisphère gauche lors de protocoles chirurgicaux. La répartition des fonctions du langage à l'intérieur de l'hémisphère gauche a été plus difficile à étayer, certains cas venant la contredire. La littérature offre l'exemple de tels cas. Le patient JC malgré des lésions frontales étendues, incluant l'aire de Broca, présentait un langage ralenti, mais correcte sur le plan grammatical, à l'inverse du patient JH qui manifestait une aphasie de Broca persistante, sans présenter d'atteinte de l'aire cérébrale classiquement impliquée. De même le patient MC avait une bonne compréhension et un trouble de la répétition avec une lésion de l'aire de Wernicke, alors que le patient OB, avec une atteinte du gyrus temporal médian et de la substance blanche sous-jacente (épargnant l'aire de Wernicke), présentait un trouble de la compréhension et de l'expression important. Ces cas ne s'expliquent pas par une réorganisation du langage, et les patients ne sont ni gauchers ni multilingues (Dronkers (N.-F.) & al. 2000).

Les travaux d'imagerie cérébrale¹ ont fourni d'autres types de données structurales, recueillies sur des patients atteints de lésions cérébrales, puis sur des sujets « sains ». Le plus souvent on retrouve exporté, en arrière-plan, un modèle cognitif « boxologique », ou fodorien, pour les premiers travaux et plus récemment un modèle connexionniste que les auteurs tentent de valider par leurs résultats.

2. Les données modernes

2.1. L'aire de Broca dans la seconde partie du 20ème et au début du 21ème siècle

La première surprise a été de constater que lors de l'énumération de séries automatiques la région activée correspond au gyrus précentral, l'aire motrice supplémentaire et la partie antérieure de l'insula, et non à la région antérieure. On peut cependant remarquer que le clinicien, qui utilise ces automatismes comme moyen de rééducation des aphasies motrices, sera sans doute moins étonné.

Un autre point d'interrogation est lié à l'activation de l'aire de Broca dans des tâches ne requérant pas de réponse orale (Démonet (J.-F.), 1992) S'agit-il d'une différenciation entre les traitements phonologique et sémantique ?

D'autres équipes (Paulesu (E.) & al., 1993) ont essayé de comprendre le rôle de l'aire de Broca en mesurant les activations cérébrales provoquées par deux tâches. L'hypothèse des auteurs, qui s'appuient sur le modèle de la mémoire de travail phonologique d'A. Baddeley (1987), suppose l'utilisation d'une répétition silencieuse (phonologique) au cours de la première tâche et d'un système de mémoire phonologique pour la réalisation de la seconde. Dans la première, les sujets devaient détecter des couples de lettres qui riment, dans la seconde ils devaient estimer si une lettre faisait partie d'une série de six. Les données obtenues permettent aux auteurs de référer le système de répétition silencieuse à une partie de l'aire de Broca (-aire- a. 44) et la zone de stockage à court terme d'informations phonologiques au gyrus supramarginal. L'autre aspect contre intuitif des travaux d'imagerie cérébrale a été de montrer une activation de l'aire de Broca alors que la tâche proposée n'impliquait pas la production de langage mais supposait un traitement sémantique. Ainsi l'aire de Broca est activée lors de l'écoute de liste de mots et de textes (Mazoyer (B.), 1993). Des études ultérieures (Poldrack (R.) & al., 1999) précisent les aires fonctionnelles impliquées dans cette région en différenciant une partie antérieure du gyrus frontal inférieur gauche (partie triangulaire et orbitaire, a. 45 et 47) impliquée dans le traitement sémantique et une partie postérieure (operculaire, a. 44) impliquée dans le traitement phonologique².

¹ Ces techniques ont utilisé la tomographie par émission de positons (TEP scan, 1970) puis à la fin des années 90, l'imagerie par résonance magnétique (IRM) et l'imagerie fonctionnelle (IRMf). Nous n'examinerons pas ici les travaux utilisant les potentiels évoqués ni la magnétoencéphalographie (MEG).

² La tâche sémantique est une tâche de jugement « abstrait *versus* concret » pour des mots présentés visuellement. La tâche phonologique consiste à compter le nombre de syllabes de ces mots.

Pour essayer de comprendre l'implication de la zone frontale inférieure dans l'accès au sens S. Thompson-Schill & al. (1997) comparent deux conditions de génération de verbes à partir d'un nom. Les conditions de génération correspondent à deux types de sélection lexicale ; sélection faible / sélection haute.

Les données recueillies par IRMf indiquent que plus la sélection à opérer est grande plus la zone de Broca est impliquée dans la tâche. Les résultats confirment que la zone frontale inférieure intervient dans la tâche lors de la sélection de la réponse verbale parmi d'autres, selon les auteurs, cette zone fait partie du système exécutif responsable de la sélection de la réponse verbale. Ce travail a été complété par une autre étude (Thompson-Schill (S.) & al., 1998) portant cette fois sur des patients atteints de lésions du gyrus frontal inférieur gauche : ces derniers font plus d'erreurs à l'épreuve de sélection haute¹.

La compréhension de phrases complexes au niveau grammatical constitue l'une des principales difficultés des patients atteints d'aphasie de Broca. Les patients présentant une lésion de la partie antérieure du gyrus temporal supérieur présentent ce trouble, les travaux d'imagerie indiquent nettement la localisation d'activations au niveau de la pars triangularis gauche. Cette aire possède d'importantes connections avec l'hippocampe, elle est impliquée dans le recrutement des mécanismes mnésiques qui permettent de traiter les phrases longues ou complexes (Mazoyer, 1993 ; Bevalier, 1997). La diminution de compréhension qui accompagne ce trouble chez les personnes atteintes d'une aphasie de Broca serait donc liée à une diminution de la capacité de traitement et non à une perte d'une structure de décodage syntaxique.

2.2. L'autre « pôle » du langage

Contrairement à l'aire de Broca celle de Wernicke n'a pas été précisée anatomiquement par son « créateur ». D'une interprétation fonctionnelle sensorielle à son implication sémantique (Mesulam (M.), 1998) la variabilité d'interprétation suit l'instabilité de la localisation anatomique. Les travaux ont d'abord cherché à différencier le traitement des bruits de celui des sons du langage (Zatorre (R.), 1992). Les données indiquaient l'activation du cortex auditif primaire et des gyrus temporaux postérieurs supérieur et moyen lors de l'écoute de syllabes.

Récemment les données de l'imagerie cérébrale ont été interprétées en liant le traitement auditif de sons purs à l'activation de la partie supérieure du gyrus temporal supérieur alors que le traitement des sons du langage (de mots et de non-mots) s'avérait être lié à l'activation de la partie antérieure du sillon temporal supérieur (Binder (J.) & al., 2000).

3. Évolution des théories et des méthodes

3.1. L'impact des théories : réseaux et épices

Parallèlement à ces travaux qui stipulent implicitement un mode de traitement modulaire apparaissent des études sous-tendues par l'hypothèse d'un traitement en réseau des catégories sémantiques.

Les patients atteints d'un déficit catégoriel spécifique (Warrington (E.), 1984), examinés par IRM ou au scanner X, présentaient pour chaque type de déficit une lésion d'une structure différente : une lésion du pôle temporal (pour le déficit de la dénomination de personnages célèbres), une lésion de la partie intermédiaire inférieure (pour la dénomination d'animaux) ou une lésion de la partie postérieure inférieure (pour le déficit de la dénomination d'outils).

Les résultats obtenus parallèlement en TEP, auprès de sujets sains ont permis à une autre équipe (Damasio (H.) & al., 1996) de différencier des régions du lobe temporal spécifiques de telle ou telle tâche de dénomination. Ces données ont été utilisées pour confirmer l'hypothèse selon laquelle l'accès aux connaissances lexicales repose sur un réseau de régions spécialisées pour une catégorie sémantique et distribuées au sein du lobe temporal.

Papathanassiou & al. (2000) ont cherché à mettre en évidence un réseau cérébral commun à la production et à la compréhension du langage en s'appuyant sur le modèle des épices du langage de M. Mesulam (1998). Ce modèle suppose différentes étapes de traitement, les aires corticales agissant comme des intégrateurs hétéromodales ou « épices ».

¹ On parle de sélection faible si le mot proposé conduit à une réponse dominante et de sélection haute s'il existe une possibilité de choix importante.

Les tâches utilisées permettaient d'étudier les activations liées à la génération de verbes et à l'écoute d'une histoire. Les résultats montraient que la partie postérieure du sillon temporal supérieur (pôle postérieur) et la partie triangulaire du gyrus frontal inférieur (pôle antérieur) étaient activées pour les tâches de production et de compréhension.

3.2. Les variables qui jouent sur l'activation des « aires » du langage

D'autres types de travaux font le choix d'une plus grande exigence clinique et essaient de contrôler des variables connues pour biaiser les résultats lorsqu'il s'agit de trouver une corrélation anatomo-fonctionnelle. Ainsi Dronkers (N.) & al. (2000) vérifient que leurs patients ont une lésion vasculaire localisée, qu'ils sont exempts d'antécédents neurologiques ou psychiatriques, sont droitiers, de langue maternelle anglaise et qu'ils ne présentent pas de troubles sensoriels (visuels ou auditifs). Les examens d'imagerie (CT ou IMR) ont été passés à trois semaines du début. Les tests de langage ont été réalisés dans un délai d'un an pour évaluer les déficits stables. Les examens anatomiques sont recoupés de façon à regrouper les patients et à déterminer s'ils présentent le même trouble.

Sur 100 patients examinés dans un travail antérieur, ces auteurs ont regroupé 12 droitiers, présentant une aphasie de Broca. L'aire de Broca n'était pas toujours impliquée. 2 patients présentaient une aphasie de Broca sans avoir de lésion dans cette aire et 10 patients avaient une lésion de l'aire de Broca sans présenter ce type d'aphasie. Tous les patients atteints d'une aphasie de Broca présentaient par contre une lésion de l'insula, mais tous les patients qui avaient cette atteinte ne présentaient pas ce type d'aphasie, par contre ils avaient tous une apraxie de la parole (Dronkers (N.-F.) & al., 1996). En regroupant les cas de patients dont les erreurs phonémiques étaient liées à un trouble de la planification des mouvements nécessaires à la parole, 25 patients présentaient une lésion de la lèvre supérieure du gyrus précentral de l'insula, 19 patients sans apraxie de ce type présentaient une épargne lésionnelle de cette zone, qui est par contre impliquée dans toutes les aphasies de Broca. Les auteurs concluent que l'apraxie de la parole est un déficit central de l'aphasie de Broca. La production de stéréotypies semble liée à une lésion du faisceau arqué, à l'endroit où les fibres sortent du lobe temporal pour croiser les ventricules. Les patients atteints présentent surtout une incapacité à parler et non un trouble de la répétition.

Les résultats obtenus par Dronkers sont comparables pour les aphasies de Wernicke. Sur un groupe de 100 patients aphasiques, cinq avaient des lésions de l'aire de Wernicke. Sept patients avaient des lésions de cette aire sans présenter d'aphasie de Wernicke. Les patients atteints de ce type d'aphasie de façon persistante avaient des lésions plus larges impliquant une destruction totale de la moitié postérieure du gyrus temporal médian, accompagné d'une atteinte de la matière blanche sous jacente. Les patients présentant des lésions moins importantes avaient des aphasies transitoires, par contre ces lésions restreintes peuvent siéger n'importe où dans la moitié postérieure du lobe temporal.

Les auteurs estiment que l'information sémantique résiduelle du lobe temporal postérieur est capable de compenser la *béance existant* dans son réseau. Les lésions de l'aire de Wernicke provoquent des troubles de répétition qui caractérisent l'aphasie de conduction chronique. C'est le stockage en mémoire de l'information auditive qui semble alors impliquée (Damasio (H.) & al., 1980).

4. Exceptions et découvertes ?

Le modèle anatomo clinique simplifie la complexité du langage. Parler et comprendre, cela implique le respect de règles pour combiner les sons en mots et en phrases afin d'exprimer des idées, des émotions, communiquer. Retrouver des concepts, appliquer les règles grammaticales, trouver le modèle d'intonation et les règles liées à une situation sociale donnée, constituent autant de tâches cognitives diverses.

Le cortex associatif temporal, en particulier le gyrus temporal médian, est la région du cerveau qui est la plus impliquée par les composants fondamentaux du langage. Les lésions de cette zone provoquent les déficits du langage les plus importants. Les lésions restreintes ne provoquent que des troubles temporaires, mais le trouble évalué n'est pas stable. Dans le cas d'aphasie de Broca, un trouble modéré, caractérisé par un manque du mot, suit la phase aiguë du début de l'atteinte cérébrale, de même dans l'aphasie de Wernicke qui évolue vers une anomie ou une aphasie de conduction. Les aspects aigus reflètent essentiellement la répercussion de la lésion sur des aires voisines ou connectées.

La question reste de savoir ce que l'on cherche à localiser.

Broca pensait localiser la faculté d'articuler, qui a ensuite été remplacée par la syntaxe. L'aphasie de Broca est un syndrome i.e. un ensemble de déficits qui forment un patron (Watkins & al., 2002). On aura saisi qu'il est difficile de localiser dans le même centre des comportements aussi divers que l'agilité articulaire, la découverte de mots, la répétition, et la compréhension de structures grammaticales complexes. C'est bien pourquoi l'axe choisi par les recherches récentes consiste à localiser des processus de traitement.

Il devient dès lors illusoire de chercher à associer à l'aphasie de Broca une aire puisqu'il s'agit d'un syndrome complexe réunissant divers déficits.

Comme on l'a vu pour certains auteurs l'aire de Broca pourrait jouer un rôle dans la mémoire de travail pour un matériel linguistique (Stromswold, 1996) ou comme une partie de la boucle articulaire (Paulesu, 1993). Le rôle précis de l'aire de Broca pourrait donc se définir indépendamment d'une fonction « langage ». Ainsi Mazoyer et Tzourio (in : Houdé & al., 2002), suivant le modèle de la mémoire de travail, estiment que l'aire de Broca n'est pas une région de « production », restreinte à la production motrice du langage, mais qu'elle constituerait une composante de la mémoire de travail verbale qui comporterait deux sous-unités fonctionnelles l'une, antérieure, utile au traitement des informations de type phonologique, l'autre, postérieure, à celui des informations de type sémantique. Le rôle « structural » de ces régions étant un rôle de sélection, de contrôle exécutif.

L'aire de Wernicke serait liée à la mémoire échoïque plus qu'à la « compréhension » du langage et le faisceau arqué au transport des paroles vers les aires motrices du langage.

Si certains mécanismes du langage et de la parole sont localisables comme la planification articulaire ou la mémoire échoïque (de répétition), il faut noter que de telles fonctions représentent des mécanismes d'entrée, de sortie ou de soutien pour le système du langage et ceux-ci ne varient pas beaucoup d'un individu à l'autre. C'est le cas du faisceau arqué et de la partie antérieure du gyrus temporal supérieur. En revanche, des régions qui participent aux fonctions cognitives comme l'attention, la mémoire, la mémoire de travail et le contrôle exécutif jouent aussi un rôle en étayant les mécanismes du langage.

Enfin il faut aussi noter que la localisation stricte de fonctions spécifiques dans ce réseau semble difficile du fait qu'il est construit sur des expériences individuelles qui diffèrent d'une personne à l'autre. Nous n'avons pas abordé ici d'autres données provenant du développement du langage chez l'enfant ou des différences liées au genre. Nous avons simplement voulu illustrer le parallélisme de l'évolution des conceptions du langage et des structures impliquées ; cette évolution ayant des implications sur l'évaluation et la prise en charge des troubles du langage.

Les aspects structuraux seraient aussi une source de suggestions. En effet, il est amusant de penser que les patients princes de Broca et de Wernicke ne seraient pas retenus aujourd'hui dans une étude anatomique respectivement du fait de l'étendue de leur lésion (*Leborgne*, le cas de Broca) ou de la pathologie associée (le patient dément de Wernicke), et pourtant leurs paradigmes ont été productifs.

Références bibliographiques

- Baddeley (A.). 1987. *Working Memory*. Oxford University Press.
- Bevalier (D.), Corina (D.), Jezzard (P.) & al. 1997. « Sentence reading : A functional MRI study at 4 tesla ». in : *Journal of Cognitive Neurosciences*, 9, 5, pp. 664-686.
- Binder (J.), Frost (J.-A.), Hammeke (T.-A.), Cox (R.-W.), Rao (S.-M.), Prieto (Th.). 1997. « Human Brain Language Areas Identified by Functional Magnetic Resonance Imaging ». in : *The Journal of Neuroscience*, 1, 17(1), pp. 353-362.
- Binder (J.), 2000. « The new anatomy of speech perception », in : *Brain Language*, 123, 12, pp. 2371-2372.
- Blumstein (S.-E.). 1994. « Impairments of speech production and speech perception in aphasia ». in : *Philo. Trans. R. Soc. London. B. Biol. Sc.*, 29, 346, (1315), pp. 29-36.
- Broca (P.). 1861. « Remarque sur le siège de la faculté du langage articulé, suivie d'une observation d'aphémie ». in : *Bulletin de la Société anatomique de Paris*, 36, pp. 350-357.
- Damasio (H.) & Damasio (A.). 1980. « The anatomic basis of conduction aphasia ». in : *Brain*, 103, pp. 337-350.
- Damasio (H.), Grabowski (T.-J.), Tranel (D.), Hichwa (R.-D.) & Damasio (A.-R.). 1996. « A neural basis for lexical retrieval ». in : *Nature*, 11, 380 (6574), pp. 499-505.
- Demonet (J.-F.). 1992. « The anatomy of phonological and semantic processing in normal subjects ». in : *Brain*, 115, pp. 1753-1768.
- Dronkers (N.-F.). 1996. « A new brain region for coordinating speech articulation ». in : *Nature*, 384, pp. 159-161.
- Dronkers (N.-F.). 2000. « The pursuit of brain-language relationships ». in : *Brain Language*, 71 (1), pp. 59-61.
- Freud (S.). 1891. *Zur Auffassung der Aphasien : Eine Kritische Studie*. Leipzig and Vienna : Frank Deuticke [Contribution à la conception des aphasies, traduction française de C. Van Reeth, 1987, 2^e ed. Paris : P.U.F.].
- Geshwind (N.). 1970. « The organization of language and the brain ». in : *Science*, 170, pp. 940-944.
- Goldstein (K.). 1910. *Über Aphasie*. Beihefte Z. Mediz. Klinik., VI.
- Goldstein (K.). 1933. « L'analyse de l'aphasie et l'étude de l'essence du langage ». in : *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 30.
- Houde (O.), Mazoyer (B.) & Tzourio-Mazoyer (N.). 2002. *Cerveau et psychologie*. Paris : P.U.F.
- Lashley (K.-S.). 1937. « Functional determination of cerebral localization ». in : *Archives of Neurology and Psychiatry*, 38.
- Marie (P.). 1906. « Révision de la question de l'aphasie : la troisième circonvolution centrale gauche ne joue aucun rôle spécial dans la fonction du langage ». in : *Semaine Médicale*, 26, pp. 241-247.
- Marie (P.) & Moutier (F.). 1906. « Nouveau cas d'aphasie de Broca sans lésion de la 3^e frontale gauche ». in : *Bulletin et mémoire de la Société Médicale des Hôpitaux de Paris*, novembre.
- Mazoyer (B.). 1993. « The cortical representation of speech ». in : *Journal of Cognitive Neurosciences*, 5, pp. 467-479.
- Mesulam (M.-M.). 1998. « From sensation to cognition ». in : *Brain*, 121, pp. 1013-1052.
- Paulescu (E.). 1993. « The neural correlates of the verbal component of working memory ». in : *Nature*, 362, pp. 342-435.
- Papathanassiou (D.). 2000. « A common language network for comprehension and production. A contribution to the definition of language epicenters with PET ». in : *NeuroImage*, 11, pp. 347-357
- Poldrack (R.). 1999. « Functional specialization for semantic and phonological processing in the left inferior prefrontal cortex ». in : *NeuroImage*, 10, pp. 15-35.
- Signoret (J.-L.) Castaigne (P.), Lhermitte (F.), Abelanet (R.) & Lavorel (P.). 1984. « Rediscovery of Leborgne's brain, anatomical description with CT scan ». in : *Brain Language*, 22, pp. 303-319.
- Stromswold (K.), Caplan (D.), Alpert (N.) & Rauch (S.). 1996. « Localization of syntactic comprehension by positron emission tomography ». in : *Brain Language*, 52, pp. 452-473.
- Thompson Schill (S.-L.), Swick (D.), FaraH (M.-J.), D'Esposito (M.), Kan (I.-P.) & Knight (R.-T.). 1998. « Verb generation in patients with focal frontal lesions : a neuropsychological test of neuroimaging findings ». in : *Proc Natl Acad Sci USA*, 22, 95, pp. 15855-15860.

- Thompson Schill (S.-L.), Aguirre (G.-K.), D'Esposito (M.) & Farah (M.-J.). 1999. « A neural basis for category and modality specificity of semantic knowledge ». in : *Neuropsychologia*, 37, 6, pp. 671-67.
- Trousseau (A.). 1864. « De l'Aphasie, maladie décrite récemment sous le nom impropre d'aphémie ». in : *Gazette Des Hôpitaux.*, 37, et dans *Clinique Médicale* (1865).
- Warrington (E.-K.) & Shallice (T.). 1984. « The semantic impairment of semantic memory ». in : *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 27, pp. 635-657.
- Watkins (K.-E.), Dronkers (N.-F.) & Varga-Khadem (F.). 2002. « Behavioral analysis of inherited speech and environmental sounds evidence : from aphasia ». in : *Brain*, 125, pp. 452-464.
- Wernicke (K.). 1874. *Der aphasische Symptomencomplex*. Breslau : Kohn and Weigert.
- Zatorre (R.-J.), Evans (A.-E.), Meyer (E.) & Gjedde (A.). 1992. « Lateralization of phonetic and pitch discrimination in speech processing ». in : *Science*, 256, pp. 846-847.



Novembre 2004

**Cure de paroles :
entre représentations de mots
et représentations de choses¹**

Par Izabel Vilela²

Université Fédérale de Goiás, Brésil
Université de Paris X, Nanterre, France

A Rudolf Engler (1930-2003).

« ... mais par-dessus tout des mots [...] dites seulement une parole et mon âme sera guérie... ».³
Jean Cournut

« Un jour quelqu'un m'a dit (c'était une critique):
« Qui a peur de la langue? » et j'ai entendu que j'avais peur, en effet, de cette chose – comment la nommer? – la plus familière et la plus étrange. Au risque de la naïveté j'ai choisi l'émerveillement et de tâcher à le faire partager »⁴.

Claudine Normand

« La pensée qui pour créer l'esprit plonge dans l'inconscient ne le fait que pour retrouver la retraite de ses jeux d'antan avec les mots ».⁵
Maryse Siksou

Lors d'un colloque sur linguistique et psychanalyse, dirigé par Michel Arrivé et Claudine Normand à Cerisy-la-Salle en 1998, j'ai formulé une hypothèse sur la relation d'éloignement entre signifié et signifiant et les bizarreries, « anormalités » voire pathologies du discours. Cette hypothèse semble rester valable en tant que telle, même si elle n'a peut-être pas été prouvée à proprement parler. Je parlais des modifications apportées par Lacan à la théorie du signe saussurien. Les figures 1-4 représentent les formes données par Saussure au signe linguistique⁶.

¹ Le présent article s'insère dans le cadre d'une recherche menée avec Michel Arrivé depuis quelques années. Certains éléments ici exposés sont tributaires des Séminaires et Cours suivis à l'Université Paris VII (Ecole doctorale de Recherches en Psychanalyse et D.U. de Psychopathologie et Sémiologie, et Psychosomatique psychanalytique).

² Auteure d'une thèse au Brésil sur Ferdinand de Saussure par rapport à la psychanalyse de Freud et Lacan, Izabel Vilela donne continuité à ces recherches sous la forme d'une thèse doctorale française à l'Université de Paris X Nanterre. Elle a publié plusieurs travaux, certains spécifiquement saussuriens (par exemple, dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*) ; d'autres concernant les relations entre langage et inconscient, par exemple la lecture lacanienne du *Cours de linguistique générale*, dans l'ouvrage collectif de Michel Arrivé et Claudine Normand *Linguistique et psychanalyse*. Izabel Vilela est boursière du CNPq – Brésil.

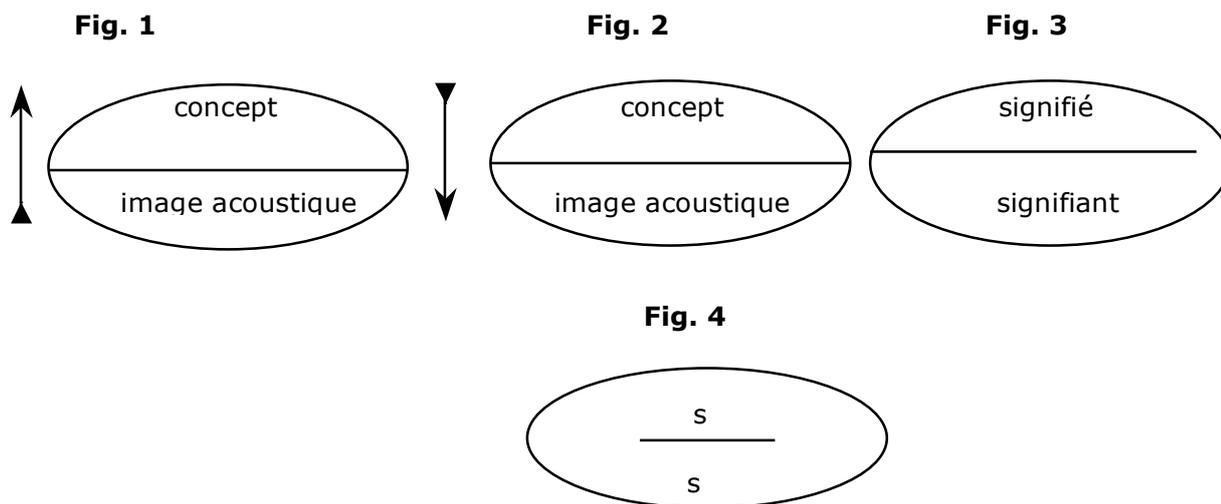
L'article qui paraît ici est un élément de l'ouvrage qu'elle prépare, en collaboration avec Michel Arrivé, sur les problèmes des relations entre langage et inconscient. Ils préparent aussi un ouvrage sur Ferdinand de Saussure, ancien projet commun. Leur souhait de réunir linguistes, psychanalystes, psychiatres, neuropsychologues, neuropsychiatres, philosophes, etc., autour des études du langage, leur a conduit à la création, en cours, en partenariat avec Editions Lambert-Lucas, d'un périodique en ligne et sur papier consacré aux recherches sur langage et inconscient, linguistique et psychanalyse. Cette revue accomplira sa destinée en donnant libre voix/voie aux dialogues, débats voire conflits animant ces chercheurs et leurs domaines.

³ Cournut (J.) 2001. « L'avenir de deux illusions ». in : *Qu'est-ce qui guérit dans la psychothérapie ?* Paris : P.U.F., Coll. « Forum Diderot ».

⁴ Claudine Normand, 2002, pp. 9.

⁵ Maryse Siksou, 2003, pp. 15.

⁶ Cf. Engler (R.). 1968/1989. Édition Critique du *Cours de Linguistique Générale*. pp. 149-151.

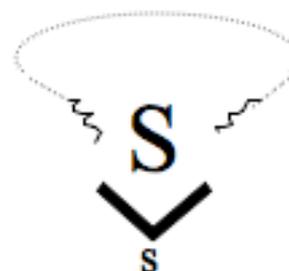


On se souvient que Lacan, dans l'illustre article sur « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud »¹ attribuée à Saussure sa propre manipulation des concepts saussuriens, dans des conditions qu'il est inutile de rappeler ici. À partir de la forme nouvelle donnée par Lacan au signe (Fig.5), j'imaginai alors un troisième schéma représentant non plus le signe de Saussure mais une sorte de « signe lacanien » (Fig. 6) :

Fig.5

S
|
s

Fig. 6



Ce schéma me faisait penser à certaines manifestations inconscientes dans les discours notamment des patients atteints des pathologies mentales et/ou psychiques. Je pensais en somme à ces phénomènes langagiers qui s'appuient sur ce langage de l'au-delà du code linguistique conventionnel utilisé à des fins de communication quotidienne. Rappelons-nous que ces « discours inconscients » font appel à une « troisième oreille » qui écoute, sensible, à sa manière, à ce que ne se dit pas, ou se dit mal, de travers².

En continuant sur cette voie, l'hypothèse se précise : plus s'éloignent l'un de l'autre signifié et signifiant, plus s'accroît le degré d'« anormalité » langagière. Cela peut se repérer spécialement dans des phénomènes langagiers comme les mots du rêve, certains mots d'esprits, certaines créations poétiques, les oublis de noms propres et les actes manqués langagiers en général. On pense ici - entre tant d'autres impossibles à énumérer dans cet article - notamment aux classiques *Signorelli*, *Famillionaire*, *AUTODIDASKER* et *NOREKDAL*, tels qu'ils apparaissent chez Freud et sont repris par Lacan. On pense également ici à l'excellente analyse faite par Serge Leclair de du rêve d'un patient atteint de névrose obsessionnelle où il est question de LICORNE³.

Il s'agit de « L'inconscient, une étude psychanalytique », écrit avec Jean Laplanche et présenté au célèbre colloque de Bonneval en 1960. C'est encore le cas de « *Voyage/Voilage de noces* » présenté par Joël Dor.⁴ Ces marques atteintes de *Unheimlich* culminent dans certains

¹ *Ecrits*, 1966, pp. 496-528.

² Arrivé, 1994, p. 17.

³ Cf. *L'inconscient*, Colloque de Bonneval (1960), Paris : Desclée de Brouwer, 1966. Cette analyse est reprise par Serge Leclair dans *Psychanalyser*, Paris : Seuil, 1968.

⁴ Je ne reviens pas à une analyse plus détaillée de ces cas pour la même raison que Michel Arrivé ne le fait ni dans « Langage et inconscient : représentations de mots, représentations de choses » (*Cliniques*

discours que j'appelle « pathologiques » faute d'une terminologie plus adéquate. Je pense ici à ces irrptions dans le discours des « voix inconscientes » qui peuvent venir sous forme de mots de rêve, de lapsus, d'oubli, de mot d'esprit, enfin de ce qu'on appelle souvent les formations inconscientes et qui, tout en étant passibles d'avoir lieu chez les normaux, se trouvent être le moyen privilégié d'expression chez certains patients en analyse¹. Les discours des hallucinants sont à cet égard au plus haut point illustratifs. Sur la façon particulière par laquelle l'inconscient s'exprime on pourrait reprendre la belle formule de Freud selon laquelle :

l'inconscient parle plus d'un unique dialecte.[...] Alors que la langue gestuelle dans l'hystérie coïncide avec la langue pictographique du rêve, des visions, etc., pour la langue de pensée de la névrose obsessionnelle et de la paranoïa (*dementia præcox* et *paranoïa*) se présentent des formations idiomatiques particulières que nous pouvons déjà comprendre et mettre en rapport les unes avec les autres².

D'après cette hypothèse à laquelle je n'ai pas renoncé, plus le signifié se trouve éloigné du signifiant, plus est avancé le degré d'anormalité dans la relation du sujet au langage, si on tient compte pour cette comparaison du discours utilisé à des fins de communication quotidienne.

L'appui nécessaire pour cette hypothèse, on doit aller le chercher auprès du Freud des environs de 1900. Cette réflexion apparaît et prolifère par excellence dans *l'Interprétation des rêves* (1900), la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient* (1905), et un peu plus tard dans la *Métapsychologie* (1915), surtout l'article « L'inconscient ». Mais contentons-nous pour l'instant de *Contribution à la conception des aphasies* de 1891, et *Esquisse d'une psychologie scientifique*, de 1895. Pour ces notions, j'ai choisi de mettre exhaustivement mes pas dans ceux de Julia Kristeva.

Dans « Les métamorphoses du 'langage' dans la découverte freudienne (Les modèles freudiens du langage) »³, Kristeva fait une lecture qui pourrait bien nous aider à comprendre l'écart entre signifié et signifiant duquel je me propose traiter dans la présente réflexion.

On y est invité dès les premières lignes à se rappeler le clivage inaugural chez l'homme. L'être humain serait porteur d'une défaillance linguistique depuis les premières années de sa vie. Cette défaillance serait la suite

d'un décalage entre l'aspect biologique de l'homme, dont la maturation suit ses propres voies, et l'aspect symbolique que constituent l'acquisition et le développement du langage. La particularité de notre espèce, immature à la naissance, son incapacité linguistique inaugurale creusent l'asymptote entre le sexuel et le verbal et interdisent que le décalage entre eux soit un jour comblé⁴.

Il s'agit ici de ce qu'on appellera postérieurement une « coupure », un « clivage », un « dédoublement ».

Une autre instance d'observation pour cette défaillance serait la névrose, car on observe un décalage marqué entre le langage du névrosé et sa sexualité. Mais dans les deux cas ce décalage entre le biologique et le symbolique entraînerait « sinon une absence de traduction, au moins une traduction défailante entre la représentation inconsciente et les mots ». De ce fait nous pouvons tous avoir des représentations inconscientes concernant certains faits - par exemple une violence sexuelle - dont les « inscriptions dans des couches profondes de notre psychisme ou même de notre biologie »⁵ sont présentes, mais dont les mots ne disent pas tout. Ce manque de traduction des représentations inconscientes serait la cause, par exemple, des symptômes.

Dans *Totem et Tabou* (1912), Freud parle des actes irreprésentables *versus* représentations structurantes par identification au père. Il s'agit du mythe des frères qui se révoltent

Méditerranéennes n° 68) ni dans « Mots et choses chez Freud » dans le présent numéro de *Marges Linguistiques* : nous le faisons dans « Le statut du mot chez le Freud des environs de 1900 », à paraître dans un volume consacré au glissement du sens.

¹ Cf. les intéressantes analyses de ces « discours » dans le discours et de ces glissements de sens dans les travaux de Jacqueline Authier, Irène Fenoglio, Claudine Normand et « Maryse Siksou. Voir Bibliographie.

² S. Freud, *L'intérêt de la psychanalyse*, pp. 200.

³ Julia Kristeva, 1996, pp. 51.

⁴ Op. cit., pp. 52.

⁵ *Id.*, pp. 52.

contre leur père : il leur prenait les femmes et cumulait tous les pouvoirs. Les frères le tuent.

Cet acte se répète d'abord sans donner lieu à un représentant psychique; il évoque ce qui, dans notre vie d'individu, constitue le traumatisme : nous avons été affectés par un ou des actes, séduction sexuelle ou violence, qui nous reviennent (ainsi que nos réactions passives ou violentes) sans que nous puissions nous les représenter pour les penser, les nommer, les maîtriser, les traverser, les oublier. Ces traumatismes sont tels qu'ils suscitent des somatisations, des abréactions non psychiques, des symptômes, des maladies, des troubles du comportement, des passages à l'acte [...] parce qu'ils ne trouvent pas de représentation : 'J' ai subi de telles violences, 'j' ai été si violemment exclu(e) que 'je' ne peux que devenir un(e) criminel(le) ou commettre un acte analogue à celui que 'j' ai subi, alors même que 'je' l'ignore : me droguer par exemple, pour anéantir ma conscience. En d'autres termes, le trauma ouvre en chaîne des actes qui laissent intact le suspens de la représentation¹.

Cet éloignement entre les énoncés à fin de communication quotidienne et les énoncés dépourvus de cette finalité, par exemple ceux dont il est question dans la cure, comme on est en train d'observer², peuvent être repérés par moyen de l'observation du comportement du mot allemand. Il en va de même pour d'autres éléments des discours non conventionnels intervenant dans le discours dit normal. Nous y reviendrons postérieurement en analysant d'autres exemples. Mais il est possible d'en avancer dès maintenant quelques notions. On fera appel en ce point aux travaux psychanalytiques d'orientation phénoménologique de Mareike Wolf³.

Les mots de la langue allemande présenteraient selon cette auteure la possibilité d'une importante capacité de mouvement : il reviendrait au sujet d'en gérer l'équilibre. Cet équilibre confère aux mots allemands une dynamique liée au propre corps, le sujet ayant à sa charge de fixer leur sens. Celui-ci aura des difficultés à utiliser ces mots dans leurs sens « normaux » dans la mesure de son état de sujet clivé, car, si pour l'homme normal ces mots sont souvent susceptibles d'être utilisés avec le but exclusif de communiquer, chez le patient atteint de troubles psychiques, ils sont investis d'un surplus de sens. Ces patients éprouvent des difficultés de toutes sortes liées à l'exercice du langage dans leur vaste champ d'associations dans le temps. En outre, toutes ces associations qui remontent jusqu'aux premiers contacts avec la mère (ou l'équivalent de la mère) sont souvent susceptibles de s'imposer simultanément à eux. C'est peut-être une des raisons qui entraînent les difficultés qu'ils éprouvent aussi à l'égard de la notion d'espace⁴; comme quelqu'un qui est en train de se noyer et dont l'angoisse l'empêche de garder le calme qui lui permettrait de nager naturellement vers la plage. La façon dont ces patients se trouvent au milieu du jeu du langage justifie l'affirmation d'après laquelle leurs discours ont affaire à une « ... grammaire dont les verbes ne se conjuguent qu'au passé décomposé »⁵, si l'on me permet de reprendre ici ce jeu de mots que je trouve formidable. D'après mon interprétation de l'appareil théorique saussurien⁶, on peut inférer ici que

¹ *Ibid.*, pp. 70.

² Pour une bonne notion des attributs perceptifs de la langue allemande et notamment du vocabulaire freudien voir Georges-Arthur Goldschmidt, 1999.

³ Mareike Wolf, 1992, 1995a, 1995b, 1997.

⁴ M. Wolf, 1997, pp. 130.

⁵ Céline Masson, 1997, pp. 151.

⁶ Sur Saussure, Freud et l'aphasie voir l'article de Clément De Guibert ici même. J'en fais également un : « Saussure et Freud réunis autour des troubles du langage », présenté au Colloque International « Ferdinand de Saussure : linguistique générale et théorie du langage » de Louvain, le 5 juin dernier, à paraître dans la revue « Orbis ». Il est passionnant de repérer les rencontres théoriques entre les deux penseurs depuis les racines même de leurs réflexions autour du langage. Saussure fait une analogie entre accorder une priorité aux origines du langage et partir à la recherche de la source du Rhône. À mon avis la « source du Rhône » des relations entre langage, linguistique et psychanalyse on peut les repérer depuis les deux ouvrages fondateurs qui sont le *Cours de linguistique générale*, de Saussure et cet « enfant sans langage » de Freud, très peu connu, ayant pourtant énormément à dire, qui est la *Contribution à une conception des aphasies*. Elizabeth Roudinesco qu'on a pu nommer avec raison la merveilleuse conteuse d'histoires, dans le dictionnaire qu'elle a donné en 1997 avec Michel Plon a pu compter aux doigts d'une seule main les spécialistes ayant repris de façon considérable cet ouvrage de Freud. C'est très dommage qu'une recherche comme celle là soit si mal connue car elle contient les bases de la psychanalyse. Ignorer cet ouvrage me paraît équivalent à songer construire les murs d'un édifice en s'en passant des fondements de la construction. Ce n'est pas étonnant de contempler cet rejet si on essaye de réfléchir dans le sens qu'il vient dans la foulée du rejet alimenté contre tout ce qui dénonce le « Minotaure », c'est-à-dire le « laid », l' « anormal », le « différent » concernés en psychanalyse. En ce sens on comprend le rejet subit par Freud lui-même sa vie durant et son œuvre dans son ensemble. Ce

certain patients - c'est le cas dans certains stades de la schizophrénie - se trouvent en grande difficulté non seulement en ce qui concerne les règles d'utilisation de la *langue* mais que souvent cette difficulté les affecte à la fois envers d'autres systèmes sémiologiques : les mœurs et coutumes¹. Ces patients mènent donc de façon tout à fait particulière leur relation avec les mots, la parole, le discours, alors que le sujet parlant « normal » ne prête pratiquement pas attention à la plupart des phénomènes langagiers. Sur cet exercice naturel de la langue Saussure nous rappelle justement que le sujet parlant n'a dans la plupart des cas aucune conscience de la quantité des mécanismes complexes mis en œuvre pour parler. Cette non-conscience est celle-là même qui habite les gens qui vivent au bord de la mer : ils cessent bien vite d'en entendre le bruit². Le sujet parlant normal, comme on a vu, instrumentalise la signification au service de la communication tandis que le patient peut souvent la prendre différemment, c'est-à-dire sous le filtre de ses affects. Ceux-ci sont à leur tour le résultat d'associations censées passibles d'être établies à rebours, à tort et à travers. Cette différence de comportement du sujet selon le degré de normalité/anormalité mentale et/ou psychique en ce qui concerne sa relation avec les mots offre à la psychiatrie une quantité abondante de ses modèles théoriques³. Les transgressions sémiologiques opérées par le patient atteint de troubles mentaux et/ou psychiques révèlent l'existence de règles spécifiques qui neutralisent les règles linguistiques traditionnelles. En ce sens, elles constituent une sorte de théorie linguistique inversée. On y voit en somme ce qu'il ne faut pas faire en termes de construction langagière « normale ». Ces discours ratés et/ou pathologiques, cette incapacité du patient à suivre certaines règles c'est ce qui amène à la construction ou à l'affinement de théories sur les raisons pathologiques qui troublent l'exercice du langage « normal ». Par contre, on vient de le voir, ces ratés de langage fonctionnent comme des miroirs en dictant aux recherches en psychopathologie du langage des règles appropriées. Ce sont ces sortes de restes langagiers, qui ont tellement intéressé Freud qui nous passionnent.

On est en train de le repérer : « plus le sujet est clivé, plus il aura de problèmes à utiliser ses mots en tant que tels. Les mots ` bougeront ` trop pour qu'il puisse en saisir le sens ». Le psychotique, par exemple, va s'attacher étonnamment à certains mots en donnant lieu de façon répétée à des crises d'identité. C'est ce que démontre Mareike Wolf. Il n'est pas inutile de rappeler en ce point que ce patient ne manifestera pas souvent cet accrochement aux mots uniquement en les énonçant. Tout au contraire, il va ressentir directement sur son propre corps l'effet du sens qu'il donne aux mots. C'est d'ailleurs le propre des choses inconscientes de ne pas être toujours dites ou aperçues sur le mode du discours conventionnel. Rappelons-nous-le : elles se font sur le mode d'« inquiétante étrangeté ».

Il serait sans doute intéressant d'avoir l'occasion – ce n'est hélas pas possible dans ce travail – de développer plus longuement ici la question de l'appauvrissement langagier qui

qui est étonnant est que dans l'œuvre de Freud qui est devenu connu contre toutes les forces de façon indéniable, la « Contribution à une conception des aphasies » reste pratiquement inconnu encore à ce jour. Devrait-on comprendre que la rejection reste serrée contre ces études censées spécifiquement « neurologiques » ? Mais, alors, même par les neurologues eux-mêmes ? D'après ma lecture et interprétation l'étrangeté entourant d'indifférence ce précieux ouvrage ne pourrait s'expliquer que comme le reflet du rejet de l'ensemble de la psychanalyse freudienne qui s'y trouve condensée : la névrose, l'hystérie et une grande partie de ce qu'il va déployer postérieurement dans sa théorie psychanalytique. Plus près de nous il est possible pourtant, heureusement, d'ajouter d'autres noms à ceux qui s'intéressent à cet ouvrage. Ils ne sont pas très nombreux, certes, proportionnellement à un siècle d'existence de l'ouvrage : c'est le cas de Arrivé (2003), Assoun (1993), Forrester (1980), Greenberg (1997), Kristeva (1996). On peut s'interroger si ce destin de rejection entourant cet ouvrage ne se doit-il à Freud lui-même qui - trop jeune pour saisir sa valeur devant l'attitude décevante de Breuer lorsque Freud lui adresse un exemplaire qu'il vient de finir – se trouve entre les premiers à rejeter sa création ? Aurait-il succombé à une attitude d'adhésion au point de vue – d'hostilité ? de mépris, voire envie ? - dissimulé d'indifférence de la part de Breuer ? Jusqu'à quel point on y voit un fait courant ? Il est possible de repérer un phénomène analogue dans la biographie de Saussure à l'égard d'Adolphe Pictet. Je parle de ce « syndrome de la fausse autorité » décourageant les jeunes entrepreneurs de recherche dans un article intitulé « Souvenirs d'enfance », en cours de préparation.

¹ Sur l'importance de la relation entre les faits linguistiques et les autres faits sémiologiques voir Saussure, *CLG*, 1916/1985, pp. 32-35.

² Voir les analogies établies par Goldschmidt, 1999, entre la langue allemande, l'inconscient et la mer. On y voit que malgré le calme apparent des ses eaux en certains moments, la mer tout comme les choses inconscientes peuvent toujours cacher des tempêtes prêtes à revenir à la superficie.

³ Mareike Wolf, 1995b, pp. 217.

s'observe chez certains patients¹. Une fois installé, cet appauvrissement augmente progressivement au point de compromettre la capacité de métaphorisation. C'est ce qui fait que parfois pour ces patients les choses sont aptes à se transformer en mots et que les mots sont aptes à devenir choses.

En ce point il devient impératif d'effectuer un travail de traduction. Il sera question de *transformer, de traduire, de réduire des choses inconscientes à la forme de mots*. On utilise ici « mots » dans son sens de paroles. On va essayer de faire ce travail en s'aidant des notions de représentation de mots et de représentation de choses, une des perles précieuses qu'on peut trouver dans la « Contribution à une conception des aphasies », de Freud.

L'inconscient étant articulé comme un langage ` je' peux le déchiffrer, ` je' peux lui découvrir des règles : de surcroît, puisqu'il se situe dans une position d'intermédiaire entre différentes instances, il va me donner accès à l'inconnaissable, au traumatisme. L'inconscient, construction théorique sera pour ces deux raisons la 'Terre promise' de l'analyse².

Ce serait donc le rôle de la psychanalyse d'intervenir, en aidant à rendre possible cette traduction des représentations inconscientes, en les réduisant à la forme de mots. Et c'est cette problématique qui occupait les réflexions de Freud dès ses travaux sur l'aphasie (1891)³, pour lesquels il va chercher une base théorique chez Meynert et Wernicke. S'opposant aux notions de projection univoque et de centres nerveux chez ses prédécesseurs, Freud annonce une série de niveaux de représentations qui l'amèneront au « schéma psychologique de la représentation de mot »⁴.

Celui-ci conjugue un « ensemble fermé », dit représentation de mot (centré sur l'image sonore et englobant aussi une image de lecture, une image d'écriture et une image de mouvement), et un « ensemble ouvert », dit représentation d'objet (centré sur l'image visuelle et comprenant les images tactiles, les images acoustiques, etc.). Les représentations de mots et les représentations de choses, en leurs divers niveaux vont opérer dans le processus de traduction des choses inconscientes en leur donnant ou redonnant la forme de mots. C'est encore Julia Kristeva qui nous aide à éclairer le mécanisme :

Si, par exemple, je me représente la chose 'train', le niveau sonore, le niveau visuel, le niveau tactile, etc. de cette représentation constituent un ensemble complexe, stratifié, que j'appellerai un ensemble feuilleté représentant de l'objet ou de la chose. Par ailleurs, la représentation de mot, elle aussi, se compose de plusieurs éléments de représentations. Le mot 'train' se

¹ Michel Arrivé et moi le faisons dans un autre article (voir la note 3, pp. 2).

² J. Kristeva, op. cit., pp. 86.

³ Il est à nos yeux vraiment inévitable de voir les rapports entre Saussure et Freud lorsqu'on aborde le problème de l'aphasie. Il y a à peu près deux ans – en relisant le *CLG à l'aide des Ecrits* de Saussure édités par Rudolf Engler et Simon Bouquet – Michel Arrivé et moi avons pris la décision de voir où en étaient les deux auteurs à l'égard de l'aphasie. J'ai proposé récemment de présenter ce questionnement sous la forme d'une communication au Colloque Saussure, de Louvain, au mois de juin dernier (cf. note 6, p. 4). Coïncidence curieuse : quelques semaines après nous découvrons avec surprise l'article d'un collègue de Rennes, Clément de Guibert, sur ce même sujet (et portant pratiquement le même titre). Cet article paraît ici même conforme note 6, p. 4. Je ne me compare pas à l'incomparable; mais j'ai tout de même pensé à l'épisode de la « nasale sonante » entre Saussure et Brugmann. En 1876 à Leipzig, lors de son premier contact avec un professeur allemand, Hübschmann, Saussure prend ainsi connaissance du succès suscité par l'article de Brugmann autour d'une découverte que lui, Saussure, avait fait depuis trois ans sans en avoir l'idée de l'importance. Il aura regretté ce fait jusqu'à la fin de sa vie. [Nous interprétons les effets de cet épisode sur toute la biographie de Saussure dans l'article intitulé « Souvenirs d'enfance », en cours, annoncé ci-dessus]. Puisque, comme Saussure lors de ses relations avec Brugmann, je n'avais encore donné à publier aucune autre trace écrite de ce projet analysant longuement et spécifiquement la relation entre Saussure et Freud autour de l'aphasie, je me contente de féliciter le collègue qui a entrepris cette réflexion. Pourtant, contrairement à lui, je laisse un peu de côté l'aphasie en soi pour m'occuper davantage des analogies de différences et similitudes entre les troubles de langage chez l'aphasique par rapport aux énoncés de certains patients atteints de maladies mentales et/ou psychiques comme la schizophrénie, l'autisme, l'hystérie, en passant par les actes manqués quotidiens, dont nous sommes tous passibles de subir. Quelques réflexions communes avec Michel Arrivé autour de l'aphasie en ce qui concerne les représentations de mot et de chose ont pourtant déjà parues dans un article publié par lui dans « Cliniques Méditerranéennes » 68. Nous avons repris ces réflexions dans « Topicos del Seminario » n. 11, sur sémiotique et psychanalyse, dirigé par Ivan Darrault-Harris, à Puebla, et en cours de publication dans « Alfa » (UNESP) au Brésil.

⁴ Cf. Julia Kristeva, op. cit., pp. 53.

compose non seulement de sa représentation acoustique, mais aussi de son image lectrice, car 'je' sais comment s'écrit ce mot ; et l'écriture 'train' s'ajoute donc au son 'train'. 'Je' dois compter également avec la représentation graphique, parce que 'je' sais écrire, donc la représentation de ma motricité entre en jeu¹.

Nous pourrions peut-être évoquer ici le signe linguistique saussurien comme une théorie analogue . Non sans d'importantes réserves. Car même si la représentation de mot peut entraîner la tentation de comparaison avec le signifiant et la représentation de chose avec l'objet, on voit ici un appareil de langage beaucoup plus complexe que la figure bifaciale du signe linguistique. La représentation de mot tout en rappelant le signifiant saussurien ne se limite pas à ce concept : la représentation de mot s'accompagne d'autres images sensorielles – visuelles, tactiles, etc. - dumot qui vont au delà de l'idée de l' « image sonore ». La représentation d'objet à son tour, énergétiquement, investie ne saurait pas être en relation d'équivalence avec le signifié saussurien².

APHASIES

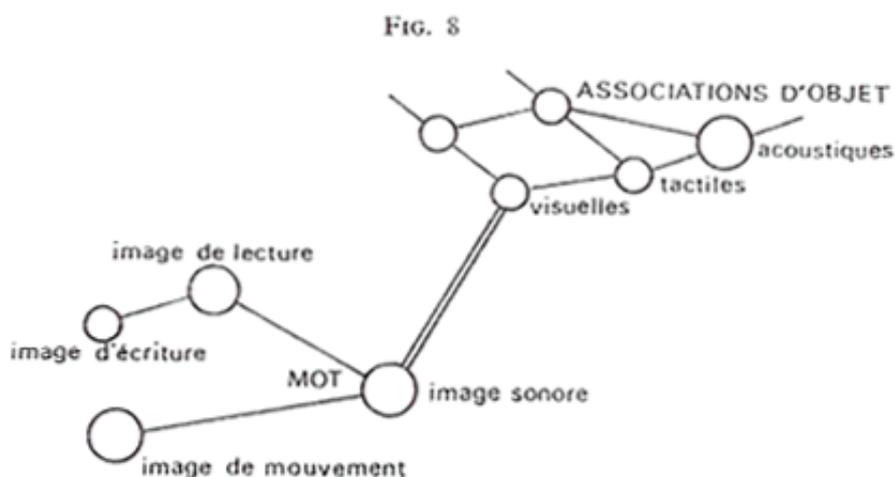


Schéma psychologique de la représentation de mot

L'un des points qui nous intéressent le plus dans ces travaux de Freud est celui qui concerne la relation corps/esprit dans les problèmes du langage. Le côté physique du langage renvoie à l'articulation et au fait que la parole est sensorielle, visuelle, sonore, etc. Il est donc « ancré dans le monde physique et dans la charge quantitative de l'excitation ». Mais du fait d'être aussi psychique, le langage se trouve « au carrefour du corps et de l'esprit ». Il s'agit de deux systèmes : phi, extérieur, et psy, intérieur « qui peuvent se joindre ou se dissocier à partir du passage de la charge quantitative Q laquelle se mue en charge qualitative ou psychique ». Kristeva illustre ce côté hétérogène du langage chez Freud de la façon suivante :

[si] la lumière frappe mon œil : 'je' vois ; ma peau est brûlée : 'je' touche ; mon tympan vibre : 'j' 'entends, etc. La quantité énergétique qui déferle dans le système perceptuel se propage le long des nerfs pour parvenir jusqu'au cerveau et, grâce à un système de filtrages, de résistances ou de protections, parvient à inscrire une trace – fondement de la mémoire³.

C'est cet aspect intermédiaire du langage, dont le rôle dans la cure analytique sera inestimable, condition même de cette pratique, qui va donner à Lacan la possibilité de postuler l'inconscient structuré comme un langage⁴.

Freud a cherché à concilier le 'corps' (énergie) et l' 'esprit' (représentation) sans évacuer aucun de ses niveaux. Il introduit donc un sous-système qui sert de jonction entre le quantitatif (énergétique) et le psychique (représentation) : il s'agit des 'associations verbales' ([R. chose/R. mot] + [R. chose/R. mot] + etc.) qui permettent à la pensée d'investir certaines

¹ *Id*, pp. 54.

² Cf. *ibid*, pp. 55 et M. Arrivé, ici-même.

³ *Ibid.*, pp. 55.

⁴ Cf. *ibid.*, pp. 62.

traces mnésiques, de garantir l'attention et de rendre possible la connaissance. À cheval entre la pensée et l'énergie, le langage autorise la pensée à atteindre et stabiliser l'énergie ; il permet que l'attention se fixe et que la pensée se déploie ; il est en somme, une boîte d'équilibrage entre le sensoriel et/ou le quantitatif (l'énergétique, le pulsionnel) et l'abstraction¹.

Julia Kristeva nous aide ainsi à éclairer ce rôle capital du langage comme vecteur de l'anamnèse : le langage rend possible le passage du signifié abstrait au traumatisme inconscient et même corporel. Une bonne illustration ici serait à mon avis constituée par les manifestations de ce rapport entre corps et langage dans le célèbre cas de Frau Cécilie, tel qu'il est rapporté par Freud dans ses études sur l'hystérie².

Ces éclaircissements autour du schéma psychologique de la représentation de mot donné par Freud dans son étude sur les aphasies aident à mieux comprendre ces sortes de troubles de « traductibilité » et leurs conséquences.

Pour le sujet parlant « normal », il est courant d'observer de façon totalement naturelle des dualités oppositives dans la langue telles que blanc/noir, grand/petit, doux/amer et parfois même des notions contraires dans une même expression ou mot. Revenons encore une fois à la langue et au vocabulaire freudiens pour toutes les querelles de sens autour du mot/concept de *Das Unheimlich*³. Le patient atteint de psychose a sa manière toute particulière pour résoudre cette impasse des mots de sens opposés qui ont occupé, entre autres, Karl Abel, Freud et Benveniste : chez ce patient, pas de querelle, pas d'ambiguïté. Il va les soumettre toutes au filtre de ses affects, comme on a vu plus haut, et il aura à sa disposition un vaste champ d'associations essentiellement guidées par sa réalité psychique. Des faits de langage qui passent pratiquement inaperçus pour le sujet parlant normal - tant ils lui semblent naturels - peuvent, inversement, être transformés pour le patient en un jeu d'excitation et de défi, parce qu'on ne sait jamais de quelle façon il va vouloir répondre aux mots qu'il reçoit plutôt comme une attaque personnelle directe.

Sur la nature du discours « valable » dans la cure analytique - la *parole pleine* selon l'expression de Lacan - par rapport au discours conventionnel, revenons aux modèles freudiens du langage. « Les associations verbales `mettent les processus de pensée sur le même plan que les processus perceptifs : ils leur confèrent une réalité et rendent possible le souvenir »⁴. Cette constatation freudienne ne se laisse pas voir facilement dans l'exercice du langage/métalangage abstrait : Kristeva évoque pour illustrer cette modalité abstraite le langage utilisé lorsqu'on donne par exemple un cours, un séminaire. Ici, inversement, « il existe une pensée abstraite qui se dissocie et se décale du perceptif », de ce perceptif qui va être fondamental lors des travaux d'association libre. Face aux discours de ses patients, à qui Freud demande de raconter « non pas des raisonnements intellectuels ni des divagations abstraites, mais des histoires », voire des bêtises, ce que l'analyste - ici Freud - cherche, c' « est le langage qu'apprend l'enfant, celui de la communication passionnelle et amoureuse. Ce qui l'intéresse, lui, l'analyste, et ce sur quoi il va fonder la psychanalyse en raison même de cette particularité du langage amoureux qu'il observe en clinique, ce sont 'les processus de pensée' et 'les processus perceptifs' situés *sur le même plan* ». Ce qui intéresse Freud ce sont les paroles qui touchent à la fois la pensée et la perception, l'esprit et le corps, « en interrogeant l'équivalence entre pensée et perception, et notamment leur nœud originaire qu'est l'hallucination »⁵.

Dans *Naissance de la psychanalyse*, Freud affirme que « les processus de pensée confèrent une réalité aux processus perceptifs et rendent possible le souvenir ». C'est clair : on a affaire ici aux souvenirs refoulés. Des souvenirs trop pénibles pour qu'on soit capable de les supporter dans le domaine de la conscience, mais qu'on n'arrive pourtant pas à renvoyer suffisamment loin pour ne pas en subir les influences morbides :

le langage, faisant glisser la pensée vers le perceptuel, me permet de retrouver un souvenir perceptuel perdu pour des raisons que `j` ignore. Situé entre la charge énergétique et la perception (par exemple la douleur), d'une part, et l'activité logique ('idées', 'pensées' : ce sont les termes mêmes de Freud) d'autre part, le langage joue comme *interface* et favorise la

¹ *Ibid.*, pp. 56.

² Voir S. Freud et J. Breuer, 1895, pp. 143-145.

³ Ces difficultés de description et définitions de « *Das Unheimlich* » ont hanté Freud lui-même et on fait couler énormément d'encre. Valelia Muni-Toke consacre un article à ce sujet dans le présent volume.

⁴ Voir S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, pp. 375-376, PUF, 1956.

⁵ J. Kristeva, *op. cit.*, pp. 56.

connaissance et la *conscience* (système P-Cs), tout en s'étayant d'un substrat de représentations hétérogènes (excitations neuronales, perceptions, sensations)¹. [...] Les informations neuronales ne sont ni effacées ni résorbées ; elles sont sous-jacentes, structurées, codées pour n'obtenir de valeur qu'en vertu de leurs relations avec les autres éléments [...]. Le langage comporte un substrat neuronal ou quantitatif, mais il ne devient 'langage' que lorsque ces excitations s'articulent avec d'autres éléments pour former avec eux une structure qui fait sens pour l'autre : l'autre destinataire, l'autre aussi que 'je' deviens à moi-même en m'écoutant².

Il serait peut-être intéressant ici de penser aux analogies possibles entre la relation patient/thérapeute dans la cure analytique et le jeu d'échec. On évoque ici le jeu d'échec dans le sens où, pour le patient psychotique la relation avec l'analyste peut avoir l'allure d'un duel : il faut « combattre l'adversaire ». Freud ne passe pas sous silence la figure du jeu d'échec. On se souvient qu'elle est aussi utilisée par Ferdinand de Saussure par rapport aux éléments linguistiques. Evidemment ils ne l'utilisent pas de la même façon.

Arrêtons-nous un instant sur le cas rapporté par Mareike Wolf sur un patient dont la structure psychotique amène à prendre des mots pour des choses³. Ce patient « a eu beaucoup de mal à concevoir le nom 'rencontre', *Begegnung* en allemand, car il s'agit d'un mot fondamentalement ambigu. Il peut être entendu dans le sens d' « appréhender la rencontre », tout comme « aller à l'encontre », d'où l'idée d' « adversaire ». C'est justement ce deuxième sens qui a été « parlant » pour ce patient. Comme il se disait : « dans 'rencontre' (*Begegnung*), il y a 'adversaire', quand je rencontre quelqu'un, c'est avant tout un adversaire. Alors, je dois le combattre ! ».

Dans l'ambiance de la cure, donc, analyste et analysant se trouvent dans une relation d'échange permanente où tout se passe par le moyen d'un « langage ». On est obligé, certes, de faire appel à ce « un », comme Lacan en décrivant l'inconscient structuré comme « un » langage. Et on est vite tenté aussi de faire accompagner le terme de *langage* par des guillemets car même si les mots sont indiscutablement l'outil de travail fondamental de la cure psychanalytique, ce « langage » dont il est question ici peut se manifester aussi, entre autres, par des gestes, des larmes... et des silences. Par contre, - même si, hélas, certains linguistes et psychanalystes orthodoxes sont obligés de le constater à contrecœur - cette relation suit, sans aucun ombre de doute, le modèle de communication proposé en linguistique dans le sens où elle présuppose énonciateur et destinataire qui font essentiellement appel aux *mots* de la *langue*, ce terme étant pris ici avec le sens saussurien y compris. André Green et Jean-Claude Milner⁴, par exemple, énoncent la priorité accordée à la *parole* en termes de psychanalyse pour alléguer la non pertinence de l'importance accordée à l'étude du langage entre linguistique et psychanalyse. Mais, - est-ce qu'ils l'oublient ? - en principe, la *parole* présuppose la *langue* ! Cette règle devient questionnable bien sûr face à des troubles spécifiques du langage, d'ordre mentale et/ou psychique comme par exemple dans l'aphasie, les délires, les hallucinations. Dans une telle ambiance il faudrait étudier jusqu'à quel point les capacités affectées relèvent de la langue et/ou de la parole. Mais la cure ne se réduit pas à ces phénomènes. Donc, même si la langue ne présuppose pas nécessairement la parole, lorsqu'il y a parole celle-ci présuppose la langue. Comme dans la figure saussurienne du recto et du verso d'une feuille de papier : en conditions normales il n'y a pas de *parole* qui ne soit pas jalonnée par les règles de la *langue*.

Dans la cure comme dans toute situation de langage, on a affaire à un véritable rapport à la fois d'amour, de séduction, de jeu et de pouvoir. Dans les deux cas, l'utilisation de la langue met souvent le sujet face à des dualités et à des oppositions. La différence tient dans le fait suivant : ces dualités et oppositions, du type amour/haine, blanc/noir, grand/petit, pour exemplifier simplement, passent la plupart du temps inaperçues pour le sujet parlant « normal ». Inversement, chez le patient - nous venons de le voir par un exemple - les notions de « rencontre » et d'« adversaire » qui habitent le même mot allemand (*Begegnung*) - peuvent faire du langage un outil belliqueux pour les deux partenaires : le patient risque souvent de saisir les mots qui lui sont adressés par le biais de la provocation personnelle. Est-ce qu'il

¹ *Id.*, pp. 58.

² *Ibid.*, pp. 58.

³ Voir Mareike Wolf, « Phénoménologie de la langue allemande dans la clinique psychanalytique. Fantaisie phonétique du sens ». in : *Cliniques Méditerranéennes*, 45/46, 1995.

⁴ A. Green, notamment 2003 et J.-C. Milner, notamment, 1997.

ne reste à l'autre que de courir le risque d'en subir des conséquences imprévisibles ? Oui et non. Car l'analyste a aussi son « talon d'Achille ». Et il est passible aussi de changement de ses dispositions à l'égard du patient dans la mesure des circonstances et de l'état général de son humeur¹. Là encore la comparaison avec le jeu d'échec s'impose : pour le patient, l'autre est éventuellement passible de devenir non seulement le partenaire mais en même temps et indissolublement l' « adversaire ».

Restons au cas de la relation de communication entre patient et analyste : elle a pour but de rendre le patient de plus en plus apte à établir des associations favorables à ce qu'il devienne capable d'échapper à son discours délirant ou défensif, regagnant sa capacité de jouer avec les éléments de la langue. Sous cet aspect, il revient à l'analyste de rester vigilant et de faire cette triple recherche : *que* dire ? *quand* « le » dire ? et, surtout, *comment* « le » dire ? Il est vrai aussi qu'à la recherche de ces pensées égarées du sens, l'analyste se trouve chargé en plus non simplement de faire dire « les bons mots », « comme il faut » visant, entre autres, la réintégration sociale possible de l'individu, mais encore de dire ces mots à la place du patient lorsque ce dernier se trouve dans un état d'apathie et d'incapacité de communication très avancé. Car c'est à lui, l'analyste, parfois, de faire les ponctuations que le patient, étouffé par la détresse, se trouve, très provisoirement ou plus longuement, empêché de faire de soi-même. Il s'agit de ces circonstances dans lesquelles l'analyste saisit le besoin de « prêter » son moi à ce patient qui s'en trouve éventuellement dépourvu. Dans une cure bien réussie, le patient se retrouvera au fur et à mesure. Il faudra à ce professionnel suffisamment d'amour et d'empathie pour co-élaborer avec ce patient, parfois au point d'éprouver littéralement sa douleur. Comme le cas d'une psychanalyste qui souffre de mal au ventre les vendredis. Son malaise est associé à une patiente boulimique/anorexique qui a trop de demande, au point d'avoir besoin de ses soins même les samedis. Cette patiente l'a empêchée de partir en week-end pendant plusieurs mois et l'a intriguée même sous la forme de rêves. C'était vraiment le cas de lui prêter son Moi jusqu'à ce que cette patiente soit en mesure de recommencer à s'en réapproprier peu à peu le sien. L'analyste essaye donc toutes les stratégies pour réinsérer son patient dans le jeu du langage. Il va essayer par le moyen des paroles de rétablir le lien entre la réalité psychique du patient et la réalité proprement dite. Une fois installé le processus d'association libre, il va aider son patient en même temps ou conséquemment à recommencer, à refaire des projets d'une nouvelle vie. Comme si en remémorant, en reparlant, le patient avait l'occasion de repenser et réécrire son devenir, de réfléchir sur une autre voie programmatique pour sa vie... . Histoire de « magie du mot » ? Car, d'après Freud,

les mots sont bien les instruments les plus importants de l'influence qu'une personne cherche à exercer sur une autre ; les mots sont de bons moyens pour provoquer des modifications psychiques chez celui à qui ils s'adressent, et c'est pourquoi il n'y a désormais plus rien d'énigmatique dans l'affirmation selon laquelle *la magie du mot peut écarter des phénomènes morbides, en particulier ceux qui ont eux-mêmes leurs fondements dans des états psychiques*².

Parmi les cas classiques de Freud et Breuer, on peut évidemment repérer ce comportement bizarre à l'égard du langage et de la langue dans plusieurs processus pathologiques et dans ses multiples stades comme c'est le cas de l'hystérie (Frau Cécilie) et de la schizophrénie (le tourneur d'yeux). Dans ce fonctionnement déséquilibré du régulateur entre psychique et soma, qu'est le langage, l'hystérique va surinvestir l'effet des mots sur le corps. Le schizophrène de son côté, dans un mouvement en sens contraire, va surinvestir les mots, comme le cas de Louis Wolfson qui « ne supporte pas d'entendre sa langue maternelle, l'anglais, et plus particulièrement lorsque sa mère l'énonce »³. En constatant l'importance des paroles soit en tant que source soit en tant qu'antidote ou vecteur de guérison on se demande le pris d'une entreprise auprès des 'enfants sans langage' comme celle de Laurent Danon-Boileau auprès des enfants atteints d'autisme. Et on se demande sur les douleurs (de quel ordre ?) qui ont amené ces enfants à plus complète apathie à tout ce qui est réalité extérieure. Et on ne saurait plus admirer toutes les démarches pour essayer de reculer avec eux à cet état de régression où le jeu peut s'avérer être le seul moyen de communication avec l'autre, dernière clé de contact avec la réalité extérieure et à laquelle on s'accroche comme à son jouet favori⁴.

¹ Cf. Joyce McDougall, 1989.

² S. Freud, « Traitement psychique », in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1984, pp. 12.

³ Cf. Roland Gori, 1997, pp. 13, à propos de *Le schizo et les langues*, de Louis Wolfson (1970).

⁴ Cf. Laurent Danon Boileau, pour la recherche chez les enfants atteints de troubles du langage, notamment *Des enfants sans langage* (2002), et *L'enfant qui ne parlait pas* (1995).

Nous savons qu'une séance analytique ne comporte pas nécessairement un dialogue permanent de vive voix entre un patient et son analyste. Mais ce rapport spécial au langage est remarquable même lorsque un patient arrive, s'installe sur le divan et ne dit pas un seul mot pendant toute la séance, ou, même, au long des séances. Car d'une façon ou d'une autre il adresse des nombreux messages à l'autre. Cet autre qui en l'occurrence est l'analyste. Car le silence en psychanalyse serait « intentionnel »¹. Souvenons-nous ici que le patient prend parfois la forme du signifiant - « je suis tout signifiant ». Comme dans cette expression de langue, « je suis tout ouïe », un patient peut prendre la forme de son silence et crier par ce moyen. Ce pourrait être le cas d'une jeune fille traumatisée pour avoir subi une violence sexuelle « indicible » : il lui arrive de traîner au long des années ce pénible « secret ». Ceci est devenu encore plus pénible face au silence contemplatif de la part de ses parents. La patiente avait pris connaissance de leur indifférence face à la révélation de cette « horreur » lorsqu'une autre personne de la famille - à qui la jeune personne avait confié son drame - leur a rapporté que la petite fille avait été violée. Cette patiente pendant un an est venue chez son analyste sans pouvoir à chaque fois jamais rompre le silence qu'après au moins une demi-heure après le début de la séance. Une autre bonne illustration de l'absence de maîtrise sur la langue chez les patients psychotiques est donnée par Mareike Wolf-Fédida dans son article « Phénoménologie de la langue allemande dans la clinique psychanalytique ». Il s'agit d'un passage très éclairant pour ce que nous sommes en train d'essayer de comprendre :

nous donnons ici l'exemple d'un patient à qui il arrivait de dire tout et n'importe quoi pendant des années. Il entretenait des contacts sociaux compliqués et extrêmement perturbés. Il a fini par avouer sa révolte contre le fait que l'on puisse exercer du pouvoir par la parole. Et pour ne plus avoir à subir le pouvoir des autres, il exerçait le pouvoir de troubler le discours des autres. Dans n'importe quelle action sociale il introduisait le trouble de façon systématique et maniaque. Il a fini par en souffrir, mais la jouissance en restait entière. Au terme du travail analytique, il fallait reconnaître qu'il détenait là une arme redoutable et appréciable : savoir ainsi perturber le discours de l'autre. C'est une stratégie qu'on trouve fréquemment dans la vie normale, mais elle n'en fait pour autant pas son mode de vie².

Toutes les notions que nous venons de visiter plus haut renvoyant au complexe appareil psychique freudien du langage ont « pour fonction d'assurer la traduction entre les trois ordres que sont l'excitation neuronale, la représentation de chose et la représentation de mot, tandis que les ratés de cette traductibilité provoquent les divers symptômes et pathologies ».

Julia Kristeva nous rappelle que

l'hétérogénéité de cette organisation sera mise entre parenthèses par Freud lui-même [...] lorsqu'il élaborera le modèle du rêve comme voie royale de l'inconscient. Lorsque Freud associe l'inconscient au rêve, il affirme que le rêve et/ou l'inconscient ne sont pas du langage ; il s'agit plutôt d'un réservoir pulsionnel, néanmoins articulé mais selon une *autre* logique faite de déplacements et de condensations à la façon des hiéroglyphes et des rébus. Tout se passe comme si Freud simplifiait son premier modèle (neuronal, R. chose/R. mot), issu de l'étude des aphasies, afin de découvrir une logique propre au fonctionnement de l'inconscient³.

Mais le travail d'association libre n'est pas seulement un excellent outil pour l'interprétation des rêves. Il s'avère être d'autant plus efficace pour l'interprétation des autres énigmes inconscientes « péchées » dans les histoires de vie du patient : « ...traduire les contenus traumatiques inconscients, les éclairer, voire les déplacer », « car le langage est constitué de 'termes intermédiaires préconscients' » (« Le moi et le ça », 1923) et « l'inconscient est placé sous la domination du préconscient dans la cure, car il l'est de fait par le langage sur lequel la cure se fonde ». « Le langage constitue une zone intermédiaire, en interface entre inconscient et conscient, et permet de placer le premier sous la domination du second »⁴.

Mais comment se peut-il que l'inconscient soit à la fois un réservoir de pulsions et une instance sous la domination du conscient ? C'est exactement ce que pense Freud. Et c'est ce qui donne à Lacan l'occasion de postuler l'inconscient structuré comme un langage. Et c'est à quoi on doit l'efficacité du travail d'association libre. C'est parce que l'inconscient se trouve

¹ Voir D. Widlöcher, 1993, sur le rôle du silence dans la cure psychanalytique.

² M. Wolf-Fédida, 1995, pp. 225.

³ J. Kristeva, *op. cit.*: pp. 59.

⁴ *Idem*, pp. 61.

sous la domination du conscient qu'on peut y avoir accès par le langage. « C'est ainsi que le patient, en respectant 'la règle fondamentale de l'association libre', 'révèle' ... 'd'instant en instant sa *surface mentale*'¹, à savoir ses traumatismes, ses pulsions, tout ce qui fait symptôme psychique – et cela, sous la forme du langage »²

Domaine du préconscient, le langage possède le pouvoir d'aller plus loin que le langage conscient et lève jusqu'à l'oubli inconscient. Telle est sa force ou sa puissance : conjoindre la 'surface mentale' et l'oubli inconscient. Et telle est l'efficacité dans la cure, de la règle fondamentale de l'association libre où le langage sert précisément de terrain fertile et possède cette capacité de relever la trace mnésique, aussi bien que la charge pulsionnelle inconsciente, précisément en raison de l'hétérogénéité 'représentation de chose/représentation de mot'³.

J'aimerais conclure ce moment de réflexion sur la *cure de paroles* par une proposition d'interprétation de mon hypothèse reprise au début de ce texte mettant en rapport les notions d'éloignement/rapprochement entre signifié et signifiant avec celles des différences et similitudes entre le discours à fin de communication quotidienne « normale » et les discours dépourvus de cette finalité, soit le langage de l'art, de la création poétique, des actes manqués, des discours du délire, des hallucinations et des formations de l'inconscient en général.

Rappelons donc cette hypothèse évoquée plus haut d'après laquelle plus est élevé le niveau d'« anormalité » du discours, plus grand est l'éloignement entre signifié et signifiant, en termes de signe saussurien. Selon cette hypothèse, dans certains points du traitement analytique – au début du traitement, ou juste avant chaque *point de capiton*, en termes lacaniens, dans la séance et/ou tout au long de la cure – on aurait affaire plutôt à des signifiants dont les signifiés se trouveraient égarés ou éloignés : le moment par exemple où cette patiente du fragment clinique rapporté par Joël Dor énonce *voilage* en lieu de *voyage* de noces. Ici je ferais volontiers appel à la définition lacanienne d'après laquelle « le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ». On sait donc que, dans le cadre d'une séance analytique, on peut avoir parfois affaire à une chaîne de signifiants divorcés de signifié, le sujet y compris : sujet qui devient signifiant et signifiant qui devient sujet ; signifiant qui va se parler en faisant du patient son porte-parole *en personne*, en chair et os, c'est le cas de le dire. Comme dans ces occasions où l'expression de la langue dit « je suis tout ouïe », dans certains moments le patient nous dit « je suis tout signifiant ». Et, on conviendra, même lorsqu'on parle à son insu⁴, *ça parle* essentiellement ancré sur la *langue* qui s'actualise dans la *parole*. Par contre, de la même façon que les parlés « normaux » peuvent faire appel au langage connotatif, le 'langage inconscient' peut utiliser – et il va le faire souvent – un langage métaphorique⁵. Et *ça* peut parler donc par le moyen des rêves, de certaines créations poétiques, des lapsus, des mots d'esprit, d'actes manqués en général, de la logorrhée – comme du déni/dénégation/dénigrement..., des larmes, de toute sorte de passages à l'acte, et/ou encore par la voie (ou la voix ?) du silence et de la somatisation... .

Dans le cas d'une séance ou d'une cure bien réussies et idéales, on aurait tendance à ce que, dans cette chaîne de signifiants – censés « isolés » auparavant – des signifiés respectifs soient éventuellement réinsérés dans la relation avec leurs signifiants. Du fait d'être traduits sous la forme de paroles, ces anciens signifiants divorcés deviendraient (ou redeviendraient ?) des sortes de signes langagiers dont la référence première serait le signe linguistique sous sa forme saussurienne, soit *signifié* et *signifiant* en relation solidaire et dont d'autres références iraient dans le sens de la *signifiante* kristevienne. Ce processus, prétendu simple sous l'aspect linguistique, peut, dans la cure, se faire attendre pendant de nombreuses années d'analyse ou même ne venir jamais à la lumière. Aussi paradoxale que cela semble ces éléments pouvant évoquer le signe bifacial de Saussure reste en même temps toujours signifiants en termes psychanalytiques.

¹ Voir S. Freud et Karl Abraham : *correspondance 1907-1926*, Gallimard, Paris, 1969. Lettre du 9 janvier 1908 ; *apud* J. Kristeva, 1996.

² J. Kristeva, *op. cit.* : pp. 62-63.

³ *Idem*, pp. 62.

⁴ Une bonne illustration de cette mobilisation du sujet par le signifiant est le récit de la lettre volée de E. A. Poe repris par Lacan dans « Le séminaire sur 'la lettre volée' » (*Ecrits*).

⁵ Cf. Moustapha Safouan, 1982.

Références bibliographiques

- Apertura. 1990. « Le trait d'esprit (Witz) et l'interprétation psychanalytique ». Springer Verlag [vol. 9].
- Arrivé (M.) & Normand (C.), (eds.). 2001. *Linguistique et psychanalyse*. Paris : In press Editions.
- Arrivé (M.). 1986. *Linguistique et psychanalyse*. Paris : Meridiens & Klincksieck.
- Arrivé (M.). 1994. *Langage et psychanalyse. Linguistique et inconscient*. Paris : PUF.
- Arrivé (M.). 2003. « Langage et inconscient chez Freud: représentations de mots et représentations de choses ». in : *Cliniques méditerranéennes 68, Psychanalyse et langage*, pp.7-22. Edition Erès.
- Assoun (P.-L.). 1993. *Introduction à la métapsychologie freudienne*. Paris : PUF.
- Authier-Revuz (J.). 2004. « Musiques méta-énonciatives: le dire pris à ces mots ». in : *Marges Linguistiques*, 7.
- Dor (J.). 1985. *Introduction à la lecture de Lacan. 1. L'inconscient structuré comme un langage*. Paris : Denoël.
- Engler (R.). 1968/1974. Edition Critique du *Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Tomes 1 et 2. Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- Fédida (P.). 1984. « Une histoire du présent ». Préface à Forrester (J.). 1980. *Le langage aux origines de la psychanalyse*. Paris : Gallimard.
- Fehr (J.). 2000. *Saussure entre linguistique et sémiologie*. Paris : PUF [trad. par Pierre Causat].
- Fenoglio (I.). 2004. « Les événements d'énonciation graphiques. Traces du fonctionnement linguistique de l'inconscient dans les manuscrits ». in : *Marges Linguistiques*, 7.
- Forrester (J.). 1980/1984. *Le langage aux origines de la psychanalyse*. Paris : PUF [trad. de l'anglais par Michelle Tran Van Khai].
- Freud (S.) & Breuer (J.). 1895/1956. *Etudes sur l'hystérie*. Paris : PUF [trad. par Anne Berman].
- Freud (S.). 1891. *Contribution à la conception des aphasies*. Paris : PUF [trad. par Claude Van Reeth].
- Freud (S.). 1895/1996. « Esquisse d'une psychologie scientifique ». in : *La naissance de la psychanalyse*. Paris : PUF [trad. par Anne Berman].
- Freud (S.) 1900/1967. *L'interprétation des rêves*. Paris : PUF [trad. par Denise Berger].
- Freud (S.). 1901/1967. *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris : Payot, Coll. « Petite bibliothèque Payot » [trad. par Serge Jankélévitch].
- Freud (S.). 1905/1988. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio essais ».
- Freud (S.). 1915/1986. *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, Coll. « Folio essais ».
- Goldschmidt (G.-A.). 1999. *Quand Freud voit la mer. Freud et la langue allemande I*. Paris : Buchet/Chastel.
- Gori (R.). 1997. « L'esprit de la langue ». in : *Cliniques méditerranéennes*, 55/56.
- Green (A.). 1983. « Le langage dans la psychanalyse ». in : *Langages. IIIème Rencontres psychanalytiques d'Aix en Provence*. Paris : Les Belles Lettres.
- Green (A.). 1997. « Le langage au sein de la théorie générale de la représentation », in : Piñol-Douriez (M.), (dir.). *Pulsions, Représentations, Langage*. Lausanne : Delachaux et Niestlé.
- Green (A.). 2003. « Linguistique de la parole et psychisme non conscient ». in : Bouquet (S.), (ed.). *Ferdinand de Saussure*. Paris : L'Herne.
- Greenberg (V.). 1997. *Freud and his aphasia book. Language and the sources of psychoanalysis*. Ithaca/London : Cornell University Press.
- Jakobson (R.). 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris : Éditions Minuit.
- Kristeva (J.). 1996. *Sens et non-sens de la révolte. Pouvoirs et limites de la psychanalyse I*. Paris : Fayard, Coll. « Biblio essais ».
- Kuhn (R.). 1983. Préface à S. Freud : *Contribution à la conception des aphasies*. Paris : PUF, pp. 5-38.
- Lacan (J.). 1966. *Écrits*. Paris : Le Seuil.
- Lacan (J.). 1981. *Le Séminaire, Livre III. Les psychoses, 1955-1956*. Paris : Seuil.
- Lacan (J.). 1998. *Le Séminaire, Livre V. Les formations de l'inconscient, 1957-1958*. Paris : Seuil.

- Libres Cahiers pour la Psychanalyse. 2003. *Le théâtre des mots*. Paris : In Press Éditions [vol. 7. Printemps 2003].
- Lopes (M.). 2004. « Abel et les sens opposés en égyptien classique ». in : *Marges Linguistiques*, 7.
- Masson (C.). 1997. « L'inquiétante étrangeté dans l'œuvre de Hans Bellmer, de quelque manière dans l'image ». in : *Cliniques méditerranéennes*, 55/56.
- McDougall (J.). 1989. *Théâtres du corps*. Paris , Gallimard.
- Milner (J.-C.). 1997a. « De la linguistique à la linguisterie ». in : Aubert, Cheng, Milner, Regnault, Wajcman. *Lacan. L'écrit, l'image*. Paris : Flammarion.
- Milner (J.-C.). 1997b. « Linguistique ». in : *Dictionnaire de la Psychanalyse*. Paris : Encyclopædia Universalis/Albin Michel.
- Milner (J.-C.). 2002. *Le périple structural*. Paris : Seuil.
- Muni-Toke (V.). 2004. « Signifiant et intentionnalité : l'épreuve de la traduction ». in : *Marges Linguistiques*, 7.
- Normand (C.). 2000. *Saussure*. Paris : Les Belles Lettres.
- Normand (C.). 2002. *Bouts, brins, bribes. Petite grammaire du quotidien*. Orléans : Éditions Le Pli.
- Roudinesco (E.) & Plon (M.). 1997. *Dictionnaire de Psychanalyse*. Paris : Fayard.
- Safouan (M.). 1982. *L'inconscient et son scribe*. Paris : Le Seuil.
- Saussure (F. de). 1916/1985. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot [Ed. critique de T. de Mauro].
- Saussure (F. de). 2002. *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard [Engler (R.) & Bouquet (S.), (eds.)].
- Siksou (M.). 2004. « Structures et fonctions du langage : des données anatomo-cliniques à celles de l'imagerie fonctionnelle ». in *Marges Linguistiques*, 7.
- Siksou (M.). 2003. « Paraphasies, lapsus, manque du mot, mots d'esprit et diffluence ». in : *Variation, construction et instrumentation du sens*. Paris : Hermès.
- Vilela (I.). 1998. « Saussure Pro : a unidade saussuriana presente no Curso, nos anagramas e na psicanalise de Lacan ». in : *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 51, pp. 251-272. Genève : Librairie Droz.
- Vilela (I.). 1999. « Saussure versus Lacan : linguagem, discursos patológicos e formações do inconsciente ». in : *Signotica*, 11, pp. 75-106. Revista de Pós-Graduação em Letras e Linguística – Universidade Federal de Goiás. Goiânia : Editora UFG.
- Vilela (I.). 2000. « Linguística versus psicanalise : um dialogo possível entre o sistema linguístico de Saussure e as formações do inconsciente em Lacan ? ». in : *Anais do II Seminario Nacional de Linguística e Língua Portuguesa* – Universidade Federal de Goiás. Goiânia : Editora UFG.
- Vilela (I.). 2001. « Retour aux origines saussuriennes du signifiant lacanien ». in : Arrivé (M.) & Normand (C.), (eds.). *Linguistique et Psychanalyse*. Colloque Cerisy. Paris : In Press Éditions.
- Vilela (I.). 2002. « Saussure au Brésil ». in : Anis (J.), Eskénazi (A.) & Jeandillou (J.-F.), (eds.). *Le signe et la lettre. En hommage à Michel Arrivé*. Paris : L'Harmattan.
- Vilela (I.) & Arrivé (M.). 2004. « Lenguaje e inconsciente en Freud: representaciones de palabras y representaciones de cosas ». in : *Temas del Seminario*, 11, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla [À paraître en portugais au Brésil dans *ALFA*, revue de l'UNESP].
- Vilela (I.). 2004. « Saussure et Freud autour des troubles du langage : l'aphasie ». in : *Colloque International « Ferdinand de Saussure : Linguistique générale et théorie du langage »*. Dir. Pierre Suiggers, Alfons Wouters & Anne-Marguerite Fryba-Reber [Colloque en hommage à la personnalité et à l'œuvre du regretté Rudolf Engler. À paraître dans la revue *Orbis*].
- Widlöcher (D.). 1992. « L'analyse cognitive du silence en psychanalyse ». in : *Revue Internationale de Psychopathologie*, 7.
- Wolf-Fédida (M.). 1992. « La référence à la fonction de négation dans la clinique psychopathologique ». in : *Revue Internationale de Psychopathologie*, 7.
- Wolf-Fédida (M.). 1995a. *Théorie de l'action psychothérapique*. Paris : PUF.
- Wolf-Fédida (M.). 1995b. « Phénoménologie de la langue allemande dans la clinique psychanalytique. Fantasia phonétique du sens ». in : *Cliniques méditerranéennes*, 45/46.
- Wolf-Fédida (M.). 1997. « Particularité de la construction des mots dans la langue allemande favorisant une théorie de la psychose et du transfert ». in : *Cliniques méditerranéennes*, 55/56.



Novembre 2004

La grammaire, telle du moins qu'elle est vue par le sujet parlant, organise un ensemble de mots. Il est impensable de considérer une grammaire unique pour un seul mot. Point, en règle générale, de substantif sans article, et l'adjectif s'associe au substantif. Comment voulez-vous, au moins dans les langues indo-européennes, conjuguer un verbe sans sujet ? Il s'affinera par un adverbe. La phrase sera complétée par des objets et des compléments divers, fonctionnant comme expansions du verbe. Tout cela a les apparences de la logique.

Et si je vous disais que la grammaire inconsciente de la psychanalyse se passe de tout cela ? Et bien plus encore quand l'expression est atteinte par l'affection psychopathologique ? Si je vous disais que, dans cette grammaire inconsciente, un mot est toujours un verbe et que le sujet n'y existe pas ? Qu'en penseriez-vous ?

Pourtant, un psychanalyste fait constamment l'expérience de cette grammaire-là. Dans la clinique, c'est aussi logique – c'est-à-dire « noso-logique ». Mais comment l'expliquer quand on passe la frontière de sa discipline ? Je proposerai deux réflexions : une qui passe par la psychogenèse de l'acquisition du langage et l'autre par l'exercice tordu de la traduction. Puis, je donnerai quelques exemples de la particularité du langage dans la psychothérapie psychanalytique.

1. Comment vient-on à la parole ?

Il ne faut pas rêver, une psychogenèse de l'acquisition du langage n'existe pas. Aussi incroyable que cela puisse paraître. Cette recherche-là relève de l'impossible. Même les progrès de la neurologie n'élucideront jamais le mystère du désir de s'exprimer. Enfin, ce n'est pas une raison pour ne pas fournir quelques exemples dans ce domaine : ils nous aideront à réfléchir dans ce sens.

Tout le monde le sait bien : quand le petit enfant commence à parler, c'est en prononçant des mots. Il ne s'exprimera pas d'emblée avec des phrases toutes faites. Cela peut arriver, mais, dans ce cas, ce serait un signe de risque d'autisme. Car la parole subira un usage automatique sans investissement identificatoire. Normalement, l'enfant commence à prononcer un mot. Cette émission provoquerait la jubilation de son entourage. Lui, il est stimulé à continuer par cette victoire provoquée en matière d'intégration dans la vie sociale. L'enfant fera l'expérience que désigner quelque chose permet de se soumettre le monde, le maîtriser, l'apostropher, le manipuler, bref, de faire savoir quelle place il consent à reconnaître à l'objet.

Cet impact du mot est bien la raison pour laquelle cette tentative de parler échoue dans certaines formes psychopathologiques sévères. Adhérant à l'objet, se confondant avec lui, étant sous l'emprise de celui-ci, l'énonciateur devrait être capable de se démarquer de sur quoi sa parole porte. L'autonomie est nécessaire pour désigner un objet. Car cet acte contribue, en même temps, à ce qu'on devienne le sujet.

Donc, dès que l'homme parle, il se conçoit en tant que sujet. Il est quelque part dans le mot ou dans la phrase. Ne serait-ce que par simple projection – comme la plupart du temps. Revenons à l'enfant qui apprend « normalement » à parler. Il n'existe pas de prototype pour l'apprentissage du langage (à part des études orthophoniques visant à faciliter la prononciation de certains sons ou envisageant les sons favorisés dans une langue plutôt que dans une autre). L'enfant se sert d'un mot pour participer à la vie commune et pour rendre compte de son vécu.

Le petit garçon de quinze mois qui prononce « ballon » fait savoir qu'il n'est pas dupe. Il l'a bien vu, le joli ballon là-bas. Il exprime son désir d'en posséder un ou, en tout cas, de l'approcher. Le reproche pourra se faire entendre : « Maman, pourquoi as-tu oublié le ballon ? J'aurais pu jouer ici ! » Ce serait formuler quelque chose dans ce sens-là, car l'esprit de la possession n'est pas encore développé et il ne distingue pas entre « à moi » et « à toi ». Son Moi est en pleine constitution. Tout ce qui existe, selon lui, est à sa disposition. Une raison de plus pour foncer vers ce ballon pour participer au jeu. Peu importe qu'il y ait peut-être des personnes manifestant leur mécontentement. À quinze mois, les intersubjectivités environnantes ne font pas encore partie d'un souci d'élaboration. Bien plutôt ce ballon le « prend par les tripes » : car cet objet rond, primaire, est une forme élémentaire s'associant aux soins maternels et aux bienfaits que procurent les rondeurs de la mère. Sa curiosité peut s'éveiller en établissant une étude comparative entre son ballon de bébé, avec ses petits dessins, et ce gros ballon qui se présente sur la pelouse, en cuir et très lourd. Cela lui donne une idée de lui-même (petit garçon = petit ballon couleur bébé ; grand garçon = vrai ballon).

À vrai dire, nous ne savons pas ce que l'enfant dit réellement quand il prononce le mot « ballon ». D'ailleurs, ce n'est pas nécessaire. On ne le saura jamais. Toutes les significations sont toujours pluridéterminées, sous-tendues par des raisons multiples. Vouloir saisir le sens complet d'une signification s'avère comme une idée folle d'un esprit forcené. Il sacrifierait la reconnaissance du sujet de la parole au sens supposé. Non, pour ce qui importe dans l'écoute du petit garçon disant « ballon », il suffit d'entendre un sens et de réagir en conséquence. Ainsi, il se sent considéré, un lien se tisse et la communication s'engage. Nous savons bien qu'une mère peut parfaitement communiquer avec son bébé sans que celui-ci prononce des mots. La naissance psychique s'engage dès que le lien s'établit avec la mère dans l'échange (le contact de la peau, les gestes, l'intonation des sons, etc.).

Parmi les premiers mots peuvent figurer des noms (« maman », « papa », etc.), des verbes, des adverbes, etc. Peu importe, ils ont leur propre usage pour l'enfant. Certainement, il ne les choisit pas selon la fonction hiérarchique et grammaticale. Quelle surprise pour la mère d'entendre son bébé de neuf mois émettre le mot « encore » à la fin du repas. Quelle maîtrise soudaine, quelle certitude quant à la prolongation du plaisir ! Elle ne s'y attendait pas.

Mais que penser du mot « encore », s'il s'agit d'un petit garçon et quand c'est le deuxième mot qu'il prononce après « maman » ? N'aurait-il pas dû dire « papa » ? Le psychanalyste voit s'y profiler le complexe d'Œdipe qui fait son entrée structurelle et symbolique autour du huitième mois. Jusqu'alors le petit garçon se berce dans la relation duelle avec sa mère et il compte la prolonger. Avant de nommer son père, il se plaît à commander la mère comme le fait celui-ci. Autrement dit, il l'imite avant de le nommer. Prononcer « encore » le rassurera davantage quant à l'effet que ce petit mot lui assure. Il a sa place, la mère s'exécute extasiée. Ainsi, le petit bonhomme prépare sa capacité à supporter de nommer son père. Car dire « papa » implique qu'il soit là, d'un coup – il l'a convoqué – et qu'il soit prêt à partager sa mère avec lui. Appeler quelqu'un par son nom revient à signifier qu'on accepte sa présence.

2. Comment acquérir un mot ?

S. Freud (Freud, 1984) mentionne la magie des mots et leurs pouvoirs pour rendre malade ou pour guérir. Effectivement, à l'exemple du ballon que mentionne le petit enfant, on verra que pour chacun le monde se façonne de manière très personnelle autour d'un mot. Chaque mot évoque sa propre histoire par voie associative. Chacun pourra écrire son propre dictionnaire en associant ce qu'un mot évoque pour lui. Ceci a été fait en philosophie par G. Deleuze concevant son abécédaire (Deleuze, 1996).

Initialement, notre rapport au mot est beaucoup plus sauvage qu'on peut le croire. La confrontation avec le mot est quasiment de nature anthropologique. Voici le petit enfant qui est confronté avec le langage de son environnement. Il doit accepter que ce qui est parlant pour autrui le soit aussi pour lui. Il s'agit d'un contrat non dit. Mais s'y conformer, c'est loin d'être une évidence. Par conséquent, il doit se trouver une raison. Ainsi, le mot est investi avec toute la capacité d'identification dont on dispose pour le rendre autant que possible identique à ce qu'il est censé désigner, en tout cas compatible avec cette désignation.

Ce rapport phénoménologique au mot, qui consiste à chercher ce qu'il révèle par rapport à notre existence, peut également se concevoir selon un mode psychosomatique. Sami Ali (Sami Ali, 1970) explique que le mécanisme de la projection est primordial pour anticiper sur le

monde extérieur et pour faire coïncider la représentation entre le mot et la chose. Pour cela, le corps propre sert comme modèle – ceci par rapport aux premières zones érogènes, notamment la bouche (Sami Ali, 1977).

C'est ainsi que la projection apparaît comme un processus essentiellement imaginaire mettant aux prises le sujet avec le monde extérieur. À la faveur d'une modification relationnelle globale où se trouve transformé le sens du perçu, le monde joue désormais le rôle d'analogon du moi ou d'une partie du moi. Et il le joue, non pas tant parce que tel objet privilégié reçoit l'éclairage insolite de l'imaginaire, que parce que les objets et l'espace sont eux-mêmes frappés d'irréel. C'est toute la réalité extérieure, se présentant sous les traits d'une présence spatiale plus ou moins perceptible, qui devient un arrière-plan occulte sur lequel se détachent les figures de l'imaginaire.¹

Toute conception du Moi, comme l'explique Freud, est avant tout un Moi somatique. Chez le petit enfant, le Moi n'est pas encore formé comme instance de synthèse. Ainsi toute chose est évaluée par rapport aux sensations qu'elle procure au corps propre. Selon le plaisir ou le déplaisir qu'elle provoque, la chose subit un jugement : l'approbation ou le rejet. La représentation langagière en est l'affirmation ou la négation.

Ce lien intriqué entre le corps et le langage ouvre toujours à toutes sortes de débats sur le problème de la dualité ou de l'unité entre soma et psyché. Pourtant tout clinicien le sait bien, ce débat est complètement artificiel. Rien n'est jamais purement psychologique, rien n'est jamais purement somatique non plus. Il en va de même pour le langage, il s'inspire de toutes ses composantes : neurologique, psychique et phonétique. La cause et l'effet sont des représentations scientifiques que la réalité ne se charge pas de démêler. La philosophie orientale se passe, d'ailleurs, de ce genre de représentation.

Le mot n'est pas la parole non plus. La dernière peut exister avant le mot. V. Tausk (Tausk, 1975) démontre comment le mensonge peut être utilisé par le petit enfant avant même qu'il parle. Autrement dit, si l'enfant sait mentir par ses gestes, il sait aussi maîtriser le langage sans pour autant avoir besoin de recourir à la structure lexicale qu'on lui impose. Tausk donne l'exemple du petit enfant, avant ou autour d'un an auquel les exigences de la propreté ont été inculquées trop tôt. Afin de tromper l'éducateur (en institution) ou le parent sévère, le petit enfant peut faire des mimiques ou prendre des positions qui suggèrent au surveillant qu'il a envie de déféquer. Le surveillant s'affaire autour de lui, mais sans obtenir le résultat souhaité. C'était une « fausse alerte ». Passant son temps à guetter l'enfant, l'adulte est tourné en dérision, voyant qu'il « se trompe » et finit par abandonner en se sentant ridicule. L'enfant a ainsi obtenu de faire ses besoins en toute quiétude au moment et à l'endroit qui lui conviennent.

Effectivement, dans la clinique avec des enfants, on s'aperçoit que des problèmes d'incontinence cachent toujours une parole secrète. Ces manifestations de nature régressives sont investies par l'enfant dès que celui-ci s'aperçoit que l'adulte voudra lui imposer sa volonté. Il la rejette, verbalement par le « non » et physiquement par les matières du corps (ou le refus de s'alimenter). La phase du « non » commence bien avant la prononciation de ce mot. Inversement, il existe des personnes adultes parfaitement intégrées qui, inversement, ne savent pas dire « non », mais pour d'autres raisons. Ceci est souvent une raison de commencer une psychothérapie.

3. La vie des mots

Bien que l'énonciateur cherche à s'approprier l'énoncé, l'usage de celui-ci n'est pas toujours indemne d'ambiguïté. Le maniement du mot suggère un certain rapport aux choses. Celui-ci est plus évident dans certaines langues plutôt que dans d'autres. J'ai essayé de l'expliquer pour la langue allemande (Wolf, 1995, 1998) qui est, plus que d'autres, très libre dans ses mouvements de composition et de dérivation (préfixation et suffixation). Elle se prête ainsi plus facilement aux néologismes. Tous ces mouvements doivent s'imaginer comme étant raccordés à un corps. Sinon, il est impossible d'en saisir le sens.

Pourtant on trouve la particularité des compositions ou du fonctionnement d'un terme aussi dans d'autres langues. Je ne peux qu'encourager chacun à réfléchir sur les effets que peut produire sa propre langue maternelle. Il est vrai que l'activité psychanalytique favorise l'écoute

¹ Sami-Ali, *De la projection, op.cit.*, pp. 141.

du mot, car le patient se charge de révéler à son analyste la manière dont le mot produit un effet sur lui. Ne serait-ce qu'en comparant les termes, le patient saisira vite comment on aboutit à la conception de « l'interprétation » et le fait de « penser dans la langue ». Par exemple, l'interprétation (*Deutung*) fait partie de la signification (*Bedeutung*) quand on observe les deux mots. Comprendre que l'un mène à l'autre ne demande pas un grand effort intellectuel si on s'en tient uniquement à la comparaison visuelle des deux mots (*Be-deutung*).

Freud a écrit avec les mots qu'utilisent les patients. Son langage est simple et clair. Ce n'est que la traduction qui donne un caractère tordu au texte. Le vocabulaire dit de la psychanalyse est inventé avec chaque patient qui fréquente le divan. Inversement, *Le Vocabulaire de la Psychanalyse* tel qu'il a été conçu par ses auteurs, Pontalis et Laplanche, est une création, donc nouvelle, résultant de la traduction et de l'approfondissement de certaines notions freudiennes dans la psychanalyse française. Ce vocabulaire ne se recoupe pas exactement avec l'index des œuvres de Freud en allemand. Et encore, en prenant les mêmes termes, l'index allemand révélera une autre méthodologie. Ce qui est fécond, c'est d'associer les différentes démarches pour comparer les effets des différents « vocabulaires » ou mots clés. Créer un glossaire homogène n'est pas évident. Il s'inscrit toujours dans une tendance, un courant de pensée. Le glossaire risque vite de devenir idéologique. En principe, il n'y a pas cette dimension dans la clinique. Une bonne clinique est d'une simplicité étonnante, travaillant avec les mots tels qu'ils viennent.

Voici donc quelques exemples pour la langue française pour illustrer comment les mots prennent leur propre vie dans la clinique.

Lors d'un entretien psychiatrique dans le service d'urgence de l'hôpital (l'entretien a été enregistré par vidéo), le psychiatre dit, après avoir écouté la patiente pendant de longues minutes : « Je ne comprends pas... » - Après un moment de silence, elle bégaye : « Prend, prendre, prendre... » Et il s'ensuit un silence.

Cette patiente ne souffre pas d'écholalie. Elle semble plutôt vivre, pendant ce moment, le rapport anthropologique qu'entretient la parole avec l'interlocuteur où « écouter » signifie également « recevoir ». En la faisant ainsi parler, elle a été dépossédée de quelque chose. Elle a fait don de sa parole sans que cela ait été honoré. Le psychiatre lui a « pris » quelque chose qu'il n'a pas l'attention de reconnaître ou encore moins de lui restituer. (La restitution de la parole, c'est le rôle du psychanalyste.) Puisqu'il fait savoir qu'il ne comprend pas, cela revient à dire que, entre eux deux, ils ne partagent rien. Le trouble de la patiente est compréhensible. Elle doit se demander ce qu'elle fait là, la raison pour laquelle elle parle. Mais son symptôme – le délire paranoïaque – consiste justement à combler l'angoisse interrelationnelle par le délire. Elle se ressaisira de ce moment de pure folie où un psychiatre l'invite à parler sans la comprendre pour continuer ses tirades délirantes avec davantage de ferveur.

Le mot « comprendre » en français suggère donc que toute compréhension est basée sur un partage. Et à travers celui-ci, il s'agit toujours de savoir céder quelque chose pour que l'autre puisse se l'approprier. Sans cela, ceux qui ne savent pas donner et recevoir, ne savent pas comprendre non plus. – Là, la traduction allemande du mot « verstehen, Verständnis » n'aurait pas permis de saisir ce rapport. Chaque langue cache donc ses propres trésors en matière de sagesse.

Un autre exemple, le mot « abandon ». Il ne se charge pas d'expliquer qui fait quoi. Quel est son sujet, celui qui a abandonné ou celui qui est abandonné ? En outre, il est question de « don », mais dans un sens inversé : précisément, quelque chose n'a pas été donné (une identité ou un refuge à quelqu'un ou quelque chose à quoi on pouvait supposer avoir droit). Le caractère réflexif de « s'abandonner » ou « s'adonner » peut provoquer encore plus de confusion quant à la présence par l'absence vice-versa. Autrement dit, comment faut-il être ou ne pas être pour mieux exister ? L'« abandon » est donc un drôle de mot qui suscite des querelles juridiques et psychologiques. Par exemple, un accouchement sous X : tant qu'il existe une personne qui reconnaît le lien à une autre en lui laissant son nom, celle-ci n'est pas abandonnée.

Au contraire, elle est confiée à bénéficier de conditions meilleures que chez la personne qui l'a laissée là. L'acte n'est pas à considérer comme étant lâche, mais comme un acte civique. Finalement, c'est la loi, en interdisant d'abandonner en faisant connaître son nom, qui crée un abandon là où il n'y en avait pas.

Il existe des mots dont on ne sait pas vraiment ce qu'ils veulent dire. Pourtant cela n'empêche qu'ils sont définis et employés couramment. Par exemple « à la portée de » ou « hors de la portée de » se basent explicitement sur l'appréciation subjective. Et cela non seulement à l'égard d'une personne à son propre sujet, mais encore à l'égard de l'autre. Implicitement, il existe également toutes les connotations que peut avoir le mot « la portée ».

En français, il existe des expressions toutes faites qui « aident » à fabriquer l'affection psychopathologique en servant comme signifiant. Regardez les nombreuses expressions autour de « poil » : « ne pas avoir un poil sur le caillou », être chauve ; « ne pas avoir un poil de sec », transpirer abondamment ; « brave à trois poils », fanfaron ; « avoir un poil dans la main », être paresseux ; « tomber sur le poil », attaquer, importuner quelqu'un ; « de tout poil », de toute espèce de gens ; « à poil », tout nu ; « être de bon ou mauvais poil », être de bonne ou mauvaise humeur ; « être au poil », très bien, satisfaisant ; « au petit poil, au quart de poil », tout juste. J'abrège, il y en a davantage. Pour finir : « se poiler », rire aux éclats. On l'aura compris : en français, on est porté sur le poil. Quoi d'étonnant à ce qu'un patient ait une phobie du poil ! Le phobique tout comme le paranoïaque est persécuté par le langage.

Un patient déprimé et invalide parle d'une après-midi de pêche. Ce qu'il faudra entendre, c'est que ce sont moins les poissons qui l'intéressent dans cette histoire que le fait « d'avoir la pêche », c'est-à-dire « d'être en bonne forme, d'avoir la chance ». Il n'est pas indifférent que le « péché » soit le mot qui suit dans le dictionnaire. Car celui qui « a la pêche » fait parfois « une bouchée » du péché.

Enfin, un dernier exemple : le « retard ». Comme le mot l'indique, il est tard, trop tard. Mais pourquoi « re-tard » ? Parce qu'on a été retardé, qu'on a pris du retard ? Mais par rapport à quoi et en quoi ? Quel parent n'a pas l'habitude d'écrire un mot d'excuse de retard de son enfant pour la conseillère d'éducation de l'établissement scolaire ? Et voilà, toute la famille se plonge dans une question existentielle. Par quoi ce retard a-t-il été causé ? Comme il faut une excuse précise, mieux vaut être concis pour ne pas passer pour un fou. Alors mieux vaut inventer un motif que de faire une rédaction aussi farfelue qu'un essai sur le devenir du temps chez un écolier entre le lever et le franchissement du portail de l'école. Pourtant, la vérité est là. Et il ne faut pas non plus donner le mauvais exemple à son enfant en inventant une excuse. Mais dire la vérité sur un re-tard, c'est parfois trop demander. Surtout quand quelqu'un s'est levé à l'heure. Une fois que l'enfant aura soumis l'excuse à l'établissement, il pourra attester à quel point les conseillères se plaignent du manque d'imagination des mots des parents ! Toujours la même excuse ! Les fabricants de montres n'ont pas encore songé à toutes les stratégies de vanter leurs produits !

4. Les vicissitudes de la traduction

Voici un exemple tel qu'il s'est présenté pendant un de mes derniers cours. Dans la retraduction entre l'allemand et le français, on réalise le clivage auquel prête le terme de « plaisir » dans les deux langues. En général, les termes allemands – et surtout ceux qui apparaissent dans le *Vocabulaire de la Psychanalyse* (Laplanche et Pontalis) – se caractérisent par leurs compositions. Ceux-ci comportent des préfixes et des suffixes indiquant des mouvements autour d'un radical qui n'ont plus grand-chose à voir avec la grammaire, mais qui conjuguent des représentations inconscientes. Ces dernières subissent des mouvements que la spatialisation et la temporalisation, au sens phénoménologique, cherchent à raccrocher à un corps qui les vit et les perçoit (un « corps vécu »), à défaut d'y trouver un sujet. Ce fonctionnement particulier de la langue allemande donne déjà assez matière de compréhension quant au « morcellement » ou l'« éclatement » qui caractérise les états psychotiques et déficitaires (Wolf, 1995, 1998). Au cours de l'enseignement, l'exemple des termes « envie » (*Neid, Lust*) et « jalousie » (*Eifersucht*) a été proposé. En allemand l'« envie » est irréductible, le terme ne comporte pas de composition. En français, il possède un double sens : plaisir et envie. (Un double sens n'est pas un sens contraire d'un point de vue grammatical. Cependant, il l'est d'un point de vue psychique à cause de l'ambivalence qu'il suscite). Tandis que le nom allemand de la « jalousie » est une composition de deux termes (*Eifer* = empressement, *Sucht* = addiction, toxicomanie ou recherche). Celle-ci donne, en plus, lieu à un proverbe allemand¹ en la comparant à la passion (*Leidenschaft, Leiden* = souffrance ; *schaffen* = créer, création) : *la jalousie est une passion qui cherche avec empressement ce qui crée la souffrance.*

¹ Eifersucht ist eine Leidenschaft, die mit Eifer sucht was Leiden schafft.

Le terme « envie » est donc ambigu en français, puisqu'on dit « avoir envie » de quelque chose. Cela signifie qu'on aura plaisir à le recevoir. En même temps, l'envie est causée par ce qu'on perçoit chez l'autre et qu'on désire, mais qu'on reconnaît comme manquant chez soi. Ce qui est perçu se trouve donc chez l'autre, et à cause de la structure de la langue – « avoir envie » suggérant l'« envie » – la satisfaction semble être compromise à jamais. Le plaisir n'est donc pas assuré de sa satisfaction, car le verbe qui y amène retient le sujet emprisonné dans un état envieux impossible à combler. Ce n'est pas étonnant que Lacan ait développé la notion du manque dans la psychanalyse.

Ce terme de l'envie a été proposé par un jeune chercheur travaillant sur la notion des positions inconscientes chez Melanie Klein et ceci par rapport à la réponse au *Penisneid* (envie du pénis) et la castration. L'ambiguïté du terme entre le plaisir et l'impossibilité de le satisfaire, suggère le rapport à l'inconscient – l'envie de pénis est insurmontable – et suggère aussi que la castration s'installe par le langage. Par voie régressive le langage est saisi selon les vulnérabilités qui s'imposent à la construction du sujet (aux deux sens, grammatical et existentiel, du mot). Autrement dit, d'un point de vue phénoménologique, certains termes introduisent, par leur structure langagière inhérente, une certaine dimension schizophrénique chez l'interlocuteur. En reprenant l'exemple, en français, quand on dit « j'ai envie de... », cela implique que cela reste à faire et on peut se demander où est l'obstacle. En revanche, quand on dit « j'ai le plaisir de... », cela indique que la personne a pris déjà ses distances en réfléchissant rétrospectivement. Dire à ses hôtes, « j'ai le plaisir de vous recevoir » avant qu'ils soient passés à table peut devenir périlleux, car ce serait anticiper sur le déroulement de cette invitation qui est déjà considérée comme étant consommée. Cependant, dire qu'on « a envie de les inviter » leur fera craindre de ne pas être conviés ou de s'être trompés de date.

En allemand, cela se passe différemment, car le plaisir (*Lust, Freude, Vergnügen*) prend tantôt une allure orgiastique, tantôt religieuse, tantôt enfantine. Autrement dit, en allemand la même déclaration d'avoir le plaisir de recevoir des invités peut donner l'impression, selon le cas, d'en faire trop ou d'être simple d'esprit. Cette déclaration doit se « diluer » dans l'usage spécifique du verbe « *sich freuen* » dans une phrase relative avec un bon prétexte. C'est usuel, l'homme « normal » y arrive.

Ce genre de réflexion vient facilement à partir de la traduction et de la considération phénoménologique. Dans la vie courante, les structures névrotiques manient facilement les ambivalences de la langue en organisant leurs modes de défense autour de celles-ci. Les structures psychotiques, au contraire, se perdent ainsi dans le langage.

L'usage de la langue dirige ainsi l'interprétation et renseigne sur les processus psychiques à l'œuvre – ce qui nous intéresse précisément dans la recherche psychanalytique. La clinique de pathologies non névrotiques exige constamment une transposition d'une pathologie à une autre ce qui demande une bonne maîtrise du concept de transfert et de contre-transfert. Plus un psychanalyste traite de formes psychopathologiques non névrotiques, plus il est confronté à son contre-transfert. Pierre Fédida (Fédida, 1995) donne des explications comparables au sujet de l'angoisse éprouvée dans le contre-transfert :

Puisque les pathologies non exclusivement névrotiques renvoient aussi bien au champ de la psychiatrie, le psychanalyste et le psychiatre font tous les deux une expérience d'ordre existentiel (Fédida, 1970) :

Pour le psychiatre comme pour le psychanalyste, l'idée de l'homme qui provoque et secoue leur pensée et mobilise leur pratique ne renvoie jamais seulement à une conception : elle met en situation dans l'anthropologie concrète et vivante celui qui l'énonce, celui qui par ses paroles et par ses actes vient à l'exprimer.

La traduction exige constamment de faire des choix. Revenons à l'exemple du terme de « plaisir ». Au début, nous sommes partie d'une question d'un étudiant qui a souhaité connaître les termes allemands pour des notions psychanalytiques française et anglaise. Il se trouve que le terme « plaisir » devient central. Mais une autre étudiante travaille sur la traduction d'un texte de Nietzsche. Elle découvre dans le texte allemand que les termes « Lust » et « Vergnügen » ont été indifféremment traduits par « plaisir ». Sans vraiment connaître l'allemand, elle se demande, de façon toute à fait légitime, s'il n'aurait pas mieux fallu traduire les deux mots par deux termes différents. Je lui donne entièrement raison pour le principe.

Malheureusement, je dois lui avouer qu'aucun des deux termes ne correspond complètement à la traduction française « plaisir ». Pire : il n'y a pas de termes exacts pour rendre le sens. « Lust » est plus frivole et « Vergnügen » renvoie plutôt à l'amusement dans le sens de réjouissance. Mais tout cela deviendrait tordu pour des mots simples en allemand. Et c'est par leur caractère de simplicité que le terme de « plaisir » conviendrait finalement le mieux. L'étudiante a dû avoir l'impression de tourner en rond.

5. Exemples cliniques

C'est une évidence : si nos patients pouvaient dire au psychanalyste ce qu'ils ont, ils n'auraient plus besoin de lui. Et quand ils sont en mesure de savoir ce qu'ils ont eu, au cours de leur analyse ou leur psychothérapie, eh bien, ils ne l'auront plus. Si bien qu'on peut douter qu'ils l'aient jamais eu. Mieux vaut en être averti : le langage dans la clinique possède un fonctionnement à part ! En médecine, il existe beaucoup de prescriptions erronées, parce qu'on n'a pas encore songé à inclure dans le cursus des internes un cours de « linguistique pathologique ». Cette formation ne serait pas un luxe et reviendrait certainement moins cher à la communauté que des consultations et des prescriptions abusives pour des personnes qui n'arrivent pas à se faire entendre.

Ne pas savoir parler de soi tout en parlant pourtant sans arrêt : le patient se trouve dans la situation infantile où une « grande personne » doit deviner ce qu'il veut dire. C'est une sorte de traduction. L'activité psychanalytique est une traduction : restituer le sens d'un mot dans sa propre langue. Peu importe que tout se passe dans la même langue, par exemple le français. C'est aussi l'enjeu des langues régionales, à savoir qu'il y a à l'intérieur d'une langue encore une autre langue pour exprimer son histoire et ses désirs.

Les exemples les plus anciens viennent, bien sûr, de la littérature : chercher des mots pour dire. L'analyse de texte a précisément cette fonction. Pourquoi, sinon, l'analyserait-on ? La littérature contrairement à la parole du patient possède cet avantage d'être écrite. Vérité d'évidence, certes, et de surcroît signalée par le mot même de *littérature*, ou il y a la *lettre*. Mais les choses évidentes tombent parfois dans l'oubli. Les grandes vérités de la psychopathologie, dans l'histoire de la psychologie, viennent des littéraires. Quelques exemples historiques. Maine de Biran (1766-1824), qui a introduit la psychologie en France, était un noble se livrant à l'écriture. Il a ainsi distingué les sentiments qu'on pourrait attribuer à l'âme dans *L'influence de l'habitude sur la faculté de penser*. Les frères de Goncourt (E. et J.) ont commencé à écrire un journal à deux en 1851. Cette idée originale fait passer que le récit d'un même événement n'est jamais pareil selon la personne qui le raconte. De la même façon, au sein d'une famille, les différents membres de celle-ci peuvent la percevoir de façons différentes : c'est la raison pour laquelle la situation psychique n'a pas besoin d'être pareille pour tous dans la famille. Il n'existe pas une fatalité de la névrose. Par ailleurs, la place qu'on occupe dans la famille est décisive pour ce qui se donnera à vivre. – Ou encore J. Vallès (1832-1885) couvre les différents âges de la vie à travers sa trilogie romanesque. Ceci montre que les préoccupations ne sont pas pareilles au cours d'une vie, qu'il existe une maturation psychique et que les exigences se déplacent.

Aujourd'hui, les psychanalystes s'inspirent également des autobiographies de personnes atteintes de maladies à évolution mortelle, combattue ou non, depuis *Mars* de F. Zorn. Les autobiographies, en général, avec leur côté entre « vérité et poésie », pour citer Goethe, se rapprochent de ce qu'on connaît dans la psychanalyse comme « roman familial ».

Mais la situation clinique, telle qu'elle se présente au psychanalyste, témoigne encore d'autres effets sur les mots. Partons d'un exemple simple : le divan. Tout le monde sait que chez un psychanalyste se trouve un divan. Freud a expliqué comment l'idée lui est venue pour l'introduire : écouter sans être livré au regard qui scrute et fatigue. Cela dit, pour « allonger » un patient, il faut qu'une cure soit engagée, qu'une routine de séances se laisse présager. Ceci est concevable pour des personnes névrosées aptes à saisir les propos d'une psychanalyse. En somme, une psychanalyse se passe en position allongée, une psychothérapie en position assise. Tout cela se sait plus ou moins chez les patients, en sorte que vouloir s'allonger sur cet objet, le divan, devient une véritable hantise. Passer sur le divan, c'est une obsession. Du fait que ce meuble est là, dans la pièce, et reste vacant, l'occuper devient une véritable conquête.

Ceci est typiquement névrotique, on en aperçoit la connotation sexuelle.

Le psychanalyste ne reçoit pas uniquement des personnes névrosées s'il envisage d'élargir son activité à la psychothérapie. Ainsi constate-t-il que la personne psychotique a besoin d'un contact visuel permanent pour se rassurer sur l'identité de son psychanalyste et ses intentions. D'ailleurs, le patient fera savoir qu'il ne conçoit pas de s'allonger avec quelqu'un dans son dos qui pourra le tuer ou lui asséner un grand coup sur la tête. – Soit dit en passant, en général, une personne psychotique, qui a la bonne idée de venir se faire soigner, se considère en général comme étant « névrosée ». Tandis qu'une personne névrosée craint d'être folle, donc psychotique.

Il arrive aussi qu'on reçoive des personnes avec des handicaps divers. Vu la contrainte que tout déplacement leur impose, on pourrait s'imaginer que de passer tout droit sur le divan les soulagerait. Loin de là ! Les nombreux séjours en milieu hospitalier et en rééducation les ont définitivement fâchées avec la position allongée. Ils s'imagineront que l'intrusion verbale de leur psychanalyste sera aussi incisive que l'acte chirurgical dit réparateur. La position droite, assise aussi verticalement que possible, leur convient mieux. En revanche, une personne à forte tendance hypocondriaque, ou avec un profil psychosomatique, se trouve tout de suite mieux en étant allongée. Même quand il ne s'agit pas d'une psychanalyse. L'essentiel, dans ces cas-là, c'est la reconnaissance de leur souffrance, telle qu'elle est manifestée par la permission de s'allonger. « Au chevet du malade », comme on dit.

Bref, le divan reflète tout le rapport au Réel/Imaginaire/Symbolique selon Lacan (Lacan, 1985). Un psychanalyste se gardera bien d'imposer quoi que ce soit quant au divan à son patient. Il l'autorise simplement à s'allonger selon le cas. Une fois allongé, les manières continuent. Pour certains la taille du divan ne convient jamais (soit la longueur, soit la largeur), ils ne savent pas quoi faire de leurs pieds ou l'équilibre peut être aléatoire comme si c'était le divan qui remuait. Effectivement, une fois allongés certains perçoivent le danger de tomber.

Cet exemple concerne un objet visible qui est donc vécu très différemment. On évalue alors l'énorme prudence qu'il faut avoir avec les mots concernant des objets invisibles !

Une patiente parle de son divorce, il y a une vingtaine d'années. Elle n'a pas refait sa vie depuis. Impossible de prendre le dessus. Pourtant elle se rend bien compte que sa notion de « divorce » n'a plus rien à voir avec l'étape de changement de son état civil. Car elle a revu son ex-mari au cours des dernières années. Depuis elle a bien pu réaliser que le temps l'a transformé à son désavantage. Aujourd'hui, il ne lui plairait plus. Elle lui en veut presque de ne pas ressembler au prince charmant de son histoire d'amour déçu. Pire, la première fois qu'elle l'a revu, elle ne l'a pas reconnu. Il a fallu que ses propres amis lui expliquent qu'il s'agissait de son ex-mari – l'individu qui l'a fait souffrir pendant des décennies. Elle reconnaît aussi ne plus pouvoir envisager une vie à ses côtés. Cependant, dans son récit elle revient toujours sur ce qu'il lui a fait. Il est évident que le mot « divorce » a commencé à mener sa propre vie chez la patiente en condensant tous les traumatismes psychiques qu'elle a pu avoir, les anciens comme les nouveaux. Tout est assimilé au « divorce ». Dans une première phase de la psychothérapie, tout le récit tournait de manière tautologique autour du divorce, étant bien entendu qu'il ne s'agissait plus de ce divorce réel. Cette phase a été terminée quand elle a réalisé que la volonté imposée par l'autre lui a nui profondément. Ce n'était pas uniquement lors du divorce, mais tout au long de son mariage et depuis le début de la relation. Dans une deuxième phase, elle a « négocié » sa vie sociale tout à fait différemment. Elle a réexaminé sa famille, son entourage et son travail. Enfin, dans une troisième phase, elle a reconsidéré à nouveau une relation à deux, elle s'est rendue disponible pour rencontrer quelqu'un et expérimenter une relation complètement différente de celle de son mariage.

Je me souviens d'un patient psychotique qui a toujours parlé d'« évanouissement » sans qu'il se soit réellement évanoui. Au fil du temps, j'ai compris qu'il désignait ainsi la perception qu'il pouvait avoir lui-même au moment de ses poussées psychotiques. Il a « perdu connaissance » de lui-même en n'étant plus conscient de ce qu'il faisait. L'envahissement par l'angoisse et le vide a été l'équivalent d'un évanouissement psychique.

La phobie se caractérise par « la peur d'avoir peur » de quelque chose. Alors que la personne phobique est en mesure de considérer la raison de sa peur comme étant obsolète. N'empêche : le mot s'est désolidarisé de la chose. Freud explique la distinction nécessaire entre représentation de mot et représentation de chose dans le travail inconscient. Le refoulement peut isoler les deux représentations et les déformer chacune de son côté.

Dans la clinique, les mots ont des fonctions différentes. Ils peuvent exister pour un autre (métaphore, métonymie), tout comme ils peuvent exister pour l'innommable (symbolisation), ou encore ils peuvent servir comme support de la pensée (vécu, l'aspect phénoménologique) en attendant qu'elle se clarifie. Enfin, le mot peut aussi s'infiltrer comme un résidu (la crypte d'un secret familial). Ces différents usages peuvent se percevoir au cours de la cure ou de la psychothérapie chez chaque patient. Ceci n'est pas étonnant puisque par rapport à ce qu'on peut reconstruire comme une psychogenèse du langage, on observe comment celui-ci structure le rapport au monde extérieur. Tout commence avec un mot.

6. Pour conclure

En conclusion, quelques considérations m'ayant inspiré le titre du « verbe sans sujet ». D'un point de vue linguistique le verbe sans sujet est un infinitif. Mais si on s'intéresse à la définition des mots, on remarque que celle-ci est assez ambiguë à l'égard du « verbe » et du « sujet ». Le mot *verbe* renvoie aussi bien à l'action qu'à la parole sacrée. Quant au *sujet*, l'idée de domination se transforme aussi bien en assujettissement. En somme, la complexité des deux reflète déjà l'impact sur la vie psychique. On ne sait pas quelle marge trouver dans la langue (marge linguistique ?) pour trouver sa place, sa place propre. S'acquiert-elle à travers l'action, ou est-elle donnée d'avance, par la simple appropriation de ce qui a été « mis à la portée » de chacun de nous ? S'agit-il d'un espace de liberté ou d'une requête pour trouver la place déjà assignée ?

Revenons à la discussion relative à la psychogenèse de l'acquisition du langage et les formes psychopathologiques telles qu'elles se révèlent à travers l'activité psychanalytique. Il se trouve que chaque mot possède la dimension d'un verbe. Car l'individu cherche à avancer par un mot pour mieux se connaître, mieux se rapprocher de soi, devenir la personne épanouie qu'il souhaite être. Le mot existe donc pour commencer à faire, il introduit un changement. Tout comme chez le petit enfant où un mot décrit son rapport à lui-même et au monde. S'il sait prononcer ce mot, c'est qu'il sait également établir le lien avec lui. Le mot implique le maniement de l'objet. L'appeler implique de savoir quoi faire avec. L'anticipation sur la chose est une action mentale, mais une action quand même avec la chose.

J. Lacan (Lacan, 1966) a expliqué comment le sujet est clivé en courant d'après ses signifiants. Il distingue entre « parole vide » et « parole pleine ». Pour Lacan, le sujet n'existe pas, ou existe difficilement, tant que l'accès à la « parole pleine » reste barré. Car tant que le sujet reste clivé par son manque à être, il n'accède pas au statut de sujet proprement dit. Il est dominé par un discours qu'il ignore. Les mots, que le patient avance, chercheraient donc à réaliser ce devenir (trouver son signifiant). Ainsi ce n'est qu'à la fin de la cure, quand il pourra se considérer comme étant guéri, qu'il effectue de véritables choix – choix par lesquels le sujet s'épanouira dans le verbe.

Le verbe est devenu une expression personnelle apportant la juste satisfaction. Quel meilleur exemple que celui de l'artiste qui se réalise à travers son œuvre ? Il est toujours intéressant de considérer la particularité du commentaire de l'artiste : par quels mots illustre-t-il l'évidence de sa création ? Ainsi, Valério Adami (Adami, 1981) fait parler les compositions de ses tableaux dans ses cahiers de notes : « Le bleu dit : « Le temps consiste uniquement dans des sédiments de couleurs dont lesquels les objets ont été plongés... ». »¹

Ou alors H. Hesse² (Hesse, 1980) illustre ses impressions d'une marche à pieds en commençant par une aquarelle, suivie par une description du lieu et aboutissant dans une poésie.

¹ Adami V., « La ligne horizontale et la couleur bleue », in *Adami*, Zurich, Galerie Maeght, 1981, entre le tableau 21. *Stele* et 23. *La fille en pleur*.

² Écrit en 1918 après une abstinence d'écrire depuis plusieurs années suite aux soins qu'il procurait aux prisonniers de guerre.

Références bibliographiques

- Adami (V.). 1981. *Adami*. Zurich : Galerie Maeght.
- Deleuze (G.). 1996. *L'abécédaire de Gilles Deleuze*. SODAPERAGA, Vidéo Éditions Montparnasse.
- Couchard (F.), Sipos (J.) & Wolf (M.) 2001. *Phobie et paranoïa. Étude de la projection*. Paris : Dunod.
- Fédida (P.). 1970. « Préface » à Binswanger (L.). *Discours, parcours et Freud*. Paris : Gallimard, pp. 17.
- Fédida (P.) 1995. *Crise et contre-transfert*. Paris : P.U.F., Coll. « Psychopathologie ».
- Hesse (H.). 1920. *Wanderung*. Frankfurt/M. : S. Fischer [puis, Suhrkamp, 1980].
- Freud (S.). 1905. « Le traitement psychique ». in : *Résultats, idées, problèmes*. Paris : P.U.F. [rééd. 1984].
- Lacan (J.). 1966. *Écrits*. Paris : Seuil.
- Lacan (J.). 1975. *Encore*. Paris : Seuil.
- Laplanche (J.) & Pontalis (J.-B.) 1967. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : P.U.F.
- Sami-Ali. 1970. *De la projection*. Paris : Payot.
- Sami-Ali. 1977. *Corps réel, corps imaginaire*. Paris : Dunod.
- Tausk (V.). 1919. « De la genèse de « l'appareil à influencer » au cours de la schizophrénie ». in : *Œuvres psychanalytiques*. Paris : P.U.F. [rééd. 1975].
- Wolf (M.). 1998. « Particularité de la construction des mots dans la langue allemande favorisant une théorie de la psychose et du contre-transfert ». in : *Cliniques Méditerranéennes*, 55/56, pp. 127-143.
- Wolf (M.). 1995. « Phénoménologie de la langue allemande dans la clinique psychanalytique ». in : *Cliniques Méditerranéennes*, 45/46, pp. 213-229.
- Wolf (M.). 2000. « La paranoïa somatique ». in : *Le corps pensant*. Saint-Pierre-du-Mont : Eu-rédit, pp. 31-87.

Cette page sera l'occasion de remercier chaleureusement toutes celles et tous ceux qui ont contribué à l'élaboration des numéros 7 et 8 depuis plus d'un an.

Et tout d'abord **Les auteurs**

- | | |
|---|---|
| <ul style="list-style-type: none"> ▶ Patrick Anderson
Université de Franche-Comté, France
Courriel : p.anderson@uha.fr ▶ Michel Arrivé
Université de Paris X : Nanterre, France
Courriel : michel.arrive@wanadoo.fr ▶ Jacqueline Authier-Revuz
Université Paris III : Sorbonne Nouvelle, France
Courriel : jacqueline.authier@wanadoo.fr ▶ Philippe Blanchet
Université Rennes II : Haute Bretagne, France
Courriel : philippe.blanchet@uhb.fr ▶ Thierry Bulot
Universités de Rouen & Rennes II, France
Courriel : thierry.bulot@free.fr ▶ Valérie Capdevielle-Mougnibas
Université Toulouse le Mirail, France
Courriel : capdevie@univ-tlse2.fr ▶ Clément de Guibert
Université de Haute Bretagne, Rennes II, France
Courriel : clement.deguibert@uhb.fr ▶ Carine Duteil-Mougel
Université Toulouse-Le Mirail, France
Courriel : carine.duteil@wanadoo.fr ▶ Irène Fenoglio
Cnrs – ITEM, France
Courriel : Irene.Fenoglio@ens.fr ▶ Valéria Herzer
Université de Provence, France
Courriel : vlrherzer@yahoo.com ▶ Julia Kristeva
Université de Paris VII, France
Courriel : kristeva@paris7.jussieu.fr ▶ Daniel Lebaud
Université de Franche-Comté, France
Courriel : Daniel.lebaud@wanadoo.fr | <ul style="list-style-type: none"> ▶ Marcos Lopes
Université de São Paulo (USP), Brésil
Courriel : marclops@club-internet.fr ▶ Véronique Magaud
Auteure indépendante, France
Courriel : magaudv@wanadoo.fr ▶ Valelia Muni Toke
Université Paris X, Nanterre, France
Courriel : Valmunitoke@yahoo.fr ▶ Inês Oseki-Dépré,
Université de Provence, France
Courriel : ines.oseki-depre@wanadoo.fr ▶ Berthille Pallaud
Cnrs, Université de Provence, France
Courriel : pallaud@newsup.univ-mrs.fr ▶ Jean-Jacques Pinto
Psychanalyste, Aix-en-Provence, France
Courriel : jjpaix@free.fr ▶ Philippe Schepens
Université de Franche-Comté, France
Courriel : Philippe.schepens@univ-fcomte.fr ▶ Maryse Siksou
Université Paris VII - Denis Diderot, France
Courriel : siksou@ccr.jussieu.fr ▶ Izabel Vilela
Université Fédérale de Goias, Brésil
Courriel : Izabel.Vilela@wanadoo.fr ▶ Mareike Wolf-Fedida
Université Paris VII - Denis Diderot, France
Courriel : M14Wolf@aol.com |
|---|---|

Tous les **lecteurs extérieurs** qui ont accepté de lire et relire les textes que nous leur soumettions :

Marie-France Blès
Université de Lille II, France
Courriel : mbles@gonline.fr

▶ Ivan Darrault-Harris
Université de Limoges, France
Courriel : ivandarr@club-internet.fr

▶ Marc Decimo
Université d'Orléans, France
Courriel : Marcdecimo@aol.com

▶ Marc Derycke
Université de saint-Etienne, France
Courriel : marc.derycke@univ-st-etienne.fr

▶ Joseph Donato
Université de Provence, France
Courriel : jodonato@up.univ-aix.fr

▶ Frédéric Francois
Professeur émérite Université René Descartes,
Paris, France
Courriel : j.frederic.francois@wanadoo.fr

▶ Marc Gonzalez
Université Paul Valéry, Montpellier III, France
Courriel : marcandre.gonzalez@wanadoo.fr

▶ Blanche-Noëlle Grunig
Paris, France
Courriel : grunig@club-internet.fr

▶ Anne-Marie Houdebine-Gravaud
Université René Descartes, Paris France
Courriel : [houdebinea@yahoo.fr](mailto:houbine@yahoofr.com)

▶ Christian Hudelot
LEAPLE UMR 8606, Cnrs, France
Courriel : hudelot@vjf.cnrs.fr

▶ Jacques Laisis
Université de Haute Bretagne
Courriel : jacques.laisis@uhb.fr

▶ Bernard Lamizet
Institut d'Études Politiques de Lyon, France
Courriel : bernard.lamizet@wanadoo.fr

▶ David Lavergne
Ministère de la Culture et de la Communication,
France
Courriel : david.lavergne@culture.gouv.fr

▶ Antoinette Lovichi-Païta
Université d'Aix-Marseille III, France
Courriel : alovichi@aol.com

▶ Francois Mondoloni
Psychanalyste, Aix-en-Provence, France
Courriel : jean-francois.mondoloni@wanadoo.fr

▶ Philippe Monneret
Université de Bourgogne, France
Courriel : Philippe.Monneret@u-bourgogne.fr

▶ Aliya Morgensten
Université de Paris III, France
Courriel : morgen@ext.idf.jussieu.fr

▶ Claudine Normand
Université de Bourgogne, France
Courriel : normand.claudine@u-bourgogne.fr

▶ Inês Oseki-Dépré,
Université de Provence, France
Courriel : ines.oseki-depre@wanadoo.fr

▶ Berthille Pallaud
Cnrs, Université de Provence, France
Courriel : pallaud@newsup.univ-mrs.fr

▶ Jacqueline Picoche
Université de Picardie, France
Courriel : jacqueline.picoche@wanadoo.fr

▶ Jean-Jacques Pinto
Psychanalyste, Aix-en-Provence, France
Courriel : jjpaix@free.fr

▶ Henri Portine
Université Montaigne, Bordeaux, France
Courriel : portine@montaigne.u-bordeaux.fr

▶ Alain Rabatel
Université Lyon II, France
Courriel : at.rabatel@wanadoo.fr

▶ André Salem
Université de Paris III, France
Courriel : salem@msh-paris.fr

▶ Philippe Schepens
Université de Franche-Comté, France
Courriel : Philippe.schepens@univ-fcomte.fr

▶ Joël Uzé
Centre Hospitalier Henri Laborit, Poitiers, France
Courriel : ju@atega.com

▶ Monique Vanneufville
Université du Littoral côte d'Opale, France
Courriel : vanneufville.monique@free.fr

▶ Chantal Wionet
Université d'Avignon, France
Courriel : chantal.wionet@wanadoo.fr

Tous les membres du **comité scientifique** de **Marges Linguistiques** et tout spécialement :

▶ Thierry Bulot
Universités de Rouen & Rennes II, France
Courriel : thierry.bulot@free.fr

▶ Jean Caron
Université de Poitiers, France
Courriel : jean.caron@mshs.univ-poitiers.fr

▶ Joseph Courtés
Université Le Mirail, Toulouse, France
Courriel : joseph.courtes@wanadoo.fr

▶ Jacques Fontanille
Université de Limoges, France
Courriel : fontanille@unilim.fr

▶ Françoise Gadet
Université de Paris X, Nanterre, France
Courriel : gadet@u-paris10.fr

▶ Lorenza Mondada
Université de Lyon II, France
Courriel : Lorenza.Mondada@unibas.ch

▶ Daniel Véronique
Université de Paris III, Sorbonne Nouvelle, France
Courriel : Daniel.Veronique@paris3.sorbonne.fr

Tous les membres du **comité de rédaction** de **Marges Linguistiques** et tout spécialement :

▶ Véronique Magaud
Auteure indépendante, France
Courriel : magaudv@wanadoo.fr

▶ Michel Santacroce
Cnrs, Université de Provence, France
Courriel : Michel.Santacroce@wanadoo.fr

▶ Yvonne Touchard
IUFM de Marseille, France
Courriel : ytouchard@wanadoo.fr

L'ensemble des **correspondants** et **responsables techniques** de **Marges Linguistiques** et tout spécialement :

▶ Béal Grossenbacher
La-Chaux-de-Fonds, Suisse
Courriel : bege@vtx.ch

et ▶ Marc Seassau
Auteur Indépendant, France
Courriel : marc.seassau@free.fr

Enfin, et pour conclure, nous remercions tout particulièrement nos collègues :

▶ Michel Arrivé
Université de Paris X : Nanterre, France
Courriel : michel.arrive@wanadoo.fr

et ▶ Izabel Vilela
Université Fédérale de Goiás, Brésil
Courriel : Izabel.Vilela@wanadoo.fr

qui ont habilement dirigé ce numéro, ainsi que :

▶ Véronique Magaud
Auteure indépendante, France
Courriel : magaudv@wanadoo.fr

qui a su accompagner les numéros 7 et 8 de la Revue *Marges Linguistiques* avec dynamisme, enthousiasme et talent.

Vous souhaitez faire part de vos suggestions ? marges.linguistiques@wanadoo.fr



Introduction

La rubrique *Forums de discussion* du site **Marges Linguistiques** entend essentiellement fournir à des groupes de recherches déjà existants en sciences du langage ou à des particuliers (linguistes confirmés) souhaitant instaurer un espace de réflexion et de dialogues, l'architecture informatique nécessaire et la vitrine Web du site **Marges Linguistiques** qui permettront aux usagers du site de choisir un ou plusieurs groupes de discussions, de s'y inscrire et d'y participer. En outre chaque groupe peut bénéficier tout d'abord d'une bibliothèque pour entreposer librement ses ressources documentaires de base, ses comptes-rendus d'activité et ses annexes.

La durée minimale d'existence d'un groupe de discussion est fixée à 3 mois, afin d'éviter de trop nombreux remaniements techniques, en revanche nous ne fixons aucune limite maximale, certains groupes pouvant perdurer plusieurs années. La gestion de chaque groupe de discussion se fait librement par chaque groupe de recherche qui prend l'initiative de créer, par notre entremise et grâce aux moyens qui lui sont fournis par **Marges Linguistiques** bénévolement et gratuitement, son propre forum. De même, la responsabilité de chaque modérateur de groupe est ainsi engagée (respect de la thématique choisie, respect des personnes, respect de la « Netiquette »).

Les usagers qui souhaitent soit visualiser des discussions en cours, soit s'inscrire dans l'un des groupes de discussions sont invités à se rendre directement à la page Les groupes de discussion de Marges Linguistiques ou selon leur souhait à celle de Table ronde — questions impertinentes.

Ceux ou celles qui aspirent à créer leur propre groupe de discussion en profitant des moyens techniques mis à leur disposition sont invité(e)s à prendre connaissance attentivement des informations données dans les paragraphes ci-dessous.

Créer un groupe de discussion sur le site de Marges Linguistiques

Dès lors qu'un thème de discussion dans le domaine des sciences du langage est proposé puis admis par le comité de rédaction de ML, la mise en place effective est rapide et le groupe de discussion devient opératoire en quelques jours. La procédure de création d'un groupe de discussion est simple, elle comporte 3 étapes :

- Prise de contact avec le comité de rédaction pour faire part de votre projet de création d'un groupe de discussion. Indiquez l'intitulé de la thématique que vous souhaitez aborder et joignez si possible un bref descriptif. N'oubliez pas de joindre votre email pour que nous puissions vous répondre aussitôt. Écrire à marges.linguistiques@wanadoo.fr
- Pour que nous puissions mettre en ligne sur le site l'accès au groupe et procéder à une première configuration du profil de votre groupe de discussion, nous vous demandons de remplir soigneusement le formulaire électronique réservé à cet effet (http://marges.linguistiques.free.fr/forum_disc/forum_disc_form1/formulaire.htm).
- Ce formulaire, relativement détaillé, est un peu long mais nous permet de mettre à votre disposition plus sûrement, plus rapidement et plus précisément un service de qualité. Si vous souhaitez recevoir une aide écrivez à la revue, sachez cependant que tous les régl-

ges des différents paramètres de votre groupe de discussion pourront être modifiés par vos soins à tout moment et très directement auprès du serveur de listes eGroups.fr (sans passer à nouveau par ML). En effet, dès que votre groupe de discussion est créé, vous en devenez l'animateur et le modérateur.

- La dernière étape, consiste simplement, à nous transmettre (format [.doc] reconverti par nos soins en [.pdf]) les premiers éléments de votre bibliothèque de groupe. Cette étape n'est d'ailleurs pas indispensable et il vous revient de juger de l'opportunité de mettre en ligne ou pas, des textes fondateurs (par exemple : programme de recherche, développement de la thématique que vous souhaitez mettre en discussion, etc.). Un compte rendu hebdomadaire, mensuel ou trimestriel des discussions (fichier attaché .doc) est souhaitable afin que les usagers du site puissent télécharger à tout moment un fragment des discussions ou lire sur la page-écran de votre groupe les textes les plus récents. Ce compte rendu n'est pas obligatoire mais peut vous permettre d'intéresser un plus grand nombre de personnes.

1. Présentation générale

La rubrique *Forum des revues*, animée sur le site Internet de **Marges Linguistiques** par Thierry Bulot (Université de Rouen, Université de Rennes, France), propose deux types de service complémentaires, à l'attention des chercheurs et enseignants en Sciences du Langage :

1. **Une liste des revues du domaine** (liste non exhaustive et non contractuelle) avec notamment leurs coordonnées et, à chaque fois que cela est possible, une description de la politique éditoriale de chaque revue.

Les revues absentes de la liste et qui souhaitent y figurer sont invitées à contacter le responsable du Forum des revues en écrivant à thierry.bulot@free.fr

2. **Une base de données** qui permet de remettre dans le circuit de lecture des documents épuisés mais paraissant toujours importants à la connaissance du champ. (voir Fonds Documentaires de Marges Linguistiques).

Les documents téléchargeables (format .pdf) sont de deux types :

a. Des articles publiés dans des numéros de revue épuisés. Les auteurs doivent pour ce faire obtenir et fournir l'autorisation de l'éditeur initial de leur texte pour cette nouvelle mise à disposition de leur écrit. Mention doit être faite des revues-sources de chaque article soumis au Forum des Revues.

b. Des numéros épuisés de revues. Les responsables du numéro doivent obtenir l'accord de la rédaction de la revue ainsi que celui des auteurs pour soumettre au Forum des Revues une partie ou la totalité des articles d'un volume.

Les conditions générales et les quelques contraintes qui s'appliquent aux articles déjà publiés et destinés à l'archivage et à la présentation sur le site Web de Marges Linguistiques, peuvent être appréciées en lisant les pages web de cette rubrique ou encore en téléchargeant le fichier « Cahiers des charges ». Pour ce faire, rendez-vous sur le site de **Marges Linguistiques** : <http://www.marges-linguistiques.com>

2. Historique des présentations de « Forum des Revues »

Pour consulter l'ensemble des présentations de la rubrique « Forum des revues », rendez-vous sur le site de **Marges Linguistiques** : <http://www.marges-linguistiques.com>, vous y trouverez tous les liens utiles et nécessaires.

Recensement et description des mots composés – méthodes et applications
Par Agata Savary (2000)
Université de Paris VII, France

Résumé

De nombreux travaux de référence dans le domaine du traitement automatique du langage naturel, comme par exemple les étiqueteurs grammaticaux, tiennent rarement compte du problème de composition dans les langues naturelles, ou bien le font à une petite échelle. En revanche, des applications du domaine de la terminologie computationnelle, comme l'extraction de termes, la reconnaissance de termes et de leurs variantes dans des textes, l'alignement de termes pour la création automatique de lexiques bilingues, etc., sont très concernés par le phénomène de composition dans les langages techniques. Souvent dans des telles applications on propose des algorithmes qui n'emploient pas ou très peu de connaissances linguistiques et terminologiques initiales. Leurs auteurs argumentent ce choix par le fait que la création de bases de telles connaissances est trop coûteuse. Pourtant, des bases de connaissances linguistiques et terminologiques existent ? ce sont de nombreux dictionnaires traditionnels de la langue générale et des langages techniques, qu'il faut convertir en des formats utilisables par des programmes informatiques. Dans l'étude décrite ci-dessous nous nous sommes penchée sur le recensement des mots composés à grande échelle, qui est selon nous indispensable pour les bons résultats de l'analyse automatique de textes. Nous avons essayé d'approfondir les questions suivantes :

- 1) Comment ce recensement peut être effectué ?
- 2) Est-il utile de le réaliser ?

Ces deux questions se reflètent dans la structure du mémoire. Dans la première partie, nous analysons différents problèmes posés par la description de mots composés dans des dictionnaires électroniques. Dans la deuxième partie, nous décrivons l'application des dictionnaires obtenus dans les tâches d'extraction terminologique et de correction orthographique de termes.

1 vol. – 178 pages URL : http://marg.lng2.free.fr/documents/the0018_savary_a/the0018.pdf

L'auto-organisation de la parole
Par Pierre-Yves Oudeyer (2003)
Université de Paris VI, France

Résumé

Cette thèse montre comment dans une société d'agents artificiels peut apparaître un code de la parole partagé par tous les individus, digital, compositionnel, et dont les propriétés statistiques des répertoires de phonèmes et de règles phonotactiques sont similaires à celles des langues humaines. Les systèmes de vocalisations qui apparaissent sont auto-organisés. Le fait qu'il n'y a aucune pression fonctionnelle pour une communication efficace, et que les dispositifs nerveux des agents soient génériques, permet de proposer l'hypothèse que la parole est une exaptation.

Abstract

This thesis shows how a speech code which is digital, compositional, with statistical regularities of its phoneme repertoires and of its phonotactics rules, can self-organize in a population of artificial agents. The fact that there is no functional pressure for efficient communication, and that the neural devices that agents use are generic, allows to propose the hypothesis that shared vocalization systems were an exaptation.

1 vol. – 236 pages URL : http://marg.lng2.free.fr/documents/the0017_oudeyer_py/the0017.pdf

Vous souhaitez archiver et faire diffuser votre thèse en Sciences du Langage ?
Écrire à marges.linguistiques@wanadoo.fr



Présentation générale

La revue **Marges Linguistiques** (ML) s'adresse prioritairement à l'ensemble des chercheurs et praticiens concernés par les questions s'inscrivant dans le vaste champ des sciences du langage. Publiée sur Internet, **Marges Linguistiques** — revue électronique semestrielle entièrement gratuite — entend rassembler, autour de thèmes spécifiques faisant chacun l'objet d'un numéro particulier, des articles scientifiques sélectionnés selon de stricts critères universitaires : respect des normes des publications scientifiques, soumission des articles à l'expertise de deux relecteurs, appel à des consultants extérieurs en fonction des domaines abordés.

ML souhaite allier, dans un esprit de synthèse et de clarté, d'une part les domaines traditionnels de la linguistique : syntaxe, phonologie, sémantique ; d'autre part les champs plus éclatés de la pragmatique linguistique, de l'analyse conversationnelle, de l'analyse des interactions verbales et plus largement, des modalités de la communication sociale ; enfin les préoccupations les plus actuelles des sociolinguistes, psycholinguistes, ethno-linguistes, sémioticiens, pragmaticiens et philosophes du langage.

Dans cet esprit, ML souhaite donner la parole aux différents acteurs du système universitaire, qui, conscients de l'hétérogénéité des domaines concernés, s'inscrivent dans une démarche résolument transdisciplinaire ou pluridisciplinaire. Lieu d'échange et de dialogue entre universitaires, enseignants et étudiants, la revue Marges Linguistiques publie en priorité des articles en langue française tout en encourageant les chercheurs qui diffusent leurs travaux dans d'autres langues à participer à une dynamique qui vise à renforcer les liens entre des univers scientifiques divers et à mettre en relation des préoccupations linguistiques variées et trop souvent séparées.

Au delà de cette première mission, **Marges Linguistiques** offre sur Internet une information détaillée et actualisée sur les colloques et manifestations en sciences du langage, un ensemble de liens avec les principaux sites universitaires et avec de nombreux laboratoires et centres de recherche, notamment dans la communauté francophone. A noter enfin qu'un espace « thèses en ligne », mis à disposition des chercheurs et des étudiants, permet à la fois d'archiver, de classer mais aussi de consulter et de télécharger, les travaux universitaires les plus récents en sciences du langage que des particuliers souhaitent livrer au domaine public.

Inscription / Abonnement

L'abonnement à **Marges Linguistiques** est entièrement gratuit. Faites le geste simple de vous inscrire sur notre liste de diffusion en envoyant un mail (blanc) à : inscriptions.ML@wanadoo.fr

ou encore plus directement à

abonnements1_ML-subscribe@yahoogroupes.fr

8 listes d'abonnement sont à votre service, de

abonnements1_ML-subscribe@yahoogroupes.fr à abonnements8_ML-subscribe@yahoogroupes.fr

Hébergement de colloques

Les organisateurs de colloques qui souhaitent bénéficier d'un hébergement gratuit sur le réseau (pages html) par le biais de **Marges Linguistiques** et d'une présentation complète d'actes avant, pendant et/ou après publication papier peuvent nous contacter en écrivant à

information.ML@wanadoo.fr, À noter également que la collection **Marges Linguistiques** – L'Harmattan, sous la direction de *M. Thierry Bulot* (université de Rouen) et de *M. Michel Santacroce* (Cnrs, Université de Provence), permet d'envisager simultanément, à des conditions avantageuses, une publication électronique et papier.

Base de données textuelles

Afin de constituer un fond documentaire en sciences du langage, gratuit, facile d'accès et consultable par tous, **Marges Linguistiques** s'engage à archiver tous les textes concernant ses domaines de prédilection, présentant un intérêt scientifique et une présentation générale conforme aux critères usuels des publications scientifiques. Cette base de données ne peut exister que grâce à vos contributions que nous espérons nombreuses et de qualité. Outre les thèses en Sciences du Langage que vous pouvez nous adresser à tous moments, les republications d'articles, il est désormais possible de nous faire parvenir régulièrement (1) des documents de travail, (2) des communications proposées lors de colloques, (3) des articles divers encore non publiés dans la presse écrite (par exemple en version d'évaluation), et ce, en français ou en anglais. Dans tous les cas écrire à contributions.ML@wanadoo.fr sans oublier de mentionner votre email personnel ou professionnel, votre site web personnel éventuellement, sans oublier non plus de prévoir un court résumé de présentation (si possible bilingue) et quelques mots-clés (bilingues également) pour l'indexation des pièces d'archives. Vos documents, aux formats .doc ou .rtf, seront enfin joints à vos messages. Grâce à votre participation, nous pouvons espérer mettre rapidement en ligne une riche base de données, soyez en remerciés par avance.

Le moteur de recherche Aleph-Linguistique

Aleph est un moteur de recherche, créé à l'initiative d'Alexandre Gefen et Marin Dacos, spécialisé dans le domaine des sciences humaines et sociales, au moment où la croissance exponentielle du web dépasse les capacités des moteurs généralistes. Résultat de la coopération de Fabula.org (<http://www.fabula.org> site spécialisé dans les études et critiques littéraires), de Revues.org (<http://www.revues.org> fédération de revues en sciences humaines et sociales) et de Marges Linguistiques.com (<http://www.marges-linguistiques.com> site portail et revue en sciences du langage), Aleph guide vos pas dans un Web de plus en plus difficile d'accès. Pour faire référencer vos sites sur *Aleph-Linguistique*, rendez-vous à <http://marges.linguistiques.free.fr/moteur/formulaire.htm>

Marges Linguistiques recherche des correspondants et collaborateurs

L'expansion rapide du site **Marges Linguistiques** et le rôle de « portail en sciences du langage » que le site est peu à peu amené à jouer — du moins sur le web francophone — nous incite à solliciter l'aide de nouveaux collaborateurs afin de mieux assumer les différentes missions que nous souhaiterions mener à bien.

- **Marges Linguistiques** recherche des linguistes-traducteurs bénévoles pouvant, sur réseau, corriger les passages incorrects du logiciel de traduction automatique Systran (Altavista). L'effort pouvant être largement partagé (une ou deux pages web par traducteur) — la charge individuelle de travail restera abordable. Langue souhaitée : anglais.
- **Marges Linguistiques** recherche des correspondants bénévoles, intégrés dans le milieu universitaire international, dans la recherche ou dans l'enseignement des langues. Le rôle d'un correspondant consiste à nous faire part principalement des colloques et conférences en cours d'organisation ou encore des offres d'emplois, des publications intéressantes ou de tout événement susceptible d'intéresser chercheurs, enseignants et étudiants en sciences du langage.
- **Marges Linguistiques** recherche des personnes compétentes en matière d'activités sur réseau Internet — Objectifs : maintenance, développement, indexation, relations internet, contacts, promotion, diffusion et distribution.

Pour tous contacts, écrire à la revue marges.linguistiques@wanadoo.fr

Le groupe de discussion echos_ML : à vous de vous manifester !

Il vous est possible de communiquer et de faire partager vos opinions sur les différents textes publiés par la revue, en vous abonnant (gratuitement) au groupe de discussion echos_ML créé spécialement pour recueillir vos commentaires.

Tous les commentaires, toutes les remarques ou critiques portant sur le fond comme sur la forme, seront acceptés à la condition bien sûr de (1) ne pas être anonymes (2) ne pas avoir un caractère injurieux (3) d'être argumentés. Nous espérons ainsi pouvoir recueillir des avis éclairés qui nous permettront de mieux gérer les orientations éditoriales de la revue et du site web **Marges Linguistiques**.

Nom de groupe : [echos_ML](#)
URL de la page principale : http://fr.groups.yahoo.com/group/echos_ML
Adresse de diffusion : echos_ML@yahoogroupes.fr
Envoyer un message : echos_ML@yahoogroupes.fr
S'abonner : echos_ML-subscribe@yahoogroupes.fr
Se désabonner : echos_ML-unsubscribe@yahoogroupes.fr
Propriétaire de la liste : echos_ML-owner@yahoogroupes.fr

Merci par avance pour vos commentaires et suggestions.



Collection

Édition-Diffusion
5-7, Rue de L'École Polytechnique, 75 005 Paris

Marges Linguistiques

Tél. 01 40 46 79 20 (Comptoir et renseignement librairie)
Tél. 01 40 46 79 14 (Manuscrits et fabrication)
Tél. 01 40 46 79 22 (Service de presse)
Tél. 01 40 46 79 21 (Direction commerciale)
Fax 01 43 29 86 20 (Manuscrits — Fabrication)
Fax 01 43 25 82 03 (Commercial)



Michel Santacroce (dir.)

Faits de langue — Faits de discours
Données, processus et modèles
Qu'est-ce qu'un fait linguistique ?
Volume 1 : 257 pages — Prix : 22 Euros
Volume 2 : 232 pages — Prix : 20 Euros
ISBN : 2-7475-3183-X

Thierry Bulot (dir.)

Lieux de ville et identité
Perspectives en sociolinguistique urbaine
Volume 1 : 206 pages — Prix : 18 Euros
Volume 1 : 195 pages — Prix : 17,5 Euros
ISBN : 2-7475-5893-2
ISBN : 2-7475-5894-0



Appel
à contributions

Novembre 2005

Numéro 10 :

Français

Langues régionales

Numéro dirigé par Moïse (C.) Université d'Avignon (France), Fillol (V.) Université de Noumea (Nouvelle-Calédonie) & Bulot (T.) — Université de Rouen et Université de Rennes (France)

L'orientation générale du volume est sociolinguistique mais les éditeurs acceptent des contributions qui peuvent relever d'autres sciences sociales à la condition qu'elles s'appuient sur une démarche scientifique. Comme cela vient d'être dit, toute l'aire francophone est concernée, et les interventions peuvent tout autant faire la part d'une réflexion conceptuelle, d'une description / compte-rendu d'enquête, voire d'un questionnement plus large sur la question. Les articles peuvent ainsi (la liste demeure ouverte eu égard aux attentes des éditeurs) concerner la politique linguistique, la grammatisation, le rapport entre langue(s) et culture, les discours politiques sur les langues, l'idéologie linguistique, les rôles et statuts, les politiques et les langues, la socio-toponymie...

Les articles scientifiques ayant trait à ce thème devront nous parvenir par email à :
contributions.ML@wanadoo.fr

Anglais

Regional dialects

directed by Moïse (C.) University of Avignon (France), Fillol (V.) University of Noumea (New-Caledonia) & Bulot (T.) — University of Rouen and University of Rennes (France)

The general orientation of the issue is sociolinguistic but the editors accept papers that might be related to other social sciences provided that they use scientific processes. As previously said, the whole French-speaking area is concerned, and the papers may as much allow for conceptual reflection, a survey report or description, even broader questioning on the matter. The articles – whose list is still open considering the editors' expectations – may concern linguistic policy, grammaticalization, the relation between language(s) and culture, political discourses on languages, linguistic ideology, roles and status, politics and languages, sociotoponymy...

if you are interested, send at your earliest convenience proposals
and/or contributions to contributions.ML@wanadoo.fr

Contributions may be submitted in French, English, Spanish or Italian.

Français

Combattre les fascismes aujourd'hui – Propos de linguistes...

Numéro dirigé par Jacques Guilhaumou (ENS Lyon, France)
Et Michel Santacroce (Cnrs, Université de Provence, France)

La montée de l'extrême-droite en France, en Europe et plus généralement dans le monde interpelle d'abord le linguiste sur le terrain de sa compétence d'analyste des discours. L'analyse des ramifications populistes, racistes des discours d'extrême droite en Europe et dans le monde, étendues jusqu'à diverses formes de « langue de bois » entre dans le champ de compétence du chercheur.

Les périls « fascistes » impliquent aussi le chercheur sur le terrain éthique. Cette question éthique procède ici d'une conviction partagée : l'exigence de penser et d'agir avec ceux qui souffrent dans leur exigence quotidienne d'humanité, et agissent en conséquence pour la défense de leurs droits. L'Histoire des Sciences Humaines en général, des Sciences du Langage en particulier, montre cependant que cette exigence éthique n'a pas toujours été respectée et ce, avec des conséquences bien souvent néfastes pour les disciplines incriminées. De plus, et cette fois d'une manière très actuelle, l'extrême territorialisation des savoirs académiques, les guerres claniques dans des institutions de recherches scientifiques qui clament pourtant leur attachement à la démocratie, laisse entrevoir un péril totalitariste plus subtil et plus souterrain, que nous désignerons momentanément par l'expression de « fascismes intérieurs ».

Il est enfin question de la responsabilité du chercheur, c'est-à-dire de sa prise au sérieux des ressources de l'événement qui montrent la capacité humaine à réaliser un projet, à désigner un devenir bien au-delà des frontières de son pays d'origine. Plusieurs analystes ont souligné ainsi que la voix fasciste se fait entendre là où une voix a manqué, la voix d'une pensée sur l'avenir de la démocratie. Le chercheur peut-il faire entendre ici sa voix pour défendre l'existence d'une société plurilingue et imprégnée de l'usage-citoyen à l'horizon d'une mondialisation générée par une nouvelle langue de la paix ?

Les articles scientifiques ayant trait à ce thème devront nous parvenir par email à :
contributions.ML@wanadoo.fr

Anglais

Combatting fascisms today – Contributions from linguists...

directed by Jacques Guilhaumou (ENS Lyon, France)
and Michel Santacroce (Cnrs, University of Provence, France)

The rise of the far right in France, in Europe and more generally in the world is of great interest to linguists in their field as speech analysts. Besides, the analysis of the populist and racist ramifications of the far right discourse in Europe, extended to various forms of « set language », falls into the searcher's domain.

The « fascist » perils involve the searcher in the ethical field too. This ethical question comes from shared conviction : the necessity to think and act with those who suffer in their daily demand of humanity and act accordingly for the defence of their rights. The history of Humanities in general and of Language Sciences in particular, shows that this demand has not always been shown consideration nevertheless, which often had disastrous consequences for the disciplines in question. Moreover, today's utmost territorialization of academic knowledge, the war between clans within scientific research institutions which, however, proclaim their attachment to democracy, show sign of a more subtle and underhand totalitarian peril that we will momentarily call « inner fascisms ».

The last point is the searcher's responsibility namely his taking seriously the resources of the event which show man's ability to achieve a project and to point to an evolution far beyond the borders of his/her native country. Several analysts have thus underlined that the fascist voice makes itself heard where a voice has been missing, the voice of a thought on the future of democracy. Can the searcher have his voice heard here to defend the existence of a multilingual and citizen-oriented society at the dawn of an internationalisation generated by a new language of peace ?

if you are interested, send at your earliest convenience proposals
and/or contributions to contributions.ML@wanadoo.fr

Contributions may be submitted in French, English, Spanish or Italian.

Français

L'origine du langage et des langues

Numéro dirigé par le comité de rédaction **Marges Linguistiques**

Un siècle après la décision de la Société de Linguistique de Paris de bannir de sa constitution de 1866, art. II, toute recherche sur l'origine du langage et sur la création d'une langue universelle, le thème de l'origine du langage et des langues revient au premier plan des préoccupations scientifiques actuelles. Les raisons du retour de ce thème ancien sont nombreuses. Elles peuvent être rattachées à l'état actuel des connaissances en neurosciences, sciences cognitives, anthropologie, créolistique, théories de l'acquisition, etc. Ce numéro qui prend acte du fait que l'ontogenèse et la phylogenèse du langage sont toujours des objets de controverses chez les linguistes et dans les théories linguistiques, entend se dérouler autour des trois axes suivant :

- Les formes primitives de langage, évolution linguistique, grammaticalisation : des protolangues aux langues modernes,
- Les relations entre humanisation, évolutions neurologiques et cognitives, et le développement d'un « instinct » du langage,
- Recherche sur l'origine du langage et des langues d'un point de vue philosophique et épistémologique.

Les articles scientifiques ayant trait à ce thème devront nous parvenir par email à :
contributions.ML@wanadoo.fr

Anglais

The origin of the language faculty and of languages

directed by **Marges Linguistiques**

A century after the decision of the Société de Linguistique de Paris to pronounce in its constitution of 1866, art. II, the ban of research on the origin of language and on the creation of a universal language, the very theme of the origin of language comes again to the fore as a major topic of scientific research. Reasons for this upsurge of an old theme are many. They can be sought in the current state of the art in neurosciences, cognitive sciences, anthropology, creole studies, acquisition theory etc. This issue, taking stock of the fact that the ontogenesis and the phylogenesis of language are still matters of controversy for linguistic theories and linguists, endeavours to discuss the three following themes :

- primitive forms of language, linguistic evolution, grammaticalization : from protolanguages to modern languages,
- the relations between hominization, neural and cognitive evolutions, and the development of the « language instinct »,
- research on the origin of language and languages as a philosophical and epistemological issue.

if you are interested, send at your earliest convenience proposals
and/or contributions to contributions.ML@wanadoo.fr

Contributions may be submitted in French, English, Spanish or Italian.

Remerciements à M. B. Grossenbacher (www.chants-magnetiques.com), La Chaux-de-Fonds (Suisse), pour l'aide précieuse en infographie et développement Multimedia.

La revue électronique gratuite en Sciences du Langage
Marges Linguistiques est éditée et publiée semestriellement
sur le réseau internet par :

M.L.M.S. Éditeur
Le petit Versailles
Quartier du chemin creux
13250 Saint-Chamas (France)
Tel. / Fax : 04 90 50 75 11